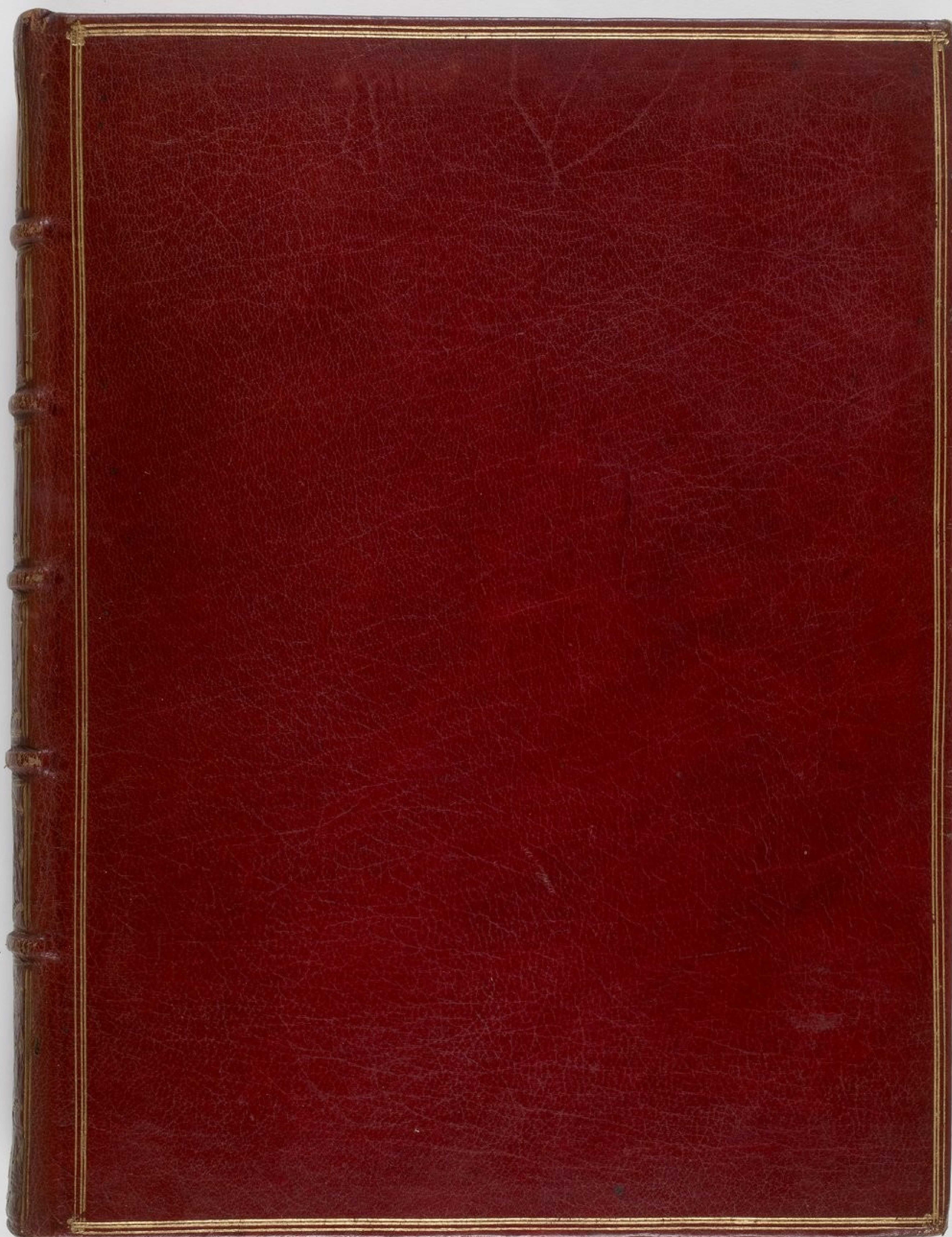
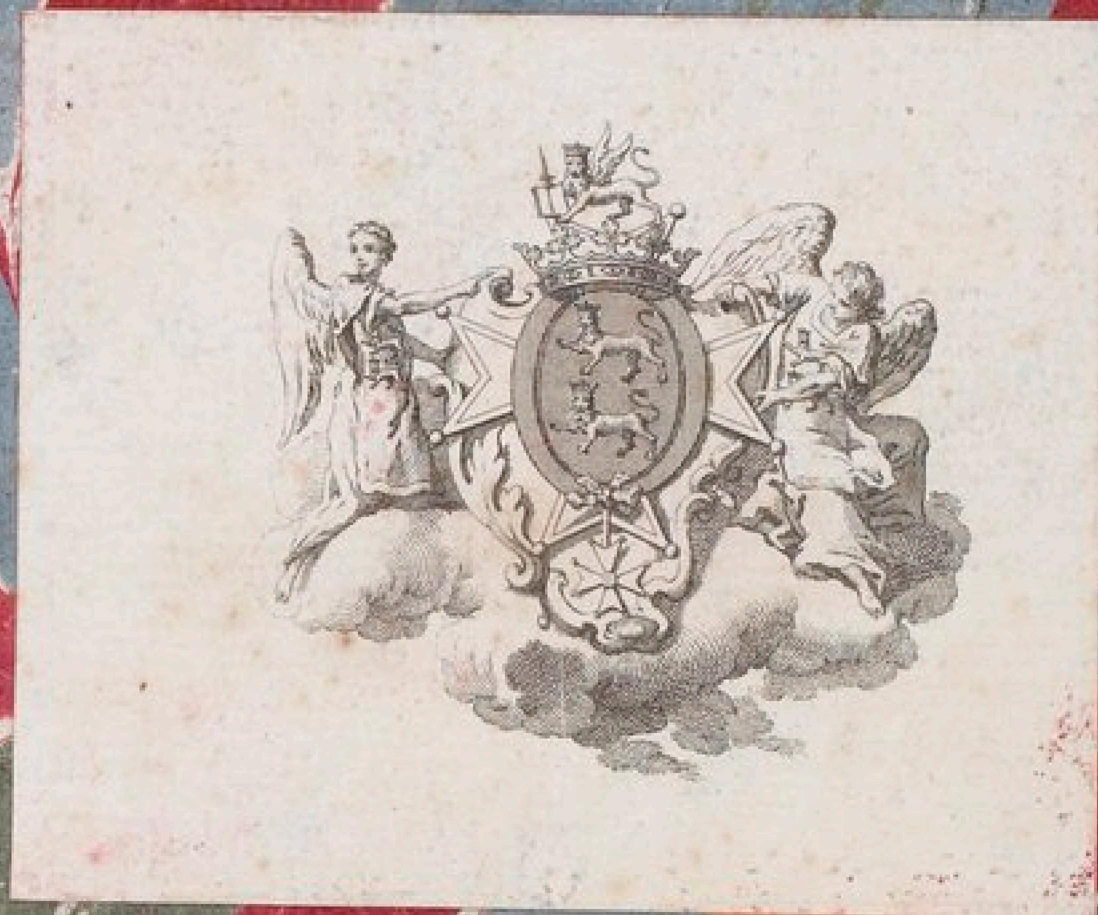
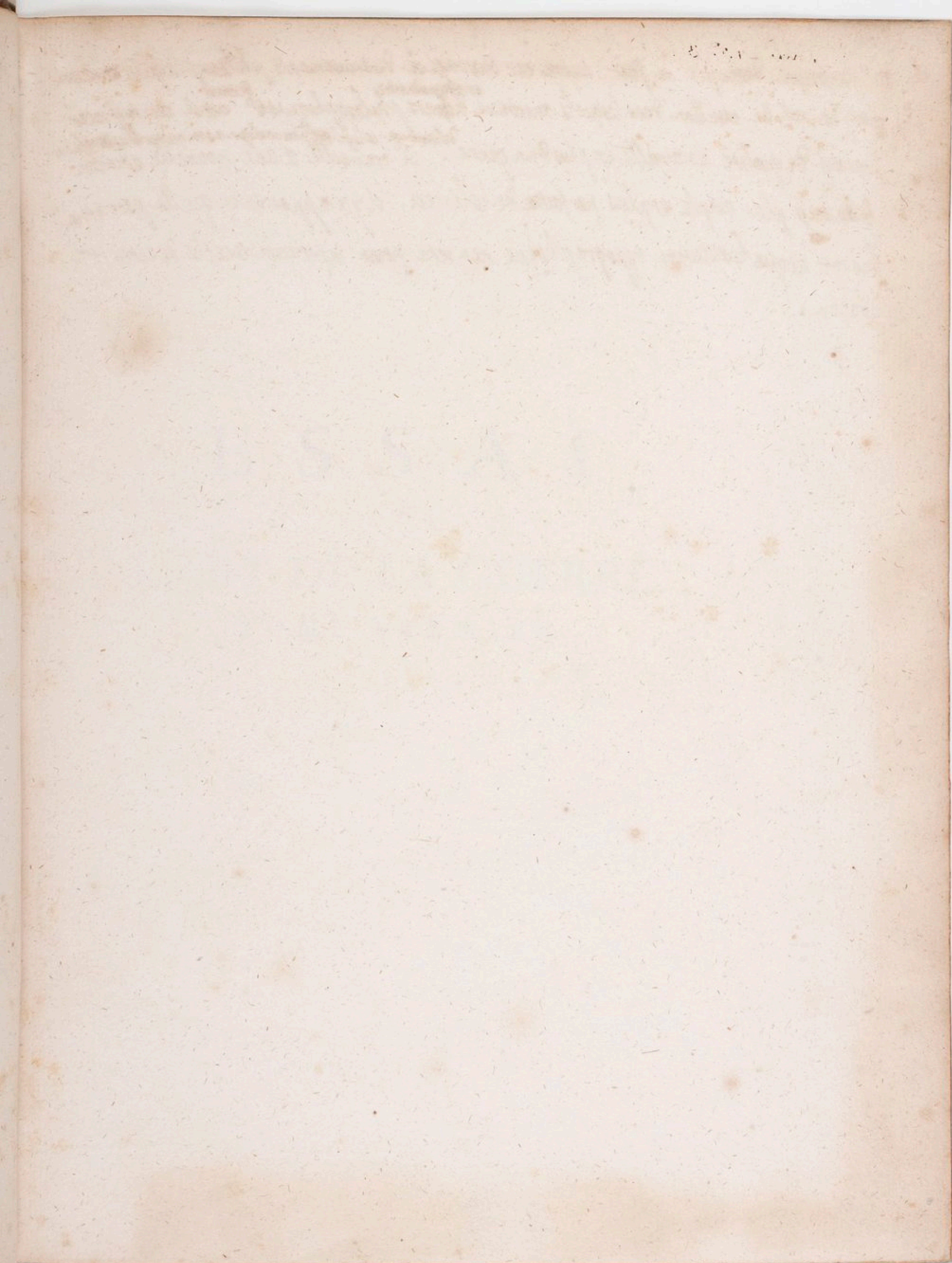
Essai sur l'art de la guerre, par M. le comte Turpin de Crissé,...









Mr le comte de turpin a fait outre cet ouvrage ci. des amusements philosophiques en societe
avec un mr de castillon dans lesquels on trouve un tres grand nombre de vers philosophiques &c. de sa facon ainsi cet officier
homme de qualité a travaillé en plus d'un genre de litterature. celuy ci est plus analogue a son metier et a ses talents. il travaille a une nouvelle edition
beaucoup plus ample et plus parfaite de ce livre ci. il y a apparence qu'elle paroittra
bientot et que l'execution typographique n'en sera point inferieure a celle de cette 1ere
édition.

ESSAI
SUR
L'ART DE LA GUERRE.
TOME PREMIER.

ESSAI
SUR
L'ART DE LA GUERRE,

PAR M. le Comte TURPIN DE CRISSÉ, *Brigadier des Armées du Roi, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Hussards.*

Vis Consilî expers mole ruit suâ. *Hor. Liv. 3. Od. 4.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { PRAULT Fils l'aîné, Quai de Conti, à la Charité.
JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine, à l'Image N. D.

M DCC LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AU ROI.

IRE,



*C*ET *Ouvrage est le fruit des réflexions que j'ai faites sur mon métier. L'hommage que j'en fais à* VOTRE

Majesté, est moins un tribut du devoir, que celui d'un cœur plein de zele pour la gloire de son Maître. En rendant mes recherches publiques, je n'ai d'autres vûes, que celles de partager avec mes Compatriotes le bonheur de contribuer au succès des Armes de Votre Majesté; de ces Armes qui n'ont jamais été que l'appui de vos Alliés, le rempart de vos Peuples, & le frein de vos Ennemis. Mon zèle est le sentiment d'un Soldat & d'un François. Quelle époque plus favorable pour essayer d'approfondir l'Etude de l'Art de la Guerre, que le Regne d'un Roi juste & d'un Conquérant pacifique! Heureux si vos Sujets puisent dans ces instructions des secours qui guident leur valeur; plus heureux encore, si je puis moi-même un jour les leur faire pratiquer!

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

de *Votre Majesté,*

Le très-humble, très-soumis
Serviteur, & fidèle Sujet,
Lancelot-Turpin de Crissé.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le premier Tome.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.

ERRATA.

Discours Préliminaire, pag. 9. à la marge, *Toublet*, liſez *Trublet*.
Idem, *page* 15. *ligne* 10. déſuniroit, *liſez* déſuniroient.
Idem, *page* 16. *ligne* 7. conjecture, *liſez* conjoncture.
Page 72. *ligne* 15. les flancs des quatre Colonnes, *liſez* les flancs des Colonnes.
Page 78. *ligne* 14. & donner l'échange, *liſez* le change.
Page 80. *ligne* 16. lorſqu'on ne peut ſe tromper, *liſez* le tromper.
Page 82. *ligne* 6. reconnus ouverts, *liſez* reconnus & ouverts.
Page 86. *ligne* 23. ſi l'on avoit cette attention, *liſez* ſi l'on n'avoit.
Idem, *dans la citation*, Liv. 4. Chap. 2. *liſez* Liv. 6. Chap. 3.
Page 109. *ligne* 5. que telles ſont, *liſez* telles ſont.
Page 123. *ligne* 17. & ce qu'il lui reſtera, *liſez* & ce qui lui reſtera.
Page 182. *ligne* 15. elle ne puiſſe, *liſez* elle puiſſe.
Page 201. *ligne* 23. qui bordent la Riviere, *liſez* qui borde.
Page 206. *ligne* 6. ou moins lentement, *liſez* ou plus lentement.
Page 215. *ligne* 4. ſupérieure. *liſez* ſupérieur.
Page 283. *ligne* 14. retrancha ſon armé, *liſez* armée.
Page 292. *ligne* 21. partir, *liſez* parquer.
Page 299. *ligne* 2. Selinguenſtat, *liſez* Seliguenſtat.
Page 331. *ligne* 4. avant le tems, *liſez* avec le tems.
Page 340. *ligne* 20. il poſte, *liſez* il porte.
Page 388. *ligne* 3. avant le combat, *liſez* après le combat.
Page 401. *ligne* 14. qu'on a fait marcher, *liſez* qu'il a fait marcher.
Idem, *ligne* 16. ſoutenus de Dragons, *liſez* des Dragons.
Page 413. *ligne* 9. n'ont la diſtance, *liſez* n'ont que la diſtance.
Page 416. *ligne* 18. s'oppoſer l'ordonnance, *liſez* s'oppoſer à l'ordonnance.
Page 421. *ligne* 19. ſur leurs ouvrages, *liſez* ſur les ouvrages.
Page 434. *ligne* 22. parce qu'on le doit, *liſez* parce qu'on doit.
Idem, *ligne* 23. employer de troupes, *liſez* peu de troupes.
Idem, *ligne* 25. de celles de peu l'Ennemi, *liſez* de celles de l'Ennemi.

EXPLICATION

des Vignettes & Culs-de-Lampes.

LE Frontiſpice repréſente un groupe de Génies, avec les attributs des Sciences & des Arts: au-deſſus eſt le Génie de la Guerre qui les couvre de ſes aîles. Pour Légende :

NOBIS HÆC OTIA FECIT.

Il nous aſſure ce repos.

LA Vignette de la Lettre au Roi repréſente le Temple de Janus fermé; la France de la main droite tient la clef de la porte; ſa gauche eſt appuyée ſur un javelot. Minerve paroît ſur un nuage, & ſemble parler à la France attentive à ce qu'elle lui dit. Pour Légende :

SUADENTE MINERVA.

Docile aux conſeils de Minerve.

LA Marche de M. le Prince de Conti dans les Alpes, pour aller attaquer les Barricades, eſt le ſujet de la Vignette du premier Livre.

Le Cul-de-Lampe repréſente deux Génies qui conſultent une Carte Géographique. La Légende eſt :

SIC ITUR.

C'eſt ainſi qu'on va ſûrement.

LA Vignette du ſecond Livre repréſente l'attaque des Lignes de Wiſſembourg par M. le Maréchal de Cogny.

Et le Cul-de-Lampe un Héros dans un Char antique attelé de deux Chevaux Gravis; la Victoire tient les rênes. Pour Légende :

EVEHIT AD DEOS.

Elle le met au rang des Dieux.

VIGNETTE du troiſiéme Livre, une Tente ouverte. Le Général a la tête deſarmée; autour de lui ſont des Officiers Généraux dans différentes attitudes, armés de pied en cap. Sur une Table eſt une Carte Topographique où eſt écrit : *QUARTIERS D'HIVER.*

Le Cul-de-Lampe repréſente le Jardin des Heſpérides gardé par le Dragon. Pour Légende :

VIGILANTIA.

Ce n'eſt que par ma vigilance.

VIGNETTE du quatriéme Livre, la Priſe de Bruxelles par M. le Maréchal de Saxe.

Cul-de-Lampe, Jaſon enleve la Toiſon; le Dragon endormi eſt ſur le devant. Pour Légende :

CONSILIO.

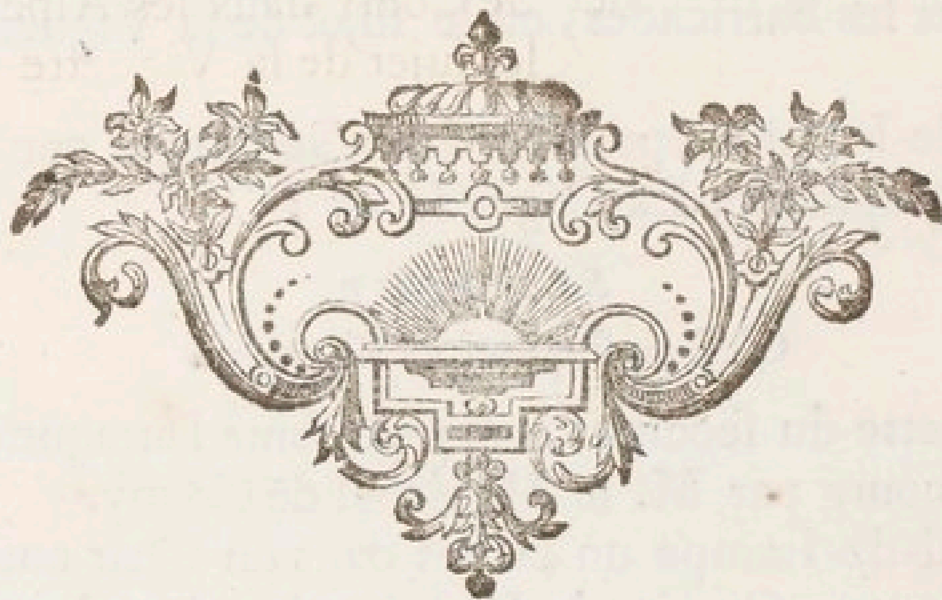
Par la Sageſſe.

VIGNETTE du cinquiéme Livre, un Combat d'Huſſards.

Cul-de-Lampe, un Centaure pourſuivi par les Lapithes, & qui en fuyant leur décoche un trait. Pour Légende :

VEL IN FUGA METUENDUS.

A craindre même dans la fuite.



DISCOURS

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

S'IL eſt vrai que les Sciences ſoient plus ou moins nobles à meſure qu'elles ſont plus ou moins utiles, quels avantages la Science de la Guerre n'a-t-elle pas ſur toutes les autres? La Guerre eſt un fléau; mais il eſt inévitable, & ſouvent néceſſaire. Si le premier qui réduiſit en regles l'Art de détruire ſes ſemblables, n'avoit eu pour but que de ſervir les paſſions des Souverains, c'étoit un monſtre qu'il eût été heureux d'étouffer même en naiſſant; mais s'il ne l'avoit fait que pour la défenſe de la vertu perſécutée ou pour la punition du vice triomphant, pour mettre un frein à l'ambition ou pour balancer les droits injuſtes du plus fort, l'humanité devoit lui dreſſer des Autels.

C'eſt dans ces dernieres circonſtances que la Science de la Guerre eſt la plus néceſſaire & la plus utile de toutes les Sciences : elle préſente à l'eſprit les connoiſſances les plus difficiles à acquérir. Il eſt peu de Sciences dont les principes ne ſoient certains, ou dont on ne puiſſe du moins s'aſſurer par le ſecours de l'expérience ; il ne faut que de l'application pour les

comprendre, ou du talent pour les mettre en œuvre. La Philoſophie, les Mathématiques, l'Architecture & tant d'autres ſont fondées ſur des combinaiſons invariables. Tout homme avec un eſprit, même borné, peut retenir des principes, en faire des applications & quelquefois en tirer des conſéquences juſtes : il n'en eſt pas de même dans l'étude de l'Art de la Guerre ; il eſt ſi rare qu'on puiſſe appliquer l'expérience aux principes, qu'il n'y a qu'une étude aſſidue qui puiſſe donner des lumieres pour appliquer avec juſteſſe les principes aux circonſtances.

Il eſt peu d'Artiſtes qui ne puiſſent joindre la Pratique à la Théorie, & perfectionner ainſi l'une par l'autre. Le Guerrier n'a pas toujours le même ſecours : il conſume une partie de ſa vie à combiner des plans, dont l'humanité ne lui permet pas même de deſirer l'exécution ; & lorſqu'il ſe trouve à même de juger par l'expérience de la ſolidité de ſes principes, les opérations ſont ſi rapides, les mouvemens ſi variés, les actions ſi tumultueuſes, qu'à peine il a le tems d'entrevoir les choſes qui demanderoient les réflexions les plus profondes.

La Théorie conſomme les Savans dans tous les genres ; dans l'étude de la Science militaire, elle ne fait que les préparer. Combien en eſt-il, qui, croyant être aſſurés de leurs principes, ont éprouvé que des

marches, des camps, des dispositions, des manœuvres combinées dans le cabinet avec un ordre exact & sévere, ont été non seulement très-difficiles, mais encore impraticables sur le terrein? Une disposition bonne dans un Païs de montagnes, sera mauvaise dans un Païs de plaine; une disposition exacte dans un Païs de plaine, manquera dans un autre Païs de plaine, parce qu'on n'aura pas prévu que telle manœuvre, qui dans telle occasion a fait gagner une Bataille, peut la faire perdre dans une autre : les circonstances des tems & des lieux dérangent presque toujours les systêmes les mieux combinés. Ce n'est donc qu'à force d'étude & par des combinaisons sans cesse réitérées, qu'on peut en quelque sorte suppléer à la pratique, ou du moins rendre l'exécution moins difficile.

Un Militaire qui veut s'instruire n'a point de momens à perdre; c'est pendant la Paix qu'il doit travailler avec le plus d'ardeur; pendant la Guerre il voit ses principes se développer comme d'eux-mêmes; alors ses idées sont plus distinctes, il pratique avec discernement dans tous les cas qu'il a prévus, & il applique ses regles à tous ceux qui s'offrent à lui pour la premiere fois, & qui lui avoient échappé jusques-là. Qui ne sçait que la bravoure, le courage, l'étendue d'esprit, sont inutiles & souvent funestes au Militaire qui n'a aucune connoissance de son métier? Dépourvu

de toute étude, il arrive ſouvent que plus il a de bravoure, & plus il eſt expoſé à faire des fautes qu'il ne peut ni prévoir ni éviter.

La Science de la Guerre offre tant de détails, elle embraſſe tant de parties, il y a tant de réflexions à faire, tant de circonſtances & de cas à combiner, qu'il n'y a qu'une application continuelle fondée ſur l'amour de ſon devoir & ſur le goût de ſon métier, qui puiſſe y faire parvenir.

Faire marcher une Armée dans toutes ſortes de Païs, ſoit de plaine, de bois ou de montagnes; ſavoir aſſeoir un Camp dans tous ces Païs qu'il faut connoître exactement pour qu'il y ſoit aſſûré; faire une diſpoſition juſte pour une Bataille, ſoit par rapport à celle de l'Ennemi ou ſelon l'aſſiette du Païs; prévoir des évenemens qui dépendent, pour ainſi dire, du haſard; méditer une retraite à propos & avec ordre; ordonner des Fourages ſans fatiguer ni expoſer les Troupes; envoyer des Détachemens avec précaution; faire marcher des Convois avec ſûreté; ſavoir cantonner une Armée; l'établir dans des Quartiers d'hiver de façon que par la diſpoſition juſte de chaque Quartier elle puiſſe ſe réunir promptement au premier ordre, quoique diſperſée; établir des magaſins dans des lieux ſûrs & à portée de l'Armée; faire enſorte que la ſubſiſtance ne lui manque jamais;

tels ſont les premiers objets de la Science Militaire. Les Alexandre de Parme, les Spinola, les Guſtave, les Veïmars, les Condé, les Turenne, les Montécuculli, les Vendôme, les Marlboroug, les Eugéne & tant de grands Hommes qui nous ont précédés, ne ſeroient point le ſujet de notre admiration, s'ils avoient négligé cette étude dans aucune de ſes parties.

C'eſt le courage dans un Général, c'eſt le génie; c'eſt ſa capacité, c'eſt le coup d'œil prompt & aſſûré, c'eſt le ſang froid, c'eſt la connoiſſance exacte du Païs, c'eſt le choix qu'il ſaura faire des Officiers qui ſont ſous ſes ordres, c'eſt la diſcipline qu'il établira dans ſon Armée, qui lui feront prendre des meſures aſſez juſtes pour faire manquer celles de l'Ennemi.

On penſe communément qu'il ſuffit à un Militaire de ſavoir obéir, & que pourvû qu'un Général joigne à toutes les qualités dont on vient de parler, la confiance de ſes Soldats, le ſuccès d'une journée ne peut être douteux.

Il eſt vrai que c'eſt à leur capacité, à la confiance que les Soldats avoient pour eux, que pluſieurs Généraux dans des occaſions épineuſes, ont dû en partie les avantages qu'ils ont remportés ſur l'Ennemi; mais l'Officier qui aime ſon devoir, & qui veut parvenir, eſt-il moins obligé de connoître les talens qui lui

ſont propres, & de ſavoir qu'il doit avoir telle ou telle qualité dans telle ou telle circonſtance : qu'ici ce n'eſt que de la bravoure, là que du courage, & qu'il n'eſt pas toujours obligé d'avoir l'un & l'autre à la fois ?

Ces deux vertus ſouvent confondues dans le même ſujet, méritent une diſtinction particuliere ; elles ne ſont pas ſi étroitement unies qu'elles ne ſe trouvent bien ſouvent l'une ſans l'autre : le courage paroît plus propre au Général & à tous ceux qui commandent ; la bravoure eſt plus néceſſaire au Soldat & à tout ce qui reçoit des ordres ; la bravoure eſt dans le ſang, le courage eſt dans l'ame ; la premiere eſt une eſpèce d'inſtinct, le ſecond eſt une vertu ; l'une eſt un mouvement preſque machinal, l'autre eſt un ſentiment noble & ſublime : on eſt brave à telle heure & ſelon les circonſtances ; on a du courage à tous les inſtans & dans toutes les occaſions : la bravoure eſt d'autant plus impétueuſe qu'elle eſt moins réfléchie ; le courage eſt d'autant plus intrépide qu'il eſt mieux raiſonné. L'impulſion de l'exemple, l'aveuglement ſur le danger, la fureur du combat inſpirent la bravoure : l'amour de ſon devoir, le deſir de la gloire, le zèle pour la Patrie & pour ſon Roi animent le courage. Le courage tient plus de la raiſon, la bravoure eſt plus du tempérament. * Achile, tel que le dépeint Horace d'après

* *Horat. de Art. Poetica.*

Homère, implacable, cruel, méprisant tout autre droit que celui de la force, ne m'offre que l'intrépidité d'un Gladiateur : * Mais ce Général des Romains, dont la perte auroit entraîné la ruine de l'Armée, Scipion couvert des boucliers de trois Soldats pour éviter une grêle de traits, que les Ennemis dirigeoient contre lui, s'approchant ainsi en sûreté des murs qu'il tenoit assiégés, & qui simple spectateur des combattans, se contente de leur donner des ordres, me donne l'idée du vrai courage. Enfin la bravoure est essentielle dans le moment d'une action; mais le courage doit être durable dans tout le cours d'une campagne. La bravoure est comme involontaire, & ne dépend point de nous ; au lieu que le courage (comme le dit Sénéque) peut bien être persuadé & s'acquérir par l'éducation ; mais il faut que la Nature en donne les premiers sentimens. Il seroit aisé de faire encore mieux sentir la différence de ces qualités en parcourant tous les états où elles se rencontrent, si l'on ne craignoit d'aller trop loin dans une matiere si abondante. On dit d'un Magistrat, qui expose sa vie & sa fortune pour maintenir les loix, qu'il a de la vertu. Ciceron se précautionnant contre la haine de Catilina, manquoit sans doute de bravoure ; mais certainement il avoit de l'élévation & de la force d'ame, (ce qui n'est autre chose que du courage) lorsque dévoilant sous les yeux du Sénat la

* *Tit. Liv. Liv. 26.*

conjuration de ce traître, il désignoit tous les complices, ou lorsqu'il plaidoit pour Déjotarus contre César, sa Partie & son Juge.

Le sang froid émane du courage, il connoit le danger ; mais il ne se sert de cette connoissance que pour donner des ordres sûrs ; il est tout entier à lui-même ; précautionné contre l'évenement, l'occasion le décide, & le plus grand péril ne sauroit le distraire des manœuvres de l'Ennemi, ni de celles qu'il doit faire pour s'y opposer. A la Bataille de Cannes, comme Giscon paroissoit fort étonné de la supériorité du nombre des Ennemis, Annibal lui répondit froidement : » Il y a, Giscon, une chose plus surprenante » encore & à laquelle tu ne prens pas garde : » Giscon lui ayant demandé ce que c'étoit ; » c'est, lui dit » Annibal, que dans tout ce grand nombre d'hommes, » il n'y en pas un seul qui s'appelle Giscon. » * Plutarque observe que ce sang froid d'Annibal anima le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient se persuader que leur Général pût plaisanter dans un moment aussi important, sans être assuré de battre les Ennemis.

* *Plut. in Fab. Max.*

Quoique la bravoure & le courage soient les qualités les plus essentielles au Militaire qui est commandé, celles qu'on exige dans le Général, & dont on a déja parlé, ne lui sont pas moins nécessaires : l'obéissance

aux

aux ordres qui lui ſont confiés, n'eſt une vertu qu'autant qu'elle n'eſt point aveugle, & qu'il ſçait où on le conduit. * La Guerre eſt un métier qu'il faut apprendre comme les autres, dit un Auteur célébre; mais il ſuppoſe des qualités qui naiſſent avec nous, il en exige d'autres qui s'acquiérent : comme elles émanent du génie, que celui qui ſe deſtine aux armes, ne s'y engage point ſans l'avoir conſulté & ſans connoître ſon talent & ſes forces. La capacité, ſoit dans le Général, ſoit dans l'Officier, eſt le fruit du génie excité par un goût naturel pour ſon métier. Sans ce goût, ſans cette eſpece de vocation, qui nous entraîne comme malgré nous, & qui eſt la marque la plus ſûre d'un talent décidé, on étudie ſans fruit & l'on pratique ſans diſcernement.

* S. Réal, Traité de la Valeur.

Le génie ne s'acquiert point, il naît avec nous : on a défini le génie, une aptitude naturelle à faire quelque choſe : on s'eſt trompé; c'eſt le talent qu'on devoit définir ainſi. Il eſt plus aiſé, * dit-on, à la Nature de produire un monſtre qu'un homme ſans talent; mais tout le monde ne naît point avec du génie; c'eſt la plus belle qualité de l'ame. Avec du talent on peut-être un bon Militaire, avec du génie un bon Militaire devient un grand Général, c'eſt quelquefois l'aſſemblage des talens, c'eſt toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décéle le génie. On

* Toublet, Eſſ. de Morale & de Litt.

étudie, on cherche ſon talent, ſouvent on le manque ; le génie ſe développe de lui-même. Le talent peut être enfoui, parce ce qu'il n'a pas des occaſions pour éclater ; le génie perce malgré tous les obſtacles. C'eſt lui ſeul qui produit ; le talent ne fait que mettre en œuvre.

Il arrive ſouvent que celui, qui n'a que de l'eſprit, croit avoir du génie ; ces deux modifications de l'ame, ſont bien différentes l'une de l'autre. Le génie ne peut s'appliquer qu'à des Sciences & à des Arts ſublimes, l'eſprit plus léger voltige indifféremment ſur tout ; l'un n'embraſſe qu'une Science, mais il l'approfondit ; l'autre veut tout embraſſer, & ne fait qu'effleurer ; l'eſprit rend les talens plus brillans ſans les rendre plus ſolides ; le génie avec moins d'application, voit tout, dévance l'étude même & perfectionne les talens.

Il en eſt parmi nous qui ne ſervent que parce que leurs Ancêtres ont ſervi ; ils ont ſans doute de la bravoure, cette vertu eſt-elle ſi rare parmi les François ? Mais il en eſt bien d'autres qui doivent accompagner celle-là. Les vertus de nos Ayeux doivent élever notre ame & nous engager à marcher ſur leurs traces ; mais il ne nous ont pas toujours tranſmis avec leur ſang cette ſagacité, cette intelligence, ce goût pour ſon métier, (la marque du génie) en un mot ces

talens dont nous devons porter le germe dans nous-mêmes.

Cependant ceux, qui ſe trouvent engagés par leur naiſſance dans le parti des armes, avant que l'âge ne leur ait permis de conſulter leur génie & leurs forces, doivent-ils y renoncer s'ils s'apperçoivent qu'ils n'ont pas tous les talens que cette profeſſion exige ? Non ſans doute, parce qu'ils peuvent les acquérir : l'étude & l'application ſuppléeront à leur génie, la docilité à leurs talens, & l'amour de la gloire au goût pour leur métier : qu'ils ayent toujours devant les yeux les vertus de leurs Peres : quand on n'a point des Ancêtres à imiter, on eſt, pour ainſi dire, le maître de ſe faire une réputation plus ou moins éclatante : avec des Ayeux célébres on eſt forcé de ſuivre leur exemple & ſouvent d'enchérir ſur leurs vertus. Claudius reprochoit à Ciceron d'être le premier de ſa race ; *& vous êtes le dernier de la vôtre*, lui répondit Ciceron. Une origine illuſtre eſt ſouvent un fardeau ; ſi elle donne plus d'éclat à l'homme vertueux, elle avilit toujours celui qui ne ſçait pas la ſoutenir.

Le coup d'œil eſt naturel à certaines perſonnes, & dans ceux-là il eſt l'effet du génie ; d'autres l'acquierent par l'étude ou par l'expérience : celui, qui ſçait ſe poſſéder & qui a aſſez de courage pour conſerver le ſang froid dans les occaſions les plus preſſantes, a le

coup d'œil plus prompt & plus juste. Un homme vif & bouillant quoique brave ne voit rien, ou s'il voit quelque chose, c'est confusément & toujours trop tard.

C'est ce coup d'œil, qui fait juger d'un poste avantageux, d'une manœuvre à faire & d'une bonne disposition dans les Troupes, par rapport à celle de l'Ennemi ou relativement à la situation & à l'assiette du Païs.

Il est un coup d'œil qui dépend de l'Ennemi, & un autre qui en est indépendant. Il en dépend, lorsque l'Ennemi a pris une position, & que pour l'attaquer il faut sur le champ en prendre une autre qui rende la sienne défectueuse & foible en quelque partie ; lorsqu'étant posté avantageusement on l'oblige de changer sa position, en lui faisant craindre d'être pris en flanc, ou d'être tourné, ou de rendre les Troupes de sa droite inutiles en attaquant sa gauche, sans qu'elles puissent les secourir.

Il est indépendant de l'Ennemi pour celui qui, en étant éloigné, sçait prendre une position avantageuse pour une Armée quelconque ; qui sçait l'asseoir dans un Camp fort par sa situation ; qui voit sur le champ l'appui qu'elle aura à sa droite & à sa gauche, ce qui peut empêcher qu'elle ne soit inquiétée ni tournée, & les postes nécessaires à occuper pour sa sûreté ; qui, en marchant en détachement, s'applique à reconnoître

un Terrein où il puisse se retirer au cas qu'il soit attaqué & repoussé par des forces supérieures; qui fait ensorte que, dans la position qu'il a prise, il ne puisse être tourné, & que l'Ennemi ne lui oppose un front plus considérable que celui qu'il lui présente.

Le coup d'œil n'est autre chose que ce génie pénétrant à qui rien n'échappe; il voit dans les cœurs jusqu'aux plus légeres impressions qui peuvent les agiter. Le Général qui sçait allier le sang froid à cette qualité, ne manque jamais de ressources; il trouvera dans les événemens, qui pour tout autre seroient le présage de sa défaite, la déroute même de ses Ennemis.

* L'Armée de Cyrus en présence de celle de Crœsus à Timbrée, prend pour un mauvais augure un éclat de Tonnere qu'elle entend : cette impression n'échappe pas au coup d'œil de Cyrus; mais le sang froid qu'il sçut conserver dans cette occasion, lui suggéra une interprétation de ce présage qui rassura ses Soldats : *Mes amis*, s'écria-t-il, *le Ciel se déclare pour nous, marchons, j'entends le cri de la victoire; nous te suivons, Grand Jupiter.*

* *Xénophon Cyropédie.*

Le choix des Officiers Généraux dépend de ce génie qui fait tout discerner : ils doivent être la main droite du Général, & non moins capables que lui-même de commander l'Armée.

Quelque bonnes dispositions qu'un Général puisse

faire, elles seront infructueuses s'il n'est secondé par les Officiers Généraux qui sont sous ses ordres; il ne peut être partout, ni prévoir tous les cas qui peuvent arriver. Il est réduit à ne donner que des ordres généraux, c'est donc à ceux qui commandent sous lui, de sçavoir profiter d'un faux mouvement de l'Ennemi, de prendre sur eux de faire attaquer ou soutenir les Troupes qui sont aux prises; &, selon les circonstances, les faire avancer vers lui ou pour le contenir ou pour l'attaquer. J'en excepte cependant la réserve qui ne doit jamais marcher sans l'ordre du Général.

Il est avantageux que des Princes soient employés dans les Armées en attendant que l'âge, l'étude & l'expérience les mettent en état de commander en chef; le danger disparoît aux yeux du Soldat, lorsque de tels Généraux, qu'il regarde comme au-dessus de l'humanité, le partagent avec lui. Mais cet avantage est plus réel parmi nous. Les François chez qui l'honneur est * le premier mobile des vertus, obéit avec plus de zéle & d'intrépidité lorsqu'il sçait qu'il a pour compagnons des hommes nés pour être ses Maîtres: d'ailleurs l'amour du François pour son Roi, se plaît à retrouver en eux son sang & son image.

* *Montesquieu, Esprit des Loix.*

A la Bataille de Steinkerque, gagnée en 1692, par M. le Maréchal de Luxembourg, M. le Duc de Chartres, M. le Prince de Condé & M. le Prince de Conti,

qui commandoient ſous lui, augmenterent par leur courage & par leur capacité la valeur de ceux qui attaquoient les Ennemis, & ranimerent l'ardeur de ceux qui ſembloient ſe ralentir.

Mais toutes ces qualités dont on vient de parler ſeroient inutiles, ſi l'ordre & la diſcipline n'étoient ſévérement obſervés : l'Armée la mieux compoſée & la plus nombreuſe, ne ſeroit bientôt plus qu'un aſſemblage de maraudeurs, qui n'étant unis que par l'eſpoir du butin, ſe déſuniroit lorſque ce motif ceſſeroit; qui ſe livrant chacun à ſes lumieres ou à ſon caprice, ſe feroit maſſacrer en détail : enfin ſi le Général n'entretient cette ſubordination, (l'ame & le nerf d'une Armée) il n'aura qu'une Troupe de Tartares qui agiront plûtôt pour le pillage que pour la gloire.

Quel art & quel génie ne faut-il pas pour entretenir cette ſubordination ? trop de ſévérité rebute le Soldat & le rend mutin, le décourage & le fait déſerter; trop d'indulgence le plonge dans l'indolence & lui fait négliger ſes devoirs; le libertinage lui fait trouver accablante cette ſubordination, ſur laquelle on ne doit jamais ſe relâcher : il perd le reſpect qu'il doit à ſon Officier, ſouvent même la confiance; & l'impunité fait ſouvent d'une Troupe aguerrie des lâches qui ne marchent que malgré eux, & qui molliſſent dans les occaſions les plus intéreſſantes.

Les Romains nous ont laiſſé des exemples d'induſgence & de ſévérité ; aucun Peuple n'a mieux ſaiſi les occaſions de punir ou de mollir à propos. Manlius fit punir ſon fils de mort, pour une déſobéiſſance qui, dans un autre tems, auroit mérité les honneurs du triomphe. Varon fut applaudi pour une imprudence, qui dans tout autre conjecture, lui auroit fait donner la mort : dans les ſiécles de la République il falloit être ſévére, parce que tous les Romains pouvant aſpirer au même grade, il auroit été dangereux que l'impunité pour des fautes légeres contre l'ordre, ne les eût autoriſés à des entrepriſes qui auroient pû déranger tout le ſiſtême de leur Gouvernement politique.

La capacité, la prévoyance & la ſageſſe d'un Général lui acquiérent la confiance entiere du Soldat & de l'Officier ; le Soldat ne juge à la vérité que par inſtinct, & ne ſe décide que par le ſuccès, mais ſon jugement n'en eſt pas moins infaillible ; celui de l'Officier n'eſt pas moins juſte, mais il ne ſe décide qu'avec une entiere connoiſſance, il fait abſtraction des événemens & n'accorde ſa confiance qu'au courage & à une ſage conduite. On acquiert encore la confiance par l'affabilité pour ceux qui nous ſont ſubordonnés, & en allant au-devant de leurs beſoins ; ces deux motifs de confiance ſont une moiſſon abondante & ſûre de lauriers pour le Général. M. de Vendôme, M. de Luxembourg,

Luxembourg, M. de Turenne, M. le Prince Eugéne, M. le Maréchal de Saxe & plusieurs autres, ont dû une partie des avantages qu'ils ont remportés sur l'Ennemi à la confiance des Soldats qui aimoient leur Général, qui se faisoient un devoir de lui plaire & qui ne comptoient la victoire pour quelque chose qu'autant qu'ils la partageoient avec lui.

Outre ces qualités, qui sont essentielles à un Général, & que tous ceux qui veulent parvenir à ce dégré d'élévation doivent nécessairement avoir, il en faut encore bien d'autres pour mériter le titre de grand Homme. Avec moins de vertus on pourra devenir un Héros; le grand Homme est toujours un bonCitoyen; il fait de l'humanité le premier de ses devoirs, il est juste, simple & désintéressé; son esprit peut être vif; mais cette vivacité est toujours balancée par la sagesse; il donne des conseils avec la même simplicité qu'il en demanderoit; il n'en exige que de ceux dont l'expérience prouvée par des faits plûtôt que par l'âge, peut en donner de solides; il n'est fier qu'avec les Ennemis, libre avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il est brave sans présomption ni témérité & accessible à tout le monde.

Le Général doit connoître les intérêts & les forces des Princes (Science très-nécessaire pour juger de la puissance de deux Princes Ennemis, & pour tomber

plûtôt ſur le païs de celui qui pourroit nuire à ſes projets, que ſur un Prince, qui par la poſition de ſes Etats & de ſes forces, ne peut s'oppoſer à ſes deſſeins.) En un mot un Général doit réunir en lui, pour mériter le titre de Grand Homme, toutes les vertus civiles, guerrieres & politiques. C'eſt par là qu'il parviendra aiſément à faire la guerre avec ſuccès : rien ne lui échappe, il connoît ſans obſtacle le génie de chaque païs, celui des Peuples dont l'Armée Ennemie eſt compoſée, celui des Généraux qui les commandent & le caractere des Troupes qu'il a ſous ſes ordres. Sans ces précautions il ne croiroit jamais pouvoir agir ſûrement. Il ſçait qu'on peut haſarder une manœuvre avec des Troupes, qu'on n'oſeroit tenter avec d'autres qui auroient le même degré de bravoure. Telle Nation eſt vive, bouillante & redoutable dans la premiere chaleur; telle autre eſt moins prompte, mais plus conſtante ; avec la premiere c'eſt le moment qui décide du ſuccès ; avec la ſeconde l'action eſt moins rapide, mais l'événement eſt plus aſſuré.

On ne naît pas Général, quoiqu'on porte en naiſſant le germe des vertus qui font le Grand Homme. Céſar, Spinola, Turenne, le Grand Condé & quelques autres, ont montré dès leur plus tendre jeuneſſe des qualités qui les mettoient au-deſſus des autres hommes ; ils portoient en eux la ſource de ces gran-

des vertus qu'ils développerent par une étude profonde, & qu'ils perfectionnerent par le secours de la Pratique ; ceux qui les ont suivis, peut-être avec moins de talens naturels que ces Grands Hommes n'en avoient, se sont rendus dignes par leur étude de leur être comparés : César & tous les Conquérans avoient cet avantage, qu'ils étoient comme les Maîtres des occasions, & qu'ils pratiquoient, pour ainsi dire, lorsqu'ils vouloient.

On peut être bon Général sans être un Turenne : à peine des siécles entiers produisent-ils de ces génies rares ; mais plus ils se sont élevés au-dessus de l'humanité, & plus ils doivent exciter l'émulation. Ce n'est pas en tâchant de surpasser des génies médiocres, c'est en s'efforçant d'égaler les plus sublimes, qu'on parvient à les imiter. Ce sentiment dans un Militaire n'est ni orgueil ni présomption ; il est vertu, & c'est par cette seule route qu'il peut espérer d'être utile à l'Etat & de participer à la gloire de son Roi.

Quelque recherché que soit l'honneur de commander les Armées, il humilie celui qui n'en est pas digne ; ce grade si ambitionné touche les deux extrêmités, ou la gloire ou la honte. Je ne blâme point un Militaire qui travaille à se rendre capable de commander ; son ambition est noble : en étudiant l'art de commander, il apprend à obéir & à exécuter ; je serois bien

plus étonné ſi je voyois des Militaires n'avoir en vûe que de parvenir, &qui négligeaſſent l'étude de leur métier; je le ſerois peut-être moins ſi j'en voyois qui, ſans s'être éprouvés, ſe propoſaſſent pour commander en Chef, parce que de ſemblables démarches ſuppoſent une témérité ridicule, fondée ſur l'ignorance profonde des talens qu'il faut avoir & des vertus qu'on n'a pas; une telle audace eſt le partage d'un génie borné qui ne voit pas les dangers : j'aimerois encore mieux la timidité qui ſe laiſſe abattre par la crainte du péril, elle en ſuppoſe du moins la connoiſſance; l'une & l'autre ſont condamnables, la modeſtie ſeule convient au Militaire; elle donne de l'éclat aux vertus, elle annonce la méfiance de ſoi-même & le deſir d'arriver à la perfection.

* *Juſtin. Liv.* 2.

* Mardonius, Général de Xercès, ſe propoſe pour commander ſes Armées; cette confiance dans ſes propres talens auroit dû le faire rejetter, les Troupes innombrables qu'il conduiſoit furent défaites par un petit nombre de Grecs, & ſa préſomption ne fit qu'ajouter au malheur de ſon Prince. Cincinnatus avec toutes les qualités d'un grand Homme & d'un grand Capitaine, attend derriere ſa charrue que les Romains viennent lui confier le ſort de la République; il part, & Rome eſt délivrée de ſes Ennemis.

Le titre de Général ſéduiroit moins, ſi l'on faiſoit

plus d'attention aux qualités qu'il exige & aux devoirs qu'il impose. Il ne paroîtroit alors qu'un fardeau très-honorable, mais bien pénible. La réflexion seule que de la conduite d'un Général dépendent le sort de l'Etat, la gloire des Armes du Prince & sa propre réputation, doit effrayer le génie le plus ferme & le plus intrépide.

La récompense qui suit des travaux si pénibles, doit cependant animer à les entreprendre. Les obstacles, quelque multipliés qu'ils soient, ne sont pas insurmontables, puisque tant de Grands Hommes les ont surmontés : que les difficultés irritent l'émulation du Militaire ; mais qu'elles ne l'effrayent point. Qu'il tâche d'imiter de si grands modeles, s'il ne peut parvenir à les égaler.

J'ai divisé cet Ouvrage en cinq Livres : dans le premier je parle de toutes les opérations d'une Campagne depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, à l'exception des Siéges qui ne sont pas de mon sujet, & j'ai tâché de donner les moyens de les exécuter dans quelque païs que ce soit.

Dans le second, je parle des précautions qu'il faut prendre pour attaquer l'Ennemi dans toutes ces mêmes opérations.

Le troisiéme traite des Cantonnemens, des Quartiers & des Manœuvres qui y ont rapport.

Le quatriéme de l'attaque des Quartiers ou Cantonnemens des Ennemis, ſoit en général, ſoit d'un certain nombre, ſoit d'un ſeul.

Dans le cinquiéme je parle de la petite Guerre, de la néceſſité des Troupes légeres & de l'uſage qu'on doit en faire. Preſque toutes les Puiſſances ayant de ces Troupes, je crois qu'il eſt très-important de ſçavoir comment elles doivent être conduites, & de prouver l'utilité qu'on en peut retirer, ſoit pendant la Campagne, ſoit les jours de Bataille.

En un mot, j'ai tâché d'établir une Armée dans toutes les poſitions & dans tous les païs où elle peut ſe trouver pendant une Campagne, & je n'ai point donné les moyens pour la défenſe ſans donner auſſi les moyens pour l'attaque.

Les Lecteurs conſommés dans la Science Militaire, trouveront peut-être de l'aridité dans les préceptes qui leur ſont connus, qu'ils me pardonnent quelques momens d'ennui en faveur de l'inſtruction qu'en peuvent retirer ceux qui commencent à ſervir.

J'ai moins cherché à plaire à l'oreille qu'à perſuader le cœur : ſi le zéle pour ſon Roi, ſi l'amour pour ſa Patrie, enfin ſi l'honneur & la vertu avoient un ſtile particulier, ce ſeroit celui que j'aurois choiſi ; mais un Militaire eſt aſſez éloquent lorſqu'il rend ſes idées avec netteté ; mes vœux ſont remplis, ſi je ſuis entendu du Soldat ſans qu'il ait beſoin de m'étudier.



Marche de Mr. le Prince de Conti pour aller attaquer les Barricades.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Connoiſſance du Païs.



IL n'eſt point de Projet de Campagne, il n'eſt point de manœuvre dont on puiſſe garantir le ſuccès ſans une connoiſſance exacte du païs ſur lequel on veut les mettre en exécution. Les Marches, les Camps, les Convois, les Fourages, les Détachemens, en un mot, les plus grandes Opéra-

tions seront exécutées sans justesse, si cette connoissance ne la précede, souvent elle décide des événemens.

Il y a une connoissance du païs qu'il est honteux d'ignorer; telle est celle des Villes, Bourgs, Villages, Forêts, Fleuves, grandes Rivieres, &c. Celle-là s'acquiert par le secours des Cartes géographiques. Il y en a une plus particuliere, qui est celle des Lieux ou d'un Terrein déterminé, de la situation, de la régularité du sol, s'il est plainier ou coupé par des Ravins, des Ruisseaux, des Collines, &c. & l'on acquiert cette connoissance au moyen des Cartes topographiques. Quelque étude qu'on doive faire de ces dernieres, il faut toujours être en garde, & ne pas s'en rapporter aveuglement aux indices qu'elles donnent. Les Cartes Topographiques ne sont presque jamais parfaitement exactes; outre que mille circonstances peuvent quelquefois, en un an, changer une étendue considérable de païs, rarement marquent-elles les ponts, les gués qui sont sur les petits ruisseaux, les monticules, les ravins de peu d'importance; elles ne peuvent marquer ceux qui ont été occasionnés par des innondations récentes, par des éboulemens de terre &c. Cependant une seule de ces circonstances qu'on n'aura pas prévue, peut devenir un obstacle à un grand projet, soit en retardant la marche d'une Armée, soit en empêchant une colonne de Troupes de s'avancer, soit en laissant

à

à l'Ennemi des iſſues qu'on auroit pû lui couper.

Mais les Cartes ne peuvent pas tout détailler : un ravin, par exemple, y ſera marqué ; mais en connoîtra-t-on mieux la profondeur, ſçaura-t-on s'il eſt facile d'y deſcendre ou d'en remonter ? Un Général qui ne veut rein négliger, avant que de s'engager dans aucune manœuvre, doit s'informer par lui-même de toutes les particularités du païs, & ſuppléer ainſi à ce qui manque dans les Cartes. En effet comment aſſeoir un Camp dans une poſition forte par ſon aſſiette, ſi l'on ne la connoît pas, ſi l'on ignore ce qui peut appuyer les aîles, s'il y a quelque riviere qui la couvre, ſi elle eſt facile à paſſer, & quelle eſt la nature de ſes bords.

Pour prévenir les erreurs où les Cartes pourroient faire tomber, le moyen le plus ſûr eſt de s'adreſſer aux Habitans du païs, de le parcourir avec les païſans les mieux inſtruits, & de remarquer juſqu'aux plus légers obſtacles.

Mais pour marcher avec plus de ſûreté, il faut former de ces païſans une Compagnie de guides, s'aſſurer de leur fidélité, ſe les attacher par toutes ſortes de moyens & ſurtout par une libéralité ſans bornes. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'on peut avoir des eſpions ſûrs & des guides fideles ; les derniers ſont moins coûteux, mais non moins néceſſaires que les premiers. On ne doit rien épargner à la Guerre, parce que (comme le

* Liv. 3. ch. 1. art. 3.

dit Vegéce*) on ne doit point ménager des richesses, dont il s'agit d'assurer la possession par la protection des Armes. Il faut surtout renouveller ces guides avec soin, à mesure que l'on avance dans le païs.

Cette Compagnie doit avoir pour Chef un homme intelligent, à qui rien de ce qui regarde le païs ne soit inconnu, qui soit en état de répondre juste aux objections du Général ou de l'Officier qu'il accompagne. Cette Compagnie de guides instruira le Général de tout ce qui pourroit lui échapper, & le dirigera dans ses recherches; & ses découvertes seront toujours sûres. Ainsi ni la situation ni la distance d'un lieu à un autre, ni la position d'une telle Ville, de tel Bourg, de tel Village, rien n'échappera au Général qui réunira ses connoissances à leurs lumieres; il sera instruit de tous les sentiers, de l'issue des chemins dans la campagne; il sçaura si plusieurs aboutissent au même; il verra combien d'hommes, soit à pied ou à cheval, peuvent y marcher de front; si l'Ennemi peut s'empêcher d'y passer, en prenant dans la campagne, & jusqu'à quelle distance il peut marcher à couvert.

Il doit envoyer des Détachemens avec quelques-uns de ces guides pour examiner les petites rivieres qui traversent le païs, si leur embouchure est éloignée, dans quel fleuve elles se jettent, où sont leurs sources, si sur ces rivieres il y a des ponts, si les gués sont aisés à passer,

ſi les bords en ſont eſcarpés ou faciles, s'ils ſont marécageux ou couverts de brouſſailles; d'autres doivent être employés à remarquer les bois, s'ils ſont praticables ou inacceſſibles. Un Général doit vérifier par lui-même le rapport que lui feront ces petits Détachemens, ou en envoyer de plus conſidérables commandés par des Officiers ſupérieurs. Il ne faut pas toujours s'en rapporter aux eſpions & aux guides, quelqu'aſſuré que l'on ſoit de leur fidélité; la méfiance, qui partout ailleurs eſt ſouvent un défaut, eſt preſque toujours une vertu dans le métier de la Guerre.

Avec ces éclairciſſemens on pourra donner à l'Artillerie & aux Equipages le chemin le plus facile, à l'Infanterie le plus court, & le plus long à la Cavalerie: on verra d'un coup d'œil en combien de Colonnes on pourra partager l'Armée relativement au terrein pour accélérer ſa marche, & la diſpoſition des Colonnes relativement à la poſition de l'Ennemi.

La connoiſſance du païs indiquera les Camps que l'Ennemi occupe, ou peut occuper, & ceux qu'on doit prendre pour s'oppoſer à ſes deſſeins; ſi ſes détachemens peuvent s'approcher aiſément, comment on peut aller à lui ſans être vû; s'il a des fourages près de ſon Camp, ou s'il eſt obligé de les aller chercher au loin; où ſont établis ſes magaſins, & ſi l'on peut tenter de les enlever; quelle eſt ſa poſition dans ſes Quartiers; quels

ſont les plus expoſés ; par quelle diſtance on eſt ſéparé de lui ; où ſont ſes poſtes & quels ſont ceux qu'on doit faire occuper relativement à la poſition du Camp ou des Quartiers & à celle de l'Ennemi ; quelle eſt la route que les Détachemens & les patrouilles doivent tenir pour la découverte ; & enfin la facilité que l'Ennemi peut avoir d'attaquer l'Armée dans ſa marche, ſi c'eſt en tête ou en flanc. Cette connoiſſance eſt eſſentielle dans quelque païs que ce ſoit ; mais ſurtout il ſeroit très-dangereux & même impoſſible de faire mouvoir une Armée dans un païs de bois & de montagnes qu'on ne connoît pas.

Les Cartes peuvent apprendre s'il y a des forêts dans un païs ; mais ſi l'on ne prend là-deſſus des éclairciſſemens par ſoi-même, on ignorera ſi elles ſont marécageuſes, ſi elles ſont claires ou fourées, & par conſéquent s'il eſt poſſible d'y faire paſſer des Troupes, de l'Artillerie & des Equipages.

En 1702, M. le Duc de Bourgogne * voulant attaquer les Ennemis derriere Cleves, ne connoiſſant pas à fond la forêt derriere laquelle ils étoient, détacha M. le Marquis d'Alegre avec cinq cents Grenadiers, & huit cents chevaux, pour examiner s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver des paſſages au-travers de cette forêt. M. d'Alegre rencontra un défilé occupé par les Ennemis, il le fit attaquer & le força ; mais

* *Rélation de la Journée de Nimégue, tirée du Mercure galant.*

s'étant avancé au-delà, il vit qu'il étoit impossible de pénétrer plus avant, par la grande quantité de défilés qui se succédoient les uns aux autres ; ainsi il revint sur ses pas & envoya reconnoître une autre passage, où il trouva encore de plus grands obstacles ; il en rendit compte à M. le Duc de Bourgogne qui, ne voulant pas manquer d'attaquer les Ennemis, le renvoya avec un plus gros Détachement, afin qu'il examinât si en longeant la forêt, on ne pourroit point aller à eux par les bruyeres de Mook, du côté de Grave & de Nimégue : le Marquis d'Alegre trouva un défilé qui menoit à ces bruyeres; il s'en empara, en fit avertir M. le Duc de Bourgogne qui fit avancer l'Armée, & obligea les Ennemis de faire entrer leur Infanterie dans Nimégue ; il fit canonner leur Cavalerie qui étoit restée sur les glacis ; elle ne put y tenir, & les Ennemis perdirent beaucoup de monde, de Chariots d'Artillerie & d'Equipages.

On voit par cet exemple qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux Cartes. Il n'est pas douteux que M. le Duc de Bourgogne n'eût les plus exactes. Cependant il n'auroit peut-être pas eu le succès qu'il eut, s'il avoit négligé d'envoyer M. d'Alegre reconnoître les passages, & en faire sonder deux avant d'aller à celui par lequel il fit marcher son Armée.

Régle générale: c'est sur le terrein même, & non sur les

Cartes, qu'il faut reconnoître les chemins où l'on veut faire marcher une Armée, & la situation des lieux où l'on veut asseoir un Camp & choisir un Champ de bataille. On ne doit jamais faire faire aucun mouvement à une Armée sans avoir fait ouvrir sa marche pour toutes les Colonnes. Il n'en est pas de même d'un Détachement; comme ce sont les circonstances qui le font ordonner, on ne peut prévoir la route qu'il tiendra. Que le choix de celui qui doit le commander ne tombe jamais que sur un Officier intelligent, dont le génie soit connu du Général, qui ait fait une étude particuliere de son métier, qui ait surtout acquis la connoissance du païs. Un choix éclairé excite l'émulation de ceux qui commencent, & les engage à faire tous leurs efforts pour mériter une distinction si flatteuse.

Dans combien de fautes les plus grands Généraux mêmes ne sont-ils pas tombés pour n'avoir pas eu cette connoissance du païs, & pour s'en être rapportés à des notions communes; combien de grandes entreprises n'ont-elles pas échoué par-là? M. de Feuquieres en rapporte plusieurs exemples.

» A la fin de l'année 1673, lorsque M. de Luxem-
» bourg ramenoit de Hollande un Corps considérable
» d'Infanterie avec très-peu de Cavalerie, M. le Prince
» d'Orange ayant assemblé toutes les forces des Hollan-
» dois & des Espagnols, vint sur la Meuse pour com-

» battre M. de Luxembourg entre Maestrick & Charle-
» roy. Cette marche obligea la Cour d'ordonner à M.
» de Schomberg d'assembler toute la Cavalerie du Hai-
» nault & de la Flandre, pour venir au-devant de M.
» de Luxembourg fort inférieur en Cavalerie à M. le
» Prince d'Orange. L'objet de ce Prince devoit donc
» être d'empêcher ces deux Généraux de se joindre, &
» de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction.
» Le manque de connoissance du païs, lui fit prendre
» pour vraies les fausses démonstrations que fit M. de
» Luxembourg, pendant qu'il étoit sur la Riviere d'Our-
» te, de vouloir prendre sa marche par la Condros &
» les Ardennes pour gagner Sedan & Mezieres ; M. le
» Prince d'Orange s'approcha de Hui & de Namur &
» par-là s'éloigna trop de la grande chaussée, de sorte
» que M. de Schomberg put avec sa Cavalerie s'avancer
» jusqu'à Tongres, en même tems que M. de Luxem-
» bourg par une marche vive passa la Meuse à Maes-
» trick, & arriva sans aucun inconvénient à Tongres,
» où se fit la jonction des deux Armées.

Deux réflexions sur la nature du païs, auroient fait éviter à M. le Prince d'Orange l'erreur où il tomba ; la premiere, c'est que personne n'ignore que la Condros & les Ardennes sont un païs aride & montagneux, qu'ainsi M. de Luxembourg n'auroit pû faire subsister son Armée, surtout au mois de Décembre ; les

chemins qui y ſont très-mauvais en Eté, ſont impraticables pendant l'Hyver; par conſéquent les charrois n'auroient pû ſe faire que très-difficilement.

La ſeconde, c'eſt que ſi M. de Luxembourg avoit été réellement dans le deſſein de paſſer par les Ardennes, pourquoi M. de Schomberg ſe ſeroit-il avancé vers Tongres pour s'expoſer à ſe faire battre, ſans pouvoir être ſecouru par l'Armée de M. de Luxembourg, qui étoit de l'autre côté de la Meuſe? Si M. le Prince d'Orange avoit eu une parfaite connoiſſance du païs par où M. de Luxembourg ſembloit vouloir paſſer, il ſe ſeroit facilement apperçu que ce ne pouvoit être que pour l'inquiéter & pour le laiſſer dans l'incertitude ſur le chemin que devoit naturellement prendre le Général Ennemi: en un mot il n'auroit pas balancé un inſtant ſur le parti qu'il avoit à prendre.

Ce Prince devoit donc reſter du côté de Liége, & par cette poſition il auroit arrêté M. de Schomberg, qui n'auroit oſé s'avancer juſqu'à Tongres, ni M. de Luxembourg tenter le paſſage de la Meuſe à Maeſtrick; ainſi la jonction ne ſe ſeroit point faite, ou ſi l'une des deux Armées ſe fût avancée, ce Prince eut été à même de l'attaquer & de la battre ſans que l'autre eût pû la ſecourir.

Il eſt certain qu'une exacte connoiſſance du païs, auroit engagé M. le Prince d'Orange à reſter du côté

de

de Liége : cette position rendant la jonction de M. de Schomberg & de M. de Luxembourg impossible, ce dernier auroit été comme forcé de continuer sa marche par la Condros & par les Ardennes : sans exposer un seul homme de son Armée, M. le Prince d'Orange auroit fait périr une partie de l'Armée de M. de Luxembourg, qui n'auroit pû résister au froid & à la faim ; quelle gloire n'auroit-il pas acquis de plus ? Peut-être auroit-elle fait oublier ses malheurs.

L'Antiquité nous a laissé plusieurs exemples de Généraux qui sont tombés dans les mêmes fautes, pour s'être engagés dans un païs qu'ils ne connoissoient pas. Cambise* envoye de Thébes où il est, cinquante mille hommes à travers des déserts arides & brûlans contre les Ammonites ; à peine cette Armée s'y est-elle engagée qu'un vent furieux l'ensevelit dans les sables. Le même Prince, dans sa marche contre les Ethiopiens, s'engage dans des païs stériles, & ses Soldats, après avoir mangé les bêtes de charge, se devorent entr'eux. Annibal*, qui sçavoit profiter de toutes les fautes de ses Ennemis, a dû plusieurs succès à la négligence des Romains à éviter les postes désavantageux où il les attiroit.

* *Hérodote.*

* *Tit. Liv.*

Avec cette Compagnie de guides, un Général aidé de cette connoissance exacte du païs, entreprendra ce qu'un autre n'oseroit tenter avec le double de troupes, ces précautions lui fourniront des ruses souvent plus

infaillibles que la force & la valeur. Sous une apparence de fuite, il gagnera un poste favorable pour lui & attirera l'Ennemi dans un poste qui causera sa perte.

Si M. de Turenne n'eût pas connu parfaitement l'Alsace & les gorges des Montagnes des Vauges qui y débouchent, auroit-il réussi, lorsqu'en 1675, avec vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, il entreprit de chasser l'Armée de l'Empereur forte de soixante mille, & qui avoit déja pris ses quartiers dans cette Province.

Il est souvent arrivé, & il arrive encore tous les jours, qu'un Général qui sçait profiter de la connoissance du païs, quoiqu'inférieur en forces, fera changer une Guerre défensive en une Guerre offensive. En 1671, M. le Maréchal de Créqui qui avoit commencé par la défensive, finit par obliger M. le Duc de Lorraine à passer le Rhin; ce Prince dispersa son Armée & pendant ce tems-là, M. de Créqui fit le Siége de Fribourg.

Mais c'est surtout pour les retraites que la connoissance du païs est essentielle : il faut plus d'art & plus de précaution dans une retraite que dans toute autre manoeuvre, celle-là renferme toutes les autres. Si un Général obligé de se retirer avec précipitation, ne connoît que superficiellement le païs, comment ralliera-t-il ses Troupes? comment rétablira-t-il l'ordre, & pourra-t-il marcher en sûreté? Après la bataille * & la prise

* *Tit. Liv.*

d'Agrigente, tandis que les Romains célébrent encore leurs victoires par des fêtes, Annibal renfermé dans la place, d'où il semble ne pouvoir s'échapper, en sort avec ses Troupes, & se retire pendant la nuit avec tant d'ordre & de promptitude, que les Romains ne peuvent le joindre.

La retraite des dix mille par Xénophon, est une leçon des plus utiles pour tous ceux qui commandent; cette entreprise réunit les vertus d'un Général consommé & le courage du Soldat le plus intrépide, & suppose surtout la connoissance du païs la plus profonde. L'histoire de cette retraite écrite par le Général lui-même, donne l'exemple des précautions les plus recherchées. Ce jeune Athénien conduisant sa Troupe, après le passage du Tigre, dans des chemins couverts de neige à la hauteur de six pieds, prenant partout des éclaircissemens, fait voir combien il seroit dangereux de s'en rapporter aux notions générales qu'on peut tirer des Cartes. Cette marche & le passage des Alpes par Annibal, offrent des préceptes qu'un Général seroit coupable de négliger, surtout lorsqu'il porte la Guerre dans un païs froid, montagneux, couvert de bois ou de marais.

A l'exemple du Général Grec, M. le Maréchal de Belleisle entreprend au mois de Décembre 1742, de faire sortir de Prague l'Armée de France qui y étoit enfermée, & de lui faire traverser pendant une route

de trente-huit lieues un païs ennemi, couvert de glace & de montagnes où les précipices étoient cachés sous la neige, ayant encore à combattre un Corps de dix-huit à vingt mille hommes, commandés par M. le Prince de Lobkowits. On se contentera de détailler en peu de mots cette retraite qui mériteroit d'être écrite par Xénophon même.

M. le Maréchal de Belleisle apprend que M. le Prince Lobkowits est détaché de l'Armée du grand Duc, pour venir encore resserrer de plus près l'Armée dans Prague ; il retire ses quartiers dont il forme un Camp pour tenir les débouchés qui menent à l'Elbe : tandis qu'il s'occupe à rassembler des fourages & à mettre son Armée en état d'agir dès que M. de Lobkowits seroit rappellé par le Prince Charles de Lorraine, ce Général vient camper à quatre lieues de Prague avec une Armée de vingt mille hommes effectifs, auxquels se joignent six mille Chasseurs ou milices de Moravie.

M. le Maréchal de Belleisle prend la résolution de sortir de Prague, & fait les préparatifs les plus solides sans laisser transpirer son dessein, qu'il cache avec autant de soin à son Armée qu'à celle de l'Ennemi. Il fait reconnoître les chemins qui conduisent de Prague à Egra, n'en trouve que deux trop connus à l'Ennemi, envoye des espions pour en découvrir un troisiéme ; il fait enfin sa retraite dans le silence, il part,

met ſon Armée en marche ſur deux Colonnes la nuit du 16 au 17, lui donne rendez-vous à trois grandes lieues de la Ville, où il arrive le 17 au point du jour avec onze mille hommes d'Infanterie, trois mille Cavaliers, Huſſards & Dragons, trente piéces de canon avec des chariots de munitions & de vivres.

M. le Prince de Lobkowits n'apprend la retraite de l'Armée Françoiſe que trente-ſix heures après ſon départ, & n'en eſt informé que par une vingtaine de Cuiraſſiers, que l'avant-garde de l'Armée prit dans leurs quartiers, & tout le Régiment auroit eu le même ſort, ſans un brouillard épais qui facilita leur fuite: ces Cuiraſſiers furent envoyés avec un Trompette par M. le Maréchal de Belleiſle à M. le Prince de Lobkowits.

Comme le païs eſt fort ouvert, & qu'il y a environ quatorze lieues de plaine à traverſer, que l'Ennemi avoit plus de huit mille chevaux, M. le Maréchal de Belleiſle partage ſon Armée en cinq diviſions; diſpoſition la plus convenable au païs & qui mettoit l'Armée en état de faire face en force à la tête, à la queue & le long de la Colonne.

L'Armée à ſon départ de Tuchlowitz, eſt inquiétée par des Huſſards & des Croates, ſoutenus par douze Eſcadrons de Cuiraſſiers; mais le feu des Grenadiers poſtés derriere les chariots & le canon, obligent l'Ennemi de ſe retirer en déſordre; le Centre fut attaqué

le même jour, mais avec le même succès : il se présenta aussi inutilement à l'avant-garde. Tous ces combats ne firent que rallentir la marche.

Les Ennemis avoient déja rompu tous les ponts sur le chemin de la gauche, ne croyant pas que l'Armée pût prendre à droite comme elle fit.

M. le Maréchal de Belleisle, pour mieux les tromper, fit arrêter l'Artillerie & quelques Brigades à Jechnitz, pour leur laisser croire qu'il alloit continuer sa route vers Pilsen; mais dès l'entrée de la nuit il tourna vers Steben.

Comme c'étoit-là que commençoient les montagnes & les défilés, il change sa disposition, envoye la Cavalerie à Egra, ne garde qu'une partie des Carabiniers, tous les Hussards & tous les Dragons & remet l'Armée en marche à une heure après minuit, quitte le grand chemin à environ une lieue, prend à gauche à travers des montagnes escarpées, où jamais Armée n'avoit passé, & après vingt-quatre heures de marche, cantonne ses Troupes dans les Fauxbourgs de Luditz ; il est obligé de faire traîner son Artillerie autour d'une montagne inaccessible par la glace dont elle est couverte, sur des marais glacés ; il arrive à l'entrée de la forêt qui couvre la montagne de Konigswart, d'où il descend par un chemin de précipices, qui eût été impraticable sans la neige qui en adoucissoit l'escarpement.

Enfin le 27 il fait cantonner toute l'Infanterie entre la Riviere d'Egra & celle de Vonheim, & la Cavalerie de l'autre côté de la Riviere d'Egra.

M. le Maréchal de Belleisle, admirable dans sa retraite, plus admirable encore par les précautions qu'il prit pour tromper l'Ennemi sur ses véritables desseins, fait voir par sa conduite, qu'un Général doit tout combiner, tout prévoir, & surtout avoir une connoissance exacte du païs, une présence d'esprit que rien ne puisse distraire, & une fermeté que les dangers les plus évidens ne puissent abattre.

Il ne perdit dans une marche aussi pénible, que sept à huit cens hommes & quinze Officiers qui ne pouvoient suivre, dont les uns, que le froid avoit glacés, moururent, & les autres à qui M. le Maréchal de Belleisle avoit laissé des Passeports, furent remis par un Trompette aux Ennemis comme prisonniers de Guerre.

Ce Général ne laissa dans Prague que quatre mille hommes, la plûpart infirmes, malades ou convalescens. M. de Chevert Lieutenant Général, à qui il confia le Commandement de ses Troupes dans la place, obtint par sa fermeté & par sa conduite qui méritent d'être admirées, la Capitulation la plus honorable.

La connoissance du païs n'est pas moins nécessaire à l'Officier particulier qu'au Général de l'Armée, parce qu'il doit exécuter en détail ce que le Général exé-

cute avec toutes ses Troupes. Cette connoissance, une des principales parties de l'Art militaire, jointe à la pratique & à l'expérience, le metttont à même de comprendre plus facilement, & d'exécuter l'intention & le projet du Général qui lui confie une expédition, & lui feront prendre les mesures les plus justes pour y réussir; au lieu que s'il se met en marche sans connoître le païs, son esprit méfiant multipliera les dangers en voulant les prévenir; il en supposera dans les endroits où il n'a rien à risquer, & souvent il tombera dans ceux qu'il craignoit le moins. Ainsi préoccupé il hésitera toujours, & cette préoccupation le distraira de mille choses plus importantes; quelque brave, quelque bien intentioné qu'il soit à exécuter les ordres qui lui ont été donnés, il fera nécessairement des fautes par la crainte même où il sera d'en faire.

Compter sur la fortune dans ces occasions, est une foible ressource; c'est à sa sagesse qu'on doit ses succès; ce que le Vulgaire appelle bonheur n'est que le fruit de l'Etude & de la Science la plus consommée.

Le Général qui commande dans des Cantonnemens & des Quartiers d'Hyver, & les Officiers particuliers qui commandent dans chaque Quartier, ne prendront jamais de mesures justes s'ils ne connoissent le païs; ils ne pourront ni se tenir en force quoique séparés, ni se joindre facilement au premier ordre; on ignorera quels

quels ſont les poſtes néceſſaires à garder ; on occupera ceux qui ne doivent pas l'être ; on laiſſera ſans défenſe ceux qui pourront être attaqués ; on fatiguera beaucoup de Troupes par des poſtes multipliés inutilement, par des patrouilles ou par des Détachemens trop nombreux ou ſuperflus ; enfin quelque précaution que l'on prenne au-dedans, les Quartiers ne ſeront jamais en sûreté ſi l'on ne connoît exactement les dehors.

Un Général peut être ſurpris dans ſon Camp, s'il ne coupe toute ſorte de communications à l'Ennemi, s'il ne fait rompre les ponts qu'il ne peut garder par leur éloignement, s'il ne s'aſſûre de tous les paſſages, & ſi par ſes Détachemens il n'occupe tout le païs qui eſt entre l'Ennemi & lui. Sans ces précautions peut-il être tranquille, lorſqu'il ignore ſeulement qu'il y a des rivieres entre ſon Camp & ſes Quartiers & ceux de l'Ennemi ; s'il n'a toujours des Détachemens ſur ces rivieres pour empêcher l'Ennemi de rétablir les ponts ou de paſſer les gués ; s'il ne fait fouiller les bois exactement, s'il n'occupe les gorges & les défilés, s'il ignore où les chemins aboutiſſent & d'où ils viennent?

En un mot ſoit dans les manœuvres & dans les opérations de la Campagne, ſoit dans l'établiſſement des Cantonnemens & des Quartiers, on ne ſçauroit jamais porter aſſez d'attention à connoître le païs. Sans

cette connoiſſance exacte, il eſt comme impoſſible qu'un Général ne tombe dans des fautes, qui ne peuvent que déranger ſes projets, & procurer même à l'Ennemi des ſuccès ineſpérés.

CHAPITRE II.

Préparatifs avant que d'entrer en Campagne, & Marche d'une Armée qui ſort de ſes Quartiers pour aller cantonner.

UNE Armée ſort de ſes Quartiers, ou tard ou de bonne heure, relativement au projet que le Général a formé pour la Campagne : elle ſort de très-bonne heure ſi elle eſt éloignée du païs où l'on veut porter la Guerre; plus tard ſi, par la poſition de ſes Quartiers on peut commencer ſes opérations en faiſant deux ou trois marches; mais ſoit que cette poſition donne les moyens d'entrer d'abord en Campagne en ſortant de ſes Quartiers, ſoit qu'on faſſe cantonner l'Armée, il faut que ſes Magaſins en ſoient toujours à portée, ſurtout lorſque n'y ayant pas encore de fourages ſur terre, il faut faire ſubſiſter la Cavalerie au ſec : ils doivent être diſtribués en divers endroits, afin que les Troupes ayent moins de chemin à faire pour

avoir des fourages. C'eſt au Général à donner ſes ordres à l'Intendant de l'Armée, & à lui marquer les endroits où il veut qu'ils ſoient établis; il faut, pour les mettre en ſûreté, y placer des Troupes, & que les chemins ſoient faciles, que la communication ſoit bien gardée, afin que les Convois puiſſent y arriver ſûrement.

Les Magaſins doivent être partagés ſuivant les mouvemens que le Général prévoit devoir faire faire à ſon Armée en ſortant de ſes Quartiers, ſuppoſé qu'il la laiſſe au ſec; mais s'il y a des fourages ſur terre, & que l'on ſoit ſur le païs Ennemi, il ſemble qu'il eſt plus avantageux de conſerver le reſte des Magaſins; ce qui non-ſeulement évite bien des embarras pour le tranſport des fourages, mais encore épargne beaucoup d'argent au Roi.

Dans quelque païs que ce ſoit (ce qui s'entend du païs Ennemi) il faut toujours, autant qu'on le peut, fourager en avant, & conſerver les fourages qui ſont derriere pour les retrouver ſur la fin de la Campagne dans les granges; ſi l'on ne prend cette précaution, on n'en retrouvera plus pour le retour de l'Armée, & l'on ſera obligé d'en faire venir de ſon propre païs, & de conſommer le reſte des Magaſins qu'on avoit épargnés; dès-lors il n'y auroit plus d'épargne, la dépenſe ne ſeroit que différée, & même elle augmente-

roit par le transport des fourages des Magasins à l'Armée.

On ne doit point attendre les approches de la Campagne pour faire les Magasins. L'Intendant sur les ordres du Général, doit ramasser les provisions pendant l'hyver, & les distribuer dans les Villes frontieres, afin que de-là elles puissent être transportées où le Général l'ordonnera. Avec ces précautions on ne sera point obligé d'attendre qu'il y ait des fourages sur terre, & l'on pourra entrer le premier en Campagne. On peut voir, pour l'emplacement & pour la fourniture des Magasins de Guerre & de bouche, ce qu'en dit M. * de Montécuculli.

* Montécuculli, Liv. 1. ch. 2. art. 3. §. 1. 2. 3. 4.

On doit prendre les mêmes précautions pour l'Artillerie, soit pour celle dont on a besoin dans un Siége, si l'on projette d'ouvrir la Campagne par cette opération, soit pour celle qui est nécessaire dans le cours d'une Campagne ; elle doit être assemblée sur les glacis des Places frontieres, ou mieux encore des Places conquises, avec tout l'attirail qui lui est nécessaire. Plus elle sera à portée de joindre promptement, & plûtôt les opérations commenceront.

De la sagesse de ces dispositions, tant pour les Magasins, pour l'Artillerie, que pour tout ce qui est nécessaire à une Armée, il résulte qu'on aura souvent fait un Siége ou du moins investi une Place & achevé ses

lignes de circonvallation, avant que l'Ennemi ſoit en état de ſortir de ſes Quartiers : on aura fait pluſieurs marches ; on ſe ſera emparé de poſtes avantageux, ſans que l'Ennemi ait pû s'y oppoſer.

La prévoyance du Général, l'activité dans l'exécution des ordres qu'il donne, aſſûrent la réuſſite de ſes projets; la négligence & la lenteur les font toujours échoüer.

Ce ſeroit ici le lieu de marquer l'ordre qu'une Armée doit obſerver dans ſa marche pour inveſtir une Place ; de parler des précautions qu'elle doit prendre pour le faire avec ſûreté ; mais ce ne ſeroit que répéter ce qu'a dit ſur cette grande opération M. le Maréchal de Vauban : ce qu'on en pourroit dire n'ajouteroit rien à la profondeur & à la ſageſſe de ſes inſtructions ; ainſi on renvoye le Lecteur aux Ecrits de ce grand Homme, cette partie n'étant point l'objet de cet Ouvrage.

On doit obſerver que pour faire ſortir une Armée de ſes Quartiers, & la faire cantonner à une marche près du païs où l'on veut commencer les opérations, il faut faire partir toutes les Troupes enſemble de leurs Quartiers, les raſſembler en pluſieurs Corps, en différentes Villes frontieres, proportionner les jours de marche à l'éloignement des Quartiers & au rendez-vous qui leur aura été indiqué, afin qu'elles arrivent

au jour marqué, & que de-là elles marchent en corps au lieu où elles doivent cantonner.

Ou tous les Corps marchent ſur le nombre des Colonnes que peut comporter la ſituation du païs, & arrivent enſemble au Cantonnement, ou ils marchent ſéparément & arrivent en différens jours ; mais dans l'un & l'autre cas les Cantonnemens pour chaque Régiment doivent avoir été marqués, & s'il ſe peut, les fourages pour chaque Quartier y être portés au moins pour deux ou trois jours.

Il faut marquer avec ſoin, dans les ordres qu'on envoye à chaque Chef pour marcher, la ſituation & le nom du lieu où doit cantonner chaque Régiment; s'il eſt à la droite, à la gauche ou au centre : de plus, ſpécifier la diſcipline qui doit y être obſervée, le lieu où l'on ira prendre l'ordre & celui où l'on prendra le fourage.

Le Commandant de chaque Quartier doit à ſon arrivée le reconnoître, s'inſtruire au juſte de ſa ſituation; s'il eſt couvert par d'autres Quartiers ou par des Rivieres; ſi l'Ennemi à la faveur de quelques bois ou ravins, peut facilement approcher de lui, mettre les poſtes qu'il croit néceſſaires, & rendre compte au Général des découvertes & des diſpoſitions qu'il aura faites pour ſa ſûreté.

Dans la marche des Troupes, on doit toujours

obſerver la plus exacte diſcipline, & ne les faire jamais avancer qu'avec le même ordre & les mêmes précautions que ſi elles riſquoient d'être inquiétées ou attaquées.

Lorſqu'on cantonne une Armée, c'eſt preſque toujours ſur le païs conquis; mais pour le faire ſûrement, il faut avoir au moins une Place qui puiſſe lui ſervir d'appui. En 1746 Bruxelles étoit le centre des Cantonnemens de l'Armée de M. le Maréchal de Saxe. En 1747 Anvers appuyoit les Quartiers de la gauche, Malines & Louvain le centre & Namur la droite. S'il ne ſe trouve pas de Place, il faut marcher en force & camper au lieu de cantonner.

Les Cantonnemens n'étant, pour ainſi dire, qu'un dépôt, où les Troupes attendent que la ſaiſon leur permette de ſe mettre en Campagne, d'aller au fourage ou que les préparatifs néceſſaires pour les opérations projettées ſoient faits, doivent être plus reſſerrés que des Quartiers d'Hyver; mais dès que le tems le permet, & que tous les préparatifs ſont faits, ce qui doit avoir été prévû pendant l'Hyver, il ne faut pas perdre un moment, parce qu'il vaut mieux camper de bonne heure, prévenir l'Ennemi autant qu'on peut, & commencer la Campagne, n'importe par quelles opérations, avant qu'il ait le tems de ſe raſſembler.

Cette maxime a été conſtamment ſuivie par les plus

grands Généraux, & de nos jours par M. le Maréchal de Saxe. Le Cantonnement de ſon Armée ſous Bruxelles, en 1746, & la marche célébre qu'il fit en 1748, pour inveſtir Maeſtrick en ſortant de ſes Quartiers, ſont des exemples qu'on doit prendre pour modele, ſans cependant négliger les circonſtances.

Il eſt vrai qu'une Armée commandée par un ſeul Chef, qui ne reçoit l'ordre que de ſon Maître, doit être bien plûtôt en état d'entrer en Campagne, qu'une Armée combinée commandée par autant de Chefs qu'il y a de Nations, & dont chacun a ſon Maître, dont il ſuit les ordres ſouvent plus relatifs à ſon intérêt perſonnel qu'au bien général.

Si dans la marche il y a quelqu'une des Colonnes qui prête le flanc à quelque Ville ennemie, quoiqu'elles doivent toutes marcher avec tout l'ordre & la diſcipline poſſibles, cette Colonne y eſt encore plus obligée; la néceſſité lui en fait un devoir; mais afin qu'elle ne ſoit pas trop expoſée, il faut lui donner des Huſſards qui marchent ſur ſon flanc, & qui s'avancent même en vûe de ces Villes. Que cette Colonne ſoit compoſée d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut en détacher des Troupes, pour ſoutenir les Huſſards en cas qu'ils ſoient attaqués & repouſſés. Par la poſition de ces Détachemens ſur le flanc, ils éloigneront l'Ennemi de la Colonne & ſoutiendront en même tems les Huſſards.

Enfin

Enfin la disposition pour faire sortir une Armée de ses Quartiers, soit pour la faire cantonner ou pour la faire camper, doit être prévue avec tant de justesse qu'en peu de jours on puisse la rassembler. L'Artillerie, les Chariots composés pour l'Infanterie, les provisions de bouche, les Magasins de Fourages & tous les attirails nécessaires pour une Campagne demandent la même prévoyance, afin qu'ils puissent marcher au premier ordre, & qu'on puisse être assuré, avant de faire sortir l'Armée de ses Cantonnemens, que lorsqu'elle s'engagera dans le païs Ennemi, il ne lui manquera rien de ce qui peut lui être nécessaire, soit pour subsister soit pour agir.

CHAPITRE III.

Marche d'une Armée dans un Païs de plaine.

SI l'on a plus de dangers à courir, comme dit Végece, dans la marche qu'en Bataille rangée, parce que le Soldat ne voit point l'Ennemi & qu'il est souvent moins sur ses gardes, on a par conséquent plus de précautions à prendre, afin de n'être point surpris par une attaque imprévue & pour ne pas tomber dans des embuscades dont on doit toujours se méfier.

C'eſt ſur la connoiſſance exacte du païs où l'on fait la Guerre, qu'un Général doit diriger la marche des Armées, qu'il doit prendre les moyens de les conduire en ſûreté & qu'il peut prévoir les mouvemens de l'Ennemi.

Le Théatre de la Guerre ne peut être qu'un païs de plaine coupé de rivieres, de bois ou de montagnes; les diſpoſitions pour la marche ſont différentes à meſure que la ſituation des lieux varie: il y a moins de précautions à prendre dans un païs de plaine, quoique coupé quelquefois par des bois & par des ravins: il laiſſe voir ou du moins cache peu les manœuvres de l'Ennemi; il y a plus de danger à courir dans un païs de montagnes, parce que l'Ennemi trouve des reſſources dans les obſtacles mêmes qui peuvent arrêter une Armée; qu'il peut marcher ſans être vû, & tendre des piéges preſque à chaque pas.

Dans un païs de plaine on eſt comme le maître de ſe frayer la route la plus commode ſans être aſſujetti à tenir la plus battue; on peut ouvrir des marches à travers la Campagne en coupant des hayes, en comblant des foſſés, en adouciſſant les pentes des ravins pour y deſcendre & pour y remonter, en conſtruiſant des ponts ſur les petites rivieres ou ſur les ruiſſeaux qui coupent le païs; mais le Général ne doit point ſe repoſer entierement ſur la facilité de la marche; la con-

fiance eſt toujours dangereuſe avec l'Ennemi, il ne faut rien négliger, ſurtout dans une marche ; ne point craindre l'Ennemi quand il eſt près, mais le redouter quand il eſt loin.

Le nombre des Colonnes eſt arbitraire dans un païs de plaine, lorſqu'on marche en avant & que l'Ennemi eſt trop éloigné, pour attaquer ou inquiéter l'Armée dans ſa marche. S'il eſt plus près & qu'il lui ſoit poſſible de l'attaquer, l'Armée doit être diſpoſée de façon qu'en peu de tems & au moindre ſignal, elle puiſſe ſe ranger en bataille, & prendre une poſition favorable pour le combat. Il faut ſans doute imputer à ce défaut de prévoyance, le malheureux ſuccès de la Bataille de Ramillies ; on ſçait que le Général qui commandoit l'Armée, reſta toujours dans la même poſition, tandis que l'Ennemi en prenoit une nouvelle.

Si l'Armée prête le flanc à l'Ennemi, la diſpoſition doit changer ſans examiner ſi elle peut être attaquée ou non, & elle doit toujours marcher comme ſi elle devoit l'être.

On ne doit jamais faire marcher une Armée, ſans avoir prévû & examiné la marche qu'on veut lui faire faire, ſans ſçavoir poſitivement où eſt l'Ennemi & ſans connoître la poſition du Terrein ſur lequel on veut aſſeoir ſon Camp : elle ne doit jamais ſe mouvoir ſans deſſein, & ne le faire que pour occuper un poſte avan-

tageux, pour s'opposer à une marche que l'Ennemi voudroit faire, pour l'attaquer ou pour l'attirer dans un poste moins favorable pour lui, ou enfin pour lui ôter ses subsistances ou pour en chercher soi-même.

Ce principe établi, on suppose qu'un Général veuille faire marcher une Armée, que l'éloignement met à couvert des attaques de l'Ennemi : le Général peut faire ouvrir quatre, six ou huit chemins, selon le nombre de ses Troupes. Plus il y aura de Colonnes, moins il y aura de Troupes à chacune, par conséquent moins d'embarras, & plûtôt l'Armée arrivera dans son Camp.

Dans la supposition que le Général, sans rien craindre de l'Ennemi trop éloigné, veuille faire marcher l'Armée sur six Colonnes, il semble qu'il doit faire les dispositions suivantes, dont on ne peut cependant donner que des idées générales, parce que tout y dépend des circonstances.

Avant que de projetter la marche & de décider sur combien de Colonnes l'Armée marchera, quoique le Général connoisse le païs, il doit faire partir quelques jours auparavant un Détachement, pour reconnoître la marche de l'Armée, ainsi que le Camp qu'elle doit occuper, commandé par les Officiers qui seront de jour lors du départ ; qu'il y ait avec eux des Officiers de l'Etat Major, des guides pour les conduire & pour

les informer de ce qui pourroit être un obſtacle, de l'origine & des aboutiſſans des chemins, &c; il faut qu'il y ait encore des Travailleurs pour réparer les chemins, élargir les routes, en former de nouvelles, couper les hayes, combler les foſſés, adoucir la pente des ravins, rétablir & aſſurer les ponts, &c.

Lorſque l'Officier Général, commandant ce Détachement, ſera prêt à entrer dans le différens chemins que l'Armée doit ſuivre, il le partagera en autant de Corps que l'Armée doit ſe diviſer dans ſa marche; s'il y en a quatre, le Maréchal de Camp en prendra un, le Brigadier un autre, le Colonel le troiſiéme & il reſtera à la tête du quatriéme. Ce partage ainſi fait, il diſtribuera à chaque Détachement des Officiers de l'Etat Major, des guides & des Travailleurs, avec ordre de ſe réunir au même point où ils ſe ſont ſéparés.

Chacun de ces Détachemens doit s'avancer juſqu'aux extrêmités des bois, s'il en rencontre, & des chemins qui menent au Camp que l'on veut occuper; les Officiers Commandans & ceux de l'Etat Major s'avanceront alors avec une Eſcorte pour en reconnoître la poſition, & laiſſeront une partie de leurs Troupes embuſquées dans les bois, ou cachées derriere quelques hauteurs ou dans quelques ravins. La connoiſſance de la poſition du Camp priſe, chaque Détachement reprendra le chemin par lequel il eſt

venu ; mais avant, les Officiers commandans chaque Détachement, rendront compte au Général des chemins où ils auront passé, des découvertes qu'ils auront faites, en un mot ils détailleront tout ce qu'ils auront rencontré sur leur route, soit bois, villages, ravins, ponts & tout ce qu'ils auront fait pour rendre le chemin facile pour la Colonne qui doit y passer. Ce Détachement rassemblé au point de réunion prendra la route du Camp, & le Lieutenant Général ira faire son rapport au Général de l'Armée.

Avec ces précautions l'Armée peut non-seulement s'avancer en sûreté, mais encore les chemins pour chaque Colonne ayant été reconnus & accommodés, il ne peut y avoir nul retard dans la marche.

Il faut avoir attention qu'il y ait toujours des Détachemens d'Hussards ou de Dragons en avant & sur les flancs pour éclairer la marche de l'Armée. Un Général ne doit pas être dans une entiere sécurité par l'éloignement de l'Ennemi ; mais lorsqu'on voit toujours devant soi, il y auroit de la foiblesse à craindre d'être surpris, surtout quand on a pris les précautions nécessaires pour ne point l'être ; les prendre c'est sagesse, les multiplier sans sujet, c'est inquiétude & timidité.

Il faut, autant qu'on le peut, faire marcher l'Armée dans le même ordre qu'elle doit camper ; afin que

les Troupes puissent entrer dans le Camp sans confusion : on suppose que l'Armée marche sur six Colonnes ; l'Infanterie en formera trois, l'Artillerie & les Equipages feront la quatriéme ; la Cavalerie, le reste des Corps de Hussards qui ne sont point détachés & les Dragons, les deux dernieres sur les flancs ; de sorte que l'Armée dans sa marche sera dans la disposition suivante : la Colonne de la droite sera de Cavalerie, celle qui la joint d'Infanterie, celle qui vient après, sera formée par l'Artillerie & les Equipages ; ensuite seront deux Colonnes d'Infanterie, & la sixiéme fermant la gauche, sera de Cavalerie. Il faut observer que si les Equipages de l'Armée forment une file trop longue, on en peut faire passer quelques-uns à la queue des Colonnes d'Infanterie, avec défense expresse aux Officiers d'en faire marcher dans la Colonne.

Chaque Colonne doit avoir une Avant-garde & une Arriere-garde, formée des Troupes dont la Colonne est composée ; avoir des Détachemens d'Hussards sur les flancs de la Cavalerie, afin d'éloigner les Partis ennemis qui pourroient s'avancer pour inquiéter l'Armée dans sa marche. L'Arriere-garde de la Colonne des Equipages doit être d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, outre l'Escorte qui leur est destinée. Les Officiers Généraux qui sont à la tête des deux Colonnes de Cavalerie, ne doivent point marcher trop

vîte, parce qu'ils devanceroient l'Infanterie, ce qu'il faut éviter. La marche de l'Armée ainſi diſpoſée, chaque Colonne entrera dans le Camp en même tems, & ſe trouvera vis-à-vis de ſon emplacement.

Voyez la premiere Planche.

Si l'Armée, par la poſition de l'Ennemi quoiqu'éloigné, lui prêtoit le flanc dans ſa marche ſans qu'elle puiſſe craindre d'en être attaquée, cependant comme il peut avoir dérobé une ou deux marches, ainſi qu'il eſt arrivé en pluſieurs occaſions; il faudra dans ce cas ne mettre que deux Colonnes d'Infanterie dans le centre. La troiſiéme ſera placée ſur le flanc que l'Armée prête à l'Ennemi; de ſorte qu'elle ſe trouvera ainſi rangée dans ſa marche. En ſuppoſant que ce ſoit la droite qui prête le flanc, la premiere ſera une Colonne d'Infanterie, la ſeconde de Cavalerie, la troiſiéme d'Artillerie, la quatriéme & la cinquiéme d'Infanterie & la ſixiéme de Cavalerie. Les Equipages ſeront alors diſtribués aux trois Colonnes de la gauche, afin que les deux Colonnes de la droite ni l'Artillerie n'en ſoient point embarraſſées s'il faut combattre; ſi c'eſt la gauche qui prête le flanc, on fera la même diſpoſition par la gauche. Il faut faire attention que l'Artillerie doit avoir ordre (ſuppoſé que l'Ennemi vienne en force pour attaquer) de ſe porter à la Colonne de l'Infanterie, de

ſe

ſe partager ſur le front, lorſqu'elle ſera en bataille, & de faire un feu continuel, pour donner le tems au Général de faire les diſpoſitions qu'il trouvera néceſſaires.

La Colonne de Cavalerie doit ſe partager en deux, & ſe porter ſur les flancs de l'Infanterie, qui eſt en bataille en préſence de l'Ennemi ; les autres Colonnes doivent ſuivre les ordres qui leur auront été donnés, & les exécuter avec célérité.

Voyez la ſeconde Planche.

Si l'on s'apperçoit par la proximité & par la poſition de l'Ennemi, que l'Armée puiſſe être attaquée en front, la marche doit être diſpoſée dans le même ordre que l'Armée devroit l'être pour le combat ; il faut alors diſtribuer l'Artillerie aux Colonnes d'Infanterie, afin que, ſuivant les diviſions où elle eſt placée, chaque Brigade ſe trouve étendue ſur le front de la premiere Ligne. Dans ce cas on formera de l'Infanterie quatre Colonnes qui marcheront dans le centre, les deux de Cavalerie ſur leurs flancs, de ſorte que la tête de chaque Colonne juſqu'au centre, en ſe mettant en bataille, puiſſe former la premiere Ligne, que le reſte, depuis le centre, puiſſe former la ſeconde, & que la réſerve qui marche après, ſe mette en bataille derriere les deux Lignes. Il faut que l'Armée ainſi diſpoſée ait ordre de ſe ranger en bataille au premier ſignal convenu : ce ſignal ſera deux ou trois coups de

canon. Le ſignal donné, la premiere Ligne, la ſeconde & la réſerve ſe trouveront formées en peu de tems. Si par la proximité de l'Ennemi, par ſa poſition & par la facilité qu'il peut avoir d'attaquer, on peut appréhender de l'être, il faut envoyer les gros Equipages ſur les derrieres, bien gardés & bien eſcortés.

Dans cette occaſion le Campement doit précéder de peu l'Armée, ſon Eſcorte doit être plus forte; des Détachemens d'Huſſards marcheront en avant pour la couvrir, & iront au loin à la découverte. Le reſte des Corps d'Huſſards ſeront ſur les flancs de l'Armée, ſoutenus par des Dragons qui, au ſignal donné, viendront ſe ranger à la place qui leur aura été aſſignée pour le combat.

Le Campement doit ſe retirer à la premiere vûe de l'Ennemi, parce qu'il ne s'agit plus de camper lorſqu'il faut combattre; mais l'Eſcorte ſe mettra en bataille, & les Huſſards s'approcheront de l'Ennemi, autant qu'il leur ſera poſſible, pour reconnoître ſes diſpoſitions & ſes forces. L'Officier qui les commande, enverra auſſitôt rendre compte de ſes découvertes au Général de l'Armée qui, dans toute occaſion doit être à la tête, & même en avant, pour reconnoître la ſituation du terrein, étant très-certain qu'on voit beaucoup mieux par ſoi-même que par les autres. C'étoit la méthode de M. le Maréchal de Saxe, ſurtout lorſqu'il pouvoit crain-

dre d'être attaqué dans sa marche, ou qu'il vouloit attaquer. A mesure que l'Ennemi s'avancera, l'Escorte des Campemens se repliera en bon ordre, sans cependant négliger l'occasion, si elle se présente, de harceler l'Avant-garde de l'Ennemi, afin de retarder sa marche, & de donner par-là plus de tems à l'Armée de se ranger en bataille, & au Général de faire les dispositions qu'il jugera à propos: lorsqu'après avoir amusé l'Ennemi ou rallenti sa marche, elle se sera retirée en ordre; & qu'elle sera près du corps de bataille, chaque Troupe rentrera dans sa Brigade.

Si par la connoissance qu'on a du païs, on sçait que, quoique dans un païs de plaine, il y ait des broussailles, quelques ravins ou quelques hauteurs à droite ou à gauche, & que ce terrein peut être favorable à l'Ennemi, il faut tâcher de s'en emparer. Si cette entreprise n'est pas possible, comme certainement il en profiteta, & qu'il placera de l'Infanterie, ou dans ces broussailles ou sur ces hauteurs, il faut mettre à la tête de chaque Colonne de Cavalerie une Brigade d'Infanterie, qui puisse entremêler par pelotons cette Ligne de Cavalerie lorsqu'elle sera en bataille.

Cette disposition fut faite par M. de Turenne au combat de Sintzheim & à la bataille d'Enzheim. Si par la situation du païs, les flancs ne peuvent être appuyés ni par un ravin, par un marais, une Riviere, un Bourg ou

un Village, il faut mettre les Hussards & les Dragons sur les aîles, mais en écharpe; afin de pouvoir prendre l'Ennemi en flanc lorsqu'il viendra charger la premiere Ligne, ou afin de contenir sa seconde. Ces Hussards & ces Dragons doivent être soutenus par l'Infanterie des Troupes légeres qui seront dans l'Armée; si l'on peut appuyer la droite à un Village & la gauche à un ravin, il faut y placer de l'Infanterie & de l'Artillerie; s'il n'y a que la droite ou la gauche qui puisse être appuyée, il faut soutenir celle qui ne l'est pas, & observer la même disposition dont on vient de parler, par rapport à l'Armée dont les flancs ne peuvent être appuyés.

Voyez la troisiéme Planche.

Si en partant du Camp, l'Armée prête le flanc à l'Ennemi, & qu'il puisse l'attaquer dans sa marche, elle ne marchera que sur deux ou trois Colonnes au plus. Chaque Colonne doit être disposée de maniere que, par un *à-droite* ou un *à-gauche*, selon le flanc qui peut être attaqué, chaque Bataillon & chaque Escadron se trouvent en bataille devant l'Ennemi. Alexandre de Parme* observa cet ordre dans sa marche, lorsqu'il entra en France, avec laquelle il s'étoit ligué. Cette marche fut encore exécutée par M. le Maréchal de Saxe, pendant la Campagne de 1746, en partant de son Camp sur l'Orneau pour marcher sur la Méha-

* *Histoire de Flandres par Bentivoglio.*

gne : l'Armée Françoiſe prêtoit le flanc droit à l'Ennemi, & ſa diſpoſition étoit telle que par un à-droite par la gauche, elle ſe trouvoit en bataille prête à combattre.

L'Avant-garde doit être composée d'Huſſards, ſoutenue de Dragons ; l'Arriere-garde de Cavalerie, ſoutenue d'Infanterie ; il doit y avoir des Huſſards ſur les flancs de la Cavalerie & quelques piéces de canon avec l'Infanterie. L'Artillerie doit être diſtribuée par Brigades, dans la Colonne d'Infanterie la plus proche de l'Ennemi, afin qu'en ſuivant le même mouvement que les Troupes, elle ſe trouve placée ſur le front de la premiere ligne, pour pouvoir tirer au premier ordre. On donne à l'Armée le nombre de trois Colonnes, afin que la premiere, la ſeconde ligne & la réſerve ſoient formées en même tems, ce qui ne pourroit être, ſi elle ne marchoit que ſur deux : l'on ſeroit obligé de prendre des Troupes de ces deux lignes, pour en former la réſerve, ce qui prendroit un tems conſidérable & par conſéquent retarderoit les diſpoſitions ; au lieu que cette réſerve formant la troiſiéme Colonne, eſt ſéparée du Corps de bataille & en état d'agir promptement, ſuivant les ordres qui lui ſeront donnés.

Comme dans cette marche les Equipages ne pourroient qu'embarraſſer, il faut les envoyer ſur les derrieres bien eſcortés, & les faire joindre le lendemain au nouveau Camp.

Il faut observer que chaque Arme doit être placée dans l'endroit où elle doit combattre ; par conséquent les deux Colonnes qui doivent former les deux lignes, lorsque l'Armée sera en bataille, doivent être composées de Cavalerie & d'Infanterie ; afin que, lorsque les Colonnes feront à-droite par la gauche, l'Infanterie se trouve dans le centre & la Cavalerie sur les aîles, à moins que l'assiette du païs n'exige une autre disposition : alors c'est au Général à donner des ordres relatifs à la situation du païs & aux Troupes, qui peuvent agir plus facilement.

Voyez la quatriéme Planche.

CHAPITRE IV.

Marche d'une Armée dans un Païs de montagnes & de bois.

SI la situation des lieux fournit plus de ressources dans un païs de montagnes, pour cacher ses manœuvres à l'Ennemi, elle exige aussi plus de précautions & plus de connoissances dans le Général, pour ne point en être surpris. Si ces païs présentent plus d'avantages pour dérober ses manœuvres, ils offrent aussi beaucoup de difficultés pour le transport des vivres

& de l'Artillerie, & demandent plus de vigilance pour la sûreté des Magasins & la communication avec les Villes frontieres.

Le Général doit disposer la marche de l'Armée selon l'assiette du païs, prendre garde aux surprises, soit de nuit soit de jour, s'assurer des passages, s'en servir contre l'Ennemi, en un mot ne négliger aucune circonstance, & tirer des avantages des obstacles même.

Il est à craindre que dans un païs de montagnes, dans des chemins qu'on ne peut élargir, les Troupes trop resserrées ne puissent se mouvoir que difficilement & qu'elles ne s'embarrassent l'une l'autre; il faut assurer également le front, l'Arriere-garde & les flancs; que les Colonnes soient continues & serrées, qu'elles ne laissent point de distance entr'elles, & surtout qu'il n'y ait point d'alte, parce que c'est ce qui fatigue le plus une Armée.

Il est encore dangereux, ainsi que l'a observé le Commentateur d'Onozander, que les Troupes se trouvant resserrées dans un chemin étroit, le Général pour leur donner plus de facilité à se mouvoir, n'allonge trop ses Colonnes : d'où il résulte deux inconvéniens, le premier c'est qu'il les affoiblit, & que dans le cas d'une surprise, il ne seroit pas difficile à l'Ennemi de les désunir entierement, & qu'il seroit impossible de les ral-

lier ; en ſecond lieu ces Colonnes ainſi allongées, en tournant une montagne & en deſcendant dans un vallon, tiendroient une étendue immenſe ; d'où il eſt ſouvent arrivé que, les détours du chemin cachant le milieu de la Colonne, ceux qui marchent au premier rang ne voyent que ceux qui ſont aux derniers, & retardent leur marche ; parce que trompés par l'éloignement, à peine peuvent-ils diſtinguer s'ils avancent, ou s'ils ſont arrêtés.

Pour prévenir ces inconvéniens, il ne ſuffit pas ſeulement au Général d'avoir une connoiſſance profonde du païs ; il doit d'abord pour s'en inſtruire au juſte, prendre les précautions qui ont été indiquées pour la marche dans un païs de plaine, & faire partir un Détachement tel qu'on l'a ſuppoſé dans le Chapitre précédent. Ce Détachement examinera les gorges, reconnoîtra les gués, les ſondera, parcourera les détours des montagnes ; s'il y a pluſieurs chemins, il verra quel eſt le plus aiſé & celui où l'Armée, l'Artillerie & les Equipages pourront le plus facilement paſſer ; quels ſont les ruiſſeaux qui le traverſent, s'il y a des ponts ; il examinera s'ils ſont aſſez forts, les aſſurera ou en conſtruira de nouveaux. Souvent dans le païs de montagnes un chemin qui ſeroit très-court & très-facile, ſe trouve coupé ou par la ſéparation de deux rochers ou par des ravins. Comme ces coupures quel-

que

que profondes qu'elles ſoient, ne peuvent point être d'une certaine largeur : afin d'éviter les détours qu'il faudroit faire pour les tourner, on jettera des ponts, s'il eſt poſſible, d'un rocher à l'autre.

Mais comme dans une marche il ſe préſente très-ſouvent des occaſions à jetter des ponts, ſoit en païs de plaine, ſoit en païs de montagnes, il eſt eſſentiel de dire un mot en paſſant ſur la maniere de les conſtruire.

On placera en travers du ruiſſeau ou de tout autre mauvais pas qu'on voudra franchir, ſix ou huit groſſes poutres, à ſix pieds de diſtance l'une de l'autre ; on traverſera celles-ci d'autres poutres moins groſſes, à la diſtance de trois pieds ; on fixera les unes & les autres par de groſſes chevilles, on fera des facines qu'on mettra deſſus, & qu'on liera bien enſemble : quand le pont en ſera couvert, on y jettera de la terre qu'on foulera pour la faire entrer dans les vuides des facines, & pour leur donner de la conſiſtance, on jettera encore de nouvelles terres par-deſſus que l'on bâtra avec force. Ce pont ainſi fait, les Troupes, l'Artillerie & les Equipages pourront facilement y paſſer.

Il faut obſerver que les ponts doivent être de la largeur des chemins, qu'ils doivent être plus que moins larges, parce qu'outre le danger qu'il y auroit

à courir pour l'Artillerie & les Equipages, s'ils étoient plus étroits, les rangs étant obligés de ſe rétrécir & la Colonne de s'allonger, la marche ſeroit néceſſairement retardée, & il ſeroit même difficile d'éviter la confuſion.

Les Travailleurs qui accompagnent le Détachement, doivent être munis de tous les outils propres à remuer la terre, à abattre des arbres, à les travailler & à les mettre en œuvre.

Ce Détachement diviſé, comme on l'a obſervé, en autant de Corps qu'il y a de chemins par où l'Armée doit paſſer, ſe rejoindra au même endroit d'où il eſt parti, & le compte que les Officiers de chaque Corps rendront au Lieutenant Général, ſera rapporté au Général de l'Armée.

Sur ce rapport, le Général fera partir trois ou quatre heures avant l'Armée, autant de Détachemens qu'il doit y avoir de Colonnes dans la marche. Ces Détachemens marcheront avec précaution ſur les chemins reconnus & préparés; ils fouilleront tout, hayes, gorges, cols, bois, hauteurs, villages, enfin tout ce qui peut ſervir de retraite à des Troupes embuſquées; & pour une plus grande ſûreté, ils laiſſeront dans les Villages des poſtes, qui ne ſe retireront qu'avec l'Arriere-garde de l'Armée.

L'Officier qui commande chaque Détachement,

doit s'emparer des hauteurs de droite & de gauche, par des pelotons d'Infanterie qu'il diſtribuera de diſtance en diſtance des rochers & des gorges, pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer ; il faut toujours faire à ſon égard ce qu'on craint qu'il ne faſſe contre ſoi, & garder juſqu'aux moindres ſentiers : lorſque l'Officier commandant le Détachement, ſe ſera avancé juſqu'au débouché des gorges, ou juſqu'à l'endroit marqué pour camper, il établira ſon Infanterie dans les poſtes les plus avantageux ; il placera ſes Huſſards ou ſes Dragons en avant, à portée d'en être ſecouru ; il enverra des patrouilles d'Huſſards en avant de ſon Infanterie ; s'il a connoiſſance de l'Ennemi, il en fera auſſi-tôt avertir le Général ; mais ſi ſur le rapport qui lui a été fait, l'Ennemi ne lui paroiſſoit pas aſſez fort pour inquiéter l'Armée dans ſa marche, ſi ce n'étoient que des Partis qui vouluſſent tenter d'entrer dans les gorges, ſon Détachement ſuffit pour les éloigner, ſurtout étant maître des gorges & des hauteurs.

Ces Troupes doivent attendre le campement dans la poſition où on les aura placées. Dès qu'elles le verront, elles marcheront en avant, & pendant que le Maréchal de Camp, aidé des Officiers de l'Etat Major marquera le Camp, elles s'empareront des Villages, gorges ou chemins par où l'Ennemi pourroit venir l'attaquer. Ces Détachemens reſteront dans leurs

poſtes, juſqu'à ce que les Officiers de jour viennent les relever, ce qu'ils ne feront que lorſque les Gardes de Cavalerie & les poſtes d'Infanterie néceſſaires pour la garde du Camp, ſeront placés. Alors, quoique l'Armée ne ſoit point encore arrivée, ils pourront entrer dans le Camp qui ſe trouvera couvert par les nouvelles gardes qui ont eſcorté les campemens. Avec ces précautions ſi l'Ennemi eſt trop éloigné pour attaquer l'Armée, la marche pourra ſe faire ſans aucun embarras ; les chemins ne préſenteront aucun obſtacle, on n'aura point à craindre que les chariots s'embourbent, & ſi les roues ou quelques eſſieux caſſoient, ils ſeroient bientôt raccomodés au moyen de ceux qu'on doit avoir de réchange ; ſi au contraire l'Ennemi eſt aſſez proche pour qu'on puiſſe craindre d'en être attaqué, les précautions ſont priſes pour l'arrangement des Troupes en Bataille, & pour les manœuvres néceſſaires dans le Combat.

On a déja obſervé que la marche de l'Armée doit être diviſée en autant de Colonnes que les Détachemens auront reconnu de gorges ou de chemins qui conduiſent au Camp que le Général veut occuper : l'on en ſuppoſe deux, l'Armée marchera par conſéquent ſur deux Colonnes. La diſpoſition des Troupes dans leur marche eſt entierement différente de celle qu'on doit faire dans un païs de plaine ;

l'Avant-garde de chacune doit être d'Infanterie, distribuée soit dans les gorges soit sur les hauteurs, & avoir quelques Détachemens d'Hussards en avant pour fouiller les gorges : l'Arriere-garde sera seulement d'Infanterie, le reste des Troupes peut être disposé de la façon suivante.

On mettra quatre ou cinq Brigades d'Infanterie, selon le nombre de celles qui seront à l'Armée, à la tête de chaque Colonne ; on fera le même partage de l'Artillerie, & on la fera suivre après l'Infanterie ; on fera marcher la Cavalerie après, les Equipages de chaque Colonne suivront la Cavalerie, & seront escortés par de l'Infanterie ; le reste des Corps de Hussards qui ne seront point détachés, marcheront après ; & les Dragons seront placés les derniers, pour soutenir l'Arriere-garde, en mettant pied à terre, au cas qu'elle puisse être attaquée.

Chaque Colonne doit avoir le même nombre de Troupes tant Infanterie que Cavalerie. Des pelotons d'Infanterie doivent être détachés, pour marcher sur les hauteurs de distance en distance afin de couvrir les flancs de droite & de gauche ; il faut observer de marcher très-lentement à la tête, parce que sans cela les dernieres Troupes ne pourroient suivre, & l'on seroit obligé pour leur donner le tems de joindre, de faire faire alte à la tête, ce qui retarderoit la marche & fatigueroit les Troupes.

Voyez la cinquiéme Planche.

Ces dispositions sont nécessaires, parce que, comme dans le païs de montagnes l'Ennemi ne peut attaquer qu'avec de l'Infanterie, il faut lui opposer la même Troupe; l'Artillerie est placée derriere l'Infanterie, parce que si l'Ennemi en force attaque vivement en tête, si le chemin où les Colonnes passent est assez large, on pourra faire passer en avant quelques pieces de canon, qui tirées à cartouche, éclairciront ses rangs & rallentiront son ardeur; si le chemin se trouve trop rétréci, & qu'il n'y ait place que pour quatre ou cinq hommes de front, par conséquent que l'Artillerie ne puisse se porter qu'à dos de Mulets, comme on y est très-souvent obligé dans les Alpes, alors l'audace doit suppléer au secours qu'on tireroit du canon, & il faut charger l'Ennemi la bayonnette au bout du fusil; manœuvre d'autant plus aisée à faire que l'Ennemi ne peut présenter un front plus considérable que celui qu'on lui oppose, & qu'on est maître des hauteurs. La Cavalerie ne marche à la suite que parce que, ne pouvant agir dans ce païs, il faut la couvrir par l'Infanterie. Les Equipages qui suivent sont assez défendus par les Colonnes qui les couvrent, & par l'Infanterie qui l'escorte. Cette Infanterie cependant doit joindre, autant que les circonstances le permettent, sans craindre de s'exposer, celle qui est sur

les hauteurs pour la renforcer, en cas que la tête de l'Armée ſoit attaquée. Le reſte des Corps de Huſſards pouvant auſſi peu agir que la Cavalerie, eſt entierement hors d'inſulte : les Dragons qu'on a placés après, joignant l'Arriere-garde, peuvent, en mettant pied à terre, la ſecourir ſi elle eſt attaquée : les Troupes ainſi diſtribuées marcheront en ſûreté ; celles qui peuvent agir facilement, couvrent & protégent celles qui ne le peuvent pas, & elles n'en ſont point embarraſſées.

Il y a des païs de montagnes ſi difficiles, qu'il n'eſt pas poſſible de faire ſuivre la Cavalerie, ſoit parce qu'il faut s'emparer promptement d'une poſition, ou parce que l'Ennemi occupe les montagnes, & qu'il faut l'en chaſſer pour pouvoir avancer, ou enfin parce qu'il ſeroit fort difficile de l'y faire ſubſiſter ; dans ces occaſions il faut laiſſer la Cavalerie derriere, & ne la faire joindre que lorſque le païs eſt entierement libre d'Ennemis, qu'on eſt aſſûré de ſes derrieres, qu'on peut la faire agir, & qu'on a des fourages pour la faire ſubſiſter.

Si on peut marcher ſur quatre Colonnes, les diſpoſitions doivent être les mêmes ; mais la tête des Colonnes ſera plus foible en Infanterie, les hauteurs doivent être gardées également, & l'Arriere-garde aſſez forte pour réſiſter à l'Ennemi ; la même diſpoſition doit être faite pour une ſeule Colonne.

Si la marche se fait dans un païs de bois, les précautions dont on a parlé pour reconnoître les chemins que l'Armée doit tenir, & les Détachemens qui doivent partir la veille pour la devancer, doivent avoir lieu; mais la disposition & l'arrangement des Troupes sont differens. Si par la situation du païs, l'Armée est forcée de marcher toujours dans les bois jusqu'au Camp, la Cavalerie & les Equipages doivent être aux trois Colonnes du centre; mais il faut mettre de l'Infanterie à leur tête & à leur Arriere-garde: l'Infanterie marchera sur deux Colonnes, l'une à la droite & l'autre à la gauche de la Cavalerie & des Equipages, & l'on distribuera dans chacune de ces Colonnes d'Infanterie quelques Brigades d'Artillerie; le reste marchera à la tête de celles des Equipages; les flancs des quatre Colonnes doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie placés de distance en distance, & qui suivent les Colonnes à quarante ou cinquante pas, sans jamais les perdre de vûe.

Voyez la sixiéme Planche.

Si par la connoissance qu'on a du païs, ou mieux encore par le rapport des Officiers, qui ont conduit les Détachemens pour reconnoître, ouvrir & raccommoder les chemins, on sçait que le païs est entrecoupé de bois & de petites plaines, les dispositions doivent entierement être changées; il suffit que le second

Détachement

Détachement, qui, dans les autres cas, doit partir la veille, parte deux heures ſeulement avant le Campement. Ce Détachement doit être compoſé d'Infanterie, d'Huſſards & de Dragons; l'Infanterie pour fouiller les Villages & les bois, les Huſſards pour pénétrer dans les bois où ils pourront entrer & éclairer la marche de l'Infanterie, & les Dragons pour ſoutenir le tout.

Quant à la diſpoſition pour la marche de l'Armée, dans la ſuppoſition qu'on la mette ſur cinq Colonnes, l'Infanterie doit en former deux, la Cavalerie les deux autres, l'Artillerie & les Equipages la cinquiéme. Si l'on croit avoir beſoin d'Artillerie, on peut en diſtribuer une ou deux Brigades aux deux Colonnes d'Infanterie, & le reſte pourra marcher à la tête de l'eſcorte des Equipages, qui ſera défendue par le Régiment de l'Artillerie, auquel on joindra un Détachement d'Infanterie qui en fera l'Avant-garde. La Cavalerie & les Dragons, autant qu'il ſera poſſible, marcheront dans le païs le plus ouvert, & l'Infanterie dans le plus couvert; il faut faire enſorte de faire marcher ces premieres Troupes ſans paſſer dans les bois, & avoir toujours l'attention de donner à l'Artillerie & aux Equipages le chemin le plus aiſé. Afin que les Colonnes marchent de même hauteur, il faut mettre à la tête de celles de Cavalerie une Brigade d'Infanterie: ſi

l'on négligeoit cette précaution, qui assure la tête de ces Colonnes, la Cavalerie & les Dragons déborderoient de beaucoup celles de l'Infanterie, ce qu'il faut éviter. L'Arriere-garde doit être d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons. Les Hussards doivent tous marcher sur les flancs de droite & de gauche & en avant de l'Armée.

C'est ainsi que l'on peut disposer la marche d'une Armée dans un païs de montagnes ou de bois; mais il faut toujours se regler sur les circonstances & sur l'assiette du païs où l'on fait la guerre : s'il étoit toujours libre au Général de se choisir la route qu'il voudroit, il devroit plûtôt se régler sur le genre & sur le nombre de Troupes qu'il a, que sur la facilité du chemin : la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement dans un païs de bois; elle n'est d'aucune utilité dans un païs de montagnes, au lieu que l'Infanterie peut seule faire la Guerre avec fruit dans ces païs. Si l'on est inférieur pour le nombre de Troupes, il faut choisir les défilés, parce qu'on peut toujours présenter à l'Ennemi un front égal au sien. Qui ne sçait que Léonidas avec huit mille Grecs, au passage des Thermophiles, arrêta l'Armée innombrable de Xercès qui ne put le forcer?

Un païs de montagnes & de bois, lorsqu'il est parfaitement connu, devient un Théatre plus favorable

pour les rufes de la Guerre, qu'un païs de plaine; il eft vrai qu'il eft difficile à connoître, & qu'il exige dans le Général plus de lumieres & plus de vigilance. Annibal fut entraîné dans des embufcades par fes guides mêmes : exemple mémorable pour un Général, qui prend des guides, ou peu affectionnés ou fans connoiffance du païs ; il ne fçauroit affez les éprouver, & fouvent leur ignorance eft plus dangereufe que la trahifon même.

Il doit choifir pour former les Détachemens qui devancent l'Armée, des Soldats actifs & valeureux. Il eft fouvent arrivé que des guides & même des Détachemens entiers, faifis d'une vaine terreur, ont cru voir les Ennemis où il n'étoient pas, & ne fçavoient point les appercevoir où ils étoient.

On doit connoître dans quel lieu l'Ennemi peut mettre des embufcades; ce n'eft pas toujours dans les lieux les plus fecrets qu'elles font ; c'eft fouvent dans les plus découverts. Plus les embufcades * fe font à découvert, & moins on s'en méfie.

* *Tit. Liv. Dec. 2.*

Les marches qui demandent le plus de précaution, font celles qui fe font de nuit, celles qu'on fait, pour ainfi dire, à la vûe de l'Ennemi & celles qui doivent être fecrettes.

Il faut éviter les premieres autant qu'on le peut, furtout dans un païs de montagnes, parce que les

ſurpriſes ſont plus inévitables, & que l'effroi du Soldat, qui ſuppoſe le danger toujours plus grand qu'il ne le voit, rend ces marches plus difficiles & très-dangereuſes. Si l'on eſt battu, la retraite devient plus périlleuſe que le combat même, & ſi l'on eſt vainqueur, cet avantage devient inutile, parce qu'on ne peut pourſuivre l'Ennemi, ſoit à cauſe des embuſcades qu'il pourroit avoir cachées pour aſſurer ſa retraite, ſoit par la crainte de s'égarer. Les Numides,* qui avoient plus d'adreſſe que de force dans la Guerre, attaquerent Marius pendant la nuit, parce que, diſoient-ils, les ténébres leur auroient ſervi à s'échapper, s'ils avoient été vaincus, & qu'elles ne les empêchoient point, quand ils étoient vainqueurs, de pourſuivre l'Ennemi dans un païs qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'ils connoiſſoient parfaitement.

* *Saluſt. de Bello Jug.*

Mais ſi les circonſtances exigent & forcent de marcher pendant la nuit, dans un païs de montagnes, il faut du moins que les chemins ayent été bien reconnus pendant le jour, que les guides marchent à la tête de l'Armée, que les rangs ſoient très-ſerrés, pour que les Soldats ne ſe perdent point de vûe, & qu'une partie des Troupes ne prenne pas un défilé pour l'autre, ce qui pourroit arriver dans l'obſcurité, ſi l'Avant-garde alloit un peu trop vîte, & ſi les Officiers devancoient trop leur Troupe. Les Grecs dans des occaſions ſem-

blables, au rapport de Xénophon, donnoient des armes plus pesantes à ceux qui marchoient à la tête, afin qu'ils fussent obligés d'aller plus lentement.

Dans les marches qui se font en vûe de l'Ennemi, outre les précautions qu'il faut prendre pour la sûreté des Troupes, & dont on a déja parlé, il faut encore tâcher de l'éblouir par les apparences & par une ostentation souvent nécessaire dans ces circonstances; donner à l'Armée autant de front qu'il est possible, étendre les intervalles des rangs & des Colonnes, sans cependant les affoiblir; profiter d'une élevation, s'en emparer, y placer quelques Troupes, afin de faire soupçonner à l'Ennemi qu'il peut y en avoir derriere; profiter d'un bois, & par des marches & des contre-marches faire passer & repasser les mêmes Troupes, pour faire croire à l'Ennemi qu'on est plus fort qu'on ne l'est réellement. On a vû des Généraux dans des occasions semblables profiter si bien du terrein, que par l'arrangement des Troupes, ils sembloient les multiplier aux yeux de l'Ennemi, & qui, quoique inférieurs en forces, paroissoient avoir l'avantage du nombre, & le tenoient en respect.

Mais à moins que ce ne soit pour tromper l'Ennemi, un Général doit lui cacher ses forces & ses manœuvres; ses forces, parce que s'il est supérieur, il ne manquera pas de profiter de cet avantage, & s'il est

inférieur, il éludera le combat : ses manœuvres, parce qu'il préviendra tous les desseins du Général, & qu'il s'instruit également par ses succès & par ses pertes. Pirrhus * apprit l'Art de la Guerre aux Romains qui le vainquirent. Les Mexicains * se servirent plusieurs fois contre Cortez & les Espagnols des ruses & de l'art de leurs vainqueurs, & le Czar Pierre Premier, comptoit pour rien une défaite lorsqu'elle lui servoit à acquérir des moyens pour vaincre à son tour.

* *Tit. Liv. Lib. 35.*

* *Antonio de Solis.*

On ne peut point établir des principes pour les marches secrettes, c'est à l'adresse du Général à profiter des circonstances ; c'est par la ruse qu'il doit échapper à la vigilance de l'Ennemi, & donner l'échange aux espions. On peut voir les marches du Grand Condé & de M. de Turenne de 1674, rapportées par M. de Feuquieres * dans ses Mémoires.

* *Mémoires de Feuquieres, Tome 2.*

La derniere Guerre fournit un exemple mémorable d'une marche, qui prouve en même tems le génie vaste & pénétrant des Princes qui l'ont projettée, & l'intelligence des Officiers Généraux qui l'ont exécutée sous leurs ordres.

En 1744 l'Armée combinée de France & d'Espagne, commandée par son S. A. R. l'Infant & par S. A. S. Monseigneur le Prince de Conti, part pour aller attaquer le Roi de Sardaigne dans ses Barricades ; la

Colonne de la droite de Nice ; celle de la gauche de Briançon ; les deux autres du centre partagées en trois divisions, passent par différens cols pour entourer les Barricades, que le Roi de Sardaigne croyoit impénétrables.

Par la juste disposition de chaque Colonne & de chaque division, les Barricades se trouverent enveloppées ; elles furent si bien entourées & avec tant de célérité, que l'Armée du Roi de Sardaigne, pressée dans tous ses points, fut forcée, sans que ce Prince sçut où porter du secours.

Quelque difficile qu'il soit de connoître parfaitement un païs de montagnes, cette marche suppose dans les deux Princes qui l'exécuterent, l'étude la plus réfléchie & la connoissance la plus profonde : on ne sçauroit assez admirer la justesse des ordres, & la précision avec laquelle chaque Chef arrive à-peu-près en même tems au point où tout se réunit pour attaquer, & les précautions infinies qu'il a fallu prendre pour la subsistance de l'Armée, qui, dans une marche de onze jours dans un païs aride, ne manqua de rien.

Cette marche est un chef-d'œuvre, auquel le sceau de l'Antiquité la plus reculée ne donneroit pas un plus beau lustre, aux yeux même de ceux qui n'admirent & ne respectent que ce qui est éloigné de leur siécle.

Dans le paſſage des montagnes, s'il n'y a qu'une iſſue, c'eſt plus ſouvent par l'adreſſe que par la force qu'on peut s'en emparer. Le Duc de Valentinois voulant paſſer par la Toſcane, & craignant que le chemin des Alpes ne lui fût fermé, envoya demander paſſage aux Florentins, & pendant cette négociation il paſſa les Alpes ſans attendre leur réponſe. *

* Not. de Vigenere ſur Onozander.

S'il y a pluſieurs iſſues, il faut les faire toutes garder, & n'en négliger aucune. En 1515 François I. * voulant paſſer en Lombardie, & ayant appris que des Suiſſes l'attendoient à différentes gorges de la montagne, il envoya des Détachemens vers chacun de ces endroits, comme pour les forcer; & tandis qu'il les tenoit ainſi en échec, il paſſa avec ſon Armée par une autre gorge, que lui enſeigna un Païſan des terres du Comté de Moret; mais lorſqu'on ne peut le tromper, & que les circonſtances ne permettent point de ſe ſervir de la ruſe pour cacher ſa marche, il faut du moins prendre toutes les précautions qu'il eſt poſſible; un rien peut les faire manquer, le henniſſement des chevaux, le feu de la pippe, le choc des armes, &c. pendant la nuit; la pouſſiere, l'éclat des rayons du Soleil réfléchis par l'acier pendant le jour. Il faut prévenir tous ces inconvéniens en marchant, autant qu'on le peut, dans des bois ou par des détours, en recommandant le ſilence aux Soldats, en abandonnant les juments * & les chevaux

* Hiſtoire de François I. Tom. 1. Liv. 1. par Varillas.

* Sancta-Cruz, des Marches.

chevaux qui henniſſent, & généralement tout ce qui peut faire du bruit.

Mais, ſi malgré toutes ces précautions, les Ennemis ſupérieurs en force ſe ſont emparés d'un paſſage, on ne peut les en déloger que par adreſſe; feindre d'attaquer un poſte pour les y attirer, & s'emparer de celui qu'ils abandonnent ou qu'ils dégarniſſent; faire des diverſions, ſimuler une retraite & même une fuite; examiner s'il n'y a pas quelques hauteurs qui les dominent: s'il y en a, les attaquer d'un côté oppoſé, afin que, tandis qu'ils ſont occupés à ſe défendre, on puiſſe faire gagner à des Troupes le poſte qui domine celui qu'ils occupent; employer tour-à-tour la ruſe & la force, & le plus ſouvent qu'on le peut, l'un & l'autre à la fois. Un Général Grec * fit mettre le feu à un bois qui étoit au pied d'une montagne, dont les Ennemis s'étoient emparés & qu'il vouloit franchir; les flammes & la fumée obligerent l'Ennemi de fuir & de lui laiſſer le paſſage libre.

* *V. Onozander.*

On ne peut donner que des régles générales ſur les diſpoſitions qu'on doit faire des Troupes dans une Marche: ce ſont plûtôt des conjectures que des principes, parce qu'un Général d'Armée dépend toujours des circonſtances; c'eſt la ſituation & l'aſſiette du païs, le nombre des Troupes, la proximité de l'Ennemi, la facilité des fourages, les paſſages dont l'Ennemi

s'eſt emparé, qui doivent le décider. En un mot quel que ſoit l'ordre & l'arrangement qu'on met dans les Troupes, il faut toujours qu'elles puiſſent ſe ſoutenir l'une l'autre, que les flancs ſoient gardés, que les devants ſoient aſſurés, que les chemins ayent été reconus ouverts, & que dans quelque païs que ce puiſſe être, toutes les Colonnes puiſſent arriver & entrer dans le Camp en même tems & ſans confuſion.

CHAPITRE V.

Des Camps dans la Guerre offenſive.

PRENDRE une poſition avantageuſe pour une Armée, choiſir un terrein sûr & fort par ſon aſſiette, pour y aſſeoir un Camp & pouvoir y mettre l'Armée à portée de marcher facilement aux Ennemis, ſans craindre d'en être inquiétée; enfin leur oppoſer des difficultés pour les empêcher d'y venir la harceler, eſt une des Sciences les plus eſſentielles au Général. Celui qui a ce talent, peut avec une Armée inférieure nonſeulement tenir tête à l'Ennemi, mais encore faire échouer ſes entrepriſes, le fatiguer pendant toute la Campagne par des marches & des contre-marches, qui ne menent à rien, l'obliger à reſter dans l'inac-

tion, & l'attirer enfin dans une position favorable où il puisse être moralement assuré de le battre, ainsi que fit en 1675 M. de Turenne qui, après avoir épuisé tout ce que l'art de la Guerre peut fournir de ressources, pour attirer dans un poste avantageux pour lui M. de Montécuculli, avoit enfin trouvé l'occasion de l'attaquer, lorsque la mort enleva M. de Turenne au moment de sa victoire.

Ou la Guerre est offensive ou défensive ; comme l'une & l'autre demandent des manœuvres différentes, on ne les confondra point dans le même Chapitre ; on parlera d'abord des Camps relatifs à la premiere, ensuite de ceux dont il faut se saisir dans la seconde, ainsi que des occasions où il faut les retrancher. On supposera ces deux différens genres de Guerre, tantôt dans un païs de plaine, tantôt dans un païs de bois & de montagnes.

On suppose d'abord une Armée en Campagne dans le dessein de faire des conquêtes, soit en attaquant l'Armée ennemie, soit en avançant dans son païs, en la faisant reculer ou en attaquant quelqu'une de ses Villes.

Avant que de se mettre en Campagne, un Général doit être assuré du nombre de Troupes qu'il aura, être certain que ses magasins de Guerre & de bouche sont prêts, ainsi que tous les charriots, pontons &

autres attirails néceſſaires à une Armée, parce qu'il peut arriver des événemens qu'il eſt preſque impoſſible de prévoir, & qui ſouvent changent les projets les mieux concertés. On a vû des Généraux qui, projettant une Guerre offenſive, ſe ſont vûs forcés de ſe tenir ſur la défenſive, parce que des magaſins qu'ils avoient ordonnés, n'ont point été aſſemblés par la négligence de ceux qui en étoient chargés; parce que leur Armée a été affoiblie par les ſecours qu'ils ont été obligés d'envoyer ou à une autre Armée ou à des Alliés, ou à quelques Villes menacées par l'Ennemi : de tels inconvéniens dérangent entierement le plan d'une Campagne.

Mais on ſuppoſe que le Général a les Troupes néceſſaires pour faire une Guerre offenſive, ou que les événemens des Campagnes précédentes forcent l'Ennemi à ſe tenir ſur la défenſive ; que l'Artillerie de Siége & de Campagne, que les charriots pour les tranſports ſont prêts à marcher, que les magaſins ſont remplis, les chemins libres & aſſurés, les pontons & les batteaux raſſemblés, ſoit pour le paſſage des Troupes ou pour le tranſport des vivres, en cas que le païs ſoit coupé de rivieres ; alors un Général qui a les talens néceſſaires, peut prévoir l'événement avant même que d'entrer en Campagne ; il peut ſçavoir d'avance les marches qu'il fera, les Camps qu'il occu-

pera, & ceux dont l'Ennemi s'emparera pour s'oppoſer à ſes entrepriſes.

La Guerre offenſive dans un païs de plaine, eſt ſans doute plus aiſée que dans les montagnes. Là on agit ouvertement, les fourages y ſont plus abondans, le tranſport des vivres plus facile & les marches plus aiſées. Ici celui qui connoît le mieux le païs, dont l'eſprit eſt plus fertile en reſſources & qui eſt le plus vigilant, quoiqu'inférieur en Troupes, a ſouvent l'avantage, du moins il a plus de facilité pour ſe maintenir & pour conſerver les poſtes dont il s'eſt emparé; & quoiqu'il n'y en ait point qui ne puiſſent être tournés, ſon attention à profiter des avantages que le terrein lui préſente, lui donnera toujours au moins l'égalité ſur l'Ennemi.

Mais ou dans un païs de plaine ou dans un païs de bois ou de montagnes, quelque ſupérieure que ſoit l'Armée à celle de l'Ennemi, la moindre négligence dans le choix d'une poſition, peut rendre la ſupériorité des Troupes inutile & même nuiſible; inutile ſi en voulant embraſſer trop de terrein, on partage l'Armée de façon que l'Ennemi puiſſe tomber ſur une droite ou ſur une gauche ſans qu'elle puiſſe être ſecourue; nuiſible ſi en voulant la réunir dans un terrein trop étroit, les Troupes trop ſerrés ne peuvent agir ſans s'embarraſſer. Cette ſupériorité ne doit pas

faire négliger au Général la sûreté des Troupes dans leur Camp ; il doit veiller pour les maintenir dans l'ordre & la discipline la plus exacte ; il ne faut souvent qu'un ou deux échecs pour décourager le Soldat & lui ôter toute confiance ; les postes en avant doivent être bien gardés, les flancs assurés, les Détachemens vers l'Ennemi fréquens, enfin la vigilance & l'exactitude assurent le succès, la négligence & l'indiscipline sont la ruine de l'Armée la plus formidable ; & le mépris qu'on semble faire de l'Ennemi le rend plus audacieux. (*a*)

Dans quelque position que l'on soit, on doit éviter de prêter le flanc à l'Ennemi, & tâcher, autant qu'on le peut, d'asseoir son Camp dans une position forte par elle-même, de donner un appui aux aîles, d'assurer par des Détachemens les devants & les derrieres, & surtout avoir attention dans quelque païs qu'on se trouve, qu'il y ait des fourages, de l'eau & du bois à portée du Camp.

Il faut observer de ne point asseoir un Camp sur le bord des rivieres, mais de laisser toujours entr'elles & le Camp un espace suffisant pour pouvoir ranger l'Armée en bataille : si l'on avoit cette attention, il pourroit arriver que l'Ennemi campé près ou loin de l'au-

(*a*) Nil tutò in hoste despicitur, quem spreveris valentiorem negligentia facies. *Quint. Curt. Lib.* 4. *ch.* 4.

tre côté de ces rivieres, étant averti de la position de l'Armée, viendroit pendant la nuit donner l'alerte au Camp, & par un feu de Mousqueterie & d'Artillerie mettre la confusion dans le Camp sans risquer de perdre un seul homme. De plus, en campant l'Armée sur le bord des rivieres, comment la pouvoir mettre en bataille, ou placer les Gardes avancées? Par toutes ces raisons il faut qu'un Camp soit toujours placé au moins à quatre ou cinq cens toises d'une riviere, afin que les Gardes puissent être en avant sans être exposées, & que dans l'emplacement du Camp & l'enceinte des Gardes, l'Armée puisse trouver du fourage au moins pour quatre jours, &plus, s'il est possible.

Il y a des positions qui paroissent très-fortes pour un Camp, mais qui peuvent être très-dangereuses; si l'on n'a soin d'examiner si l'on peut en sortir facilement pour se mettre en bataille, & si l'Ennemi peut l'empêcher en fermant l'entrée & les issues, on s'expose à s'enfermer soi-même, ainsi que firent les Ennemis à Seneff en 1674, & en 1743 à Aschaffembourg.

Si l'on fait la Guerre dans un païs de bois, on doit prendre en général les mêmes précautions pour la sûreté des Camps; mais il faut en changer la disposition selon la situation du païs; il n'en est point, quelque rempli de bois qu'il soit, où il n'y ait quelques

plaines. Le choix & la force du Camp dépendent de la position de l'Ennemi & de l'assiette du païs : on doit toujours éviter de camper la Cavalerie dans le bois, & surtout il faut donner un appui aux aîles ; faire occuper les bois par l'Infanterie & faire des abatis en avant selon les projets qu'on peut avoir ; si les aîles sont appuyées à un Village, le retrancher & y placer de l'Infanterie, se couvrir d'une riviere autant qu'on le peut, à moins qu'on ne projette de marcher à l'Ennemi ; alors on doit éviter tous les obstacles qui peuvent empêcher de le joindre ; mais si quelques succès où la supériorité des Troupes ne permettent pas de se décider pour l'offensive ouverte, il faut faire ensorte d'y parvenir, & en attendant se précautionner dans le Camp, établir des postes sur la riviere, dont on tâchera de se couvrir, avoir sans cesse au-delà des Détachemens de Hussards, qui, en la longeant, puissent empêcher les Partis Ennemis de la passer pour prendre les derrieres du Camp, inquiéter les convois & attaquer les fourages. S'il y a des bois peu éloignés du Camp, il faut y établir des postes d'Infanterie. Les Gardes de Cavalerie ne sont bien placées que dans une plaine ; cependant s'il se trouvoit entre deux bois un intervalle où elle pût agir & d'où l'on pût découvrir de loin, il faudroit y en mettre une ; mais placer des postes d'Infanterie dans le bois pour la protéger,

&

& ſur leſquels elle pût ſe retirer, ſi elle étoit attaquée.

Dans quelque païs que ce ſoit, il eſt ſouvent néceſſaire d'avoir des Corps détachés de celui de l'Armée, pour couvrir ou pour garder la communication avec une Place, pour empêcher l'Ennemi de fourager trop près du Camp, pour conſerver des fourages, pour établir des contributions au loin, pour occuper quelque poſte avantageux, pour engager l'Ennemi à ſe diviſer & à s'oppoſer à ce Corps, pour couvrir le Camp en avant ou ſur les flancs, ſelon le côté le plus dégarni ou le plus expoſé, enfin pour avoir ſans ceſſe des Détachemens ſur l'Ennemi, ainſi que l'ont toujours pratiqué beaucoup de Généraux, & dans la derniere Guerre M. le Maréchal de Saxe. Ce Corps eſt plus ou moins conſidérable ſuivant l'uſage que le Général veut en faire; mais ordinairement il eſt compoſé de Huſſards, de quelques Régimens d'Infanterie des Troupes légeres & d'une ou deux Brigades de Dragons. On verra dans la ſuite l'emploi qu'on doit en faire; mais dans quelque poſition qu'il ſoit placé, il faut que la communication ſoit gardée entre l'Armée & lui, qu'il puiſſe la joindre au premier ordre, & que ſon Camp ſoit aſſis de façon que le Général ſoit toujours informé par ce Corps des moindres mouvemens de l'Ennemi.

Voyez la Planche septiéme.

Si la Guerre se fait dans un païs de montagnes, il y a toujours quelques petites plaines ou quelques vallées où l'on peut camper une Armée, ou en totalité ou du moins en partie ; d'ailleurs dans ces païs on est presque toujours obligé de partager ses Troupes & de détacher plusieurs Corps pour garder des gorges & les communications entre chaque Corps, pour tâcher de gagner les flancs de l'Ennemi ou pour des manœuvres semblables ; ainsi l'Armée n'étant pas réunie dans un seul Corps, on peut trouver à placer le plus considérable.

Un Général qui fait la Guerre dans un païs de montagnes, & qui, par la supériorité de son Armée, est dans le cas de l'offensive, doit s'attacher par les positions qu'il prend, à tourner l'Ennemi, à lui rendre les fourages difficiles, à le fatiguer par des Détachemens peu nombreux, mais continuels, auxquels l'Ennemi sera obligé de s'opposer par un nombre de Troupes plus considérable, à tâcher de lui dérober une marche ; & quoiqu'on ne doive jamais compter à la Guerre sur la négligence de l'Ennemi, cependant avec de l'activité & de la promptitude dans l'exécution, on a vû des Armées gagner un ou deux jours de marche sur les Ennemis, quoique commandés par des Généraux habiles. Si la vigilance de l'Ennemi em-

pêche le ſuccès, il faut employer de nouvelles ruſes, & ne point ſe rebuter, tenter toutes celles qui menent au même but, quoique par différens chemins, en faiſant attaquer quelques poſtes détachés pour obliger l'Ennemi d'y porter du ſecours, l'affoiblir par là dans quelques endroits, & tâcher alors de l'y forcer ; en décampant ſoi-même & en feignant de vouloir pénétrer d'un autre côté, pour l'obliger d'abandonner un Camp & une poſition avantageuſe, & l'attirer ainſi dans un poſte plus foible ou par ſa ſituation ou par l'étendue de païs qu'il ſera forcé de garder, & par ces raiſons trouver jour à l'attaquer avec avantage.

Enfin dans quelque païs & dans quelque occaſion que ce ſoit, un Camp eſt toujours défectueux ſi ſes flancs ne ſont appuyés, ſi l'Ennemi peut facilement le tourner, ſi ſes devants ne ſont gardés, ſi ſes derrieres ne ſont à couvert, ſi la communication avec ſes Villes frontieres n'eſt sûre & facile, s'il n'y a du bois, des fourages & de l'eau ; enfin s'il n'y a point de Détachemens en avant pour empêcher l'Ennemi d'en approcher.

Un Général, qui joint l'étude à l'expérience, doit lire dans l'intérieur du Général Ennemi, juger de ſes deſſeins par la moindre de ſes démarches. Tous ceux qui commandent les Armées ne peuvent avoir ce coup d'œil juſte, ce génie prompt pour juger ſur le champ

d'une bonne manœuvre ou d'une bonne position. Les uns ont excellé dans les marches, les autres dans la position des Camps, ceux-ci dans l'arrangement des Troupes en bataille, ceux-là dans la conduite au moment de l'action, d'autres dans les subsistances, d'autres dans les projets de Campagne. On a cependant vû de ces Hommes supérieurs, dont le génie & le cœur ont réuni & porté toutes ces qualités au dernier dégré de lumiere & d'élévation; mais plus ils sont rares, plus on doit par une étude continuelle tâcher d'en augmenter le nombre, & s'efforcer de mériter d'être compté parmi ces Héros, l'honneur de l'humanité, les soutiens de leur Patrie & la gloire de leur Maître.

CHAPITRE VI.

Des Camps dans la Guerre défensive.

LA Guerre défensive est plus difficile à faire, surtout dans un païs de plaine, que dans un païs de montagnes. Dans le premier, nul obstacle ne peut cacher à l'Ennemi les mouvemens & les manœuvres de l'Armée; au lieu que dans le second la situation des lieux empêche l'Ennemi de les découvrir; mais dans

quelque païs que ce ſoit, le choix d'un Camp dans la Guerre défenſive, l'art de l'aſſeoir dans une poſition avantageuſe, eſt ce qui prouve le plus le génie & les talens d'un grand Capitaine : outre la connoiſſance la plus exacte du païs, cette opération exige un coup d'œil prompt & pénétrant pour s'emparer des poſtes, qui par leur ſituation, peuvent empêcher l'Ennemi ou d'attaquer ou de pénétrer dans le païs. Il n'eſt pas difficile d'arrêter l'Ennemi par ſa valeur lorſqu'on eſt égal en force ; il eſt plus aiſé encore de lui faire la loi, lorſqu'on a l'avantage du nombre ; mais celui qui pourroit la recevoir, doit chercher dans ſes talens & dans ſon intelligence des reſſources qui balancent la ſupériorité de l'Ennemi, ou qui le rendent d'égale force.

Un Général qui agit offenſivement dans un païs de plaine ou de bois, tire le parti qu'il veut des circonſtances ; il manœuvre comme il lui plaît, & n'a pas beſoin de ſe régler entierement ſur les mouvemens de l'Ennemi ; au lieu que celui qui eſt trop foible pour attaquer, eſt preſque toujours obligé de n'agir, pour ainſi dire, que d'après l'Ennemi, & de régler ſes manœuvres ſur les mouvemens qu'il viot faire à l'Armée oppoſée, à moins que la ſupériorité de ſes talens ne lui donne un avantage marqué ſur le Général Ennemi.

Quoiqu'un Général ſoit toujours obligé de connoî-

tre parfaitement le païs ; cette connoissance lui devient plus nécessaire dans la Guerre défensive. Il doit empêcher l'Ennemi d'entrer dans son païs & d'y faire quelque Siége ; projet qu'il ne peut exécuter qu'en s'emparant des positions les plus avantageuses, & de celles qui couvrent les Villes qui pourroient être menacées, en assurant son Camp par des dispositions justes, en gardant ses devants, ses derrieres, ses fourages, ses magasins & la communication de son Camp aux lieux où sont ses magasins, en tâchant d'inquiéter l'Ennemi dans ses convois & dans ses fourages, en le harcelant dans son Camp, en le fatiguant par des Détachemens peu nombreux, auxquels l'Ennemi sera obligé d'en opposer de plus considérables ; ces manœuvres ménagées à propos, le distrairont des entreprises qu'il pourroit former contre l'Armée.

La supériorité de l'Ennemi, l'assiette du païs, des Campagnes malheureuses, doivent décider si le Camp doit être retranché ou non : les retranchemens des Camps exigent plusieurs observations. Il est facile, dit Végece, * de retrancher un Camp lorsque l'on est éloigné de l'Ennemi ; mais cette opération est très-difficile lorsqu'il est près. Les Romains, selon lui, étoient dans l'usage de mettre alors toute leur Cavalerie & la moitié de leur Infanterie en bataille, pour couvrir les Troupes qui travailloient aux retranchemens. César

* Liv. 1. Ch. 3.

en Espagne se fortifioit ainsi sous les yeux même d'Affranius & de Petreius, sans qu'ils s'en apperçussent.

Avant de retrancher un Camp en plaine, il faut observer dans quelle position le terrein a permis qu'on établît le Camp, s'il ne peut être tourné, s'il couvre entierement le païs qu'on veut garder ou les Villes pour lesquelles on a le plus à craindre, si les derrieres sont libres, si les fourages y sont abondans, si les vivres peuvent y venir facilement, s'il y a de l'eau & du bois, si l'Ennemi ne peut entrer dans le païs qu'après avoir forcé le Camp; si toutes ces circonstances se trouvent réunies, il est avantageux de le retrancher.

Un Général ne doit jamais se reposer sur la supériorité du nombre, il ne doit pas même négliger de fortifier son Camp : quand même il feroit une Guerre offensive; ces retranchemens ne l'empêcheront point de marcher à l'Ennemi, quand il le jugera à propos; mais son Armée y sera à l'abri des courses de l'Ennemi. César * qui n'avoit pas moins de bonheur que d'intrépidité, après avoir rangé tout le païs de Beauvais, venant comme un Conquérant sûr de la victoire, mais manquant de fourages, obligé par conséquent d'affoiblir l'Armée pour grossir les Détachemens qu'il envoyoit fourager, prit avant tout la précaution d'environner son Camp de nombreuses fortifications.

* *Commentaires de César.*

Si l'on craint de fatiguer les Troupes, ou d'affoiblir l'Armée en employant une partie des Troupes à ces travaux, il faut se servir de tous ceux qui suivent l'Armée ; ils feront le même ouvrage que les Soldats ; rien ne rend plus industrieux & plus laborieux que le péril commun. Lors du Siége de Carthage, les femmes, les enfans & les vieillards travailloient eux-mêmes, & leurs travaux réunis retarderent du moins quelque tems la prise de cette Ville. César, pour ne point fatiguer ses Troupes, n'employoit que les gens de la Campagne pour retrancher ses Camps.

Il y a plusieurs manieres de retrancher un Camp, par des lignes partant de la droite couvrant tout le front du Camp jusqu'à la gauche ; ces lignes dans leur étendue ont de distance en distance des redoutes & des angles, & la ligne dans sa longueur forme les courtines. En avant on creuse un fossé large & profond, quelquefois on y joint un chemin couvert qu'on palissade & l'on fraise tout le front des lignes. Pour les rendre encore plus fortes & plus difficiles à forcer, on creuse des puits en avant du chemin couvert. Ces puits sont rangés en échiquier, ils ont six pieds de profondeur & cinq de large, & ont la forme d'un cône renversé. Telles étoient les lignes que M. le Maréchal de Berwick fit faire en 1734, à nos lignes de circonvallation devant Philisbourg ; à cela près qu'il

qu'il n'y avoit point de chemin couvert ; ſans doute ces lignes ſont formidables & même très-difficiles à attaquer ; mais il faut beaucoup de tems pour les conſtruire, & ſi l'on ne peut avoir aſſez de païſans pour y travailler, on eſt obligé d'y employer les Troupes pour accélérer l'ouvrage, ce qui non-ſeulement les fatigue, mais encore en fait périr beaucoup, parce que les remuemens de terre cauſent de grandes maladies, ſurtout ſi elle eſt marécageuſe ou trop graſſe. Outre le tems conſidérable qu'elles enlevent, ces lignes ſont défectueuſes, en ce qu'il y en a peu d'attaquées qui ne ſoient forcées, & que ſi l'Ennemi perce par quelque endroit, les Troupes qui les gardent ſont obligées de les abandonner & de ſe retirer, pour n'être pas attaquées en tête & en flanc.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe paroît bien ſupérieure à ces lignes ; elle embraſſe un eſpace d'une auſſi grande étendue, ſans cependant en diminuer le travail, parce qu'au lieu de lignes ce ſont des redoutes, qui exigent un ouvrage auſſi conſidérable, pour former les quatre faces & le chemin couvert, que les lignes dans toute leur longueur. Au Siége de Maeſtrick en 1748, il ſe ſervit de ces redoutes au lieu de lignes ; chacune étoit à quatre-vingt toiſes de diſtance, étoit fraiſée, le chemin couvert paliſſadé ; ces redoutes préſentoient un angle dans la Campagne,

par conséquent se protégoient mutuellement; elles pouvoient contenir chacune un Bataillon.

Son projet étoit de faire occuper toutes les redoutes, supposé que l'Ennemi fût venu pour attaquer l'Armée, de placer entre chacune dix piéces de canon & de ranger derriere l'Armée en bataille, l'Ennemi auroit été obligé de forcer les redoutes avant d'attaquer l'Armée, ce qu'il n'auroit pas fait sans perdre beaucoup de monde; mais en supposant qu'il les eût forcées, comment sans se désunir, seroit-il entré dans les intervalles des redoutes? L'Armée étant derriere en bataille, l'auroit chargé sans lui donner le tems de se reconnoître, & par conséquent il est probable qu'elle l'auroit battu. En suivant cette maniere de retrancher un Camp, si quelques Bataillons Ennemis forcent par exemple deux ou quatre redoutes, ils n'oseront certainement pas s'avancer tant que les autres résisteront; ainsi l'on peut, en détachant quelques Brigades, les faire marcher au secours des Bataillons, qui ont été forcés dans leur redoute & les reprendre, ou, sans rien déranger dans l'ordre de bataille, détruire à coups de canon les Troupes qui s'en seront emparées; enfin il paroît que cette Méthode est excellente en ce qu'il est prouvé que l'Armée ne seroit point battue, quand même toutes les redoutes seroient forcées, parce qu'elle n'auroit point souffert, qu'elle

ſeroit demeurée en bataille avec tout ſon canon & que l'Ennemi ſeroit obligé de livrer un ſecond combat. Les lignes au contraire n'ont pas le même avantage; toutes les Troupes ou du moins la plus grande partie les bordent, le Canon eſt placé de diſtance en diſtance ou ſur les angles des redans ou ſur ceux des redoutes : ſi un ſeul endroit eſt forcé, l'Armée eſt battue & le canon pris, parce que l'Ennemi l'attaque ſur tout ſon front, & que l'Armée étant occupée en tête, les Troupes qui ſont entrées prennent en flanc les lignes, par conſéquent elle eſt néceſſairement enveloppée, ſi elle ne ſe retire promptement.

Les lignes ne ſont bonnes que lorſqu'on veut garder une grande étendue de païs & couvrir une frontiere des incurſions de l'Ennemi : un Camp retranché n'a jamais que deux lieues de front plus ou moins ; au lieu que des lignes pour couvrir un païs, en ont quelquefois juſqu'à dix : mais on penſe que pour couvrir un païs il ſuffit d'avoir des points d'appui, & qui ſoient en force & bien retranchés avec des patrouilles continuelles le long des poſtes, & à chaque poſte des ſignaux de jour & de nuit. Il n'eſt pas néceſſaire que les patrouilles ſoient fortes, pourvû qu'elles ſe ſuccédent les unes aux autres, & qu'elles ſe croiſent continuellement, elles ſuffiſent afin que l'Ennemi ne puiſſe paſſer ſans qu'on en ſoit averti. Il eſt certain que l'En-

nemi n'osera passer entre les postes fort ou foible; s'il passe en force, il sera certainement coupé, & ses convois lui seront entierement interdits; s'il ne passe que des Partis, ils n'en seront coupés que plus facilement; d'ailleurs des lignes de cette espéce demandent beaucoup de travail & même plusieurs années pour les achever.

Les lignes de Stolhoffen * sont une preuve que quelque fortifiées qu'elles soient, elles ne sont pas impénétrables. M. le Prince de Bade avoit employé un tems considérable à les construire; il n'avoit rien oublié pour les rendre très-fortes, & on les regardoit comme imprénables: cependant M. le Maréchal de Villars les força en 1707 en très-peu de tems & sans perdre un seul homme.

* *Mém. du Maréchal de Villars, Tom. 3.*

Il y a encore plusieurs exemples de ces lignes, qui, embrassant une trop grande étendue de terrein, ont été forcées: celles de Flandres gardées par les François, furent forcées en 1705 par le Duc de Malboroug & plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe pour retrancher un Camp, paroît encore très-bonne dans un païs de bois entremêlé de petites plaines; les redoutes seroient élevées dans la plaine; & dans les bois on feroit des lignes, selon l'usage ordinaire, avec des redans placés

à côté l'un de l'autre à quatre-vingt toises de distance ; il y auroit au-devant un fossé palissadé, & les lignes, ainsi que les demi-lunes, seroient fraisées ; on mettroit derriere ces lignes, qui ne peuvent avoir une grande étendue, parce qu'elles ne sont que sur une partie du front du Camp, les Troupes nécessaires pour les défendre, on feroit derriere un abattis considérable, on entre-lasseroit les branches des arbres l'une dans l'autre, & l'on laisseroit quelques ouvertures assez grandes, pour permettre aux Troupes qui gardent les lignes de passer, au cas qu'elles fussent forcées & obligées de se retirer ; le canon seroit placé en face de ces ouvertures ; le reste de l'Armée seroit en bataille derriere ces abattis & les demi-lunes à cent cinquante pas au plus. Les abattis doivent être derriere les lignes environ à soixante ou quatre-vingt pas, & non devant, parce que c'est un nouvel obstacle auquel l'Ennemi ne s'attend pas. Des abattis faits avec soin avec de gros arbres ne peuvent être détruits que par du canon, ce qui prend un tems considérable, s'ils étoient devant les lignes ce seroit sans doute un rampart de plus ; mais qui deviendroit inutile & peut-être nuisible, parce que l'Ennemi en tirant dessus pour se faire jour, enverroit dans les lignes les éclats des arbres fracassés par le canon, ce qui feroit plus de mal que le canon même.

Voyez la Planche huitiéme.

Dans un païs de montagnes, les diſpoſitions pour les retranchemens ſont différentes ; il eſt impoſſible d'y trouver des plaines aſſez grandes, pour ranger une Armée en bataille & pour la mettre derriere des redoutes, comme en un païs de plaine : on ne peut retrancher que des gorges, des cols & des paſſages ; les redoutes ne ſuffiroient pas, parce qu'il faut non-ſeulement garder les gorges, mais encore occuper les hauteurs. Or ſur les montagnes il n'y a pas bien ſouvent un pied de terre, comment donc y élever des redoutes ? Il faut alors ſe ſervir des ſecours que le païs peut fournir, ſoit en entaſſant pierre ſur pierre ou en faiſant des abattis bien joints, & par ce ſecours ſe conſtruire des lignes aſſez fortes, pour mettre le Soldat à couvert du feu & de toute inſulte. Dans un païs de plaine on accomode, pour ainſi dire, le terrein à ſes manœuvres ; dans un païs de montagnes on adapte ſes manœuvres au terrein ; mais dans quelque païs que ce ſoit, il faut ſe ſervir de tous les ſecours de l'Art pour retrancher les Camps ; dans le païs de montagnes on a de plus les inégalités du terrein qui rendent à l'Ennemi l'approche des lignes plus difficile. Quoiqu'il ſoit preſque impoſſible, dans un païs de montagnes, qu'un Camp puiſſe être attaqué de front, il ne faut cependant rien négliger pour le faire garder ; mais il faut retrancher avec ſoin les gorges par où l'on pourroit

être tourné, s'aſſurer des hauteurs qui dominent, parce que l'Ennemi ſans avoir le deſſein d'attaquer en front, l'amuſera pendant le tems qu'il fera prendre à des Troupes un long détour, pour pénétrer juſqu'au Camp d'un autre côté. Si Léonidas * avec ſes huit mille Grecs, ſe fût emparé de toutes les gorges & de tous les chemins & hauteurs par où il pouvoit être coupé, comme il avoit fait du paſſage des Thermopyles, jamais Xercès avec ſon Armée innombrable n'auroit pû le forcer dans les défilés qu'il gardoit. Les trois combats de Fribourg ſont un exemple mémorable de la néceſſité d'aſſurer ſes derrieres, & d'occuper les poſtes par leſquels on pourroit être tourné. M. de Mercy attaqué par deux Généraux de la plus haute réputation, le grand Condé & M. le Vicomte de Turenne, prit de ſi bonnes poſitions dans ces trois attaques, que quoique forcé de ſe retirer & ſuivi d'un poſte dans un autre, il ne pût jamais être tourné & qu'il fit paiſiblement ſa retraite par la vallée de Saint Pierre, ſans jamais pouvoir être entamé par l'Armée Françoiſe.

* *Diodore de Sicile, Liv. 17. Ch. 4.*

Les retranchemens ne doivent pas être éloignés du Camp de plus de deux cens cinquante à trois cens toiſes, qui ſont de cinq à ſix cens pas, & le Camp doit être diviſé en trois parties, cet éloignement fera que les Troupes ſeront à portée d'examiner quels ſont les endroits les plus faciles à être emportés, & qui ont

le plus de besoin d'être secourus, afin qu'elles puissent s'y porter avec plus d'ordre, de vitesse & de facilité : au lieu que si l'on n'observe pas cette distance, il arrivera, comme on l'a vû quelquefois, que les Troupes n'ayant pas assez de terrein pour se mettre en bataille, la confusion & le désordre empêcheront leurs manœuvres, & l'Ennemi aura forcé les lignes, avant qu'elles puissent s'y opposer.

Mais dans un païs de montagnes, il ne suffit pas de ne pouvoir pas être tourné, de profiter si bien des avantages du terrein, que l'accès du Camp soit très-difficile à l'Ennemi, d'ajouter l'art à la nature & de couvrir entierement le païs qu'on veut garder ; il faut encore rendre la communication du Camp avec les Villes voisines où sont les magasins de guerre & de bouche, sûre & facile : si une de ces qualités manque, le Camp est exposé, l'on ne peut tout au plus s'y arrêter qu'autant de tems qu'il en faut pour retarder la marche & les projets de l'Ennemi. Comme il n'est presque point de poste, ainsi qu'on l'a déja dit, qui ne puisse être tourné ou dominé, il ne faut retrancher le Camp qu'autant que les retranchemens peuvent être un obstacle à l'Ennemi, & qu'ils peuvent donner le tems de se retirer pour occuper un autre poste.

Lorsque l'Ennemi entreprend le Siége de quelque Ville, & qu'on veut la secourir, ou faire lever le Siége,

quoiqu'avec

quoiqu'avec une Armé inférieure, il faut chercher un terrein fort par ſon aſſiette, le retrancher ſuivant ſa poſition; ſi c'eſt en plaine, ſelon la méthode dont on a parlé ci-deſſus; dans les montagnes, ſelon les ſecours que la nature du païs peut donner, ſe ſervir des retranchemens comme d'un aſile sûr, pour faire des courſes ſur l'Ennemi, pour attaquer ſes fourages, ſes convois & pour le forcer de lever le Siége, tant par les fatigues du Siége qu'on fait traîner plus long-tems qu'il n'avoit projetté, que par la diſette où l'on le réduit & par les inquiétudes continuelles que l'Armée retranchée lui donne. Metellus * leva le Siége de Zama, parce que lorſqu'il vouloit donner l'aſſaut à la Place, Jugurtha l'attaquoit de tous côtés avec ſon Armée, & le Général Romain étoit forcé d'abandonner l'attaque de la Place pour repouſſer Jugurtha.

Salluſt. Bell. Jugur.

Il eſt encore des occaſions où l'on retranche des Camps ſous des Places; on peut voir dans les Mémoires de M. de Feuquieres, * dans quelles circonſtances ces retranchemens ſont néceſſaires: en rapportant pluſieurs exemples de cette eſpéce de Camps, il ſemble les condamner lorſqu'on s'attache trop à les fortifier; parce que, dit-il, la perte du Camp entraîne la perte de la Ville. La réflexion de M. de Feuquieres ſuppoſe qu'on négligeroit la défenſe de la Place pour les retranchemens, ce qui n'eſt point ordinaire; mais ſans combattre cette

Mem. de M. de Feuquieres, ch. 4.

opinion, on peut avancer que la meilleure méthode de défendre une Place, c'eſt d'oppoſer toujours de nouveaux obſtacles à l'Ennemi qui ſe fatigue, qui perd de ſes forces, dont l'ardeur ſe ralentit & qui ſouvent ſe rebute ; d'ailleurs plus on l'arrête ou par des retranchemens extérieurs ou par des tranchées qu'on avance vers lui (ainſi qu'on l'a pratiqué au dernier Siége de Prague en 1742) & plus la Place a le tems de ſe fortifier en dedans. Rhodes appartiendroit encore à ſes défenſeurs, s'ils n'avoient pas été trahis : également fortifié au-dedans & au-dehors, chaque retranchement étoit un obſtacle à l'Ennemi d'autant plus difficile à ſurmonter, qu'il étoit défendu par des Soldats pleins d'honneur & de zéle pour la Religion, & chaque retranchement à forcer, étoit l'occaſion de nouveaux combats. Tandis que les fortifications extérieures retardoient l'Ennemi, & qu'on n'y reſpiroit que le carnage & tout ce que la Guerre a de plus affreux, l'intérieur de la Ville étoit tranquille ; le Général y raſſembloit ſon Conſeil, il prenoit de nouvelles lumieres ; le Soldat fatigué y alloit réparer ſes forces, & la confuſion ne regnoit que parmi les Ennemis.

On ne s'arrêtera pas davantage à ce genre de retranchemens, qui regardent plûtôt les Siéges que les Camps.

Dans un païs de plaine on campe pour long-tems,

parce qu'on eſt, pour ainſi dire, aſſuré qu'aucune des manœuvres de l'Ennemi ne peut être ſi bien cachée qu'on ne puiſſe la prévenir ; mais dans un païs de montagnes, à peine eſt-on aſſuré d'occuper le lendemain le même poſte qu'on occupoit la veille : il faut donc faire en ſorte de camper dans un endroit d'où, ſi l'on vient à être attaqué avec force & avantage, l'on puiſſe parvenir ſans danger à un autre poſte & échapper à l'Ennemi. L. Minutius, * faiſant la Guerre contre les Eques, & ne cherchant qu'à les éviter, s'enferma dans des défilés ; ſe couvrit de montagnes à droite & à gauche & derriere lui : les Eques s'emparerent du ſeul endroit par où il pouvoit ſortir ; par cette poſition ils lui couperent les vivres & les fourages, & ſans Cincinnatus qui vint au ſecours des Romains, & qui enferma les Eques entre l'Armée de Minutius & la ſienne, ce Général auroit été obligé de ſe rendre ſans combattre.

* *Tit. Liv. Dec. 1. L. 3.*

Il paroît cependant également dangereux de choiſir ou de ne point choiſir les lieux, qui ont un plus grand nombre d'iſſues ; d'un côté, parce que ſi l'on eſt attaqué dans un Camp enfermé par des rochers, ou enſeveli dans un vallon qui n'a qu'un ou deux débouchés, il eſt très-difficile de ſe débarraſſer de l'Ennemi ; de l'autre, ſi le terrein dont on s'eſt emparé a pluſieurs ſentiers ou pluſieurs gorges par où l'Ennemi puiſſe

aisément investir le Camp, il faut beaucoup de monde pour garder les défilés. C'est au Général, dans ces occasions, à disposer si bien les Troupes, à si bien maintenir l'ordre & la discipline dans le Camp, à faire faire les patrouilles avec tant d'exactitude, qu'il se mette à l'abri de toute surprise.

Il ne doit point y avoir de différence entre une Ville bien policée & un Camp bien ordonné ; l'ordre le plus sévére y doit être observé. Si une discipline exacte n'y regne pas, si le Soldat est le maître d'en sortir, ou d'y rentrer à son gré, les espions ne manqueront point d'en profiter. Si le Camp est mal sain, s'il manque de vivres, d'eau, de bois ou de fourages & que le Soldat ait à se plaindre justement, on a tout à risquer de son découragement. Souvent c'est par le peu d'ordre qui y regne, que les bruits sourds se répandent dans le Camp & que l'effroi gagne les Soldats : des Troupes épouvantées sont vaincues avant d'en venir au combat.

Il faut éviter dans un païs de montagnes, les lieux qui peuvent être facilement inondés, soit par la fonte des neiges, soit par des torrens, qui dans certaines saisons ne paroissent que de foibles ruisseaux, & qui dans d'autres grossissent & entraînent tout ce qu'ils rencontrent. Tels sont ceux dont parle M. de Feuquieres, * qu'il trouva auprès du rocher qu'il attaqua en 1690, & qu'il emporta sur les Barbets. La proximité

* *Mém. de Feuquieres, chap. 84.*

des bois eſt ſouvent à craindre ; l'Ennemi peut y mettre le feu & porter l'incendie juſques dans le Camp. Le Général doit encore faire attention à la nature des eaux, qui peuvent être très-bonnes pour les Habitans du païs, & dangereuſes pour les Etrangers, que telles ſont celles de pluſieurs endroits de l'Italie par rapport aux François. Dans le même païs les eaux de certains ruiſſeaux ou des rivieres ſont dangereuſes, & celles des fontaines & des puits ſont très-ſaines.

On peut voir dans Végece, Santa-Cruz, Montécuculli, Puyſegur, quelle doit être la police d'un Camp, ſoit qu'il ſoit retranché ou non. On ne ſçauroit prendre aſſez de précautions pour ſa ſûreté ; elle dépend de la capacité du Général & de la diſcipline qu'il fait obſerver à ſes Troupes.

CHAPITRE VII.

De l'Eſcorte des Convois.

LA conduite des Convois eſt une des opérations les plus importantes & les plus difficiles. L'éloignement de la Ville d'où ils partent, les dangers auxquels ils ſont expoſés par les différens Partis qu'ils peuvent rencontrer, l'éloignement & les forces de l'Ennemi, l'étendue & la nature du païs que l'on a à

parcourir, si c'est un païs de plaine ou de montagnes, le nombre des charriots, la qualité des Convois, s'ils sont en argent, en munitions de Guerre ou de bouche, extraordinaires ou journaliers, doivent régler le Général dans le plus ou moins d'escorte qu'il doit leur donner, dans le plus ou le moins d'Infanterie ou de Cavalerie dont elle doit être formée. Des escortes trop nombreuses fatiguent inutilement les Troupes; si elles sont trop foibles, elles sont battues. Il est aussi dangereux, dit M. le Maréchal de Puysegur,* de donner à un Convoi deux mille hommes d'escorte, lorsqu'il n'en a besoin que de mille, que de n'en donner que cinq cens lorsque mille sont nécessaires. Dans le premier cas on fatigue inutilement les Troupes, dans l'autre on s'expose à perdre le Convoi.

* *Art de la Guerre T. 1. chap. 4. art. 2.*

Toutes ces considérations supposent dans le Général des lumieres infinies. On ne pourra faire une juste disposition de ses Troupes, que par une connoissance exacte du païs, (la base de toutes les manœuvres.) Si l'on ignoroit les endroits les plus propres à cacher des embuscades, où sont les ponts & les gués, quels sont les passages les plus dangereux & par où l'Ennemi peut venir attaquer; si c'est en tête, en flanc ou par derriere, on n'agiroit qu'au hasard, & l'on ne feroit que des dispositions vagues, sans égard à la situation des lieux & à l'assiette du terrein. Si l'on étoit attaqué,

comme ſans cette connoiſſance on n'auroit pû prévoir ni la diſpoſition de l'attaque ni les manœuvres néceſſaires à faire pour ſe défendre, les ordres ſeroient exécutés ſans préciſion & les manœuvres ſans juſteſſe, les Troupes mal diſpoſées, & par conſéquent chaque Arme ne pouvant ſe ſecourir & ſe ſoutenir mutuellement, ſeroient bientôt diſperſées ou battues & le Convoi enlevé.

L'Officier Général qui commande le Convoi doit, pour l'aſſurer, diſtribuer ſes Troupes de façon qu'elles puiſſent mutuellement ſe ſecourir. Le choix des Troupes qui doivent former l'eſcorte eſt arbitraire, c'eſt la nature du païs qui en détermine la qualité; dans un païs de montagnes & de bois, on doit ſe ſervir d'Infanterie, de Huſſards ou de Dragons; ces Huſſards ou ces Dragons doivent marcher en avant & ſur les flancs, fouiller les bois, ſonder les gorges & s'aſſurer des défilés. Dans un païs de plaine, l'eſcorte doit être compoſée d'Infanterie, de Cavalerie, de Huſſards ou de Dragons; mais dans l'un & l'autre païs, il ne faut jamais s'avancer ſans envoyer des Détachemens à la découverte.

Si le Convoi marche dans un païs de montagnes, beaucoup de Cavalerie, ſeroit inutile & ne feroit qu'embarraſſer, parce qu'elle ne pourroit agir que très-difficilement; au lieu qu'elle eſt très-utile dans

un païs de plaine. On ne peut se passer d'Infanterie dans quelque païs que ce soit, surtout quand l'Ennemi peut agir avec la sienne. Dans un païs de plaine, comme il lui faut un appui, c'est à la Cavalerie à lui en servir; dans un païs de montagnes elle peut aisément faire seule la Guerre.

Dans ce dernier cas, l'Officier qui commande l'escorte doit mettre un Corps d'Infanterie à la tête, un autre au centre & un troisiéme à l'Arriere-garde, distribuer des petites Troupes de distance en distance, à droite & à gauche, observer surtout de s'emparer des hauteurs : les Hussards seront partagés à l'Avant & à l'Arriere-garde ; & pour être assuré d'une recherche exacte, à mesure que le Convoi avancera, quoique ceux de l'Avant-garde ayent déja fouillé les gorges, les bois, les vallées, les villages & les ravins, ceux qui sont à l'Arriere-garde iront encore dans ces mêmes endroits faire de nouvelles découvertes ; ces précautions ne sont jamais inutiles & ne retardent point le Convoi. Ces petits Détachemens doivent avancer dans le païs autant qu'ils le pourront, sans jamais s'exposer à être coupés, les Hussards le pistolet ou le mousqueton à la main & les Dragons avec le fusil ; afin qu'ils puissent en tirant avertir le Commandant de l'escorte qu'ils ont rencontré l'Ennemi, & qu'il ait le tems de faire ses dispositions pour se défendre & sauver le Convoi.

On peut avancer jusqu'à ce que l'on découvre l'Ennemi ; mais au premier signal on doit s'arrêter, & les Capitaines du Convoi doivent faire parquer leurs charriots, ou, si le terrein ne le permet pas, les faire tenir très-serrés, les doubler & laisser entre chaque charriot doublé quatre pas de distance, qu'on remplira d'Infanterie ; par ce mouvement, on raccourcira l'étendue de terrein que les charriots tenoient, & l'on rapprochera les Troupes l'une de l'autre, afin qu'elles ayent plus de force & de consistance, & qu'elles puissent plus facilement se secourir.

Il est rare & comme impossible que dans un païs de montagnes, l'Ennemi puisse attaquer en même tems l'Avant-garde, l'Arriere-garde & le centre ; si cependant il trouvoit jour à former ces trois attaques à la fois, si l'on suit les dispositions dont on vient de parler, il trouvera partout des Troupes prêtes à le recevoir ; il ne pourra s'emparer des hauteurs qu'en les attaquant ; mais les Troupes qui les occupent ayant déja l'avantage du terrein, les repousseront aisément, & par le renfort que l'Officier, qui commande l'escorte, doit tâcher de leur faire passer, elles s'y maintiendront, protégeront le Convoi, & l'Ennemi ne pourra attaquer que par une ou trois gorges.

Si l'Ennemi ne forme qu'une attaque, il ne faut y porter qu'une partie des Troupes, parce qu'il y auroit

à riſquer que cette attaque ne fût faite que pour y attirer toutes les forces du Détachement, qui réunies dans ce ſeul endroit, laiſſeroient à l'Ennemi embuſqué la facilité de tomber ſur la partie du Convoi, qui dépourvue de Troupes, ſeroit ſans défenſe. Il ne faut point que les Troupes du centre marchent au ſecours de l'Avant-garde, ſi c'eſt elle qui eſt attaquée, ni celles de l'Arriere-garde au centre, ſi c'eſt le centre qui eſt attaqué ; mais on doit raſſembler une partie des Troupes qui bordent le Convoi, & les porter dans l'endroit attaqué ; quelque reſſerré que ſoit le païs, il eſt facile de faire longer le Convoi par l'Infanterie, ce qui ſeroit impoſſible avec de la Cavalerie. Lorſqu'on rencontre une gorge qui traverſe le chemin que tient le Convoi, il faut la maſquer par une Troupe d'Infanterie, qui doit y reſter juſqu'à ce que l'Arriere-garde l'ait jointe ; alors elle rejoindra ſon premier poſte en longeant le Convoi ; il eſt toujours à ſuppoſer que cette gorge a été fouillée par les Détachemens en avant.

Si l'eſcorte eſt compoſée d'Infanterie & de Dragons, on peut faire mettre pied à terre à ces derniers, pour donner plus de force au ſecours, & leurs chevaux ſeront attachés aux charriots ; ſi ce ſont des Huſſards, & que la ſituation du païs ne leur permette pas d'être utiles étant à cheval, ils peuvent auſſi mettre pied

à terre, pour ne pas embarrasser l'Infanterie, & lui être au moins de quelque utilité. Les Hussards sont des Troupes qu'on peut employer dans toute occasion, & quoiqu'ils ne puissent pas être d'un aussi grand secours que les Dragons par la différence de leurs armes, ils peuvent cependant occuper une partie des Troupes ennemies, & par là faciliter à l'Infanterie le moyen de les battre ou du moins de les obliger à se retirer.

Les Hussards sont d'autant plus nécessaires dans l'escorte des Convois, qu'ils voltigent de tous côtés & qu'ils sont très-agiles pour fouiller exactement un païs, qu'ils ne laissent rien sans l'avoir reconnu, à moins que des bois trop épais ou que d'autres obstacles ne les empêchent de pénétrer plus avant ; alors ils protégent l'Infanterie qui se glisse plus aisément dans les endroits où ils n'ont pû entrer. En un mot dans quelque païs que ce soit, il faut toujours avoir des Hussards, parce que le Commandant de l'escorte ne peut s'assurer que le païs soit exactement reconnu, s'il n'employe que de la Cavalerie pour la découverte ; non que la Cavalerie ne s'expose avec la même volonté & la même valeur que les Hussards ; mais le cheval du Cavalier est moins léger que celui du Hussard ; embarrassé d'une cuirasse & souvent de fourages, il ne peut hasarder d'aller aussi loin sans s'exposer à être pris, parce qu'il ne peut se retirer avec la même

promptitude; d'ailleurs le Huſſard plus agile & plus au fait d'une découverte, fouille avec plus de ſoin & ſe précautionne davantage ; au lieu que le Cavalier qui ne marche qu'en Troupe, qui eſt habitué à être toujours commandé, & qui n'agit jamais par lui-même, ne peut fouiller qu'imparfaitement.

Quoique la diſpoſition des Troupes doive toujours être relative au païs où marche le Convoi, au flanc que l'Ennemi peut attaquer & au nombre de Troupes que l'on a, il ne faut cependant jamais négliger, dans quelque poſition qu'on ſe trouve, d'aſſurer la tête, le centre & les derrieres ; mais avant de mettre le Convoi en marche, il faut faire la diſpoſition en cas que l'on ſoit attaqué, afin que chaque Commandant de Troupe ſçache où il doit ſe porter, & ce qu'il aura à faire dans le moment de l'attaque. Par la connoiſſance que l'Officier commandant l'eſcorte doit avoir du païs, il peut ſçavoir les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour l'attaquer, & par conſéquent faire ſa diſpoſition, eu égard à la ſituation du terrein. Généralement dans quelque manœuvre que ce puiſſe être, il faut toujours prévoir l'attaque, la défenſe & la retraite.

Comme dans les païs de bois il y a toujours quelques petites plaines, les Huſſards & les Dragons peuvent agir plus aiſément ; ſi l'attaque ſe fait dans le bois, il faut faire les mêmes manœuvres dont on a parlé par

rapport au païs de montagnes, à cela près qu'on peut présenter à l'Ennemi un front plus considérable & avoir les Troupes plus réunies, n'étant point obligé de se diviser pour occuper des hauteurs.

Dans un païs de plaine, l'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être de Cavalerie soutenue d'Infanterie, dans le centre l'Infanterie doit être prolongée à droite & à gauche des charriots & de la Cavalerie, partagée par Troupes sur ses deux flancs à cent ou cent cinquante pas de l'Infanterie. Sur les flancs du reste du Convoi on entremêlera de distance en distance des pelotons d'Infanterie & des sections de Cavalerie; dans cette position si la tête, le centre ou l'Arriere-garde sont attaqués, ces pelotons & ces sections doivent avoir ordre de marcher au secours.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. Ire.

Les Détachemens d'Hussards qui sont en avant ou sur les flancs, en avertissant que l'Ennemi est dans le païs & qu'il vient attaquer, donnent le tems de faire parquer les charriots & de réunir toutes les Troupes; alors l'Infanterie se placera dans le parc, la Cavalerie se mettra sur les flancs du front qui peut être attaqué, & les Hussards sur les flancs de la Cavalerie.

L'attaque d'un Convoi est toujours prompte & rapide; c'est la premiere charge qui décide du succès; qu'on l'enleve ou qu'on le manque, il faut se retirer

avec promptitude, par la crainte des secours qui pourroient lui arriver ; il ne peut donc être attaqué que par de la Cavalerie, des Hussards ou des Dragons : il arrive cependant quelquefois que la Cavalerie porte en croupe de l'Infanterie ; si le Convoi a le tems de se parquer, l'effort de cette Infanterie ne peut s'exercer que contre celle qui est retranchée derriere les charriots ; la Cavalerie ennemie étant attaquée par celle de l'escorte du Convoi, la partie devient égale pour la Cavalerie ; mais elle ne l'est pas pour l'Infanterie, qui a un grand avantage sur celle qui attaque, en ce qu'elle est à l'abri derriere les charriots. Si d'ailleurs l'Ennemi n'a que des Hussards pour soutenir son Infanterie, ceux-ci seront vivement attaqués par la Cavalerie de l'escorte & par les Hussards, qui les prendront en flanc & par derriere ; l'Infanterie ennemie n'étant plus soutenue sera battue d'autant plus aisément, que ses Hussards étant pliés, on laissera une partie des Hussards de l'escorte & une partie de la Cavalerie à leur poursuite, le reste attaquera en flanc leur Infanterie. Si elle est battue, comme on peut le penser, sa retraite paroît impossible, ou du moins bien difficile, parce que se trouvant dépourvue de sa Cavalerie, elle aura à soutenir en front l'Infanterie & à repousser la Cavalerie qui la harcelera en flanc.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. 2.

Si dans un païs de plaine on eſt obligé de marcher ſur une chauſſée, les précautions deviennent encore plus néceſſaires ; les Huſſards qui marchent en avant doivent faire les recherches les plus exactes, parce qu'il peut arriver qu'on ne puiſſe faire ſortir les chariots dans la campagne pour les faire parquer, & par conſéquent étant obligés de reſter ſur la chauſſée, on ne peut tout au plus que les faire doubler, pour rapprocher les Troupes & raccourcir l'étendue du terrein, afin qu'elles ſoient plus en force ; alors les diſpoſitions dépendent des circonſtances ; mais elles doivent toujours ſe faire de maniere que chaque Arme puiſſe mutuellement ſe protéger, & que par la réſiſtance que l'Ennemi trouvera partout, on ait aſſez de tems de porter du ſecours aux endroits qui en ont le plus de beſoin.

Il faut obſerver que ſi l'Ennemi eſt plié, on ne doit jamais le pourſuivre trop loin, de peur que s'il reçoit un renfort, les Troupes qui le ſuivent, ſe trouvant trop éloignées, ne ſoient battues, & qu'il ne leur ferme tout chemin à la retraite.

Il eſt des occaſions où il ne faut point s'obſtiner à ſuivre l'Ennemi, comme quand les Armées ſont près l'une de l'autre, & que le Convoi approche de quelques-uns des poſtes de l'Ennemi, parce qu'alors, vû la proximité de l'Armée, il peut attaquer avec de l'Infan-

terie, ſans avoir beſoin de la faire mettre en croupe, ainſi qu'il arriva en 1747. Nos Convois qui partoient d'Anvers pour Berg-op-zoom, étoient continuellement attaqués par de l'Infanterie, poſtée depuis Bréda juſqu'à Voude. Dans ces occaſions on doit garder la même diſpoſition pour la défenſe ; ſi l'on oblige l'Ennemi à ſe retirer, il ne faut pas le ſuivre, mais ſe contenter de ſauver le Convoi, de crainte qu'il ne profite de la proximité de ſes quartiers, & que le ſecours qu'il peut en recevoir, ne ſoit funeſte à l'eſcorte & au Convoi. On ne doit jamais ſe propoſer d'autre avantage en eſcortant un Convoi, que de le conduire avec ſûreté, quand même on ſeroit aſſuré de battre & de prendre le Détachement Ennemi. Souvent on perd un avantage réel en s'attachant à pourſuivre une victoire incertaine. Il y a moins de gloire à vaincre lorſqu'on paſſe les bornes de ſon devoir, qu'il n'y a de honte à être vaincu, lorſqu'on le ſuit avec exactitude : un Officier ne mérite des éloges qu'autant qu'il remplit avec ſageſſe les ordres qu'il a reçus; s'il eſt battu il n'a rien à ſe reprocher ; au lieu que celui qui ſe livre trop à ſa valeur & qui ſe laiſſe entraîner par le ſuccès, ſe charge & doit répondre de l'événement.

Si le Convoi doit paſſer un pont ou un défilé, ce n'eſt pas aſſez de connoître le païs juſqu'au pont ou

au

au défilé inclusivement, il faut encore que les Hussards aillent au-delà, & fouillent au loin très-exactement. Pendant que les Hussards sont à la découverte, il faut avoir attention de faire doubler les chariots par quatre, par huit ou par dix de front, si le terrein le permet, afin de réunir les Troupes de l'escorte. Les Troupes du centre joindront l'Avant-garde, & couvriront les chariots; celles de l'Arriere-garde se mettront en bataille, & feront face au païs parcouru; les pelotons & les sections qui marchoient le long du Convoi, se placeront sur les deux flancs pour les couvrir. Quand le païs en avant aura été bien reconnu, l'Avant-garde, ainsi que les Troupes du centre, passeront, couvertes par les Hussards, & s'avanceront assez en avant pour que les chariots ayent assez de terrein pour être doublés ou pour se parquer. Les Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, qui marchoient de distance en distance, se placeront sur les flancs pour les garder: lorsque le Convoi, & l'escorte seront passés, on fera marcher les chariots, & les Troupes observeront la même position où elles étoient avant le passage, supposé cependant que la situation du terrein n'en exige point une autre; alors c'est à l'Officier commandant à donner ses ordres selon qu'il le jugera à propos. Pour plus de sûreté, il faut faire rester près du pont ou à l'embouchure du

défilé un Détachement d'Hussards, jusqu'à ce que l'Arriere-garde soit en marche, & qu'elle en soit éloignée; alors ce Détachement rejoindra son poste.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. 3.

Il est encore une autre disposition qu'on peut faire dans un païs de plaine, soit que le Convoi marche sur une chaussée ou par des chemins battus; c'est de diviser l'escorte en plusieurs parties égales en Troupes de toute espéce, de faire partir le premier Corps, une heure avant que le Convoi ne se mette en marche, le second Corps une demi-heure après que le premier sera parti, avec ordre aux Commandans de ces deux Corps de faire fouiller très-exactement le païs de droite & de gauche & en avant, d'avoir attention de n'être point coupés par quelques Détachemens Ennemis, qui pourroient être en Campagne; pour cet effet ces deux premiers Corps ne doivent point être éloignés l'un de l'autre, de plus de trois quarts de lieue, afin d'être à portée de se secourir mutuellement. Le dernier Corps qui est parti, ne doit point s'éloigner de l'Avant-garde de l'escorte, de plus d'une demi-lieue.

Comme on suppose que le Convoi marche en païs de plaine, on met la distance de trois quarts de lieue entre le premier & le second Corps, & d'une demi-lieue entre le second & celui qui tou-

che à la tête du Convoi ; ſi le païs devenoit plus fourré, ces Corps devroient ſe rapprocher pour être toujours en vûe l'un de l'autre, & à même de ſe ſecourir.

Lorſque ces deux Corps ſeront partis, le Général mettra ſon Convoi en marche, & formera une Avant-garde d'un des Détachemens diviſés de l'eſcorte ; l'Infanterie de ce Détachement reſtera à la tête des chariots, & la Cavalerie marchera par troupes trois cens pas en avant ; il formera une Arriere-garde pareille à l'Avant-garde ; mais au de-là de cette Arriere-garde, il doit réſerver un Corps de Dragons & d'Huſſards, pour marcher à un quart de lieue & même plus, ſelon la ſituation du païs, derriere le Convoi ; le reſte de ſon Infanterie ſera diſtribuée le long du Convoi de diſtance en diſtance, & ce qul lui reſtera de Cavalerie ſera placé ſur les flancs du Convoi à trois cens pas.

Le Général doit avoir attention de garder avec lui des Huſſards, pour fouiller le païs par de-là la Cavalerie, qui marche ſur ſes flancs, ainſi qu'à l'Arriere-garde, parce qu'il ſe peut faire que lors de la recherche des premiers Détachemens en avant, l'Ennemi ne ſoit point encore arrivé.

On a vû ſouvent que des bois qu'on faiſoit fouiller, dans leſquels on n'avoit point trouvé l'Enne-

mi, il ſortoit un eſſain d'Huſſards qui n'y étoient pas une demi-heure avant & qui venoient attaquer une Arriere-garde.

Quand un Convoi eſt d'une ſi grande importance que ſon enlevement pourroit influer ſur le reſte de la Campagne, il faut non-ſeulement lui donner une eſcorte plus forte & plus nombreuſe, mais encore faire partir des Détachemens qui, ſans avoir ordre d'attaquer, marchent entre l'Ennemi & le chemin que tient le Convoi, afin de traverſer le projet qu'il auroit pû former. Deux exemples, que fournit la derniere Guerre, prouveront combien cette méthode eſt ſûre & néceſſaire.

Pendant la Campagne de 1746, M. le Maréchal de Saxe étant campé ſur l'Orneau, attendoit un Convoi conſidérable de Judoigne. Comme il étoit très-important qu'il arrivât ſans danger au Camp, il fit partir pendant la nuit du jour qu'il devoit ſe mettre en marche, M. le Marquis d'Armentieres, alors Maréchal de Camp, avec un gros Détachement, & lui donna ordre de marcher du côté de Ramillies. Il en fit partir en même tems un autre du Camp de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont, commandé par M. le Marquis de Froulay, Maréchal de Camp, avec ordre de marcher ſur l'Abbaye de Ramé : ces deux Détachemens mirent le Convoi en ſûreté, d'un côté en

occupant l'Ennemi, & de l'autre en lui maſquant entierement la marche du Convoi, qui arriva au Camp ſans avoir été inquiété.

Au commencement de la Campagne de 1748, ce même Général ayant deſſein de faire le Siége de Maeſtrick, par conſéquent ayant beſoin de toutes ſes Troupes, voulut ravitailler auparavant Berg-op-zoom dont il s'éloignoit, & qu'il n'alloit plus être à même de ſecourir. Pour cela il ordonna un Convoi conſidérable, qui partit d'Anvers pour cette Ville ſous une bonne eſcorte; mais pour empêcher qu'il ne fût attaqué (ce qui étoit arrivé pluſieurs fois pendant l'hiver, même avec perte, les Ennemis étant répandus en divers quartiers depuis Bréda juſqu'à Voude qu'ils occupoient) il détacha M. le Comte d'Eſtrées, Lieutenant Général, avec un Corps conſidérable de Cavalerie pour marcher du côté de Bréda, avec ordre de prolonger des Détachemens juſqu'auprès de Voude. Ce Détachement avoit deux objets; l'un étoit la ſûreté du Convoi, l'autre de tenir les Ennemis en ſuſpens ſur le Siége qu'il vouloit faire, & de les arrêter près de Bréda : ce gros Corps de Cavalerie contint les Ennemis qui étoient près de cette Ville; & pendant cet intervalle M. le Maréchal de Saxe marcha ſur Maeſtrick. Les Ennemis n'oſerent point attaquer le Convoi, pour ne ſe point mettre entre l'eſcorte & les

Troupes du Comte d'Eſtrées ; le Convoi entra dans Berg-op-zoom, & Maeſtrick fut inveſti.

On peut conclure de ces deux exemples combien il eſt néceſſaire de couvrir les Convois importans, indépendamment de l'eſcorte qu'on leur donne. En un mot on doit aſſurer toutes les manœuvres qu'on fait ; les précautions ne ſont jamais ſuperflues, quand elles ſont conduites avec ſageſſe, & qu'elles ont pour but le ſuccès d'un projet bien réfléchi.

CHAPITRE VIII.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au vert.

LES manœuvres qui ont pour objet la ſubſiſtance des Troupes, exigent les précautions les plus exactes ; parce que, comme dit Végece *, la diſette eſt ſouvent plus funeſte aux Armées que les Batailles, & que la faim eſt plus cruelle que l'épée. On peut ſe défendre contre l'Ennemi, quelque ſupérieur qu'il ſoit, au lieu que ſi les Fourrages & les vivres manquent, il ne reſte plus d'eſpoir.

* *Liv. 3. Ch. 2.*

Il eſt très-difficile de pourvoir une grande Armée de Fourrages, & ſi le Général n'a ſur cette opération une expérience conſommée, s'il manque de ce coup

d'œil qui combine en un moment les besoins d'une Armée & les moyens de la faire subsister, il l'expose souvent à des dangers inévitables.

Les Fourrages comme les convois sont plus ou moins difficiles, à mesure que le païs est plus ou moins accessible, & que l'Ennemi est plus ou moins éloigné. La disposition de la Chaîne dans un païs de plaine, change dans un païs de montagnes ; les Fourrages qui se font à portée de l'Armée & loin de l'Ennemi, demandent moins de Troupes & de détail, parce que si l'on est attaqué, on a bientôt du secours ; mais à mesure qu'on s'éloigne du Camp & que l'on approche de l'Ennemi, les précautions doivent augmenter ; on doit marcher avec plus de Troupes, & souvent même se munir de canon.

Il ne faut jamais perdre de vûe cette régle, qu'il faut opposer à l'Ennemi la même arme dont il peut se servir dans l'attaque ; or si le Fourrage se fait dans un païs de plaine, comme il aura sans doute plus de Cavalerie que d'Infanterie, il faut marcher avec plus de Cavalerie, & n'avoir de l'Infanterie qu'autant qu'il en faut pour occuper les postes qui doivent être gardés ; la disposition sera toute différente dans un païs de montagnes, parce que la Cavalerie ne pouvant s'y mouvoir aisément, il faut que la Chaîne soit plus forte en Infanterie. En un mot le nombre & la qualité des

Troupes doivent être réglés, comme dans les convois, ſur l'éloignement ou la proximité de l'Ennemi, ſur l'étendue du terrein qu'on veut fourrager & ſur l'aſſiette du païs, & avoir égard avant d'aller reconnoître le fourrage (ainſi que l'obſerve M. le Maréchal de Puyſégur) au nombre des chevaux qu'on a à nourrir, au terrein plus ou moins fertile ſur lequel on veut envoyer fourrager; s'il eſt plus fertile, une étendue moins conſidérable ſuffit; s'il l'eſt moins, elle ſera plus grande; mais la Chaîne doit toujours lui être proportionnée.

Il faut, avant d'entreprendre un Fourrage, connoître le terrein ſur lequel on veut le faire; pour y parvenir le Général enverra la veille ou l'avant-veille l'Officier Général qui doit le commander, avec un Détachement pour reconnoître la ſituation du païs, les endroits où il placera les Troupes de Cavalerie & de Dragons, les poſtes que l'Infanterie doit occuper, le terrein néceſſaire pour les Fourrageurs, celui où il placera un Corps de réſerve, & les endroits en avant de la Chaîne néceſſaires à faire fouiller par ſes Huſſards. Après avoir tout reconnu, l'Officier en viendra faire le rapport au Général, qui, ſur le compte qui lui ſera rendu, lui donnera les Troupes néceſſaires pour aſſurer le Fourrage & pour le faire tranquillement.

L'enceinte du Fourrage doit être proportionnée au nombre

nombre de Troupes qui doivent fourrager, ce qui dépend de la quantité de champs ensemencés & de l'épaisseur des grains. Outre la Cavalerie, les Dragons & l'Infanterie, il faut encore avoir des Hussards qui fouillent le païs en avant de la Chaîne : le nombre en est indéterminé ; il suffit qu'ils puissent garder tous les devants, & qu'il ne puisse rien paroître ni approcher sans que le Général en soit averti.

Les Troupes destinées à former la Chaîne du Fourrage, doivent partir au point du jour & le soir même de la veille, si le Fourrage doit se faire loin du Camp, ainsi que fit M. le Maréchal de Coigny pendant la Campagne de 1735. Ce Général voulant faire un Fourrage sous le canon de Mayence, les Troupes des Corps séparés de l'Armée, destinées pour la Chaîne, dont l'un étoit sous les ordres de M. le Comte de Belleisle, aujourd'hui Maréchal de France, l'autre sous les ordres de M. le Marquis de Dreux, partirent après la retraite, & au point du jour la Chaîne se trouva placée. Quand le Fourrage est moins éloigné, il suffit qu'elles partent au point du jour ; le Général qui les commande a tout le tems nécessaire pour établir sa Chaîne, surtout ayant reconnu deux jours avant le terrein & les postes à occuper. Il faut avoir attention que la Chaîne soit établie avant que les Fourrageurs arrivent, & que la découverte en avant ait

été faite par les Huſſards, premierement pour ne point faire attendre les Fourrageurs, ce qui fatigueroit beaucoup les chevaux; en ſecond lieu afin qu'aucun Cavalier ou Domeſtique ne paſſe la Chaîne, ce qui arriveroit ſans doute, s'il y avoit un vuide où l'on n'eût point encore placé de Troupes.

Il faut que toutes les Troupes ſoient placées de façon qu'elles puiſſent ſe voir, & que même les Vedettes qui ſont entre chaque Troupe pour empêcher les Fourrageurs de paſſer, puiſſent ſe parler. L'Infanterie doit être poſtée dans les chemins creux, dans les Villages, derriere des hayes, & avoir de la Cavalerie ou des Dragons pour appuyer ſes flancs & la ſoutenir. Si l'on trouve le moyen d'entremêler la Chaîne de ces Troupes, la diſpoſition n'en ſera que meilleure, pourvû cependant que l'Infanterie ſoit à couvert par quelques ravins, hayes ou buiſſons.

Il faut placer des Grenadiers, ſoutenus par de la Cavalerie & même par du canon, ſi l'on en a, ſur les côtés que l'Ennemi peut le plus facilement attaquer, ſoit à cauſe de la ſituation du païs, ſoit parce qu'il eſt plus près; il faut cependant prendre garde qu'en renforçant trop ces poſtes, on n'affoibliſſe la Chaîne dans quelqu'une de ſes parties. L'Ennemi qui veut attaquer un Fourrage, tâche de pénétrer par différens endroits; s'il ne formoit qu'une ſeule attaque, la Chaîne devien-

droit inutile, parce qu'il faudroit réunir toutes les Troupes dans le ſeul endroit qu'il peut attaquer ; mais comme il faut croire qu'il en formera pluſieurs, s'il agit en Homme de guerre, il faut être en force partout : la réſerve qui eſt au centre, portera un ſecours prompt & facile au moindre ſignal, dans les endroits attaqués.

Avant de placer la Chaîne, on enverra des Huſſards pour reconnoître & fouiller exactement, au moins trois quarts de lieuë ou une lieue en avant, les bois, les Villages, les ravins & généralement tout ce qui peut contenir des embuſcades. Pendant cette recherche, les Troupes deſtinées pour la Chaîne doivent être en bataille en avant du terrein qu'on veut fourrager, pour le couvrir & pour protéger les Huſſards s'ils étoient attaqués.

Lorſque la découverte ſera faite, on peut commencer à placer la Chaîne ; les Huſſards reſteront en avant juſqu'à la fin du Fourrage ; ils ſeront diſtribués par Troupes & marcheront autour de la Chaîne en ſe croiſant les uns les autres, s'arrêtant cependant de tems en tems & détachant quelques Huſſards pour patrouiller en avant d'eux.

Si les Huſſards ont connoiſſance de l'Ennemi, ſoit qu'il marche pour attaquer, ſoit qu'il ait formé quelques embuſcades, ils en enverront ſur le champ avertir

l'Officier Général commandant la Chaîne, qui aura attention, pour ne pas ſe faire chercher, d'indiquer l'endroit où il ſe tiendra ; ſa place doit être derriere la Chaîne, dans l'endroit le plus exposé & le plus en face de l'Ennemi ; il diſpoſera ſa défenſe ſelon le rapport qui lui aura été fait. Une embuſcade reconnue & des Troupes qui marchent pour venir attaquer, doivent toujours faire ſoupçonner qu'il peut très-bien y avoir d'autres embuſcades & d'autres Corps qui marchent pour former différentes attaques ; alors, bien loin de dégarnir la Chaîne dans quelques endroits, il faut la fortifier en y faiſant marcher, ſelon les circonſtances, ou toute la réſerve ou une partie.

Dans un terrein montagneux, l'Infanterie doit occuper les gorges & les hauteurs ; les gorges pour défendre à l'Ennemi l'entrée de la vallée ou de la plaine que l'on fourrage, les hauteurs afin que de-là elles puiſſent découvrir l'Ennemi de loin, pour l'empêcher de s'en emparer & de prendre en flanc les Troupes qui gardent les gorges. Dans ce cas il faut plus d'Infanterie que de Cavalerie ; il ne faut même avoir de cette derniere Troupe que ce qu'il faut pour ſoutenir l'Infanterie, pour lui ſervir d'appui en cas qu'elle ſoit attaquée, repouſſée & obligée de ſe retirer par un vallon ou une plaine ; ſi elle n'avoit point de Cavalerie pour appuyer ſes aîles, elle ſeroit en l'air & l'Ennemi

ſupérieur pourroit attaquer en même tems le front & les deux flancs ; au lieu qu'ayant de la Cavalerie, cet inconvénient eſt prévû, d'autant que cette Troupe pouvant agir facilement ſur ce terrein, elle peut être à l'Infanterie d'un très-grand ſecours.

Si le Fourrage ſe fait loin du Camp & près de l'Ennemi, l'Infanterie qui garde les gorges levera de la terre devant elle, ce qui eſt bientôt fait ; c'eſt alors qu'il faut avoir du canon pour en placer deux ou trois piéces à chaque gorge ; mais il ne faut jamais négliger d'occuper les hauteurs : c'eſt une régle générale & un principe dont il ne faut jamais s'écarter, quand on marche dans un païs de montagnes ou qu'on y exécute d'autres manœuvres de guerre, ſoit que l'Ennemi ſoit près, ſoit qu'il ſoit éloigné.

Si le Fourrage ſe fait dans un païs de plaine, il faut avoir beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie ; cependant l'Infanterie eſt abſolument néceſſaire pour garder les Villages, les ravins & autres endroits qui ne peuvent être que très-difficilement gardés par la Cavalerie. En un mot, comme il faut toujours proportionner le nombre de Troupes au terrein qu'on veut embraſſer, & ſe ſervir de l'Arme qui peut agir plus facilement dans le païs où ſe fait le Fourrage, & qu'on ſait d'ailleurs quelles ſeront les Troupes dont l'Ennemi ſe ſervira pour attaquer ; il faut lui oppoſer celles dont

on peut eſpérer la meilleure défenſe, ou mieux encore, le contraindre à ne ſe ſervir que de l'Arme qu'on veut lui oppoſer.

Si l'Ennemi forme une ou pluſieurs attaques, les petites Eſcortes de chaque Régiment ſe réuniront au premier ordre pour couvrir, autant qu'elles le pourront, les Fourrageurs qui doivent ſe raſſembler en même tems par Régiment dans le centre. Les Fourrageurs doivent toujours avoir avec eux leur mouſqueton ou leur ſabre ; & quoique réunis ils ne ſoient pas formidables contre des Troupes armées & équipées, ils ne laiſſent pas cependant quelquefois d'en impoſer.

Si en plaine, l'Ennemi n'ayant formé qu'une attaque, vient charger la Chaîne dans un ſeul point, les Troupes de Cavalerie & celles de Dragons, qui lui ſont oppoſées, marcheront à lui & ſoutiendront ſes efforts avec audace ; ſi elles ſont repouſſées, l'Infanterie qui aura reſté dans ſon poſte, les ſoutiendra ; les Huſſards qui étoient en avant, ſe réuniront & ſe placeront ſur les flancs des Troupes attaquées pour les couvrir, & pour pouvoir tourner l'Ennemi, & le charger par derriere & ſur ſes aîles : ſi l'on eſt certain qu'il ait réuni toutes ſes forces dans cette ſeule attaque, on peut alors faire venir des Troupes de la Chaîne, ſoit Cavalerie ou Infanterie, pour l'obliger plûtôt à ſe retirer ; s'il ſe retire, on pourra le faire ſuivre par

les Huſſards, ſoutenus de quelques Troupes de Cavalerie & de Dragons, juſqu'à ce que l'on ſoit bien aſſûré de ſa retraite, en obſervant de ne pas le ſuivre trop loin, de peur qu'il ne revienne ſur ces Troupes, qui, s'étant trop éloignées de la Chaîne, ne pourroient être aſſez promptement ſecourues. D'ailleurs le premier objet étant de faire & d'achever le Fourrage, on doit ſe contenter de ce ſuccès, ſans en rechercher un autre qui n'auroit aucun rapport avec la premiere deſtination des Troupes. Lorſque l'Ennemi ſe ſera retiré, l'Officier Général remettra la Chaîne & les Fourrageurs dans leur premiere poſition, ſans cependant rien négliger pour leur sûreté, ne devant point ſe confier ſur la retraite de l'Ennemi, qui peut revenir plus en force avec des Troupes fraîches; mais ſi l'Ennemi, au lieu d'être forcé à ſe retirer, pénétre la Chaîne, l'Officier Général, qui, au premier avis qui lui aura été donné que l'Ennemi marche pour l'attaquer, aura fait raſſembler dans le centre tous les Fourrageurs, les fera retirer en ordre, & les petites Eſcortes feront leur Arriere-garde ; dès qu'ils ſeront partis, il raſſemblera le plus promptement qu'il pourra toutes ſes Troupes, & s'oppoſera à l'Ennemi en couvrant la retraite des Fourrageurs, & en obſervant toujours de régler ſa diſpoſition ſur celle de l'Ennemi & ſur l'aſſiette du païs.

Si l'Ennemi forme pluſieurs attaques, les Fourrageurs

qui se seront rassemblés dans le centre, comme on l'a déja dit, doivent avoir ordre de prendre le chemin du Camp avec les petites Escortes qui en feront l'Arriere-garde; il leur sera cependant défendu d'y rentrer; mais comme on ne doit abandonner un Fourrage qu'à la derniere extrémité, il leur sera commandé, lorsqu'ils seront à un quart de lieue du Camp, de se ranger en bataille pour revenir l'achever au premier ordre. Si l'Ennemi est en force, si sa supériorité empêche d'espérer de pouvoir continuer le Fourrage, enfin s'il se fait trop loin du Camp pour que les Troupes de la Chaîne puissent espérer un prompt secours, l'Officier Général doit faire sa retraite avec toutes les dispositions dont un Homme de guerre est capable, & joindre ensemble la science, l'audace & la vigilance.

Si au contraire l'Ennemi est plus foible, ou même s'il est d'égale force, il ne faut point hésiter de le charger; l'Ennemi réglant lui-même l'attaque sur la défense, est obligé de se resserrer pour donner plus de consistance & de force à son attaque: ainsi les Troupes réunies le chargeront en tête; & si, avec le secours des Hussards qui étoient en avant, & qui feront les manœuvres dont on a parlé plus haut, l'Ennemi est obligé de se retirer, il faut le faire suivre, ainsi qu'on l'a dit, & alors faire revenir les Troupes pour achever le Fourrage.

Dans

Dans le cas d'une retraite forcée après avoir été battu, comme on est, pour ainsi dire, obligé de recevoir la loi des circonstances, & de n'agir que d'après les manœuvres de l'Ennemi, il faut tâcher de se retirer avec le plus d'ordre qu'on peut, faire marcher l'Infanterie dans le centre, en Colonnes ou en Bataille, selon la situation du terrein, la Cavalerie & les Dragons sur les aîles, les Hussards sur leurs flancs pour ne point embarrasser leurs manœuvres, pour leur servir d'appui, empêcher qu'ils ne soient tournés ou pris en flanc, & faire ensorte, par la disposition des Troupes & par le chemin qu'elles tiennent, que l'Ennemi ne puisse présenter plus de front que celui qu'on lui oppose. Quoiqu'on ne puisse sçavoir au juste les dispositions d'une attaque ou d'une retraite, parce qu'on est obligé de les changer à mesure que celles de l'Ennemi changent, ou que le terrein varie ; il faut du moins faire ensorte que chaque Arme se soutienne & puisse agir sans s'embarrasser. Il n'y a que des occasions aussi pressantes qui puissent faire abandonner un Fourrage, & c'est au moins une satisfaction d'avoir pû mettre les Fourrageurs & leurs chevaux en sûreté.

Mais si dans la retraite il arrivoit un secours de l'Armée, il faudroit alors charger l'Ennemi, quand même il seroit trop tard pour continuer le Fourrage ; & si l'on réussit à le faire reculer ou à le battre, il faut

le pourſuivre ſans relâche, & tâcher de lui ôter le deſir même de tenter une autre attaque ; alors pour profiter entierement de cet avantage, il paroît naturel qu'on doive laiſſer ſur le terrein qu'on a repris, un gros Détachement d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons & de Huſſards pour y paſſer la nuit ; le lendemain matin les Fourrageurs avec une Eſcorte ſuffiſante viendront enlever le Fourrage, & lorſque cette Eſcorte ſera parvenue en avant de l'enceinte, le Détachement qui aura paſſé la nuit, rentrera dans le Camp.

Il y a encore beaucoup d'autres précautions à prendre pour aſſûrer les Fourrages ; ſi la proximité de l'Ennemi les rend trop difficiles, il faut employer un plus grand nombre de Troupes pour former la Chaîne. Des Fourrages ſi conſidérables ne doivent point être ſi ſouvent réitérés, parce que la quantité de Troupes qu'il faut employer pour la Chaîne, fatigueroit l'Armée, & que l'éloignement harraſſeroit les chevaux, ſurtout au retour où ils ſont chargés.

Ces Fourrages ne ſont uſités que dans le cas où l'on veut ménager ceux qui ſont près du Camp, afin de les avoir dans la ſuite plus à portée. Comme on ne peut être aſſûré du tems qu'on reſtera campé au même endroit ; dans cette incertitude, M. de Montécuculli * exhorte de fourrager toujours aux lieux les

* *Liv. 1. ch. 4.*

plus éloignés, pour en venir peu-à-peu aux plus proches, parce que plus les Fourrages ſont ménagés avec économie, plus long-tems l'Armée peut reſter dans le même Camp, & moins elle eſt expoſée à faire des mouvemens inutiles & fatiguans ; de plus en fourrageant au loin, on enleve la ſubſiſtance à l'Ennemi, qui, ſouvent eſt obligé d'abandonner un poſte avantageux pour aller ſubſiſter ailleurs.

Il faut encore prendre garde que les Fourrageurs, en entrant dans l'enceinte, n'embraſſent plus de terrein qu'il n'en faut, & qu'ils ne gâtent plus de grains qu'ils n'en peuvent emporter, parce qu'on ſeroit obligé d'affoiblir la Chaîne en l'étendant, qu'on la rendroit par-là plus facile à être forcée, & que d'ailleurs on doit ménager les Fourrages. Les Capitaines commandans les petites eſcortes qui marchent à la tête de leur Régiment, doivent être chargés d'y prendre garde; ces Capitaines feront marcher leurs Troupes, autant qu'ils le pourront, dans les chemins ou terres labourées, juſqu'à ce qu'ils ſoient à l'endroit où ils doivent fourrager. Si toutes les terres ſont enſemencées, il faut mettre pied à terre dans l'endroit où ils auront fait alte ; les Cavaliers qui ſont munis de faulx, iront couper les grains ; les autres tiendront les chevaux, & lorſque le Fourrage ſera coupé, n'y ayant plus à craindre de le gâter, le Régiment remontera à cheval & ira

le prendre. Chaque place doit être marquée pour une Brigade ou pour un Régiment, & cette distribution doit être faite par les Officiers de l'Etat Major, avant que les Troupes n'arrivent.

L'Officier Général commandant la Chaîne, ne doit la rassembler que lorsqu'il ne restera plus de Fourrageurs dans l'enceinte; mais à mesure qu'ils se retirent, il peut la rétrécir pour lui donner plus de consistance; les Capitaines commandans les petites escortes, ne partiront qu'avec la permission du Général & lorsque leur Régiment aura fourragé; ils en feront l'Arriere-garde, & à leur arrivée au Camp, ils iront rendre compte du Fourrage au Brigadier & à leur Colonel.

Quand tous les Fourrageurs seront partis, l'Officier Général rassemblera toutes les Troupes de la Chaîne, formera une Arriere-garde, restera à la tête & fera marcher le reste sur le plus de front qu'il pourra; quelques Troupes de Hussards feront l'Arriere-garde du tout; mais éloignés pour ne pas embarrasser les Troupes de l'Arriere-garde, si elles étoient attaquées vivement & repoussées; le reste des Hussards sera sur les deux flancs de l'Arriere-garde, qui sera composée d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons; les Hussards qui font l'Arrriere-garde du tout, doivent avoir ordre, en cas qu'ils soient attaqués, de se retirer sur ceux qui couvrent les flancs de l'Arriere-garde, &

non ſur l'Infanterie qui la forme ; par cette diſpoſition, ſi le Général eſt attaqué dans ſa retraite, ſes Troupes pourront faire toutes les manœuvres néceſſaires, & ſe ſoutenir l'une l'autre ſans rien déranger dans l'ordre de leur marche.

Voyez la Planche dixiéme.

CHAPITRE IX.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au ſec.

SI les Fourrages au vert demandent beaucoup de détails & de connoiſſances, les Fourrages au ſec en exigent peut-être davantage : généralement tout ce qui regarde les Fourrages, ſoit au vert, ſoit au ſec, demande une attention particuliere dans le Général, & ainſi que dit M. le Chevalier Folard, * à la Guerre tout dépend du ſecret, de la diligence & de la connoiſſance exacte du païs.

* *Liv.* 3. *Chap.* 22. *Sect.* 2.

Les diſpoſitions pour la Chaîne d'un Fourrage au ſec, ne ſont pas les mêmes que pour un Fourrage au vert ; mais quoique les Fourrages au ſec embraſſent pour l'ordinaire moins de terrein, comme les Villages qu'on veut fourrager, peuvent être éloignés les uns des autres, on indiquera les moyens de donner

à la Chaîne une étendue proportionnée à ſa force, & de mettre en même tems les Fourrageurs en ſûreté.

Les diſpoſitions pour un Fourrage au ſec, changent encore ſuivant la nature du païs; mais que ce ſoit dans un païs de plaine ou de montagnes, il faut toujours que chaque Arme ſoit placée dans l'endroit où elle peut le plus facilement agir, que l'Infanterie garde les Villages, que la Cavalerie occupe la plaine en avant, & qu'elle ſoit placée de façon qu'elle puiſſe ſe retirer aiſément ſur l'Infanterie, & en être protégée.

Avant de faire fourrager, le Général doit marquer les Villages à l'Officier Général qui doit commander le Fourrage, & en regler la quantité ſur le nombre de Troupes qu'il veut faire fourrager. Il ſuivra les premieres diſpoſitions dont il eſt parlé au Chapitre précédent, par rapport au Fourrage au vert; ainſi il enverra l'Officier Général ſous les ordres duquel ſe doit faire le Fourrage, avec un Détachement pour reconnoître le terrein, les poſtes qui doivent être occupés par les Troupes de la Chaîne, les Villages qui doivent être fourragés, leur poſition, les Rivieres qui les couvrent ou traverſent, les ponts qu'il faut garder, l'éloignement d'un Village à l'autre, & la difficulté qu'il pourroit y avoir pour aſſurer leur communication. Après ces découvertes, il jugera facilement de la

quantité de Troupes qu'il lui faudra pour former la Chaîne & pour assurer les Fourrageurs, ensuite il fera venir les Baillis ou Bourgmestres de chaque Village, & s'informera d'eux de la quantité de Laboureurs qu'il y a, & combien ces Laboureurs ont de charrues; il verra par-là ce que chaque Laboureur peu recueillir de gerbes.

On peut compter pour chaque charrue environ trente arpens de terre, & suivant la fertilité ou la stérilité du terrein, chaque arpent produit de dix à quatorze douzaines de gerbes; ainsi l'on peut supputer ce que ce Laboureur qui a trois ou quatre charrues, peut avoir recueilli, & par cette évaluation on peut sçavoir au juste si la quantité de gerbes qu'on suppose dans chaque Village, suffit pour les Troupes qui doivent y venir.

On suppose que chaque arpent de terre rapporte douze douzaines de gerbes; un Laboureur qui auroit trois charrues, auroit recueilli douze mille neuf cens soixante gerbes. Or en comptant douze gerbes par trousse, chaque trousse du poids de six cens livres, les gerbes pésant ordinairement cinquante livres, on aura chez ce Laboureur de quoi faire cent quatre-vingt trousses; il est vrai qu'il faut distraire du nombre des gerbes que peut rapporter l'arpent, ce que le Laboureur ou le Maître du champ peuvent avoir conservé

ou consommé, soit pour leur usage journalier ou pour la semence.

C'est une attention très-essentielle à avoir, que de laisser au Laboureur assez de grains, non-seulement pour vivre, mais encore pour ensemencer ses terres, surtout si l'on prévoit que la Campagne prochaine peut se faire dans le même païs.

Comme cette façon de compter peut avoir ses inconvéniens, en ce qu'il y a des Villages qui font un commerce particulier de Fourrage & de grains, & que souvent les greniers & les granges peuvent se trouver épuisés, on peut encore supputer la quantité de gerbes ou de grains qui restent, par le nombre des habitans & des bestiaux qu'il y a à nourrir. La Méthode de M. le Maréchal de Puységur,* qui consiste à s'informer de la quantité de bestiaux à cornes & de chevaux, en déduisant les jours qu'ils vont pâturer, est très-bonne; mais elle exige un calcul embarrassant, parce qu'on ne peut jamais être certain du tems fixe que les bestiaux pâturent.

* Part. 1. Ch. 16. Art. 5.

Quand on sera à-peu-près assûré de la quantité du Fourrage, du terrein où l'on doit placer la Chaîne, & des postes que doit occuper l'Infanterie, le Général Commandant, après avoir pris une note de la quantité de Fourrage, emmenera avec lui un ou deux Baillis ou Bourgmestres du lieu, comme Otages pour la sûreté

reté des Fourrages, & il leur ordonnera d'avertir les Habitans que, s'ils détournent une ſeule gerbe ſur la totalité, il fera piller le Village, & après y fera mettre le feu : afin que les Païſans, ſur qui ces menaces ont ſouvent beaucoup d'effet, n'aillent cependant point informer l'Ennemi du Fourrage projetté, il faut laiſſer dans chaque Village quelques Troupes d'Infanterie, ſoutenues d'un Détachement de Huſſards, qui, par des patrouilles continuelles pendant la nuit au-dehors, arrêteront tous les allans & les venans qu'ils rencontreront. L'Infanterie fera une garde très-exacte au-dedans; elle ne laiſſera ſortir perſonne, empêchera qu'on ne ſonne les cloches, qu'on ne mette des Drapeaux au clocher, qu'on n'allume des feux, & généralement tout ce qui pourroit être un ſignal convenu avec l'Ennemi. Quand il aura fait ces diſpoſitions, il viendra rendre compte du tout au Général.

Le même Officier Général partira au point du jour qui aura été marqué pour le Fourrage, avec les Troupes deſtinées pour la Chaîne & des Officiers de l'Etat-Major. Quand il ſera arrivé à la vûe des Villages qui doivent être fourragés, il ne doit pas manquer de les faire reconnoître, quoique la veille il y ait laiſſé des Troupes. Quand tout ſera reconnu, il laiſſera les Villages derriere lui, marchera en avant & ſe rangera en bataille; enſuite il placera la Chaîne en ſe réglant ſur

la position du terrein & de chaque Village reconnu dès la veille ; ses Hussards iront à trois quarts de lieue ou une lieue en avant pour fouiller le païs ; pendant ce tems-là les Officiers de l'Etat-Major, instruits par l'Officier Général de la quantité de gerbes qu'il y a dans chaque Village, suivis des Baillis ou Bourgmestres, feront la distribution du Fourrage par Régiment ou par Brigade, & assigneront une grange à chacune ou une à deux, selon la quantité de gerbes qu'elle contient. Cette distribution faite, les Officiers de l'Etat-Major iront en faire le rapport au Général commandant le Fourrage.

Quant à la Chaîne, l'Infanterie occupera les Villages, les hayes ou les ravins qui se trouvent dans la Chaîne. La Cavalerie & les Dragons resteront dans la plaine en avant des Villages, mais à portée d'être soutenus & secourus par l'Infanterie. Il faut avoir attention de garder en réserve les Troupes qui peuvent plus facilement se porter où le besoin l'exigera ; cette réserve sera placée dans le centre, ou près de l'endroit le plus exposé ou le plus facile à attaquer.

Les Villages qu'on a marqués pour être fourragés n'étant pas tous sur une même ligne, ceux qui se trouvent être derriere, & couverts par d'autres Villages où il y a de l'Infanterie, & par la Chaîne de Cavalerie & de Dragons qui est en avant, n'ont besoin que

d'un petit nombre de Troupes, & ſi l'on y place un Détachement d'Infanterie, ce n'eſt que pour empêcher la maraude de la part des Cavaliers & des valets.

L'Eſcorte de chaque Régiment commandé par un Capitaine, doit reſter dans l'endroit où le Régiment fourrage, & avec le ſecours de l'Infanterie, empêcher le déſordre, & faire partir ceux qui auront chargé. Dès qu'un Régiment ſera parti, le Capitaine de la petite Eſcorte en rendra compte au Général qui commande le Fourrage ; il le ſuivra & en fera l'Arriere-garde.

Lorſque l'Officier Général aura appris par les Officiers Majors de l'Armée & par les Capitaines des petites Eſcortes qu'un Village eſt évacué, il pourra reſſerrer ſa Chaîne, & la rapprocher juſqu'à ce que tous les Fourrageurs ſoient partis; lorſqu'ils le ſeront, il raſſemblera ſes Troupes, détachera autant de pelotons d'Infanterie qu'il y a de Villages, ou mieux encore chaque Troupe d'Infanterie placée dans les Villages pendant le Fourrage, ne doit en ſortir qu'après une recherche très-exacte des traîneurs & des maraudeurs; l'on preſſera les traîneurs, l'on arrêtera & l'on punira ſévérement les autres en arrivant au Camp. Lorſque toutes les Troupes ſeront raſſemblées, & que tous ceux qui les commandent auront fait leur rapport, l'Officier Général fera rappeller ſes Huſſards, formera une Arriere-garde, comme dans le Chapitre précé-

dent, & marchera vers le Camp dans le même ordre & les mêmes dispositions que s'il devoit être attaqué.

Voyez la Planche onzième.

Il est une disposition plus sûre & plus prompte pour faire un Fourrage au sec ; c'est d'abord de prendre les précautions dont on a déja parlé, pour le Détachement commandé la veille ou l'avant-veille, pour les instructions qu'il faut prendre de la quantité de Fourrages, pour la situation du terrein, la position de la Chaîne & l'éloignement de l'Ennemi.

Si le Fourrage se fait loin du Camp, le Général commandant partira la veille à la retraite avec les Troupes destinées pour la Chaîne, des Officiers de l'Etat-Major, & les Majors ou Aides-Majors des Régimens qui doivent fourrager. Si le Fourrage n'est pas éloigné, il suffit qu'on parte au point du jour ; mais on doit toujours se souvenir qu'il ne faut point s'avancer au-delà des Villages sans les faire reconnoître, quoiqu'on y ait placé des Troupes la veille ; ces précautions sont toujours nécessaires, & dans aucun cas ne sont jamais inutiles : du reste on doit observer les autres précautions qu'on a indiquées pour la premiere maniere de fourrager.

Après ces premieres dispositions, sur la connoissance que le Général aura acquise la veille des Fourrages qu'il y a dans chaque Village, il en désignera un

pour une ou deux Brigades, plus ou moins ; ensuite il enverra des Officiers de l'Etat-Major dans chaque Village, avec les Majors ou Aides-Majors des Régimens, & il leur ordonnera de faire tirer des granges par les Païsans, tous les Fourrages qui y sont, & les mettre en un ou plusieurs tas hors du Village, derriere & non devant pour plus de sûreté ; chaque tas sera pour une Brigade. Si par la proximité des Villages on pouvoit rassembler tout le Fourrage qu'ils renferment en plusieurs monceaux dans le même champ, la disposition seroit encore meilleure ; parce que la Chaîne seroit plus réunie, occuperoit beaucoup moins de terrein, & seroit par conséquent plus en force, même avec moins de Troupes. Mais si par la situation du païs cela ne se peut point, la seconde méthode paroît la meilleure, c'est-à-dire, celle de faire mettre les Fourrages hors des Villages en autant de monceaux qu'il y a de Brigades, en observant, comme dans la premiere disposition, de faire occuper les hayes, ravins, avenues, &c. par l'Infanterie, la Cavalerie & les Dragons placés dans la plaine, : le Fourrage en est plutôt fait, il ne peut y avoir de confusion, l'on évite toute maraude ; & si l'on a connoissance de l'Ennemi, il est bien plus facile aux Fourrageurs de se rassembler que s'ils étoient dans les Villages. Il faut expressément défendre à tous Cavaliers & valets

d'entrer dans les Villages, ſous peine d'être punis comme maraudeurs, & l'on doit être très-exact à ſévir contre ceux qui manqueroient à l'ordre.

De quelque méthode qu'on ſe ſerve, ſoit qu'on laiſſe le Fourrage dans les granges, ſoit qu'on le faſſe mettre en tas hors des Villages, il faut que la diſtribution en ſoit faite avant que les Fourrageurs ſoient arrivés, & avoir une très-grande attention de ne les point faire attendre, ce qui fatigue plus les chevaux que la trouſſe qu'ils ont à porter, quoiqu'elle ſoit de ſix à ſept cens livres en comptant le Cavalier.

Si ce Fourrage ſe fait dans un païs de montagnes, la diſpoſition doit changer; dans les montagnes les Villages ſont ou dans les gorges, ou à l'entrée de quelques vallons, ou très-reſſerrés dans les vallées, ou appuyés à la montagne. Dans de certaines montagnes les Villages ſont plus fréquens que dans bien des plaines; dans ce cas le Fourrage ſera moins étendu; dans d'autres ils ſont plus rares & plus diſperſés, alors il le ſera davantage; dans l'une & l'autre poſition il faut avoir beaucoup d'Infanterie, parce qu'outre qu'il faut faire occuper par cette Troupe les Villages qu'on veut fourrager, il faut auſſi s'emparer des gorges qui y menent, des hauteurs & des chemins en avant qui donnent dans ces gorges. Dans les montagnes il n'eſt point néceſſaire d'avoir de la Cavalerie pour la Chaîne, à

moins qu'il n'y ait quelque plaine où elle puisse manœuvrer & protéger l'Infanterie, supposé qu'elle fût obligée de se retirer devant l'Infanterie ennemie. Il ne faut négliger aucune des précautions qu'on a indiquées plus haut ; si on peut suivre la derniere méthode qu'on a donnée, & que par des chariots on puisse transporter dans une vallée ou petite plaine le Fourrage de plusieurs Villages, & les partager en autant de monceaux qu'l y a de Brigades, il ne faudra tout au plus que deux ou trois heures pour faire enlever tout ce Fourrage, & même il ne sera plus nécessaire de garder les Villages déja fourragés, & qui sont dans les gorges, il suffira de garder avec de l'Infanterie l'entrée des gorges ou des défilés qui donnent dans cette plaine & les hauteurs qui la dominent.

Après que les Fourrageurs seront partis, le Général commandant ralliera ses Troupes & marchera vers le Camp en bon ordre, comme on l'a dit par rapport au Fourrage dans un païs de plaine. On ne sçauroit assez répéter qu'un Officier chargé de quelque Commission que ce puisse être, soit Convoi, Fourrage, Détachement ou autres manœuvres semblables, ne doit jamais se reposer sur l'éloignement de l'Ennemi ; mais qu'il doit toujours être sur ses gardes, comme s'il étoit à portée d'en être attaqué. C'est le moyen de réussir, ou de n'être que bien rarement

trompé dans ses projets. Cette exactitude de la part d'un Général à sçavoir saisir les occasions, à les prévoir, souvent même à les faire naître & à profiter des circonstances, marque un génie sublime & fait entiement son éloge. Elle est le soutien & l'aiguillon des Troupes, & la meilleure leçon pour les jeunes Officiers qui aspirent à la gloire, & qui desirent de s'instruire de leur profession.

CHAPITRE X.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine, coupé de Rivieres.

QUOIQUE les opérations & les manœuvres d'un Détachement exigent moins de détails que la marche d'une Armée, il est cependant nécessaire de parcourrir succinctement quelles sont les régles qu'on doit observer, & en quoi elles changent suivant le païs par lequel on conduit le Détachement.

Un Détachement est exposé à être attaqué dans sa marche, parce qu'on ne peut pas toujours être assuré que l'Ennemi n'en ait eu connoissance par ses espions, & qu'on ne peut sçavoir les forces qu'il lui opposera. Un Détachement a plusieurs destinations ; ou il est envoyé

envoyé pour porter un ſecours, pour garder une communication, pour empêcher l'Ennemi de fourrager trop près du Camp, pour l'empêcher d'établir des contributions, pour l'éloigner de l'Armée, ou enfin pour le chercher & le combattre; s'il eſt envoyé pour porter un ſecours, il doit, autant qu'il le pourra, éviter la rencontre de l'Ennemi, pour ne pas retarder ſa marche; ſi c'eſt pour garder une communication, il doit de même l'éviter, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu au poſte qu'il a ordre d'occuper; ſi ſa commiſſion eſt d'empêcher l'Ennemi de lever des contributions, de l'éloigner de l'Armée ou de le chercher pour le combattre, il doit faire toutes les perquiſitions poſſibles pour le trouver & le combattre, ſans cependant négliger les précautions néceſſaires & les plus sûres. Un Détachement riſque beaucoup moins dans un païs de plaine que dans les montagnes, parce que l'Ennemi ne peut s'embuſquer auſſi aiſément, & qu'il eſt plûtôt découvert.

Après que l'Officier commandant aura diſpoſé ſon Détachement, eu égard aux circonſtances, il formera des petites Troupes ou Partis, qui marcheront en avant, ſur les flancs & derriere pour faire une découverte exacte. Ces patrouilles multipliées, fouilleront tout le païs, & détacheront des Avant-coureurs, qui, ſans tenir aucun chemin, ne doivent cependant pas

perdre de vûe les Troupes dont ils ſont détachés, afin qu'ils puiſſent les joindre dès qu'ils auront reconnu l'Ennemi, & ſe réunir enſemble au gros du Détachement.

Les Avant-coureurs prendront langue dans tous les Villages & Hameaux qu'ils rencontreront, ils informeront de tout le Commandant de la Troupe dont ils ſont détachés, pour qu'il puiſſe en rendre compte à l'Officier qui commande le Détachement.

Avant de ſe mettre en marche, on formera une Avant-garde de Dragons, ſoutenue par l'Infanterie indépendamment des petites Troupes détachées. Le Détachement doit ſuivre à deux cens pas, pour être à portée de ſoutenir ſon Avant-garde, & afin qu'il ait du terrein & du tems pour ſe former : il faut encore une Arriere-garde, composée des mêmes Troupes, avec ordre, s'ils étoient attaqués, de ſe replier ſur l'Infanterie, & de ſe mettre ſur les flancs de droite & de gauche pour pouvoir prendre en flanc l'Ennemi, en même tems qu'il ſeroit attaqué en tête par l'Infanterie. Avec ces précautions, un Détachement peut s'avancer ſans craindre aucune ſurpriſe.

Si le Détachement eſt deſtiné à porter du ſecours, ou à s'emparer d'un poſte, il ne faut point le diviſer, excepté les Partis qu'il faut en détacher, pour fouiller le païs au loin. S'il eſt deſtiné à reconnoître le païs

& à en chasser l'Ennemi, & que le païs soit d'une grande étendue, il faut alors partager le Détachement pour fouiller avec plus d'exactitude ; dans cette occasion les Troupes doivent être assez nombreuses, pour que chaque Corps séparé puisse être assez en force, ou pour attaquer l'Ennemi ou pour se réunir, sans quoi elles risquent d'être entamées. Il faut donner aux Corps, lorsqu'ils se sépareront un point de réunion, afin qu'ils sachent où se rendre au jour marqué, & qu'ils puissent se retirer sur cet endroit désigné, au cas qu'ils soient attaqués par des forces très-supérieures. Si cette étendue est moins considérable, & que chaque Corps séparé puisse être en vûe l'un de l'autre, il faut en mettre un dans le centre un peu en arriere, comme en réserve pour soutenir ceux qui attaqueront, ou pour qu'ils puissent se retirer derriere, en cas qu'ils soient repoussés.

Si l'on trouve l'Ennemi, les dispositions qu'il fait, l'espece d'Arme qui compose son Détachement, le terrein qu'on occupe, décident l'ordre du combat. Si le Détachement Ennemi est d'Infanterie, il faut lui opposer la même Arme, & placer les Dragons à portée de pouvoir le prendre en flanc lors de l'attaque; si avec son Infanterie il a des Hussards, il faut faire la même disposition, & avoir en même tems une réserve, pour empêcher les Hussards de prendre le Déta-

chement par derriere. Cette réserve doit être d'Infanterie & formée en Colonne, dont la tête sera appuyée au centre de l'Infanterie qui est en bataille; par cette position le centre sera plus en force, les flancs & les derrieres du Détachement seront gardés; les Hussards n'oseront attaquer le Détachement par derriere, parce qu'ils essuyeroient tout le feu de la Colonne en réserve: l'ordonnance de ce Détachement en bataille, tel qu'on le propose, formera un T. Cette ordonnance est forte dans toutes ses parties, & n'empêche point le Détachement d'avancer ou de se retirer. Si l'on peut donner un appui à l'un des flancs, comme un ravin, un marais ou un ruisseau, il faut saisir cette position, afin que tous les Dragons protégent le flanc qui n'est point appuyé; mais si l'on ne peut avoir cet avantage, les Dragons y suppléeront en les partageant de droite & de gauche.

Si le Détachement n'est que de cinq à six cens hommes, il faut partager l'Infanterie par divisions, & se ranger en bataille, afin de pouvoir faire un feu continuel: on peut encore rester en Colonne; cette position est plus forte, soit qu'on veuille avancer ou se retirer. Quant à la Cavalerie ou aux Dragons, la distance doit être presqu'égale au front de la Troupe, c'est-à-dire, qu'il doit y avoir presqu'autant de vuide que de plein. Il faut très-peu de terrein de plus à la

Cavalerie qu'à l'Infanterie pour se mouvoir ; ces Troupes peuvent manœuvrer sur elles-mêmes ; il ne faut pas croire qu'il faille que la Cavalerie fasse de grands mouvemens : ils sont toujours défectueux devant l'Ennemi, & les plus courts qu'on pourra lui faire faire seront les meilleurs ; cependant on doit observer qu'elle doit garder ses intervalles, afin que la seconde ligne puisse marcher au secours de la premiere, & afin que la confusion ne se mette point dans chaque Troupe, ce qui arriveroit certainement dans une retraite où chaque ligne doit se retirer l'une après l'autre.

Ces intervalles sont aussi nécessaires à la Cavalerie lorsqu'elle veut attaquer, parce que si la premiere ligne est pliée, la seconde peut, en passant par le vuide qui est entre chaque Troupe, charger l'Ennemi & rallentir son ardeur. Ces intervalles ne sont pas moins nécessaires pour la retraite, parce que le but est de toujours marcher, & qu'on ne le peut, s'il ne reste la moitié des Troupes pour soutenir celles qui se retirent. Les manœuvres qu'on fait faire aux Troupes pour se retirer, sont différentes ; les uns font retirer les Troupes de Cavalerie en leur faisant faire la caracole ; les autres par un demi-tour à droite par homme ; d'autres par demi-Troupe ; d'autres enfin par quatre. La caracole a plusieurs inconvéniens : 1°. il

faut à la Troupe le double de terrein que celui qu'elle occupe ; 2°. le mouvement eſt très-grand, par conſéquent plus long à faire ; 3°. c'eſt un moment favorable à l'Ennemi pour l'attaquer, lorſqu'elle eſt à la moitié de ſon cercle, & par conſéquent qu'elle prête le flanc à l'Ennemi. 4°. Lorſque les Troupes font leur retraite par une caracole, celles de la ſeconde ligne doivent être néceſſairement derriere elles, & non vis-à-vis les intervalles ; ſans cela par la caracole que font les Troupes de la premiere ligne, elles ſe trouveroient néceſſairement vis-à-vis celles de la ſeconde ligne, ce qui mettroit certainement de la confuſion. 5°. Si par l'arrangement abſolument néceſſaire des Troupes, lorſqu'on ſe retire par une caracole, l'Ennemi preſſe vivement la premiere ligne, la ſeconde ne peut lui être d'aucune utilité, parce qu'elle eſt poſitivement derriere elle.

Le demi-tour à droite par homme, a auſſi de grands inconvéniens, & exige trois mouvemens. Le premier eſt de trois rangs, ſe mettre ſur ſix, ou de deux ſur quatre, parce qu'il faut néceſſairement *un Cavalier d'intervalle avance*, premier mouvement ; le ſecond eſt de faire le demi-tour à droite par homme ; le troiſiéme eſt de ſe mettre ſur trois rangs ou ſur deux : ſi lorſqu'on fait cette manœuvre, l'Ennemi vient charger l'Eſcadron, il faut néceſſairement faire les mêmes

mouvemens pour se remettre en face, ce qui prend un tems très-considérable, que certainement l'Ennemi ne donnera pas.

Il peut être bon de se retirer par demi-Compagnie, mais le mouvement est encore grand, & il faut à la Troupe la moitié de plus du terrein qu'elle occupe pour pouvoir faire cette manœuvre, & ce mouvement étant plus grand, il lui faut plus de tems pour le faire. On pense donc que le mouvement le plus simple & le plus court, est de faire retirer chaque Troupe par un demi-tour à droite par quatre; alors les Troupes de la seconde Ligne seront placées vis-à-vis des intervalles de la premiere, parce que chaque Troupe fait la manœuvre sur elle-même, que ce mouvement est fait dans une seconde, & que rien n'empêche la seconde Ligne de s'avancer pour protéger la retraite de la premiere Ligne; de cette façon la retraite se fait sans interruption & sans confusion.

C'est une Regle établie qu'il ne faut jamais compter à la Guerre, & il semble qu'en faisant faire le mouvement par quatre, on soit obligé de compter; mais il est aisé de faire voir que cela n'est point nécessaire: chaque Escadron ou Troupe est partagé par divisions de quatre Cavaliers avant de partir du Camp; le Cavalier se compte lui-même; quatre hommes n'en font qu'un; s'il y en a un, deux ou trois de tués, celui

qui reste fait la manœuvre, comme s'ils étoient quatre; si les quatre sont tués, la division n'existe plus, & il n'y a point de dérangement dans les autres.

Il n'en est pas de même de l'Infanterie; elle peut faire la manœuvre par homme, & c'est même la seule qu'elle doit faire lorsqu'elle se retire; cependant elle n'a pas besoin d'avoir des intervalles comme la Cavalerie, étant même sur deux Lignes, parce qu'elle peut se retirer par la protection de son feu, sans avoir besoin d'être soutenue de sa seconde Ligne; & si cette premiere Ligne étoit obligée de se retirer promptement par la vivacité de l'attaque de l'Ennemi, elle pourroit en se joignant à sa seconde Ligne, & formant alors un Corps pesant par sa profondeur, charger la bayonnette au bout du fusil, & culbutter l'Ennemi: en Détachement, l'Infanterie ne doit point avoir des intervalles, à moins que le Détachement ne soit de plusieurs Bataillons: il n'en est pas de même d'une Armée qui est en bataille; elle doit avoir des intervalles, quoique moins grands que ceux de la Cavalerie. Ces intervalles pour une Armée en bataille, ne sont établis qu'afin que, si les Bataillons de la premiere Ligne sont obligés de se retirer, ils puissent le faire sans confusion & sans se mêler; mais comme dans un Détachement les Troupes sont moins nombreuses, qu'elles embrassent par conséquent moins de terrein, il est

moins

moins à craindre que la confusion se mette dans les Troupes. Si le païs se rétrécit, il faut se former en Colonnes : on pense que c'est la disposition la plus forte, parce qu'elle est propre à tout païs, & que la retraite une fois commencée, il n'est plus besoin de donner de nouveaux ordres.

On verra dans le Chapitre XIIIe. de ce Livre, quelles sont les différentes dispositions qu'un Détachement peut faire dans une retraite ; mais quels que soient l'ordre & la disposition qu'on prenne en se retirant, il faut surtout éviter la multiplicité des commandemens ; les plus courts sont les meilleurs, pourvû qu'ils soient clairs. Si l'on les réitére ou qu'on les change, le Soldat s'étourdit, l'Officier s'embarrasse, & l'on n'exécute que lentement & sans ordre.

Si le Détachement est de trois ou quatre Bataillons, & d'Escadrons de Dragons à proportion, il ne faut plus compter par divisions, si ce n'est pour le feu qu'on peut encore partager par pelotons ; mais l'ordonnance doit être par Bataillon ou par demi-Bataillon, selon le païs où l'on est, alors il faut des intervalles ; mais l'on doit les régler sur les circonstances, ainsi que le nombre des Lignes sur lesquelles on doit marcher.

On doit régler le plus souvent la disposition pour l'attaque sur celle de l'Ennemi ; mais il seroit encore

mieux de tirer de l'ordonnance des Troupes & de la poſition du terrein tel avantage que l'Ennemi fût obligé de changer ſa diſpoſition, & l'aſſujettir à ſe régler ſur celle qu'on lui préſente.

Lorſqu'on eſt obligé de paſſer un pont, il faut ranger le Détachement en bataille, faire border à l'Infanterie la Riviere des deux côtés du pont, tandis que des Troupes de Dragons iront au-delà reconnoître & fouiller le pays : quand ils ſeront revenus le paſſage commencera par le centre; à meſure que les Troupes paſſeront, elles ſe mettront en bataille, & conſerveront l'ordre qu'elles avoient avant de le paſſer. Pendant la découverte des Dragons au-delà du pont, l'Arriere-garde fera face au païs parcouru, & elle ne paſſera le pont que lorſque le Détachement commencera à ſe mettre en marche. Pendant que les Troupes défileront ſur le pont, les Dragons qui ont été à la découverte, doivent reſter en avant & couvrir le Détachement. Après que tout ſera paſſé, on continuera la marche avec les mêmes précautions, & l'on changera la diſpoſition des Troupes ſelon la variété du païs; ſi l'on eſt obligé de revenir par le même chemin, il faut laiſſer de l'Infanterie au pont pour aſſûrer ſa retraite.

Voyez la Planche douziéme, Fig. Ire.

Si un Détachement ennemi s'oppoſe de l'autre

côté au paſſage des Troupes, & que l'ordre de l'Officier qui le commande ne ſoit pas poſitivement de paſſer outre, on doit ſe décider ſur la ſupériorité & ſur les forces de l'Ennemi, & alors tenter le paſſage ou ſe retirer. Si l'Ennemi a retranché le pont, il eſt inutile de l'attaquer, parce que ce paſſage, lui étant ſans doute important, il eſt en force ou à portée d'être promptement ſecouru ; il faudroit d'ailleurs pour l'attaquer, avoir du canon & des forces ſupérieures : or il n'eſt pas d'uſage de mener du canon avec ſoi, lorſqu'on ne marche que pour battre l'eſtrade, & pour éloigner les Partis ennemis de l'Armée. Si ce poſte eſt important pour l'Ennemi, le Général ne doit pas l'ignorer ; par conſéquent s'il avoit voulu le faire attaquer, il auroit donné à l'Officier commandant le Détachement, les troupes & les moyens néceſſaires pour l'y forcer ; mais ſi le pont n'eſt point retranché, tout indique qu'on peut tenter le paſſage ; c'eſt le haſard qui fait rencontrer de l'autre côté le Détachement ennemi ; ce n'eſt point un poſte de ſon Armée, & il n'eſt pas à portée d'en être ſecouru ; cependant on ne doit le tenter qu'autant que l'ordre du Général eſt de paſſer outre. Si l'Officier commandant eſt libre, il doit avoir égard aux obſtacles, & prendre garde de ne point ſacrifier ſes Troupes inutilement.

Si le paſſage eſt ordonné, & que l'Ennemi en ba-

taille de l'autre côté veuille le disputer, supposé qu'on n'ait point assez d'Infanterie, il faut faire mettre pied à terre à la moitié des Dragons, dont on conduira les chevaux derriere hors de la portée du fusil : les Troupes s'avanceront en formant une Colonne dans le centre de la largeur du pont. Les Dragons qui ont mis pied à terre, & des Piquets d'Infanterie formeront comme deux aîles qui seront appuyées à la Colonne : dans cet ordre on avancera jusqu'au bord de la Riviere en faisant un feu continuel. Dès que la tête de la Colonne sera proche du pont, les Grenadiers qui sont aux premiers rangs, fonceront sur l'Ennemi la Bayonnette au bout du fusil, protégés par le feu des Dragons & des Piquets qui sont sur les aîles. A mesure que la Colonne s'avancera, ceux qui auront passé le pont, feront feu des deux flancs. Dès que la tête de cette Colonne sera à cent pas, elle doublera les files, ce qui la rendra plus solide, lui donnera plus de front, & laissera plus de terrein au reste des Troupes pour passer. Les Dragons qui ont mis pied à terre, remonteront à cheval, & réunis à ceux qui tenoient leurs chevaux, passeront pour appuyer les flancs de l'Infanterie & pour la soutenir ; les Piquets qui bordoient la Riviere passeront les derniers, alors l'Infanterie réunie, protégée & gardée sur ses flancs par les Dragons, ou restera en Co-

lonne, si le terrein ne permet pas qu'elle présente un plus grand front, ou elle se déployera dans la plaine pour attaquer l'Ennemi en tête, pendant que les Dragons le prendront en flanc, ce qui doit décider sa défaite, surtout étant intimidé par l'audace & par la vivacité du passage.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si c'étoit des Hussards, même de la Cavalerie qui fussent de l'autre côté pour en défendre le passage, ils ne soutiendroient point l'approche de l'Infanterie, dont quelques Troupes placées sur le bord de la Riviere, les éloigneroient bientôt; alors le centre commenceroit à passer, & lorsque la moitié de l'Infanterie seroit de l'autre côté, les Dragons passeroient pour la soutenir, le reste suivroit, & chaque Troupe reprendroit sa place; dans ce passage il faut surtout éviter la confusion, & défendre (comme l'observe Sancta-Cruz *) à tout Officier ou Soldat d'entrer sur le pont avant sa Troupe. Les instructions qu'il donne dans les quatriéme & cinquiéme Chapitres, sur la maniere de jetter secrettement ou à la vûe de l'Ennemi, un pont sur une Riviere dont il garde le bord opposé, peuvent être d'une grande utilité pour un Détachement, quoiqu'il parle de la marche d'une Armée.

* *Chap 2. du Pass. des Rivieres.*

Avant de passer un pont ou un défilé, il faut toujours se mettre en bataille en deçà, jusqu'à ce que le

païs ſoit entierement découvert au-delà : c'eſt une légere fatigue pour les Troupes ; mais elle eſt une précaution néceſſaire pour la marche d'un Détachement qui n'en ſauroit trop prendre. Celui qui la néglige trahit la confiance du Général qui l'envoye, s'expoſe au danger d'être battu, & à la honte de l'être par ſa faute.

CHAPITRE XI.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Huſſards dans un païs de bois & de montagnes.

SI dans la marche d'une Armée les détails ſont plus multipliés que dans celle d'un Détachement, qui ne ſort que pour des événemens qu'on a prévûs, l'habileté d'un Officier ne paroît pas moins dans celle-ci, parce qu'étant moins en force, il a beſoin de plus de ruſes & de précautions.

Il eſt plus aiſé de conduire un Détachement d'Infanterie & de Huſſards dans un païs de montagnes & de bois, que dans un païs de plaine ; cependant, comme l'Ennemi a plus de facilité à s'embuſquer dans un païs couvert, on ne peut s'avancer que lentement & après des recherches très-exactes.

Les précautions qu'il faut prendre, ſont les mêmes que celles dont a parlé dans le Chapitre précédent,

du moins quant aux dispositions qu'il faut faire avant de se mettre en marche ; avec cette différence qu'au lieu de Dragons qu'on a supposés pour fouiller en avant, ce seront des Hussards : ces patrouilles ne doivent point être en force, parce qu'elles ne pourroient s'opposer dans des montagnes à de l'Infanterie qui les attaqueroit ; au lieu qu'étant par petites Troupes, elles peuvent se retirer légerement sur le gros du Détachement. Ces patrouilles doivent faire les perquisitions les plus exactes, tourner les montagnes autant qu'elles le pourront, ne point laisser de gorges, de sentiers sans les fouiller ; mais comme elles ne pourroient que très-difficilement parvenir sur la croupe des montagnes, que si l'on ne fouilloit que dans les gorges & si l'on négligeoit les hauteurs, la recherche seroit imparfaite, il faut détacher des Troupes d'Infanterie, non-seulement pour reconnoître & pour fouiller le païs, mais encore pour s'emparer des hauteurs, & pour les disputer à l'Ennemi.

Les Hussards qui formeront l'Arriere-garde, auront ordre, s'ils sont attaqués par de l'Infanterie, de se replier sur la leur, ainsi qu'on l'a dit des Dragons. S'ils sont attaqués par des Hussards, ils sont à Armes égales & doivent les charger ; mais afin qu'ils puissent plus aisément attaquer l'Ennemi avec avantage, il faut faire passer quelques pelotons d'Infanterie sur leurs

flancs. Quelqu'étroit que ſoit le terrein, on peut toujours y placer aſſez d'Infanterie, pour protéger par ſon feu les Huſſards qui ſont à l'Avant-garde & à l'Arriere-garde ; il n'eſt pas douteux que des Huſſards ne s'expoſeront point à eſſuyer le feu de l'Infanterie, ſurtout dans un païs où ils ne peuvent attaquer que d'un ſeul côté ; ainſi ce Détachement ne peut jamais être arrêté que par de l'Infanterie, encore faut-il qu'elle ſoit ſupérieure en force & qu'elle ſçache choiſir un terrein où elle puiſſe faire pluſieurs attaques en même tems.

On ne doit jamais ſe mettre en marche ſans avoir fait ſa diſpoſition pour l'attaque ou pour la défenſe, en cas qu'on ſoit attaqué, ſans avoir aſſuré ſes derrieres, ſuppoſé qu'on ſoit obligé de revenir par le mêmu chemin ; mais, autant qu'on le peut, il eſt toujours plus avantageux de prendre, en revenant, une route différente de celle qu'on a priſe en allant : il faut avoir attention dans la marche de faire obſerver à chaque Troupe l'ordre qui lui aura été donné.

Si l'on connoît exactement le païs, il eſt comme impoſſible de ne point marcher en ſûreté dans un païs de montagnes : comme l'on ſçait quels ſont les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour s'embuſquer ou pour attaquer, on peut prendre les meſures les plus juſtes ou pour ſe tenir ſur la défenſive, ou pour former

former ſoi-même une attaque : dans un chemin étroit l'on eſt aſſuré que l'Ennemi ne peut préſenter que le même front, & qu'il ne peut prendre le Détachement en flanc, ſurtout ſi l'on a eu le ſoin de s'emparer des hauteurs.

Cependant l'Officier qui commande le Détachement, ne doit jamais préſumer que l'Ennemi ignore ce qu'il connoît ; il doit même ſuppoſer qu'il a ſçu profiter avant lui de l'avantage du terrein, qu'il s'eſt mis à même d'attaquer quand il le voudra, qu'il a partagé ſes Troupes de façon qu'il puiſſe former l'attaque à ſon gré, & le charger en tête & en flanc ; pour prévenir cet inconvénient il doit toujours marcher comme s'il devoit être attaqué, ne laiſſer aucune gorge ni hauteur ſans les faire fouiller exactement par les Partis détachés, & lorſqu'ils en ſeront revenus, il doit laiſſer à l'entrée de chaque gorge une Troupe d'Infanterie, juſqu'à ce que le Détachement ſoit entierement paſſé, ainſi qu'on l'a dit au Chapitre ſeptiéme de l'eſcorte des Convois.

Il faut s'arrêter à l'entrée de toutes les petites plaines ou vallées qui ſe rencontrent dans la marche, & avant de paſſer outre, faire fouiller les ravins, les bois, les gorges, en un mot tout ce qui pourroit contenir des Troupes embuſquées. Le Détachement ſera en bataille pendant tout le tems que les patrouilles

feront à la découverte ; le terrein ou les endroits qu'on doit occuper pour ne pas être pris en flanc, ou pour n'être pas tourné, en décideront la dispofition.

Si l'on peut appuyer fes flancs à un ruiffeau, à quelque montagne ou à quelque ravin, il faut prendre cette pofition, en affurant furtout les derrieres; la découverte faite, on continuera de marcher, en obfervant les précautions dont on a parlé; fi l'on ne les néglige point, il eft difficile d'être furpris, ou du moins on eft en état de défenfe. Si l'on eft attaqué par de l'Infanterie, le Commandant du Détachement fe réglera fur la force de l'Ennemi, pour fe difpofer à l'attaque, à la défenfe ou à la retraite. C'eft moins du grand nombre des Troupes qu'il doit attendre le fuccès, que de la difpofition jufte dans l'ordre de bataille, de la confiance que les Soldats auront pour lui, du courage & de l'affurance qu'ils verront peints fur fon vifage, du coup d'œil prompt qu'ils reconnoîtront en lui, de fon habileté à profiter d'une fauffe manœuvre de l'Ennemi, de fa diligence à porter à propos les fecours néceffaires aux endroits attaqués ou affoiblis : ainfi fi l'Ennemi n'a que des forces égales ou très-peu fupérieures, on peut l'attaquer; mais fi l'Ennemi par trop de fupériorité ou par une pofition avantageufe, ne laiffe aucune efpérance de le battre,

ou qu'il y ait à riſquer d'être battu, il faut ſe retirer plûtôt que de haſarder un combat dont la ſuite pourroit être funeſte. Les Romains n'accordoient point les honneurs du triomphe à un Général, qui, quoique vainqueur, avoit reçu ou donné la bataille dans un poſte déſavantageux. Ce Peuple belliqueux & ſage, auſſi inſtruit des principes de l'Art militaire, que convaincu que le haſard peut avoir part au ſuccès, exigeoit du moins que ſes Généraux par de juſtes & bonnes diſpoſitions, ne dûſſent leur victoire qu'à leur ſcience, & non au caprice de la fortune. On fit un crime * à Sp. Servilius, d'avoir pourſuivi les Ennemis après une victoire complette, & d'avoir perdu dans cette pourſuite, qui marquoit plus de courage que de prudence, quelques Soldats Romains.

* *Denis d'Halicarn. Liv. 9.*

Quoiqu'on ſoit harcelé par des Huſſards dans un chemin creux, on peut toujours pourſuivre ſa marche, en faiſant la diſpoſition dont il a été parlé pour l'Avant-garde & l'Arriere-garde.

Si c'eſt dans une petite plaine ou dans une vallée, comme le Détachement ſe trouve plus réuni, & qu'il peut ſe ſervir de ſes Huſſards, l'Infanterie doit reſter en Colonne avec des petits Détachemens de Huſſards ſur les flancs, entremêlés de pelotons d'Infanterie: les Huſſards Ennemis n'oſeront certainement en approcher; mais comme il ſeroit à craindre que ces

Huſſards ne fuſſent l'Avant-garde d'un Détachement d'Infanterie qui ſeroit embuſqué, & qu'ils ne fuſſent venus que pour attirer le Détachement dans cette embuſcade, il faut alors agir avec toute ſorte de précautions ; & ſi le Commandant a ordre de conduire ſon Détachement au-delà, il doit faire charger les Huſſards Ennemis par les ſiens, ſoutenus de quelques Troupes d'Infanterie, & à meſure que l'Ennemi recule, avancer lentement & avec prudence : on ne peut point marcher dans un païs où l'on ne voit point devant ſoi, tel qu'un païs de montagnes ou de bois, avec autant de célérité que dans un païs de plaine ; ſi l'on n'a ordre que d'inquiéter l'Ennemi, & de l'empêcher de venir trop près de l'Armée, on doit agir différemment, &, autant qu'on le pourra, ne point montrer ſon Infanterie. S'il ſe trouve des endroits propres à l'embuſquer, non toute enſemble, mais en différens poſtes, il faut le faire & envoyer les Huſſards en pluſieurs Troupes pour fouiller le païs, avec ordre, s'ils rencontrent l'Ennemi, de tâcher de l'attirer ſur les Troupes embuſquées. Si l'Ennemi marche avec précaution, & qu'il découvre les embuſcades, on ne peut plus eſpérer de le battre en entier ; mais il faut le charger avec vigueur, & tirer le meilleur parti qu'on pourra de l'attaque faite de différens côtés, ce qui eſt d'autant plus facile que l'In-

fanterie étant dispersée dans plusieurs postes, elle ne peut point avoir été toute reconnue. Ce premier moment doit être avantageux pour les Troupes embusquées, surtout si elles chargent l'Ennemi avec vivacité; mais il ne faut point se laisser entraîner par trop d'ardeur, ni s'engager dans un païs qu'on n'a pas encore reconnu. Le but du Détachement n'étant que d'empêcher l'Ennemi d'approcher l'Armée, on y sera parvenu; & si l'on n'a pû tirer un plus grand avantage de sa vigilance, on a du moins rempli l'intention du Général. Si l'Ennemi suit avec trop d'ardeur les Hussards, & que son imprudence le fasse tomber dans l'embuscade, il faut tâcher de l'environner, profiter, autant qu'on le peut, de cet avantage, & se retirer promptement, mais avec ordre, après l'expédition.

La Guerre dans les montagnes demande plus de sagesse que dans la plaine, quoiqu'il en faille beaucoup dans l'un & dans l'autre païs; si dans le premier elle y trouve plus de ressources pour former des embuscades, elle a aussi plus de surprises à craindre; si le Général néglige les moindres précautions, il expose ses Troupes à chaque pas; il doit toujours savoir ce qui se passe devant lui, & s'il ne le peut par lui-même ou par ses Détachemens en avant, il doit former des conjectures qui équivalent. On ne fit jamais de crime à Fabius *Cunctator* d'aller lentement dans les mesures qu'il prenoit contre les Carthaginois.

CHAPITRE XII.

Marche d'un Détachement de Cavalerie & de Hussards dans un païs de plaine.

IL est surprenant que la plûpart de ceux qui ont écrit sur l'Art Militaire, ayent négligé de parler des évolutions de la Cavalerie, cette Arme étant cependant une des forces les plus puissantes d'une Armée : Végéce * nous dit seulement de quelle façon les premiers Romains enseignoient à leurs Cavaliers l'Art de voltiger ; aux qualités que Xénophon demande aux Coureurs en avant, on reconnoît plutôt nos Hussards que des Cavaliers.

* Liv. I. chap. 2.

Les Modernes ont regardé les manœuvres de l'Infanterie comme seules dignes de leur attention, c'est sur elle que roulent tous leurs préceptes, tandis qu'ils n'ont parlé que très-superficiellement de la Cavalerie. Celle-ci, à la vérité, ne peut point agir dans toute sorte de païs ; mais dans un païs de plaine elle peut faire la guerre seule. Elle assûre & protége les aîles de l'Infanterie qu'elle peut même attaquer.

Le sentiment de M. le Chevalier Folard, qui ne paroît pas faire grand cas de la Cavalerie, & qui pré-

tend même qu'elle ne ſert qu'à embarraſſer dans une Armée, ſeroit peut-être dangereux ; à moins qu'il n'ait voulu dire qu'une trop grande quantité de Cavalerie ſeroit trop diſpendieuſe, & qu'elle expoſeroit à de grands ſoins par la difficulté de trouver des Fourrages.

M. le Maréchal de Puyſégur eſt le ſeul de notre ſiécle qui ſe ſoit étendu ſur cette partie, encore n'a-t'il parlé que des manœuvres & des évolutions auxquelles il faut exercer la Cavalerie, & il a négligé de l'établir à la Guerre ou devant l'Ennemi. Ceux qui ont parlé le plus amplement de ce Corps, ſont le Chevalier Melzo & Georges Baſta, Comte du Saint-Empire, qui vivoit en 1576, ſous le régne de Rodolphe II ; ce ſont les ſeuls qu'on connoiſſe qui ayent établi la Cavalerie à la Guerre.

En général la Cavalerie eſt auſſi eſſentielle à une Armée que des armes à l'Infanterie ; tout conſiſte à ſçavoir la mettre en œuvre, & à s'en ſervir ſuivant les circonſtances. Pour en faire voir la néceſſité, & pour expoſer en quoi conſiſtent les manœuvres qu'elle peut faire à la Guerre, on fera marcher dans un païs de plaine un Détachement de Cavalerie & de Huſſards ; on détaillera le plus ſuccinctement & le plus clairement qu'il ſera poſſible, quelles manœuvres elle doit faire dans telles ou telles circonſtances.

Un Détachement de Cavalerie, qui marche dans un païs de plaine, doit, ainsi que les autres Détachemens dont on a parlé, avoir des Partis en avant, derriere & sur ses flancs, & des Avant-coureurs détachés de ces petits Corps pour fouiller exactement le païs. Ce Détachement doit marcher par Troupes, ce qui ne se décide que selon le terrein; il doit observer de garder ses distances, afin qu'elles puissent se mettre en bataille par un quart de conversion, & mieux encore par quatre, si le Détachement est attaqué sur un des flancs: s'il l'est en tête, la seconde Troupe joindra la premiere, & se placera à côté d'elle sur sa gauche; la troisiéme & la quatriéme en seconde ligne, vis-à-vis les intervalles de la premiere; la cinquiéme & la sixiéme, en marchant au trot, iront se mettre à la gauche des deux premieres Troupes qui forment la premiere ligne; la septiéme & la huitiéme joindront la troisiéme & la quatriéme en seconde, ainsi des autres; & dans très-peu de tems mille chevaux peuvent se mettre en bataille sans désordre & sans confusion, d'autant plus aisément que le Commandant doit être averti par ses Partis en avant, si l'Ennemi a formé quelqu'embuscade, ou s'il marche pour venir attaquer.

Ce Détachement peut encore se former en présentant un grand front à l'Ennemi; ce qu'il est nécessaire

de

de faire, lorsque l'Ennemi paroît assez près pour craindre d'en être attaqué sur le champ ; ainsi l'on formera d'abord la premiere ligne des quatre premieres Troupes ; les quatre dernieres en feront autant derriere pour former la seconde, en observant toujours la distance qu'il doit y avoir de la premiere à la seconde ligne, de même que l'intervalle d'une Troupe à une autre.

Voyez la Planche 13e. *Fig.* 1re.

On suppose que les Partis en avant ayant négligé de fouiller le païs, & par conséquent de le reconnoître, le Détachement soit surpris par l'Ennemi; alors les Troupes de Cavalerie feront le mouvement dont on a parlé, suivant qu'elles sont attaquées ou en tête ou en flanc. L'évolution sur le flanc est faite dans la minute, un à-droite, un à-gauche sont aussitôt exécutés que commandés ; comme le second mouvement, pour former les deux lignes en avant, ne peut être aussi prompt, il faut d'abord former la premiere ligne, & charger l'Ennemi avec audace, sans attendre la seconde qui sera bientôt formée.

Si le Détachement est attaqué par des Hussards, & si l'Officier qui le commande a ordre d'aller en avant pour porter un secours, ou d'aller reconnoître un fourrage, les Hussards ne doivent point être un obstacle pour la Cavalerie si elle est bien conduite : le

Commandant doit faire les dispositions suivantes, & agir selon ses ordres, sans avoir égard au plus ou moins de force de l'Ennemi.

S'il est attaqué en flanc, il fera le mouvement dont il a été parlé pour s'opposer à l'Ennemi; mais après avoir reconnu les Troupes qui l'attaquent, & leur nombre, il se remettra en marche par le même mouvement, & s'avancera en observant toujours de garder la distance nécessaire d'une Troupe à l'autre, avec ordre à chaque Commandant de Troupe, de faire marcher celle qu'il commande unie & serrée; mais avant de faire faire ce mouvement pour se mettre en marche, le Commandant détachera le Lieutenant ou le Cornette de chaque Troupe, avec une Section * qui s'avancera dix pas en avant de la Troupe dont elle est tirée; alors le mouvement se fera pour se remettre en marche, & chaque Section se trouvera garder le flanc de chaque Troupe dont elle est détachée; outre cette disposition, il partagera ses Hussards à l'Avant & à l'Arriere-garde, & en gardera quelques Troupes pour couvrir encore le flanc des Sections. Dans cette position il est assûré que le Détachement avancera toujours, & quoique les Hussards Ennemis le retardent peut-être dans sa marche, si chaque Commandant de Troupe a soin de la faire tenir bien unie & bien serrée, ils ne l'arrêteront jamais; mais si une

* Une Troupe est partagée en quatre parties égales, chacune desquelles s'appelle *Section*.

ſeule Troupe ſe dérange, & que l'Ennemi puiſſe y pénétrer, le Détachement court riſque d'être battu.

Voyez la Fig. 2e. de la même Planche.

Une Troupe battue donne aiſément l'épouvante aux autres ; le Cavalier ne raiſonne pas comme l'Officier ; rarement voit-il les ſuites & la fin des évolutions qu'on lui fait faire ; le Cavalier penſe, en voyant une Troupe battue, que ſon ſalut qui, dans ce moment critique, conſiſte à être bien uni, ne peut être que dans la fuite ; il ſe débande, n'écoute plus le commandement, & le Détachement, qui tout au plus auroit pû être retardé ſans être entamé, eſt perdu, parce que l'Ennemi le pénétre facilement.

Suppoſé qu'on ait ordre de continuer la route, il faut obſerver de ne point s'engager à la pourſuite de l'Ennemi lorſqu'il ſe retire ; on peut ſeulement détacher quelques Troupes de Huſſards, ſoutenus de deux ou trois de Cavalerie, pour être aſſuré de ſa retraite : les Huſſards ne le ſuivront tout au plus qu'une demi-lieue ou trois quarts de lieue, & les Troupes de Cavalerie qui les ſoutiennent, ne s'éloigneront pas du Détachement de plus d'un quart de lieue, ſurtout ſi le Détachement a été attaqué par des Huſſards, parce qu'il pourroit ſe faire qu'ils ne fuſſent venus que pour attirer quelques Troupes dans une embuſcade. Quand bien même on n'auroit point à craindre une

embuſcade, les Huſſards ne doivent jamais s'avancer au-delà du terme qu'on vient de marquer, de peur qu'ils ne ſoient coupés ſans eſpoir de ſecours.

Il y a encore une autre façon de ſe ranger en bataille, qui fait qu'on eſt plus raſſemblé, & par conſéquent plus en force; c'eſt de s'y mettre par le flanc ſur deux lignes, ce qui ſe fait ainſi qu'on va l'expliquer.

Chaque Commandant de Troupes (on en ſuppoſe huit, comme ci-deſſus) fera marcher par un ſeul commandement, à droit ou à gauche, ſelon le flanc qui eſt attaqué; le tout étant en bataille ſur une ſeule ligne pour en former deux, la premiere, la troiſiéme, la cinquiéme & la ſeptiéme, par un ſecond commandement, marcheront toutes en avant à la diſtance néceſſaire, & formeront la premiere ligne, les quatre autres reſteront pour former la ſeconde. Par cette manœuvre, non-ſeulement l'ordonnance eſt plus forte que ſur une ſeule ligne, mais encore les Troupes ſont plus raſſemblées. Si par la ſituation du païs il eſt facile d'entourer le Détachement, les Troupes ſe trouvant ſur deux Colonnes par un à-droite ou un à-gauche par Troupe ou par quatre, elles occupent beaucoup moins de terrein, elles ont en même tems celui qui leur eſt néceſſaire pour manœuvrer ſelon les circonſtances, ſont plus en force & peuvent plus ai-

ſément avancer ſi elles ont ordre de continuer leur route, ou enfin ſe retirer, ſi le projet pour lequel le Détachement a été envoyé, eſt exécuté.

Les deux Colonnes du Détachement, ſoit qu'il avance ſoit qu'il ſe retire, doivent avoir des ſections ſur les flancs de chaque Troupe, & des Huſſards ſur leurs flancs. L'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être placées vis-à-vis l'intervalle des deux Colonnes pour la couvrir. Si dans ce Détachement il n'y a point de Huſſards, il faut employer la Cavalerie à leur place & en faire le même uſage, pourvu qu'elle obſerve de ne ſe pas trop éloigner du Détachement, parce qu'elle ne pourroit ſe retirer auſſi promptement que les Huſſards & qu'elle ſeroit facilement coupée.

Voyez la Figure 3ᵉ. de la même Planche.

On doit obſerver qu'un Détachement de Cavalerie ſuivroit inutilement des Huſſards qui ne l'attendroient pas, qui le harceleroient, mais qui ne s'expoſeroient point à eſſuyer ſa charge. On doit ſe contenter de les ſuivre avec ordre, de tâcher de les faire retirer ; mais on ne doit point eſpérer de les battre.

La Cavalerie ne marche point comme les Huſſards ; cette premiere Troupe ne doit marcher que ſerrée & bien unie ; les Huſſards ſont employés à tout, tantôt enſemble & ſerrés, tantôt éparpillés & voltigeants, pourvû qu'ils ayent derriere un Corps qui les ſoutien-

ne, ſouvent même à pied lorſque les circonſtances l'exigent. Les Huſſards ont cet avantage ſur la Cavalerie, qu'ils ne riſquent jamais rien en l'attaquant, parce que s'ils ne peuvent la pénétrer, il leur eſt facile de ſe retirer ; au lieu que la Cavalerie riſque beaucoup, ſi elle ſe déſunit devant eux.

Si les ordres n'empêchent point le Détachement d'attaquer l'Ennemi dès qu'il le rencontre, ſi même il le bat, il doit tirer de la déroute de l'Ennemi tout le parti qu'il peut : c'eſt alors qu'il faut agir avec précaution : ſi la réſiſtance de l'Ennemi a été opiniâtre, il n'y a aucun riſque à le pourſuivre vivement ; mais s'il ne s'eſt défendu que foiblement, ſi après une légere attaque, il ſe bat en retraite, on doit s'en méfier & craindre que cette retraite ne ſoit ſimulée pour attirer le Détachement dans quelque embuſcade : cependant autant qu'on peut voir devant ſoi, il faut le charger ; mais avoir toujours attention de garder des Troupes en réſerve, afin que, s'il recevoit du ſecours, on ait des Troupes en ordre, pour recevoir & protéger celles qui ſont en avant, ſi elles étoient pliées ; car ſi le Commandant employe d'abord toutes ſes Troupes & qu'elles ſoient repouſſées, ſoit par l'Ennemi attaqué, ſoit par le ſecours qu'il reçoit, il ne peut plus eſpérer de le battre ; il eſt même preſque aſſuré qu'il ne fera ſa retraite qu'avec peine, & qu'il

évitera difficilement d'être battu ; au lieu que n'en employant qu'une partie, & laissant le reste derriere en bataille, quand même celles qui sont en avant seroient pliées, il peut espérer, au moyen des Troupes qui sont derriere en ordre, & qui n'ont point encore chargé, de changer la face du combat en donnant le tems à celles qui ont plié de se réunir, de se retirer en ordre derriere les Troupes qui étoient en réserve & de retourner à la charge.

L'ordre & les dispositions changent totalement, si ce Détachement en rencontre un d'Infanterie, où l'avantage est du côté de la Cavalerie plus agile dans un païs de plaine, à moins que l'Infanterie ne soit étayée par quelques hayes, ravins ou quelqu'autre appui où elle ne puisse se mettre à couvert, & de-là par un feu continuel empêcher la Cavalerie d'approcher d'elle ; mais si elle n'est point appuyée, & que la rencontre se fasse dans une plaine où rien n'empêche la Cavalerie de manœuvrer & de saisir tout l'avantage du terrein, le Détachement de Cavalerie doit charger l'Infanterie, à moins que celle-ci ne fût si supérieure en nombre, qu'il ne pût espérer sans témérité de la battre : cependant si le Commandant du Détachement de Cavalerie & de Hussards, remarquoit de l'irrésolution dans le Commandant ou dans les Officiers Ennemis, de l'embarras & de la lenteur dans les manœuvres ou

de la timidité dans les Troupes, il doit quoiqu'inférieur attaquer avec audace & célérité, ſans donner à l'Ennemi le tems de ſe raſſurer & de faire de nouvelles diſpoſitions.

Alors il mettra toute la Cavalerie ſur une ſeule ligne; il ſeroit inutile & même dangereux d'en faire deux, parce qu'il faut charger & occuper tout le front de l'Ennemi, & le flanc même, s'il eſt poſſible. Une ſeconde ligne n'ajouteroit rien à la force de la premiere, quand même elle la joindroit, n'y ayant point d'impulſion dans la Cavalerie, & la vivacité d'une attaque ne conſiſtant que dans la valeur du premier rang des Cavaliers, animés par la préſence de leurs Officiers qui y ſont entremêlés; les rangs qui ſont derriere, ſans donner à un Eſcadron plus de force pour l'attaque, lui donnent cependant plus de conſiſtance pour manœuvrer & pour éviter le flottement. On dit qu'une ſeconde ligne ſeroit inutile, parce que ſi la premiere eſt repouſſée, elle ne peut qu'augmenter le déſordre en tombant ſur la ſeconde ligne qu'elle entraîneroit néceſſairement avec elle dans ſa fuite, à moins que cette ſeconde ligne ne fût placée aſſez loin pour que la premiere ligne battue ait le tems de ſe remettre, de ſe reconnoître & de paſſer par les intervalles de la ſeconde ligne, pour tenter une ſeconde attaque. On penſe que de la Cavalerie attaquant de l'Infanterie,

c'eſt

c'eſt le premier inſtant qui décide du ſuccès, qu'elle doit employer toutes ſes forces, & par conſéquent la ſeconde ligne ne pouvant charger en même tems que la premiere, deviendroit inutile. Ce principe qui paroît juſte vis-à-vis de l'Infanterie, ſeroit faux vis-à-vis d'autre Cavalerie; de la Cavalerie contre d'autre Cavalerie doit toujours avoir des Troupes en réſerve & en ordre, parce que les Troupes qui ſeroient pliées & battues, ſeroient ſuivies de près, & qu'il en faut néceſſairement d'autres pour les ſoutenir & pour les protéger; au lieu que ſi cette Cavalerie a affaire à de l'Infanterie, elle s'en éloigne ou revient à la charge à meſure qu'elle trouve plus ou moins de facilité.

Lorſque la Cavalerie ſera ainſi rangée ſur une ligne, avec des intervalles moins grands que ceux qu'on lui donne ordinairement, pour donner plus de peſanteur à la charge, les Huſſards ſe rangeront à droite & à gauche en écharpe; on fera ſortir de chaque Troupe une ſection qui marchera quinze pas en avant ſur le flanc de la Troupe dont elle eſt détachée, avec ordre dès qu'elle ſera à quatre-vingt pas de l'Ennemi, de foncer ſur lui en Fourrageurs le ſabre à la main: ces ſections ſeront ſuivies de près par les Troupes qui marcheront d'abord au trot, enſuite au petit galop; & dès que les ſections ſeront à portée de donner le premier coup de ſabre, les Troupes ſuivront à toute bride,

mais ensemble, & chargeront l'Ennemi déja ébranlé par l'attaque vigoureuse des sections. Les Hussards qui sont à-droite & à-gauche, prendront en même tems l'Ennemi en flanc & par derriere, (attaque qui occupera une partie de l'Infanterie Ennemie, & qui par conséquent laissera encore moins de force au front qui est attaqué avec vigueur.) Il faut observer que cette attaque doit se faire sans feu, tant par la Cavalerie que par les Hussards, & avoir attention que les sections puissent se retirer par les intervalles des Troupes de Cavalerie, supposé qu'elles ne trouvent point jour à pénétrer : cette retraite des sections ne doit point empêcher le Corps des Troupes de continuer son attaque ; il aura même plus de facilité à pénétrer, l'Infanterie ayant jetté une partie de son feu.

Si l'Ennemi est plus foible, il faut l'attaquer, quelque résolution qu'il puisse marquer. La Cavalerie, lorsqu'elle veut attaquer de l'Infanterie, ne doit point hésiter ni la tâter ; mais elle doit faire ses dispositions de loin & tomber vivement sur l'Ennemi.

Ou l'Ennemi est rangé en bataille sur une ou sur deux lignes, ou il se forme en Colonne ; alors les dispositions pour l'attaque dont on a parlé plus haut, seront-elles inutiles ? Non, sans doute ; car le païs étant uni & sans aucun obstacle qui puisse empêcher

la Cavalerie de manœuvrer, elle peut attaquer celle des Colonnes qu'elle jugera à propos, & celle qu'elle attaque fur un flanc, eft obligée de préfenter le front; alors cette Infanterie fe trouve malgré elle dans la difpofition qu'on a déja fuppofée. Mais quelles manœuvres peut faire l'Infanterie pour fe retirer devant de la Cavalerie dans un païs de plaine ? Comme cette objection regarde le Chapitre des Retraites, on y renvoye le Lecteur : l'objet de ce Chapitre n'a été que de donner les moyens à la Cavalerie d'attaquer toute forte de Troupes dans un païs de plaine, en profitant de l'affiette du païs, des avantages qu'il lui donne, fans égard à la force & aux difpofitions de l'Ennemi.

Si le Détachement en rencontre un de Cavalerie de la même force, ou à-peu-près du même nombre, le fuccès dépend alors des bonnes manœuvres, des difpofitions bien prifes, du terrein dont on aura fçu s'emparer & de la fageffe des précautions, qui confiftent à éviter d'être pris par les flancs, à préfenter un front égal à celui de l'Ennemi, & même plus étendu, fi on le peut fans s'affoiblir, pour pouvoir l'attaquer en flanc & fur le front en même tems; fouvent le fuccès dépend de la promptitude avec laquelle on marche à l'Ennemi, de fçavoir éviter d'en être attaqué, d'être toujours le premier à donner le coup de

poitrail. Il est à présumer, & il est même démontré qu'entre deux puissances égales, celle qui frappe la premiere, doit faire reculer l'autre; bien plus si une puissance inférieure est la premiere à attaquer avec force, elle doit enfoncer celle qui est supérieure.

C'est ce qu'on vit au Combat de Leuze, donné en 1691, où vingt-deux Escadrons de l'Armée de M. le Maréchal de Luxembourg en battirent soixante & douze de celle de M. le Prince d'Orange. A la Bataille de Gouastalla, gagnée en 1734, quatorze Escadrons François, commandés par M. le Duc de Chatillon, battirent vingt-huit Escadrons Ennemis; & dans cette derniere Guerre au Combat de Saé en Bohême, cinq cens Carabiniers & deux Régimens de Dragons, qui ne formoient ensemble que deux Escadrons, enfoncerent & battirent quinze cens Cuirassiers de l'Empereur. La raison du succès est que les François furent les premiers à donner le choc du poitrail, & à agir de leur épée sans s'amuser à tirer ni à attendre l'Ennemi: or si un petit nombre de Troupes en a pû battre un si considérable, il est évident que le Détachement, supposé égal en force & en nombre à peu de chose près à celui qu'il rencontre, l'emportera s'il est le premier à donner le choc, & à se servir de son épée.

Les mesures prises, l'ordre donné, la disposition

des Troupes faite, c'eſt la célérité de l'attaque, l'audace & l'intrépidité qui déterminent le ſuccès : un Combat de Cavalerie doit être décidé dans la minute & ſans retour : dans l'Infanterie il eſt plus aiſé au Soldat de revenir au Combat, quand il a été plié, qu'à un Cavalier, parce que le premier ſe conduit lui-même; au lieu que le ſecond doit conduire ſon cheval, dont l'ardeur & l'épouvante ne le laiſſent pas toujours le maître; d'ailleurs des Troupes de Cavalerie battues par d'autres, en ſont vivement pourſuivies, & ne peuvent que très-difficilement ſe rallier, à moins qu'elles n'ayent derriere des Troupes en ordre pour arrêter l'impétuoſité de l'Ennemi; au lieu que de l'Infanterie n'eſt jamais ſuivie de ſi près par d'autre Infanterie, qu'elle ne puiſſe l'écarter par ſon feu; il eſt même rare qu'il n'y ait quelques Troupes qui ne faſſent ferme pendant que celles qui ont été enfoncées, peuvent ſe rallier : manœuvre plus difficile à la Cavalerie, parce que ſes évolutions, ſans embraſſer beaucoup plus de terrein, ſont cependant plus difficiles, que par conſéquent la confuſion doit être plus à craindre, & que très-ſouvent, ainſi qu'on l'a dit plus haut, le Cavalier n'eſt pas maître de ſon cheval. Il ne faut ſouvent qu'un cheval ombrageux ou peureux pour rompre une Troupe entiere. D'ailleurs ſi la premiere ligne eſt battue, comme elle ſera certainement ſuivie avec viva-

cité, il peut se faire que si cette premiere ligne n'a point attention de passer par les intervalles de la seconde, elle ne l'entraîne avec elle, & que cette seconde ligne, sans même avoir été attaquée, ne suive le torrent.

La Cavalerie ne peut se mouvoir aussi facilement que l'Infanterie, qui prend toutes les différentes formes qu'on veut lui donner, soit en Bataille, en Colonnes, en Bataillon quarré & autres ordonnances; ainsi elle peut se défendre, quoiqu'attaquée en tête, en flanc & par derriere. Une Colonne de Cavalerie n'a nulle force, ni sur ses flancs, ni en tête, encore moins par derriere. Un Escadron quarré est mauvais à tous égards; il ne peut se mouvoir, ni changer de disposition, sans donner jour à l'Ennemi à le pénétrer; il n'a aucune force par lui-même, surtout s'il est attaqué par les quatre angles; il ne peut avancer ni reculer comme un Bataillon quarré, & s'il est entouré par des forces supérieures, il n'a d'autre ressource que dans l'audace pour tâcher de percer les Troupes ennemies, & éviter au moins la honte de se rendre sans combattre. Si la Cavalerie se met dos à dos, les flancs ne seront point gardés. Dans ces occasions, il semble que le parti le plus court & le plus sage, est de se retirer le plus en ordre qu'il est possible, en observant les dispositions dont il est parlé dans ce Chapitre, au

ſujet de la Cavalerie & des Huſſards attaqués par les mêmes Troupes ; à cela près, que ce Détachement qui ne fait ſa retraite que par force, ſe mettra en bataille ſur deux lignes par Troupes, & non en Colonne, que les Sections ſeront ſur les flancs de chaque ligne, & des Huſſards ſur les flancs des Sections. L'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être de Huſſards pour éloigner l'Ennemi par leur feu, avec deux Troupes de Cavalerie pour les ſoutenir.

CHAPITRE XIII.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine coupé de Rivieres.

LA conduite d'un Détachement obligé de ſe retirer, ſuppoſe dans celui qui en eſt chargé, plus de talens & plus de connoiſſances que n'en exigent ſouvent des manœuvres qui, en apparence, ſont plus importantes. Il a non-ſeulement à éviter un Ennemi ſupérieur en force, mais encore à relever le courage abattu de ſes ſoldats, & à diſſiper leur frayeur. La retraite d'une Armée exige ſans doute de plus grandes lumiéres dans un Général, parce que plus le nombre qui ſe retire eſt conſidérable, & plus les Troupes

embrassent de terrein ; par conséquent ne pouvant voir d'un coup d'œil tous les mouvemens de l'Ennemi, afin de s'y opposer, il faut y remédier par une activité & une prévoyance sans bornes : un Officier au contraire, qui conduit un Détachement, a toutes ses Troupes réunies sous ses yeux ; il voit distinctement celles de l'Ennemi, & par conséquent il peut s'opposer plus aisément aux manœuvres qu'il fait ; cependant le petit nombre est un nouveau sujet de terreur pour le Soldat, aux yeux de qui la crainte augmente toujours le danger, & fait souvent disparoître les raisons qu'il a de se rassûrer.

Il semble que la Guerre soit plus difficile dans un païs de montagnes que dans un païs de plaine ; dans celui-ci rien n'embarrasse les manœuvres, où l'on n'y rencontre que de légers obstacles : tous les chemins sont ouverts à la retraite ; au lieu que la Guerre dans un païs de montagnes n'offre que des rochers à franchir, des torrens à passer, des hauteurs à occuper, enfin des obstacles partout à vaincre ; cependant ces mêmes obstacles sont, dans plusieurs occasions, des ressources salutaires qu'on seroit quelquefois heureux de rencontrer en plaine. Dans ce païs de montagnes on peut embusquer aisément de l'Infanterie ; & dans la retraite un Détachement peut, à l'aide de ces embuscades, espérer de se retirer en sûreté, & même d'y

attirer

attirer l'Ennemi, & de le battre s'il le ſuit avec trop de chaleur & ſans beaucoup de précaution.

Dans un païs de plaine toutes les Troupes ſont à découvert; l'Ennemi voit toujours devant lui; une manœuvre faite mal-à-propos, un mouvement qui n'eſt pas exécuté avec la préciſion néceſſaire, donnent jour à l'Ennemi pour pénétrer, parce que n'ayant en vûe que le Détachement qui ſe retire, & n'ayant point à craindre d'être attaqué par des Troupes embuſquées, comme dans un païs de montagnes, ſon attention à profiter des moindres avantages n'eſt diſtraite par rien; au lieu que dans un païs de montagnes ſa marche eſt interrompue par les ſinuoſités des rochers, par la fatigue des Troupes, & par la crainte continuelle de tomber dans quelques piéges.

La Guerre offenſive eſt moins difficile dans un païs de plaine que dans un païs de montagnes; mais dans ce dernier païs la Guerre défenſive peut avoir bien des reſſources, qu'elle ne peut trouver dans le premier. Une Armée qui eſt ſur la défenſive, ſoit parce qu'elle eſt moins nombreuſe que celle de l'Ennemi, ſoit parce qu'elle a eu quelque déſavantage, ou dans la Campagne précédente ou au commencement de celle qu'elle entreprend, en ſuppoſant la même capacité & les mêmes lumieres dans les Généraux, ſe ſoutiendra, & fera la Guerre dans un païs de monta-

gnes plus aisément que dans un païs de plaine ; parce que dans celui-ci on tire un très-grand avantage du nombre, pouvant faire agir toutes ses forces, ou au moins une grande partie ; au lieu que dans l'autre la ruse prévaut sur le nombre & souvent même sur la valeur ; ce n'est pas qu'on ne puisse employer l'adresse & la ruse en païs de plaine : la Guerre n'est autre chose que la valeur dirigée par l'Art ; mais il est plus difficile d'employer l'Art utilement, lorsque le moindre stratagême peut être découvert.

La retraite d'un Détachement en païs de plaine, n'est assûrée qu'autant qu'on a eu soin, en marchant, de garder ses derrieres, & de laisser des postes suffisans sur le chemin par lequel on prévoit que l'on sera obligé de repasser. En général, dans toutes les manœuvres il y a deux espéces de dispositions à observer ; la disposition intérieure & une autre qui est extérieure. La disposition intérieure consiste dans l'arrangement des Troupes pour l'escorte d'un Convoi, pour une Chaîne de fourrage, pour la marche d'un Détachement, pour le combat, la poursuite de l'Ennemi après le combat, & enfin pour la retraite. La disposition extérieure est pour les Détachemens en avant, sur les flancs & par derriere, en laissant des Troupes pour garder un pont, un défilé & les gorges par où il faut repasser.

L'assiette du terrein & la qualité de ses Troupes,

ſont les premieres choſes, que doit obſerver l'Officier qui commande le Détachement, qui ſe retire devant l'Ennemi ſupérieur. S'il a de l'Infanterie & des Dragons, il doit être prompt à profiter des avantages que le terrein peut lui offrir, à ſaiſir toutes les mauvaiſes manœuvres de l'Ennemi, & à en oppoſer de meilleures aux bonnes qu'il fera. Dans un païs de plaine on peut indifféremment marcher en Bataille ou en Colonne ; c'eſt à celui qui commande à choiſir laquelle des deux diſpoſitions eſt la plus favorable, & qui peut le mieux s'adapter au nombre de Troupes dont le Détachement eſt compoſé.

On ſuppoſe un Détachement de trois cens hommes d'Infanterie & de quatre cens Dragons : il ſemble que la poſition eſt bonne, en rangeant ces deux Troupes en bataille ſur deux lignes ; alors il faut partager l'Infanterie par diviſions avec des intervalles entre chacune, afin qu'elles puiſſent ſe retirer par échelons ; les Dragons ſeront placés ſur les aîles par Troupe en partageant les diviſions par vingt-cinq, il y en aura ſix en premiere ligne & autant en ſeconde ; les Dragons partagés par Troupe en formeront huit de cinquante chacune, dont quatre ſeront placées en premiere & ſeconde ligne de la droite, & les quatre autres à la gauche ; par cette diſpoſition le Détachement ſe retirera par échelons, c'eſt-à-dire, que les ſix diviſions

les plus près de l'Ennemi feront demi-tour à gauche par homme, pafferont dans les intervalles de celles qui font derriere elles, iront fe placer à cinquante ou foixante pas plus loin, & referont un demi-tour à droite pour faire face à l'Ennemi; dès qu'elles feront placées, celles de la feconde ligne en feront autant, en obfervant que la ligne qui refte & celle qui fe retire, doivent faire un feu continuel, jufqu'à ce que celle qui fe retire ait paffé les intervalles : pendant cette manœuvre de l'Infanterie, les Dragons de droite & de gauche de la premiere ligne, attendront que celle de l'Infanterie ait paffé les intervalles de la feconde, pour faire leur demi-tour à droite par quatre, & fe retirer; ainfi des autres, à mefure que l'Infanterie fe retirera.

On peut encore difpofer différemment ce Détachement, quoique rangé en bataille; c'eft en mettant l'Infanterie fur une feule ligne fur trois de hauteur; fi elle étoit fur quatre, le dernier rang ne pourroit que très-difficilement faire feu, furtout pendant la retraite où la manœuvre doit être prompte, & le feu vif & continuel; au lieu qu'étant fur trois, le feu eft plus aifé à faire, fans même que lepremier rang foit obligé de mettre genouil à terre; ce qu'il faut toujours éviter devant l'Ennemi, parce qu'on ne peut pas être affûré que le Soldat fe releve après avoir tiré.

L'Infanterie doit être partagée par divisions ; mais elle doit être unie, c'est-à-dire, sans intervalles ; les Dragons doivent être placés sur les flancs de droite & de gauche sur deux lignes ; partie couvrira les flancs de l'Infanterie, & le reste sera en avant un peu plus loin pour former une réserve, & empêcher les Hussards ou Dragons ennemis, de prendre le Détachement qui se retire par derriere. Dans cette position, l'Infanterie se retirera au petit pas en faisant le feu de pelotons. Les Troupes en bataille doivent toujours marcher, & les divisions qui doivent tirer, faire demi-tour à droite, par homme, tirer & se remettre par un demi-tour à gauche, dès qu'ils auront tiré ; d'autres divisions leur succéderont, & de cette façon toutes les Troupes feront feu l'une après l'autre, sans que leur marche soit retardée. Chaque division qui a tiré, doit charger ses armes en marchant, & elles doivent être chargées avant que les divisions ayent joint le corps de bataille qui marche toujours. Les Dragons doivent se retirer à mesure que l'Infanterie marche, & pendant qu'une Troupe fait face à l'Ennemi, l'autre se retire en observant toujours de couvrir le flanc de l'Infanterie. Ceux qui sont en réserve doivent marcher en avant du Détachement, & avoir attention d'empêcher l'Ennemi de le tourner.

Cette disposition paroît meilleure que la premiere, en ce que les Troupes sont plus réunies, qu'elles sont

plus en force & qu'elles présentent un plus grand front ; elles peuvent mieux soutenir une attaque vive ; elles marchent toujours, le feu est plus considérable & plus continuel, & il y a une réserve pour se porter partout où l'on pourroit en avoir besoin, (avantage qui ne se trouve point dans la premiere disposition, où toutes les Troupes, se retirant par échelons, ne peuvent être que sur deux lignes ;) ainsi divisées elles ne peuvent avoir autant de force, & le feu ne peut être aussi vif, parce que la ligne qui se retire dès qu'elle a passé les intervalles, ne peut plus tirer, & l'Ennemi n'a plus à combattre que la moitié du Détachement.

On n'a parlé plus haut de la disposition que l'on condamne ici, qu'afin de mieux faire voir en quoi elle est défectueuse, & afin qu'on ne s'en serve que lorsqu'on n'en pourra faire de meilleure par les obstacles que le terrein pourroit présenter ; on ne pourroit la faire que lorsque huit ou dix Bataillons se retirent ; mais dans cette occasion la Colonne est la meilleure de toutes.

Si le Détachement est plus fort en Infanterie, & qu'il puisse former une Colonne solide ou même deux, cette disposition est excellente ; mais il faut que les flancs soient gardés par des pelotons d'Infanterie entremêlés de Troupes de Dragons : ce que la Colonne a d'avantageux, c'est qu'elle peut être adaptée à tous les païs & à tous les terreins, qu'elle est en force dans

toutes ses parties, & qu'elle peut facilement marcher sans donner jour à l'Ennemi pour y pénétrer, (avantage que n'ont point ni l'ordonnance sur une ligne ou sur deux, ni le Bataillon quarré:) l'un & l'autre sont nécessairement obligés de se rompre selon la situation du païs; or le moindre mouvement pour changer de position fait devant l'Ennemi, est très-dangereux, surtout quand on est suivi vivement; au lieu qu'une Colonne qui est sur seize de front ou davantage, peut facilement se prolonger & se mettre sur huit, lorsque le terrein se retrécit. Si l'Ennemi se divise pour entourer la Colonne, les pelotons d'Infanterie, joints aux Troupes de Dragons qu'on met sur les flancs, peuvent les uns charger le sabre à la main, & les autres la bayonnette au bout du fusil, ce qui ne seroit point en force. Si l'Ennemi attaque l'Arriere-garde, qui doit être séparée de cinquante pas du Détachement, elle ne peut avoir attention qu'à repousser les Troupes qui l'attaquent par derriere, parce que ses flancs sont gardés par des pelotons d'Infanterie auxquels on peut en joindre d'autres si le cas l'exige.

S'il y a deux Colonnes, l'Avant-garde & l'Arriere garde masqueront l'intervalle qui est entr'elles deux, alors les pelotons & les Troupes de Dragons seront placés sur les flancs exposés, & non entre les deux Colonnes où ils seroient inutiles. Ces Troupes qui

couvrent les flancs, obſerveront la marche des Colonnes pour ſe retirer en même tems. Par cette diſpoſition le feu n'en ſera que plus vif, parce que l'Arriere-garde ne maſquant que l'intervalle des deux Colonnes, elle ne les empêche point de tirer, qu'elle en eſt protégée, que l'Ennemi ne peut la prendre par ſes flancs, & que le front de défenſe eſt plus conſidérable.

Si l'on trouve un ruiſſeau, un ravin ou autres avantages ſemblables, auxquels on puiſſe appuyer un flanc, ſoit qu'on ſe retire en bataille ou en Colonne, il faut en profiter & renforcer le flanc qui eſt en l'air, de l'Infanterie & des Dragons qui le couvroient.

Si le Détachement qui ſe retire par échelons ou enſemble ſur une ſeule ligne, a un pont à paſſer, l'Officier qui le commande y aura ſans doute laiſſé un poſte pour le garder; ainſi en étant maître, il doit faire la manœuvre que M. le Maréchal de Saxe appelloit le Chapelet, c'eſt-à-dire, que les deux premieres Troupes de Dragons de droite & de gauche marcheront par les intervalles de la ſeconde ligne, paſſeront le pont, mettront pied à terre & borderont la Riviere des deux côtés du pont; les ſecondes les ſuivront, & ainſi des autres de la ſeconde ligne. Lorſque les Dragons ſeront paſſés, la premiere diviſion de la droite de

de la premiere ligne & la ſixiéme feront la même manœuvre, & iront joindre les Dragons qui bordent la Riviere, la ſeconde & la cinquiéme en feront autant, de même que la troiſiéme & la quatriéme. Quand la premiere ligne ſera paſſée, la ſeconde qui formoit ſix diviſions, ne formera plus que trois Troupes, afin qu'en raccourciſſant leur front, elles ne maſquent pas l'Infanterie & les Dragons qui ſont de l'autre côté du pont, qui doivent les protéger dans leur retraite par un feu continuel. Ces trois Troupes ſe rapprocheront du pont, afin que, ſoutenues du feu de celles qui ſont déja paſſées, l'Ennemi ne puiſſe les attaquer en flanc. Dans cette poſition, la premiere en faiſant demi-tour à gauche par homme, marchera vers le pont & le paſſera, la troiſiéme enſuite. Dès qu'elles ſeront au-delà, la derniere ſe rapprochera encore plus près du pont & le paſſera par diviſion, toujours protégée par le feu des Troupes qui ont déja paſſé. L'Ennemi voyant le Détachement au-delà, à la derniere diviſion près qui s'eſt approchée du pont & qu'il maſque, ayant derriere elle des Grenadiers en Colonne qui la ſoutiennent, n'expoſera pas ſes Troupes au feu de l'Infanterie qui bordent la Riviere, ne pouvant plus eſpérer de l'entamer. Il faut reſter dans cette poſition juſqu'à ce que l'Ennemi ſe retire, & faire ceſſer le feu, à moins qu'il ne s'approche de trop près. S'il ſe déter-

mine à la retraite, dès qu'il est à une certaine distance, il faut faire rompre le pont s'il est de bois, s'il est de pierre, il faut attendre que l'Ennemi soit assez éloigné pour être sûr de sa retraite, & qu'il ne puisse plus joindre le Détachement : alors on fera passer deux ou trois Troupes de Dragons pour l'observer ; lorsqu'on n'aura plus à craindre le retour de l'Ennemi, les Dragons reviendront, & le Détachement se mettra en marche & retournera vers le Camp. Ces deux ou trois Troupes de Dragons doivent rester au moins un quart d'heure en bataille près du pont, pour observer si l'Ennemi ne revient pas ; pendant ce tems le Détachement marche & gagne assez de terrein pour ne pouvoir plus être joint par l'Ennemi. Ces Dragons qui auront resté au pont, rejoindront le Détachement après le tems marqué, & en feront l'Arriere-garde. Si ce Détachement au lieu de se retirer par échelons, marche sur une seule ligne, il doit observer les mêmes dispositions, & passer le pont dans le même ordre qu'il est marqué ci-dessus.

Voyez la Planche quatorziéme, Fig. 1re.

S'il se retire en Colonne, les Dragons passeront aussi les premiers, mettront pied à terre & borderont la Riviere ; les têtes des Colonnes s'avanceront ensuite jusqu'au pont, en laissant la distance nécessaire aux rangs qui auront fait feu pour y passer ; s'il y a deux

Colonnes, elles ſe joindront, & n'en formeront plus qu'une pour être plus en force; la tête de la Colonne juſqu'au tiers paſſera & ira joindre les Dragons à pied qui ſont de droite & de gauche du pont; pendant ce tems l'Arriere-garde, ſoutenue de Piquets, fera un fèu continuel. Dès qu'il ſera paſſé aſſez d'Infanterie pour protéger les flancs de la Colonne, l'Arriere-garde ſe partagera en deux, & ſe mettra ſur les deux flancs de la Colonne. Alors les trois derniers rangs de cette Colonne feront feu, & après ſe retireront en ſe partageant en deux, les uns à droite, les autres à gauche, & iront paſſer le pont en longeant la Colonne; l'Arriere-garde compoſée de quatre Troupes, dont deux de Grenadiers & deux de Piquets ſe retireront les unes après les autres, à meſure que la Colonne ſe raccourcira; lorſque toutes les Troupes de la Colonne ſeront paſſées, les Grenadiers & les Piquets ſe réuniront, les deux Piquets paſſeront l'un après l'autre & enſuite les Grenadiers; quand toutes les Troupes ſeront paſſées, le Commandant obſervera les manœuvres dont il a été parlé plus haut.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si un Détachement d'Infanterie ſe retire dans une plaine, devant de la Cavalerie qui lui ſoit très-ſupérieure, les diſpoſitions changent; la Cavalerie a un très-grand avantage dans un païs où rien ne l'empêche

de manœuvrer, & où l'Infanterie n'a pas un buiſſon pour ſe mettre à couvert. Dans ces occaſions c'eſt l'ordonnance forte & juſte que l'on donne à l'Infanterie, qui peut lui promettre de ſe retirer devant de la Cavalerie valeureuſe & bien conduite.

On ſuppoſe cinq cens hommes d'Infanterie qui veulent ſe retirer devant mille chevaux. Cette Infanterie pourroit ſe retirer en Bataillon quarré, ayant des Grenadiers aux quatres angles en dehors ; ces Grenadiers ne doivent jamais tirer, à moins que la Cavalerie ne s'approche ſi près d'eux qu'ils courroient riſque d'être culbutés, s'ils ne l'éloignoient par leur feu. Le feu de ce Bataillon quarré doit être ménagé, & l'on doit avoir grande attention de ne tirer que par pelotons, & lorſque la Cavalerie ſera à trente pas ; ſi on laiſſoit approcher l'Ennemi plus près, le Soldat qui ne raiſonne point comme l'Officier, qui ſouvent eſt plus épouvanté du cheval que du Cavalier, ſans ſonger à préſenter ſa bayonnette & à tirer juſte, reculeroit & feroit par conſéquent un jour dans le Bataillon, par où des Cavaliers déterminés pourroient entrer ; au lieu qu'à trente pas, il n'eſt pas encore aſſez proche pour que le Soldat en ſoit intimidé, & il eſt à la diſtance néceſſaire pour que le feu faſſe l'effet qu'on doit en attendre. Mais on ſuppoſe pour un moment que le Soldat ne ſoit point effrayé de cette maſſe

de Cavalerie qui vient fondre ſur lui, & qu'il l'attende à la longueur de la bayonnette, pour faire un feu plus sûr, & pour enfoncer en même tems ſa bayonnette dans le poitrail du cheval ; le mouvement d'un cheval tué étant de tomber en avant, celui d'un autre qui n'eſt que bleſſé, de pouſſer ſur celui qui le frappe, le Soldat ſera néceſſairement obligé de reculer pour faire place à ce cheval tué ou bleſſé ; or s'il entre un ſeul cheval dans les rangs mort ou en vie, le Bataillon eſt percé ; c'eſt pour cette raiſon qu'on dit qu'il ne faut tirer que lorſque l'Ennemi ſera à trente pas, le feu ſera dans toute ſa force, & les chevaux tués ou bleſſés ne ſeront pas à portée de rompre le Bataillon ; de plus comme le feu ne doit ſe faire que par diviſions, s'il y avoit encore quelques Troupes de Cavalerie qui n'euſſent point été rompues, & qui vouluſſent continuer la charge, elles trouveroient partout du feu, qui probablement les contraindroit de s'éloigner en déſordre du Bataillon. On doit cependant toujours préférer la Colonne au Bataillon quarré, par les raiſons qu'on a dites ci-deſſus : cinq cens hommes d'Infanterie forment une Colonne ſuffiſante pour ſe retirer & pour que le feu ſoit continuel.

Lorſque le Détachement eſt plus fort en Infanterie, & que l'Ennemi eſt ſupérieur à proportion, il vaut

mieux ſe retirer en Colonne, parce que la Colonne étant pleine, elle forme un Corps qui ne peut agir qu'enſemble, & dont toutes les manœuvres ſont uniformes ; avantage qui ne ſe trouve point dans le Bataillon quarré : comme le centre eſt vuide, un côté du quarré peut marcher plus vîte ou moins lentement que les trois autres, ce qui fait un jour à deux des angles, quoiqu'ils ſoient gardés par des Grenadiers.

On ſuppoſe un Détachement de 1200 hommes d'Infanterie, attaquée par 2000 Chevaux ; cette Infanterie ſe retire par un païs de plaine ; on penſe qu'elle doit ſe former en Colonne. Cette Colonne aura ſeize hommes de front ſur ſoixante & deux de profondeur ; les deux cens huit Soldats qui reſtent, qu'on ſuppoſe être des Grenadiers, ſeront partagés en quatre parties ; deux appuyeront les deux flancs de la tête, les deux autres les deux de l'Arriere-garde. Dans cette poſition on penſe que cette Infanterie peut ſe retirer facilement. Si l'Ennemi attaque d'un ſeul côté, en exécutant le feu qu'on a indiqué plus haut, il eſt certain qu'il perdra beaucoup de monde avant que de pouvoir approcher de la Colonne. De plus la profondeur de la Colonne occupant beaucoup moins de terrein que la Cavalerie ennemie n'en embraſſe, à moins qu'elle ne ſe mette ſur quatre ou cinq lignes, l'Infanterie ne peut jamais avoir affaire qu'à la premiere ligne,

celles qui ſont derriere ne pouvant ajouter à la peſanteur de la charge, parce que dans la Cavalerie il n'y a ni ne peut y avoir d'impulſion ; celle qui peut y être n'eſt que dans la célérité de l'attaque des Cavaliers du premier rang ; ainſi la Colonne d'Infanterie eſt plus forte par elle-même que la Ligne de Cavalerie qui l'attaque. Si l'Ennemi attaque ſur les deux flancs en faiſant faire à-droite & à-gauche, cette Colonne ſe trouvera ſur huit rangs d'un côté, & ſur huit de l'autre; s'il attaque la tête ou l'Arriere-garde, il trouvera, en comptant les Grenadiers, trente-quatre hommes de front; ainſi de quelque côté qu'elle puiſſe être attaquée, elle paroît y être en force, & capable de réſiſter à un Ennemi ſi ſupérieur.

Il faut obſerver un ſilence profond, pour que tous les feux ordonnés ſoient exécutés dans la derniere préciſion ; c'eſt aux Officiers particuliers à ſe faire obéir des Pelotons qu'ils commandent, & à ſçavoir les empêcher de tirer lorſqu'ils le jugeront à propos; car il n'eſt pas douteux que ſi on laiſſe faire les Soldats, ils tireront tous à la fois; la Colonne dépourvue de feu, ce ſeroit un moment bien favorable à l'Ennemi pour attaquer, n'ayant plus à craindre que la bayonnette; moment qu'il ſaiſiroit certainement : mais ſi l'on a attention de ménager le feu, & de ne faire tirer que par pelotons, il eſt moralement ſûr qu'une

Colonne dans cette diſpoſition, pourra ſe retirer devant de la Cavalerie très-ſupérieure en nombre. Si l'on peut empêcher l'Ennemi de pénétrer à ſa premiere charge, on peut être perſuadé que la ſeconde ſera faite avec moins d'ardeur, la troiſiéme encore moins, & qu'enfin il ſe rebutera, qu'il aura perdu beaucoup de monde, & que le Détachement n'aura pas perdu un ſeul homme.

Il eſt ſouvent plus difficile de faire une belle retraite que de battre l'Ennemi; un faux mouvement, trop de précipitation peuvent donner à l'Ennemi le moyen de pénétrer par quelques endroits, ſurtout s'il eſt actif. C'eſt à l'autorité & à la confiance que le Commandant aura acquiſes ſur ſes Troupes, qu'il devra la préciſion des manœuvres qu'il leur aura ordonnées: la capacité dans celui qui commande, produit néceſſairement la confiance de ceux qui obéiſſent, & s'il a leur confiance, il a bientôt l'autorité, toujours plus ſûre lorſqu'elle eſt le fruit de l'amour & de l'eſtime, que lorſqu'elle eſt l'effet de la force & de la puiſſance.

Le Soldat juge plutôt par ſentiment, qu'avec une connoiſſance raiſonnée du mérite de ſes Officiers; il eſt difficile de le tromper: il marche avec joie ſous les uns, ſous les autres les armes lui tombent des mains. Un Général eſt l'ame de ſon Armée; il lui communique ſa valeur, ou la rend timide & irréſolue comme lui.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un Païs de montagnes & de bois.

IL n'eſt point de manœuvres qui n'offrent des difficultés, & qui n'exigent dans celui qui les conduit, des réflexions profondes ; mais il en eſt de plus difficiles les unes que les autres, & où la moindre faute, ſoit dans la diſpoſition des Troupes, ſoit dans la préciſion de la manœuvre, peut entraîner leur défaite entiere.

Celui qui commande un Détachement qui ſe retire devant l'Ennemi ſupérieur, a ſurtout beſoin de ce coup d'œil prompt, qui fait qu'on profite des fautes de l'Ennemi, & qu'on oppoſe la ruſe à la force ; d'un grand ſang froid, qui lui faſſe voir tout ce qu'il doit faire pour l'éviter ou pour le tromper, & de la plus exacte connoiſſance du païs, pour ne pas tomber dans des endroits qui pourroient retarder ſa marche, ou dans les embuſcades que l'Ennemi auroit pû lui tendre.

Pour ne pas tomber dans aucun inconvénient, la Retraite doit toujours être prévue, avant qu'un Détachement ne ſe mette en marche pour quelque païs que ce ſoit ; on doit connoître ſes derrieres, les aſſûrer, & obſerver de ſe retirer avec ordre, & très-lentement.

L'Arriere-garde qui eſt la plus expoſée, & à qui néceſſairement il faut plus de nerf & de valeur qu'à toute autre Troupe; doit être compoſée de Grenadiers ſoutenus de Piquets. Les Grenadiers ſont l'élite des Troupes; on ſçait qu'ils choiſiſſent eux-mêmes ſur les plus braves Soldats ceux qu'ils veulent admettre parmi eux, & qu'ils ne les reçoivent qu'autant que leur valeur & leur probité ſont éprouvées & reconnues.

Comme dans un païs de montagnes l'Ennemi ne peut préſenter plus de front que celui qu'on lui oppoſe, parce que le païs eſt étroit & reſſerré, il n'eſt pas à craindre qu'il prenne par derriere le Détachement, qui d'ailleurs ayant déja fait en allant, le chemin qu'il tient dans la Retraite, doit le connoître parfaitement; d'autant plus que les Huſſards, qui étoient en avant, l'ont exactement fouillé, & que par cette exacte recherche, on a dû faire occuper les chemins & les gorges qui aboutiſſent au chemin par où l'on ſe retire, pour n'être pas coupé dans ſa Retraite. Quoique l'on ait, & qu'il ſemble qu'on ne doive avoir en vue, en prenant ces précautions, que l'Ennemi qui attaque l'Arriere-garde, il ne faut point négliger de défendre les flancs qu'il peut attaquer en s'emparant des hauteurs, & l'on doit les faire occuper par des Détachemens tirés des Corps: c'eſt dans le moment d'une Retraite qu'on doit renforcer ces poſtes, & les défen-

dre avec la derniere opiniâtreté, ſans quoi la Retraite n'eſt point ſûre; parce que l'Ennemi ne négligera rien pour s'en emparer.

On doit être aſſuré que dans un païs de montagnes, où la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement, le Détachement Ennemi ſera d'Infanterie, & peut-être y aura-t-on joint des Huſſards ou des Dragons, pour faire la découverte en avant & ſur les flancs; le Détachement qui ſe retire en aura auſſi; mais ces Troupes dans l'un & l'autre Détachement ſont inutiles pour le combat, pour la pourſuite ou la Retraite, tant que le païs eſt reſſerré, ainſi l'Ennemi ne pouvant employer que ſon Infanterie, il faut lui oppoſer la même Arme & faire paſſer les Huſſards à la tête.

Les Troupes du Détachement doivent remplir le chemin; l'Arriere-garde compoſée de Grenadiers & de Piquets, doit laiſſer de chaque côté l'intervalle de deux hommes, afin que lorſque les trois premiers rangs auront fait leur feu, ils puiſſent en ſe partageant en deux, marcher de droite & de gauche, & prendre la tête de l'Arriere-garde pour recharger leurs Armes: pendant cette manœuvre de l'Arriere-garde, le Détachement doit toujours marcher, mais lentement & ne point s'en éloigner de plus de ſoixante à quatre-vingt pas, pour lui donner un prompt ſecours, ſi elle étoit vivement attaquée.

Les Troupes qui occupent les hauteurs, doivent régler leur marche ſur celle du Détachement, en marchant du même pas, parce qu'en ſe retirant trop vîte, elles découvriroient ſes flancs, & l'Ennemi pourroit l'attaquer avec avantage ou le couper. Si les hauteurs ſont impraticables, & qu'on ne puiſſe les occuper, il n'y aura rien à craindre de la part de l'Ennemi, parce que l'impoſſibilité de s'en emparer eſt égale; mais ſi on peut les occuper, les Troupes qui y ſont doivent avoir un point de réunion: c'eſt à celui qui les commande à le leur donner; la connoiſſance exacte qu'il doit avoir du païs, lui doit faire prendre le plus sûr. Les Troupes qui occupent les gorges qui ſe rendent au chemin, par lequel le Détachement ſe retire, peuvent les abandonner plus vîte, pourvû qu'elles s'arrêtent à l'entrée des gorges qui donnent dans le chemin que tient le Détachement, elles doivent attendre qu'il ſoit paſſé en partie; alors elles le joindront & rentreront dans leurs rangs.

On peut encore faire une autre diſpoſition pour la Retraite. Dans la premiere ci-deſſus, il n'y a jamais que l'Arriere-garde qui ſoutienne toutes les forces de l'Ennemi, ſans que le Corps du Détachement puiſſe en être offenſé, ſi ce n'eſt par quelques balles perdues; mais ſi la Retraite eſt longue, les Troupes de l'Arriere-garde, non-ſeulement ſeront très-fatiguées, mais en-

core elles manqueront certainement de munitions. Pour partager dans tout le Détachement la fatigue & le péril, pour faire enſorte que la défenſe ſoit plus vive, & que le feu ſoit plus conſidérable, on penſe que ſi les trois derniers rangs des Troupes du Détachement ſe partageoient en deux, & ſe mettoient ſur les flancs de l'Arriere-garde, ce qui feroit quatre diviſions & même plus, l'Arriere-garde pouvant en faire deux ou quatre ſelon la largeur du chemin, le feu pourroit être roulant & continuel. Quand les deux diviſions ſorties du corps du Détachement auront tiré, elles feront demi-tour à gauche par homme, ſe retireront & longeront le Détachement pour en aller reprendre la tête, en même tems d'autres leur ſuccéderont. Cette manœuvre peut ſe continuer juſqu'à ce que le païs s'élargiſſe, & peut s'exécuter très-facilement; mais pour la bien faire & promptement, il faut ſe ſervir du pas croiſé.

Si le chemin eſt aſſez large pour y placer deux Troupes en bataille, la retraite ſera plus aiſée, parce que ces deux Troupes formeront huit pelotons & qu'elles pourront faire un feu continuel en marchant toujours, ce qui revient à la diſpoſition ci-deſſus, à cela près que les Troupes du Corps du Détachement ne font que ſoutenir, ſans marcher ſur les flancs de l'Arriere-garde. Cette manœuvre eſt facile à faire; il ne

faut qu'un commandement général, & c'eſt aux Officiers particuliers, commandans chaque pelotons, à faire exécuter le feu ordonné dans la préciſion la plus exacte. Il n'y a nul autre mouvement à faire que de marcher, & de ſe retourner promptement, faire feu & ſe remettre en marche.

C'eſt un principe dont l'expérience a ſouvent confirmé la ſolidité, que tout mouvement où il faut compter, eſt défectueux, parce qu'il enleve un tems conſidérable, qu'il entraîne de la lenteur & qu'il met de la confuſion ; or cette maniere de ſe retirer en partageant les Troupes par diviſions, n'exige aucun calcul & la Retraite une fois commencée, il ne faut plus d'ordre nouveau.

Si l'Ennemi attaque l'Arriere-garde avec vivacité, elle doit tâcher de ſoutenir ce premier effort, pour donner le tems aux Troupes du Détachement de la joindre ; alors ſans attendre que l'Ennemi réitére une ſeconde charge, elles doivent foncer ſur lui la bayonnette au bout du fuſil ; ce mouvement hardi lui en impoſera & rallentira ſon ardeur ; s'il lui en impoſe, il faut continuer ſa Retraite dans l'ordre marqué ci-deſſus, à moins que ſes manœuvres indéciſes ne donnent jour à le battre quoique plus foible ; s'il ne ſe rallentit point, il faut tâcher de donner le premier coup de bayonnette, parce que, comme on l'a déja dit,

entre deux puiſſances égales, celle qui eſt frappée reçoit l'impulſion & doit reculer : or la profondeur ſur laquelle marche le Détachement, quoiqu'elle ne ſoit point égale à celle de l'Ennemi qui lui eſt ſupérieure, doit cependant lui donner aſſez de force & de peſanteur pour l'enfoncer, s'il eſt le premier à charger. Dans ces ſortes d'occaſions où l'Ennemi preſſe & attaque vivement, l'audace doit ſuppléer au nombre, & rendre le Détachement d'égale force & quelquefois même ſupérieur.

Si le païs s'élargit, il faut préſenter le plus de front qu'il ſe pourra ; alors la Retraite peut ſe faire ſur une ſeule ligne ſans intervalles, en obſervant de faire le feu par diviſion, que les Troupes ſoient en force dans toutes les parties, & que les flancs ſoient appuyés à quelque montagne, ravin ou ruiſſeau pour n'être pas tournés.

Les Huſſards ne ſont d'aucune utilité dans ces occaſions, parce que dans ces païs reſſerrés, ils ne peuvent agir contre de l'Infanterie ; mais ils ſont utiles ſi le païs s'élargit : alors l'Ennemi ne manquera pas de ſaiſir l'occaſion d'employer ceux qu'il aura ; mais on leur oppoſera ceux du Détachement, le terrein étant égal pour le Détachement qui ſe retire comme pour l'Ennemi ; s'il n'en a point & que le païs en s'élargiſſant, donne du terrein aux Huſſards pour harceler ſes flancs,

il ne faut point manquer cette occasion pour le charger en tête la bayonnette au bout du fusil, pendant que les Hussards l'attaqueront en flanc & par derriere le sabre à la main. Dans ce moment il ne faut point que l'Infanterie fasse feu, parce que les Hussards, attaquant de tous côtés l'Ennemi, elle pourroit tirer sur eux comme sur lui. On dit qu'il faut attaquer, quoique l'Ennemi soit supérieur, parce que dans ces circonstances l'Ennemi, quoique plus fort, devient en quelque sorte d'égale force, par l'espece d'Arme qu'on peut employer & dont il manque ; il faut l'attaquer avec vigueur & célérité, le feu ne remplit pas cet objet ; il n'est bon que pour amuser & décide rarement.

Dans une attaque vive ce n'est que l'Arme blanche dont il faut se servir, le brave homme ne s'en emût point ; mais celui qui n'agit qu'autant qu'on le pousse, est effrayé de voir l'Ennemi si près de lui, & souvent, sans se mettre en défense, il cherche son salut dans la fuite : plus on approche l'Ennemi & plus on devient redoutable ; un lâche peut tuer à cent pas un homme valeureux, qui, s'il en étoit proche, n'oseroit pas même le fixer : c'est ce qui fit dire au Chevalier Bayard, lorsqu'en France on commença à se servir des Armes à feu ; *c'en est fait de la valeur Françoise, le plus grand poltron tuera dorénavant le plus brave.*

S'il se trouve un défilé, l'Officier commandant qui a dû assurer ses derrieres, aura sans doute laissé un poste suffisant pour les garder ; alors les Hussards commenceront par le passer, l'Infanterie passera ensuite par les aîles, c'est-à-dire, la division de la droite, ensuite celle de la gauche, ainsi des autres jusqu'à ce que tout soit passé.

Pendant la Retraite de chaque division, celles qui sont en présence de l'Ennemi feront un feu continuel, & se rapprocheront toujours du défilé, en laissant cependant assez de place, afin que celles qui se retirent puissent passer. Les premieres qui se seront retirées, s'empareront des hauteurs, si elles sont praticables, pour protéger celles qui se retirent & celles qui font tête à l'Ennemi. Quand il n'y aura plus que deux divisions à passer, elles se joindront pour faire un Corps plus considérable & pour masquer l'entrée du défilé ; ces Troupes réunies feront la même manœuvre qu'on a dit au Chapitre précédent.

Si le Détachament se retire par un païs de bois, il faut observer, pour y adapter les dispositions qu'on veut faire, si les bois sont d'un accès difficile ou aisé, s'ils sont continuels ou entremêlés de petites plaines. Lorsqu'ils sont de facile accès, l'Infanterie qui se retire a le même avantage que celle de l'Ennemi, elle peut faire les manœuvres les plus convenables

pour s'oppoſer à la ſupériorité du nombre & ſuppléer à ſa propre foibleſſe, par l'ordre qu'elle obſervera dans ſa Retraite ; ſi l'accès eſt difficile, l'Infanterie ennemie ne peut tirer aucun avantage du nombre. Les flancs de la Colonne doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie, placés à trente pas de la Colonne, de diſtance en diſtance, en obſervant de ne point perdre de vûe les Troupes qu'ils couvrent.

Si ces bois ſont continuels, on obſervera la même marche & la même diſpoſition ; s'ils ſont entremêlés de petites plaines, l'Infanterie marchera toujours en Colonne ; mais les Huſſards qui marchoient en avant, ne pouvant agir dans ces bois contre de l'Infanterie, ſe placeront de droite & de gauche par Détachemens, entremêlés de pelotons d'Infanterie, pour le tems ſeulement que les Troupes ſeront en plaine ; dès qu'elles rentreront dans le bois, les Huſſards reprendront la tête.

Si le Détachement eſt aſſez fort pour former deux Colonnes, & que la ſituation du païs le permette, l'ordonnance n'en ſera que meilleure ; les Troupes occupant moins de terrein, ſeront plus réunies, & par conſéquent plus en force.

Si au lieu de Huſſards ce ſont des Dragons, on en fera mettre une partie pied à terre ou même tous, ſelon les circonſtances & le païs où marche le Déta-

ment, pour le rendre à-peu-près égal en Infanterie à celui de l'Ennemi, d'autant plus qu'ils sont inutiles à cheval lorsqu'il faut se retirer par un païs de montagnes & de bois : alors les Dragons à pied soutiendront les Grenadiers, & les uns & les autres seront soutenus par des Piquets. Si le païs s'élargit & que l'Ennemi ait des Hussards, on fera remonter les Dragons à cheval pour garder les flancs & les derrieres de l'Infanterie, qui pourroient être inquiétés par les Hussards Ennemis; s'il faut passer un défilé, il remettront pied à terre, se joindront à l'Infanterie; ceux qui tiennent leurs chevaux passeront les premiers : quant à l'ordre pour le passage, on suivra les dispositions dont il a été parlé plus haut.

La Guerre dans un païs de montagnes & de bois est très-difficile, elle est absolument différente de celle qui se fait dans un païs de plaine; on ne parvient qu'avec beaucoup de peine à connoître le païs; les manœuvres sont plus embarrassantes, parce que le terein ne permet point d'agir comme on le voudroit, ainsi tout Officier qui veut parvenir, doit pendant la paix à force d'étude, de lecture & de recherches sur les Cartes, s'instruire de cette Guerre qu'il est à même de faire, puisqu'elle ne peut être sur nos frontieres, sans se trouver nécessairement dans un païs de montagnes, à moins que son théatre ne soit en Flan-



dre ou dans le Palatinat ; il eſt vrai que la théorie ſeule ne ſçauroit le mettre à couvert de faire beaucoup de fautes, dans leſquelles il ne tomberoit pas s'il y joignoit la pratique de pluſieurs Campagnes ; mais cette théorie le mettra à même de les connoître, de s'en corriger, & d'en faire moins que s'il n'avoit ni l'une ni l'autre.

Santa-Cruz, dans ſes Réflexions Militaires, exhorte beaucoup à la lecture ; il ſe ſert de l'exemple d'Alexandre, qui portoit toujours avec lui les Œuvres d'Homere, qu'il appelloit le Recueil de toute la Diſcipline Militaire & des actions de valeur. Charles XII, guidé par le même principe, portoit toujours un Quinte-Curce ſur lui.

En effet l'uſage de l'Hiſtoire des Grands Capitaines éleve l'ame, éclaire l'eſprit, & met à portée un Officier judicieux de donner ſur le champ un bon conſeil, que ne donneroit pas un homme d'eſprit ſans lecture. Dans les occaſions il mettra en œuvre les principes dont il ſera rempli ; il trouvera ſans effort la raiſon d'une marche, d'un mouvement que fera l'Ennemi, & ſes conjectures ſeront très-ſouvent réaliſées ; la pratique les rendra plus promptes & plus juſtes.

CHAPITRE XV.

Retraite d'un Détachement de Cavalerie dans un païs de plaine.

DANS un païs de plaine la Cavalerie peut attaquer & se défendre contre toute sorte de Troupes ; elle a le terrein nécessaire pour manœuvrer, & peut prendre les positions les plus favorables, soit pour une attaque, soit pour une Retraite ; le succès, dans une attaque, dépend de la disposition & de la célérité avec laquelle elle chargera l'Ennemi ; elle réussira dans la Retraite par l'ordre, le silence & la précision des mouvemens, elle peut même, si elle est supérieure en force, attaquer un Détachement d'Infanterie, & espérer de le battre. Il est vrai qu'à la Bataille de Rocroi, donnée en 1643, elle ne put enfoncer le reste de l'Infanterie Espagnole, qui s'étoit formée en Bataillon quarré, & que le Grand Condé, alors Duc d'Enghien, fut obligé de faire rompre ce Bataillon avec du canon ; mais ce sont de ces exemples de fermeté & de valeur qui ne peuvent être cités comme régles certaines, parce qu'ils sont très-rares, & au-dessus même des principes.

Il eſt vrai que les premiers Cavaliers qui attaquent de l'Infanterie, ſoit en Bataille, en Colonne ou en Bataillon quarré, riſquent beaucoup, & peuvent être appellés des Enfans perdus; mais s'ils ont aſſez de réſolution pour charger avec vigueur & célérité, & qu'il y en ait un ou deux qui puiſſent pénétrer dans le Bataillon, le reſte des Troupes qui les ſuit, entrera certainement par le même endroit.

Un Détachement qui ſe trouve arrêté dans un païs de plaine par un Détachement de la même Troupe, mais plus fort, doit ſe retirer par Troupes ou par Eſcadrons, ſelon la force dont il eſt; mais comme ordinairement la Cavalerie en Détachement ne marche que par Troupes, & qu'elle ne ſe forme en Eſcadron que lorſque les Etendarts marchent, elle doit ſe former ainſi ſur deux lignes avec des intervalles, les Troupes de la ſeconde ligne placées vis-à-vis les intervalles de la premiere.

On ſuppoſe un Détachement de 600 Chevaux, il y a dans ce Détachement douze Troupes de 50 Chevaux chacune; ainſi il y aura ſix Troupes en premiere ligne & ſix en ſeconde. Lorſque le Commandant aura ordonné la Retraite, la premiere, la troiſiéme & la cinquiéme de la premiere ligne ſe retireront par un demi-tour à droite par quatre, & en paſſant par les intervalles de la ſeconde, iront ſe placer à quatre-vingt

pas derriere, & par un autre demi-tour à gauche par quatre, feront face à l'Ennemi; la deuxiéme, la quatriéme & la sixiéme feront la même manœuvre, & iront prendre leur place à côté de celles qui se sont retirées les premieres, si le terrein le permet; s'il se rétrécit, elles marcheront quatre-vingt pas plus loin, & se remettront, ainsi que les premieres, en présence de l'Ennemi. La seconde ligne fera la même manœuvre par trois Troupes. Il est aisé de comprendre par cette disposition, que si le terrein se rétrécit, au lieu de deux lignes il faut en former quatre; mais rester sur deux, autant qu'on le peut, pour présenter plus de front à l'Ennemi.

On fait d'abord retirer la premiere, la troisiéme & la cinquiéme Troupe, & non toutes les six à la fois, parce que, dans un païs de plaine, il se peut très-bien que six Troupes ne puissent pas toujours marcher de front; d'ailleurs si la premiere ligne faisoit ensemble sa Retraite, ce mouvement seroit favorable à l'Ennemi pour charger cette ligne, au moment qu'elle lui tourneroit le dos; au lieu que pendant que trois se retirent, il en reste trois autres qui font face à l'Ennemi & qui le contiennent; d'autant mieux qu'elles sont soutenues par la seconde ligne: de plus, si le terrein se rétrécissoit, il faudroit donner un ordre nouveau pour faire faire alte aux trois premieres,

afin que les trois autres marchassent plus loin ; alors l'Ennemi pourroit tomber sur la seconde ligne, n'étant point soutenue de celle qui s'est retirée ; il y a encore une autre raison pour croire que cette disposition est bonne, c'est que si la premiere ligne se retiroit ensemble, l'Ennemi n'auroit qu'à attendre, pour charger, qu'elle fût près de passer par les intervalles de la seconde ; alors il est assûré de battre en attaquant vivement, parce que la premiere ligne lui tournant nécessairemment le dos, il n'auroit à combattre que la seconde, qui ne pourroit résister à son impétuosité, & que sa manœuvre seroit embarrassée par la ligne qui se retire. La disposition qu'on vient de marquer pour douze Troupes, peut se faire également avec plus ou moins, suivant la situation du païs.

Si ce Détachement n'est que de Cavalerie, sans Dragons ni Hussards, le Commandant mettra sur chaque flanc des deux lignes une Section pour les garder, & pour empêcher l'Ennemi de les attaquer. Ces Sections seront placées à trente pas, & ne se retireront que lorsque la ligne entiere se sera retirée, c'est-à-dire, qu'a-après que les trois premieres Troupes, se seront retirées, les Sections doivent rester, & attendre que les trois autres Troupes ayent passé dans les intervalles de la seconde ligne ; alors elles se retireront, & iront se placer sur les flancs de la ligne qu'elles gardoient ;

celles

celles qui couvrent les flancs de la ſeconde ligne, en feront autant.

Si ce Détachement eſt obligé de ſe retirer ſur quatre lignes, au lieu de quatre Sections il en faut huit, pour garder les flancs de chacune : mais comme chaque ligne n'eſt que de trois Troupes de front, & que la Retraite ſeroit très-longue, s'il falloit qu'elles ſe retiraſſent l'une après l'autre, on formera deux Troupes de Carabiniers qu'on partagera en quatre, afin qu'il reſte toujours des Troupes pour ſoutenir celles qui ſe retirent : ces quatre Troupes ſeront éloignées du Corps de bataille de 60 ou 80 pas au plus; elles feront leur Retraite par échelons, deux à deux, c'eſt-à-dire, la premiere & la troiſiéme, enſuite la ſeconde & la quatriéme : elles ne ſe mêleront jamais avec le Détachement; mais elles en feront l'Arriere-garde; les deux premieres qui ſe retireront, ne marcheront pas plus de quarante pas en arriere, & de-là ſe préſenteront devant l'Ennemi, ainſi des autres. Ces Troupes de Carabiniers peuvent tirer dans cette occaſion ; mais elles doivent faire un feu ménagé, aſſez conſidérable ſeulement pour éloigner l'Ennemi, & avoir toujours le ſabre au poing, pour s'en ſervir s'ils étoient ſerrés de trop près, & pour charger l'Ennemi enſemble.

Si ce Détachement a des Huſſards, il faut en mettre une partie à l'Arriere-garde; de la moitié de cette partie on

formera deux Troupes, & l'autre sera éparpillée pour rallentir la poursuite de l'Ennemi par un feu continuel. Les deux Troupes de Hussards en bataille se retireront l'une après l'autre, parce qu'il en doit toujours rester une pour soutenir ceux qui sont en avant, & qui doivent se retirer à mesure que ceux qui sont en bataille suivent le Détachement. Ces Hussards éparpillés, & ceux qui sont partagés en deux Troupes pour les soutenir, doivent avoir attention de ne point trop s'éloigner du gros des Troupes. Ces Hussards doivent avoir ordre, en cas que l'Ennemi vienne les attaquer vivement, de se partager en deux & de se placer sur les flancs du Détachement, au lieu de se retirer sur lui; premiérement, parce qu'ils ne sont pas montés assez avantageusement pour soutenir le choc de la Cavalerie; secondement, s'ils se replioient sur leur Cavalerie, ils l'empêcheroient non-seulement de marcher à l'Ennemi, mais même pourroient la rompre, à moins qu'ils n'eussent l'attention de passer par les intervalles de chaque Troupe; mais pour éviter tout inconvénient, on pense qu'il vaut mieux qu'ils se retirent sur les deux flancs; alors la Cavalerie peut marcher, & par une charge prompte, le sabre à la main, secondée des Hussards, rallentir l'impétuosité de l'Ennemi. Le reste des Hussards doit être mis par Troupes sur les flancs de droite & de gauche des deux

lignes pour les couvrir, au lieu des Sections ; ces Hussards destinés à couvrir les flancs, ne doivent point tirer ; mais avoir encore sur le leur une petite Troupe ou Section tirée de leur Corps, pour faire feu sur l'Ennemi s'il s'approchoit trop près d'eux.

En supposant six Troupes de Hussards, deux seront à l'Arriere-garde, l'une éparpillée & l'autre partagée en deux, les quatre autres seront sur les flancs des deux lignes, & l'on tirera une Section de chacune pour mettre sur le leur ; si ce Détachement se retire sur quatre lignes, des quatre Troupes on en formera huit ; alors elles n'auront point de Sections sur leurs flancs, n'étant plus que de vingt-cinq chacune ; dans ce cas elles peuvent tirer sur l'Ennemi, si les circonstances l'exigent. Si au lieu de Hussards on a des Dragons, tant que le païs est ouvert, il faut en faire le même usage que des Hussards, à cela près qu'il n'y en aura point d'éparpillés à l'Arriere-garde, mais qu'ils seront dans la même position que les deux Troupes de Carabiniers, & que, partagés en quatre Troupes, ils se retireront de même par échelons ; les autres seront placés, ainsi que les Hussards, sur les flancs de chaque ligne.

Si dans la Retraite il se trouve quelque buisson, ravin ou chemin creux, il faut faire mettre pied à terre à une partie, les y poster, & se retirer à la faveur de leur feu. L'Ennemi qui n'a que de la Cavalerie,

ainſi qu'on l'a ſuppoſé, ne s'expoſera pas à eſſuyer le feu de ces Dragons à pied, & ſe déſiſtera de ſa pourſuite.

Si l'Ennemi a de l'Infanterie, la Cavalerie marchant plus vîte que l'Infanterie, cette derniere Troupe n'aura pû ſuivre le Détachement ; il n'y aura que la Cavalerie ennemie qui l'aura ſuivie : alors les Dragons ne doivent point mettre pied à terre, & le Détachement doit continuer à faire ſa Retraite pour ne pas donner le tems à l'Infanterie ennemie de joindre ſa Cavalerie; ce qui arriveroit ſans doute, ſi l'on faiſoit mettre pied à terre aux Dragons pour arrêter cette Cavalerie, qui reſteroit en panne juſqu'à l'arrivée de ſon Infanterie, & dès qu'elle l'auroit jointe, attaqueroit vivement les Dragons à pied, pendant que la Cavalerie ennemie chargeroit celle du Détachement ; cependant ſi la Cavalerie ennemie s'éloignoit tellement de ſon Infanterie qu'on pût avoir le tems de l'attaquer avec avantage, il ne faut pas laiſſer échapper cette occaſion; mais il faut que l'Officier commandant prenne ſi bien ſes meſures, & ait le coup d'œil aſſez juſte, pour que la charge ne ſoit point infructueuſe, & pour que l'Infanterie ne puiſſe joindre ſa Cavalerie pendant le moment de l'action.

On ne prétend pas aſſûrer qu'en ſuivant les diſpoſitions qu'on vient de marquer, on ſoit à l'abri d'être

battu ; on ne peut qu'indiquer les moyens qu'il faut employer pour tâcher de ne point l'être, & pour se retirer en ordre & sans confusion. On ne peut donner que des certitudes morales ; car il peut arriver qu'avec les meilleures dispositions & l'ordre dans la Retraite le mieux exécuté, on le sera ; il n'y a point de certitude physique dans tout ce où le hasard & les circonstances ont quelque part : la supériorité de l'Ennemi, un Général entreprenant, des Troupes qui secondent sa valeur, peuvent mettre obstacle à la Retraite du Détachement, quoique composé de très-bonnes Troupes, commandées par un Officier intelligent & courageux ; mais du moins si ces Troupes sont battues, elles n'ont rien à se reprocher : leur Commandant a employé tout l'art possible dans les manœuvres qu'il leur a fait faire ; elles les ont exécutées avec courage & précision : s'il est battu, c'est un malheur, & non une faute.

Un bon Officier, un homme de courage peut être battu, même par sa faute ; il ne faut qu'une négligence à profiter d'une circonstance, à ne pas cacher ses manœuvres avec assez de soin à l'Ennemi : un tel homme sans doute est répréhensible ; mais il est différentes façons de lui faire reconnoître ses torts, qui, en les lui faisant appercevoir, l'en corrigent & l'encouragent à mieux faire une autre fois. Ce n'est pas toujours par la

ſévérité qu'on peut y réuſſir ; elle flétrit le courage de l'Officier : il devient timide par trop de circonſpection ; la crainte de manquer aux plus légers devoirs, fait ſouvent qu'il néglige les plus importans. La ſévérité, quand elle eſt portée trop loin, produit parmi les Soldats des effets encore plus dangereux ; ſouvent trop de douceur ne l'auroit rendu qu'indolent, il devient traître & mutin par trop de dureté. Ce n'eſt pas qu'on doive fermer les yeux ſur des fautes eſſentielles, il faut les punir, mais ſans déſeſpérer le coupable. M. le Vicomte de Turenne, avant de réprimander un Officier qui revenoit d'une expédition malheureuſe, l'interrogeoit ſur les raiſons auxquelles il attribuoit ſa défaite ; ſi dans ſes réponſes il reconnoiſſoit de l'intelligence, & s'il faiſoit un aveu ſincére de ſes fautes, loin de le blâmer, il l'encourageoit par la promeſſe de le mettre bientôt à même de réparer l'échec qu'il avoit reçu. Une promeſſe auſſi flatteuſe produiſoit ſur cet Officier l'effet de la réprimande ſans l'humilier, & lui inſpiroit une nouvelle ardeur. Une conduite ſi remplie de bonté ne peut que faire aimer le Général, lui attirer la confiance du Soldat, & former d'excellens Officiers.

Quant aux précautions qu'il y a à prendre dans une Retraite, & qui dépendent de la ſageſſe de l'Officier commandant, ſoit qu'on ſe retire pour éviter le com-

bat, ou devant l'Ennemi ſupérieur, on peut voir dans Végéce * les moyens dont on peut ſe ſervir pour tromper ſa prudence. * *Liv.* 3. *chap.* 5.

Il ne faut pas, dit-il, que dans le cas où par des raiſons d'infériorité on veuille ſe retirer devant l'Ennemi, le Soldat ſçache pourquoi il ſe retire; ce ſeroit diminuer ſon courage & augmenter la confiance de l'Ennemi; il faut tâcher au contraire de lui perſuader que c'eſt pour attirer l'Ennemi dans quelqu'embuſcade, ou pour gagner un poſte avantageux.

Il avertit de cacher, autant qu'on le peut, tous ſes mouvemens à l'Ennemi; les moyens dont les Romains ſe ſervoient, étoient d'étendre la Cavalerie devant l'Infanterie pour la dérober à ſes yeux; derriere ce rideau les Troupes ſe retiroient les unes après les autres, en commençant par les premieres diviſions qui paſſoient derriere les ſuivantes, ainſi des autres: mais on a pu voir dans le Chapitre précédent les inconvéniens d'une telle manœuvre devant l'Infanterie ennemie.

On peut encore voir dans le même Auteur d'autres moyens qu'il donne pour ſe retirer dans les mêmes occaſions.

Enfin dans une Retraite, quel que ſoit le païs & l'eſpece d'armes qu'on peut faire agir, il faut toujours, autant qu'on le peut, oppoſer manœuvres à manœu-

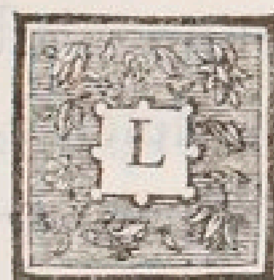
vres, & que celles qu'on fait rompent entiérement les mesures de l'Ennemi : c'est dans ces occasions qu'un Officier doit chercher des ressources dans son génie ; il y a moins de science à harceler l'Ennemi, lorsqu'il se retire, qu'il n'y a de capacité à le contenir lorsqu'on est obligé de se retirer devant lui.

Fin du Livre premier.





LIVRE SECOND.



LA justice & l'humanité ayant été regardées dans cet Ouvrage comme les premiers principes de la Guerre, on a plutôt songé à donner dans le premier Livre des préceptes pour une juste défense, que des régles pour l'attaque. Suivant les loix de la nature, l'homme d'abord foible & timide ne cherche point à attaquer ; la paix dans cet état seroit, dit M. Montesquieu *, la premiere loi naturelle ; mais les passions ont changé cette timidité en fureur ; l'homme a fait dépendre la conserva-

* Liv. 1. chap. 2.

tion de ſon être de la deſtruction de ſes ſemblables, ſa liberté de leur eſclavage, & ſa grandeur de leur abaiſſement ; peut-être même cette autorité que les uns ont uſurpée ſur les autres ; cette envie de paroître redoutables n'étoit qu'un effet de cette crainte primitive. Il ne ſeroit pas ſi difficile de prouver que la bravoure & le courage n'ont été dans pluſieurs Héros, que le maſque de la timidité : cette vérité qui paroît un paradoxe, n'en eſt pas moins frappante, ſi l'on enviſage les cruautés qu'ils ont exercées contre les vaincus : s'ils n'avoient eu d'autre but que la juſtice & la punition du crime, pourquoi ſe ſeroient-ils ſi fort attachés à la deſtruction de leurs Ennemis ? C'eſt que la vengeance ou d'autres paſſions, déguiſoient à leurs propres yeux la crainte d'être expoſés une autre fois à devenir leurs victimes ; ainſi l'attaque même n'eſt qu'une précaution pour prévenir des dangers dont on s'eſt cru menacé, & ne différe, pour ainſi dire, de la défenſe, qu'autant qu'elle eſt fondée ſur des forces plus conſidérables ; c'eſt pour cela qu'on a fait de l'attaque le ſujet du ſecond Livre. A ſuivre toutes les opérations d'une Campagne, on voit que tout n'eſt que défenſe ; ce n'eſt que dans la crainte d'être attaqué, qu'on a imaginé des précautions pour l'attaque même. Pourquoi chercheroit-on à ſurprendre l'Ennemi, à le pénétrer par des Eſpions, à l'entraîner dans des embuſca-

des, à le prévenir dans ſa marche, à le ſurprendre dans ſon Camp, à lui enlever ſes Convois, à oppoſer Détachement à Détachement; toutes ces manœuvres ne ſuppoſent-elles point que celui qui attaque, ſe méfiant des trames qu'on forme contre lui, cherche à les découvrir, à les rompre & à s'en défendre? Dans un jour de bataille même la plûpart des Soldats les plus aguerris n'aſpirent à l'honneur de la victoire, qu'après avoir ſongé que la victoire de l'Ennemi pourroit entraîner leur perte.

CHAPITRE PREMIER.

Des Eſpions.

IL eſt comme impoſſible qu'un Général, & même qu'un Officier particulier, chargés du commandement d'un Corps détaché, puiſſent agir avec ſûreté, s'ils n'ont des Eſpions ou des intelligences ſecrettes dans l'Armée ennemie; ils ſeroient expoſés à voir échouer tous leurs projets, toutes leurs précautions ſeroient inutiles, parce qu'elles ſeroient priſes mal-à-propos.

Strada, Turenne, Vauban exhortent à ne point négliger d'en avoir, quoi qu'ils doivent coûter; Vauban*

* *Traité de l'att. & de la déf. des Places, t. 2.*

ajoute qn'il vaut mieux se passer des choses les plus nécessaires, que d'Espions; on ne doit rien épargner, ajoute M. de Puységur,* & même il faut garder à ces sortes de gens la fidélité la plus scrupuleuse dans les promesses qu'on leur fait.

* T. 2. ch. 8. art. 3.

Les Espions sont de plusieurs especes, dit M. de Feuquieres *; il s'en trouve dans les Conseils des Princes, dans les Bureaux des Ministres, parmi les Officiers de l'Armée, dans le Cabinet des Généraux, dans les Villes ennemies, dans les Monasteres; les uns s'offrent d'eux-mêmes, les autres sont formés par les Généraux ou par les Ministres; mais tous ne sont portés à faire ce métier que par l'avidité du gain.

* Mém. de Feuquieres, chap. 44.

Outre les Espions du Cabinet, il en est encore qui sont occupés à aller d'un Camp à l'autre, & qui rapportent tout ce qui se passe chez l'Ennemi. On doit faire ensorte qu'ils ne se connoissent pas les uns les autres, & surtout qu'ils ne soient connus d'aucun Officier Général ou Particulier; il faut leur parler toujours sans témoins, & prendre garde qu'ils ne se rencontrent jamais ensemble.

Il faut étudier leur caractere, & les mettre à différentes épreuves, leur parler de choses dont on ne s'embarrasse point d'être éclairci, & sur lesquelles le secret est de peu d'importance, les faire parler beaucoup, afin de connoître leur esprit & son étendue, & surtout les faire souvent épier.

Quoiqu'on doive ſe méfier d'un Eſpion dont on a reconnu la duplicité ; on peut cependant en tirer de grands avantages, pourvû qu'on ſçache les tromper eux-mêmes, parce qu'on eſt aſſûré qu'ils rapporteront à l'Ennemi le contraire de ce qui aura été réſolu.

L'Empereur Leon, dans ſa Tactique, * conſeille d'agir d'une façon, & de parler toujours d'une maniere oppoſée, lorſqu'on ſoupçonne que ce qu'on dit paſſera à l'Ennemi ; on ne peut, dit-il dans les Maximes qui ſont à la fin, manquer de le tromper, lorſqu'il apprend par des Eſpions ou des Transfuges, le contraire de ce qui a été délibéré ; s'il n'ajoute pas foi à leurs rappports, il négligera les avis qu'il reçoit, & alors on peut prendre là-deſſus ſes précautions ; s'il les croit, il ſera trompé & ſe livrera lui-même au piége qu'on lui tend. Si les Eſpions, ajoute-t'il, ſont dépoſitaires du véritable ſecret du Général, il faut en changeant en quelque ſorte ſes projets, donner à l'Ennemi des ſoupçons contr'eux, il s'en méfiera & ſera obligé d'en chercher d'autres, n'oſant plus ſe confier à ceux-ci.

* *Sent. milit. ſumm. cap.* 20.

Si l'on conduit au Général quelqu'Eſpion de l'Armée ennemie, il doit le prendre en particulier, l'interroger avec douceur, lui parler avec une eſpece de confiance, ne point le menacer, & lui promettre récompenſe s'il veut lui dire ce qu'il ſçait de l'Armée ennemie ; s'il lui trouve de l'intelligence, il doit

tâcher de l'engager à le servir : s'il peut le gagner à force d'argent, ce qui n'est pas difficile, il peut tirer un grand avantage d'un tel Espion ; mais il ne doit l'employer qu'après s'être bien assûré de lui, & sur de bonnes précautions.

On peut éprouver un Espion de plusieurs manieres différentes ; s'il rapporte, par exemple, au Général, qu'un Détachement de l'Ennemi doit sortir un tel jour pour quelqu'expédition, il faut alors envoyer des Troupes au double de celles que doit faire marcher l'Ennemi ; afin que si l'on est trompé, on ne soit pas dans le cas non-seulement de voir réussir l'Ennemi, mais encore de faire battre les Troupes détachées. Si le Détachement Ennemi n'a pour but qu'un objet peu important, il suffit d'envoyer assez de Troupes pour connoître si le rapport de l'Espion est juste. On peut encore affecter de commander un Fourrage à deux jours de-là, avec peu de Troupes pour la Chaîne ; dans cet intervalle, si l'Espion est un traître, il aura le tems d'avertir l'Ennemi ; mais au lieu de n'envoyer que les Troupes commandées, on y joindra un autre Corps considérable, qui s'embusquera derriere le lieu où doit se faire ce Fourrage simulé. Si l'Ennemi est averti, & qu'il vienne attaquer la Chaîne, elle se retirera comme trop inférieure pour continuer le Fourrage sur les Troupes embusquées ; & alors réunies ensem-

ble, elles fondront de tous côtés ſur l'Ennemi, qui ſera certainement ſurpris, voyant les Troupes qu'il avoit attaquées, ſe multiplier & l'attaquer en flanc, en tête & par derriere : cette attaque faite avec célérité & valeur, peut faire eſpérer une victoire complette.

Si au contraire cet Eſpion ne paroît point intelligent, ou qu'il affecte de la ſtupidité, il faut le punir de mort, & le faire pendre à la vûe de l'Armée, pour effrayer, par la crainte du même ſort, ceux qui pourroient être répandus dans le Camp ; il eſt inutile de l'interroger ſur l'Ennemi, parce qu'il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité à faire périr un homme qui auroit donné des avis importans, quoique par crainte, par force ou peut-être ſous la promeſſe du pardon.

Un Général n'a pas moins beſoin d'Eſpions pour s'inſtruire, qu'une Armée n'a beſoin d'Armes pour ſe battre : mais ce n'eſt qu'à force d'argent qu'on peut s'aſſûrer de leur fidélité, & ſi le Général n'eſt pas bien ſervi, c'eſt qu'il eſt trop ménager des fonds deſtinés par le Roi pour cet objet : quoiqu'il ſoit d'un bon Citoyen d'épargner, autant qu'il peut, les finances de ſon Maître, il eſt cependant des avis ſi importans qu'on ne ſçauroit aſſez les payer. N'eſt-on pas aſſez dédommagé lorſqu'au moyen des avis qu'on a reçus, on a ſi bien ſçu prendre ſes meſures, qu'on a battu

les Ennemis, gagné quelques marches ſur eux, ou qu'on les a prévenus dans quelqu'entrepriſe ?

Il faut choiſir, dit l'Empereur Leon dans ſes Sentences *, des Eſpions fermes, induſtrieux & agiles. Ceux qui ont ces qualités ſeront juſtes & vrais dans leurs rapports; s'ils ſont légers, vains, timides, il eſt à craindre qu'ils ne trahiſſent la vérité.

* *Art.* 34.

Si l'on reconnoît des Eſpions, il ne faut pas toujours les punir de mort ; on peut en tirer quelqu'avantage en feignant de ne les point connoître, ſurtout s'ils ne ſont pas aſſez diſſimulés. Les Vitelliens, dit Tacite* dans ſes Annales, s'inſtruiſoient de tout ce qui ſe paſſoit dans le parti d'Othon, au moyen des Eſpions, qui, en s'informant avec trop de ſoin des affaires du Parti oppoſé, ne cachoient pas aſſez celles du leur.

* *Annal. lib.* 3.

Pour reconnoître des Eſpions qu'on ſoupçonne roder dans le Camp, Végéce * dit qu'on n'a qu'à faire rentrer pendant le jour tous les Soldats & les Valets dans leurs tentes, les Eſpions ſeront d'abord pris.

* *Liv.* 3. *chap.* 5.

On doit éviter que les Eſpions ne ſe connoiſſent entr'eux. Les Eſpions de Pauſanias * cauſerent la mort de ce grand Capitaine, parce qu'Ariſtide qui partageoit avec lui le Commandement, découvrit par ſes Eſpions, que Xercès d'intelligence avec Pauſanias, faiſoit égorger tous ceux que le traître lui envoyoit, afin qu'on n'eût point connoiſſance à Sparte de leurs trames.

* *Juſtin, Liv.* 2.

trames. De ſemblables négociations méritent un tel ſort ; elles ne ſçauroient avoir lieu , aujourd'hui que les Généraux & les Officiers ſont Citoyens ; mais la connoiſſance des Eſpions entr'eux peut tirer à de grands inconvéniens, qui porteroient un préjudice conſidérable aux projets d'un Général ou d'un Commandant particulier. Lorſque les Eſpions ne ſe connoiſſent point, on eſt mieux ſervi, on eſt plus aſſûré de ce qu'ils rapportent, parce que ne ſe connoiſſant pas, on s'aſſûre de la fidélité des uns par le rapport que font les autres, & lorſque tous ſe réuniſſent à dire la même choſe, leurs avis doivent être certains ; au lieu que s'ils ſe connoiſſoient, ils pourroient s'accorder enſemble pour dire la même choſe : d'ailleurs un Eſpion qui ſçait qu'on le connoît, eſt toujours dans la crainte d'être vendu, & n'a ni la même confiance, ni la même hardieſſe.

Quand on ignore les projets de l'Ennemi, on peut affecter d'en être inſtruit ; mais lorſqu'on les connoît, il faut au contraire affecter de les ignorer, afin que l'Ennemi ſoit tranquille ſur ſes Eſpions, qu'il ne change rien à ſes deſſeins, & qu'il ne cherche point à découvrir ceux qui peuvent en informer le Général.

Si l'on peut gagner de ces Eſpions, qui par leur état approchent de plus près le Général, comme par

exemple, un Secrétaire ou d'autres gens qui approchent le plus près de sa personne, & qui par conséquent peuvent donner des nouvelles plus certaines que ceux qui vont sans cesse d'une Armée à l'autre, & qui le plus souvent ne sont que les canaux pour faire parvenir les nouvelles, on peut s'en servir très-utilement.

Si un Général trouve dans l'Espion Ennemi un de ces gens qui l'approchent de plus près, il peut en tirer un grand fruit en le forçant d'écrire une fausse nouvelle, pour divertir l'attention de l'Ennemi sur ce qu'on veut exécuter; mais il faut qu'il le fasse pendre tout de suite après, ne pouvant s'en servir qu'une fois. M. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint attaquer M. de Luxembourg à Steinkerque, ayant découvert un de ses Musiciens, qui informoit l'Ennemi de tout ce qu'il projettoit, se servit de cette ruse, & quoiqu'elle ne réussit pas, par la vigilance de M. de Luxembourg & par la valeur de ses Troupes, il est rare qu'elle n'ait son effet dans beaucoup d'autres occasions, & même un peu plus tard M. de Luxembourg auroit été battu, s'il n'eût été averti à tems par des Détachemens qui étoient en avant, & qui lui donnerent celui de faire ses dispositions, & de pourvoir à tout.

Il est une ruse dont on peut se servir faute d'Espions, qui est moins dispendieuse; c'est d'envoyer des Lettres

ſuppoſées : on prend le premier Païſan, il n'a rien à riſquer, & loin de ſe cacher, il faut l'envoyer par un chemin ſur lequel il puiſſe être pris par l'Ennemi : elles doivent être adreſſées à des Officiers Généraux commandans un Corps de Troupes, ou même au Général de l'Armée, ſuppoſé qu'elles partent d'un Corps avancé. Ces Lettres doivent contenir des projets praticables & bons dans l'exécution ; mais entierement oppoſés à ceux qu'on médite & qu'on veut entreprendre ; il eſt ſouvent arrivé que l'Ennemi trop crédule a abandonné ſes premiers projets pour en ſuivre de chimériques, qui lui paroiſſent d'abord très-bons, & qui ne portent aucun obſtacle à ceux qu'on a deſſein d'exécuter. M. le Prince Eugene réuſſit par ce ſtratagême à faire lever le Siége de Coni, formé par les François en 1691.

On doit cependant prendre garde que, dans la crainte d'être trompé par des Lettres ſuppoſées, un Général ne néglige trop lui-même les avis qui lui ſont donnés. Il doit, dit Onozander, * écouter tout le monde en tout tems & à toute heure : Alexandre * engagé loin de ſon païs, ne pouvant recevoir ſes Courriers que fort tard, refuſa d'écouter un païſan qui venoit lui indiquer une route plus courte, il s'en repentit bientôt & le fit chercher, mais inutilement.

* *Chap.* 17.

* *Quint-Curce.*

Comme un Général doit toujours avoir des Eſpions dans l'Armée ennemie, il doit auſſi craindre que l'Ennemi n'en ait dans la ſienne ; ainſi il doit tâcher de les tromper, tenir ſes deſſeins ſecrets, n'en parler qu'à très-peu de perſonnes, & ne publier que le contraire

* *Chap. 13.* de ce qu'il projette. Il y a de la folie, dit Onozander,* de publier indiſcrétement ſes deſſeins, ſurtout à la veille de l'exécution, tems où les Transfuges paſſent chez l'Ennemi, & qu'on eſt ſur le point d'en venir aux mains.

Mais ſi l'on s'apperçoit que l'Ennemi ſoit inſtruit, il faut promptement, dit Végéce, changer ſes diſpo-

* *Liv. 9.* ſitions : Polibe * recommande ſurtout le ſilence & la diſſimulation dans des occaſions ſemblables ; il étend ce précepte ſur la penſée même, qu'il veut qu'on réprime quelquefois, de peur que nos actions ne la tra-

* *Valer. Max. Lib. 7. chap. 4.* hiſſent & ne la faſſent connoître. Métellus * répondit à un de ſes Amis, qui, dans une occaſion importante lui demandoit raiſon de certaines manœuvres, que ſi ſa chemiſe ſçavoit ce qu'il penſoit, il la brûleroit.

Pour n'être point expoſé à la trahiſon, on s'eſt ſouvent ſervi avec ſuccès d'ordres cachetés qu'on a remis aux Officiers, avec défenſe de les ouvrir que dans tel tems & en tel lieu : c'eſt un uſage établi ſur mer, mais on peut s'en ſervir ſur terre, lorſqu'il s'agit d'une expédition qu'il eſt eſſentiel de cacher à l'Ennemi. En un

mot on ne ſçauroit imaginer aſſez de ruſes pour découvrir les deſſeins de l'Ennemi, ni prendre aſſez de précautions pour tromper ſes Eſpions.

Montécuculli, dans ſes Mémoires, * raſſemble en peu de mots les préceptes qu'on vient de détailler : » On engage, dit-il, & on entretient les Eſpions à » force d'argent ; car ſouvent ils ſont doubles. Il eſt » bon de s'aſſûrer d'eux, & d'avoir entre ſes mains » leurs femmes & leurs enfans ; s'ils propoſent quel- » qu'entrepriſe, il ne faut ni la faire connoître à d'au- » tres, ni même qu'ils en devinent entr'eux l'exécu- » tion. On peut employer pour Eſpions des Priſon- » niers, des Trompettes, des Transfuges, tant de » l'Armée ennemie que de ſa propre Armée, des » Païſans, des Courriers, des Soldats traveſtis & des » Meſſagers.

* Liv. 1. chap. 2. §. 32.

On ne manque point de ces ſortes de gens ; mais pour les engager à être fidéles, il faut les bien payer.



CHAPITRE II.

Des Embuſcades.

*Liv. 3. chap. 5.

CELUI qui perd une Bataille, dit Végéce, * peut rejetter ſon malheur ſur la fortune, quoique l'art & la ſcience ayent plus de part à ces événemens; mais celui qui s'eſt laiſſé ſurprendre, & qui eſt tombé dans les piéges que lui a tendus l'Ennemi, ne peut excuſer ſa faute, parce qu'il pouvoit éviter d'y tomber par ſa vigilance & par ſes Eſpions.

On ne doit jamais former un projet d'attaque ſur des marches, des Détachemens, des Convois, des Fourrages, ou ſur un ou pluſieurs Quartiers, ſans connoître les endroits par où l'on doit paſſer, & où l'on peut former des Embuſcades, ſoit pour les éviter ſoit pour y embuſquer des Troupes, pour faciliter ſa retraite, ou pour y attirer l'Ennemi. Un Général qui, par ſes eſpions eſt informé qu'on projette quelques entrepriſes ſur quelques Corps détachés de l'Armée, ſur un de ſes Convois, ſur un Fourrage ou ſur ſes Quartiers, doit auſſi former de ſon côté des Embuſcades ſur les chemins qui y conduiſent. Le nombre des Troupes embuſquées, doit être réglé ſur celui du

Détachement qu'on veut ſurprendre ; il doit être aſſez fort pour attaquer l'Ennemi de tous côtés, c'eſt-à-dire, en tête, en flanc & à l'Arriere-garde. Les Troupes qui partent pour s'embuſquer, ne doivent jamais marcher que de nuit, à moins que ce ne ſoit dans un païs ſi couvert que l'Ennemi ne puiſſe les appercevoir.

Il faut tâcher, autant qu'on le peut, dit * Santa-Cruz, de former pluſieurs Embuſcades, afin que ſi l'Ennemi ne donne pas dans une, il n'échappe pas aux autres : elles doivent être placées de façon que l'une ne puiſſe attaquer ou être attaquée ſans être entendue, ſoutenue & ſecourue par les autres : cette réunion eſt une ruſe à laquelle l'Ennemi ne pouvoit s'attendre & qui aſſûre la victoire. S'il eſt impoſſible d'en former pluſieurs, ſoit par le peu de Troupes que l'on a, ou par les fatigues de la Campagne, il faut du moins en faire une qui ſoit aſſez forte pour réſiſter à l'Ennemi qu'elle attaquera : il n'eſt cependant pas néceſſaire qu'elle le ſoit autant, parce que des Troupes embuſquées qui chargent un Détachement de toutes parts & au dépourvû, doivent avoir par cette ſurpriſe un avantage marqué, & par conſéquent ſuppléer au nombre, ce qui arrivera indubitablement, ſurtout ſi l'Ennemi tombe dans l'embuſcade pendant la nuit, & qu'on ait ſoin, lorſque les Troupes embuſquées chargeront, de

*Tom. 5. des diſpoſit. avant la Bataille.

mettre un nombre considérable de Tambours, de Trompettes & de tout ce qui peut multiplier le nombre en apparence, par l'effroi que le bruit augmente pendant la nuit.

Pour attirer l'Ennemi qui est en Détachement, il faut faire partir de petites Troupes qui aillent vers lui, avec ordre, dès qu'elles le rencontreront, de se retirer sur les Troupes embusquées.

Il faut que les Embuscades ayent toujours un objet ; on doit sçavoir avant de les entreprendre, si l'Ennemi est en Campagne, s'il projette de venir attaquer ou inquiéter les Quartiers, s'il est à propos de l'attendre ou d'aller soi-même vers lui ; sans ces précautions on fatigueroit inutilement les Troupes.

Les Embuscades peuvent être formées d'Infanterie, de Hussards ou de Dragons : c'est la situation du païs qui doit en décider ; on peut mêler ces Troupes ou les envoyer séparément : c'est suivant ce que l'on projette ou suivant l'espece de Troupes que l'Ennemi employe dans ses Détachemens.

Si l'on projette d'attaquer un Convoi, toutes ces Troupes sont nécessaires, parce que l'Escorte sera infailliblement d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, & qu'il y aura des Hussards pour éclairer la marche ; si c'est un fourrage au vert, il est bon d'avoir de l'Infanterie ; mais elle doit rester en arriere pour assûrer

aſſûrer la retraite : de la Cavalerie avec des Huſſards ou des Dragons ſuffit pour attaquer un fourrage, pour en battre l'eſcorte, ou au moins pour empêcher qu'il ne ſe faſſe : ſi ce fourrage eſt au ſec, il faut de l'Infanterie, parce que, comme il ne peut ſe faire que dans les Villages, il eſt aſſûré qu'ils ſeront occupés par de l'Infanterie, & qu'en avant il y aura une chaîne de Cavalerie qui en ſera protégée ; ſi c'eſt un Détachement, c'eſt ſelon le païs où il marche ; ſi ce païs eſt ouvert, il faut ſe ſervir de Cavalerie, de Huſſards & de Dragons ; ſi c'eſt un païs de bois ou de montagnes, c'eſt de l'Infanterie dont il faut ſe ſervir. Après tout, on ne peut donner des régles bien ſûres ſur l'eſpece de Troupes qu'on doit employer : il y a des païs de bois où les Huſſards & les Dragons peuvent très-bien faire la Guerre & être très-utiles : il y en a de montagnes où ils peuvent agir ſûrement, parce qu'on trouve dans le ſein des montagnes de très-belles plaines coupées de bois, où ils peuvent s'embuſquer ; mais il faut que leur retraite ſoit aſſûrée ; il y a auſſi des plaines ſi coupées par des ravins & par des canaux, qu'il n'y a que l'Infanterie qui y puiſſe agir ; ainſi c'eſt au Général à ſavoir quelles ſont les Troupes qu'il doit employer dans l'un & l'autre païs, pour qu'elles puiſſent ſervir utilement.

Une Embuſcade faite à propos, peut faire manquer

l'entreprise la mieux concertée ; c'est une manœuvre d'une très-grande ressource dans la Guerre de Campagne ; c'est par-là qu'on parvient à ces coups heureux qu'on doit à la vigilance, & qui n'arriveront jamais, lorsque par une négligence condamnable, ou sous prétexte de ne vouloir pas fatiguer les Troupes, on les laisse languir dans le Camp & même dans les Quartiers sans les envoyer en Détachement.

La prévoyance & l'activité sont les premiers mobiles des grandes actions ; avec ces qualités un Général peut venir à bout de tout, ou du moins d'une grande partie des choses qu'il entreprendra. Plus l'entreprise paroît difficile, & plus le génie d'un Général doit s'élever, se replier & trouver des expédiens que le seul Homme de guerre peut imaginer : on trouve des ressources pour tout, lorsqu'on a le génie & le goût de son métier : l'art supplée à la force, & la ruse l'emporte sur la ruse.

Il n'y a point de païs qui ne présente quelqu'endroit propre à placer des Embuscades ; des ravins, une carriere, dont la sortie est facile, la moindre hauteur, des bois, des haies, des masures, des vignes, souvent des bleds de Turquie, des marais couverts de rosaux, tout offre des ressources à qui sçait en profiter ; il ne s'agit que de placer les Embuscades de façon qu'elles ne soient pas découvertes par les Partis ennemis & qu'elles

ne se fassent pas découvrir elles-mêmes par l'imprudence de quelques Soldats, par le bruit ou par quelqu'autre accident, tel qu'on l'a indiqué dans le Chapitre des marches, en parlant d'une marche secrette. On y a vû combien il étoit dangereux d'avoir des chiens, dont l'aboiement pourroit faire tout découvrir, &c.

Si l'Embuscade est de Hussards ou de Dragons, il ne faut point de chevaux entiers, leurs hennissemens pourroient être dangereux : un Païsan attiré par l'aboiement d'un chien ou par le hennissement d'un cheval, entre dans un bois, découvre une Embuscade, & souvent sous l'espoir d'une récompense, il va tout découvrir à l'Ennemi. Il faut arrêter sans bruit tout tout ce qui passe auprès de l'Embuscade, faire attacher les Païsans à des arbres & les faire garder par des Sentinelles ; si l'Embuscade est dans un chemin creux, derriere une élévation de terre ou dans quelques autres endroits, il faut faire attacher ensemble tous ceux qu'on prend, & les bien garder.

On doit tomber sur tous les Partis Ennemis qui passent près de l'Embuscade, à moins qu'on n'ait dessein d'enlever un Convoi ou d'attaquer un Détachement considérable, alors il faut rester en silence & les laisser passer; mais si ces Partis en faisant une recherche exacte découvrent l'Embuscade, comme il n'y a plus d'espoir d'attaquer le Convoi ou le Détachement, il

faut leur tomber deſſus, tâcher de les entourer, & s'il ſe peut, les faire priſonniers ; ſi l'on étoit aſſez heureux pour n'en laiſſer échapper aucun, l'Embuſcade pourroit reſter où elle étoit, & ſuivre toujours ſon premier objet, parce qu'il n'eſt point à craindre que perſonne ait pû en porter la nouvelle.

Il faut attaquer ces Partis le ſabre à la main, & non en faiſant feu, & autant qu'il eſt poſſible, ne pas leur donner le tems d'en faire eux-mêmes : deux avantages conſidérables réſultent de cette maniere de les attaquer ; le premier, c'eſt qu'une attaque vive & imprévue les étonne, & leur laiſſe à peine le tems de ſonger à leur défenſe ; le ſecond, c'eſt qu'en faiſant feu, il ſeroit à craindre que, s'il y en avoit quelqu'autre plus loin, ils ne l'entendiſſent & n'envoyaſſent avertir : il eſt vrai que ſi ceux qui auroient entendu, venoient au ſecours des premiers, & ſi les Troupes de l'Embuſcade ſe trouvoient plus fortes, ce ſeroit alors un avantage ; mais s'ils étoient en force, l'avantage ſeroit de leur côté ; de plus, s'ils ne venoient point, l'entrepriſe du Convoi ou du Détachement ſeroit manquée, parce qu'il n'y a pas de doute que ſe ſentant moins forts, ils auroient été chercher de nouveaux ſecours : alors il faut changer de place, s'embuſquer dans quelqu'autre endroit ; mais n'abandonner ſon projet qu'à l'extrémité, & quand on a perdu tout eſpoir de réuſſir autrement.

La moindre chose, comme on l'a déja dit, peut faire découvrir une Embuscade. Le feu de la pipe s'apperçoit de loin pendant la nuit; d'ailleurs pour si peu de Soldats qu'il y ait, qui fument, le vent peut porter la fumée & l'odeur du tabac vers l'endroit où l'Ennemi patrouille : on ne doit se charger d'aucuns valets ni de rien d'inutile, ordonner que les chevaux soient attachés avec soin, & que tout le monde reste dans un profond silence. Comme il est très-difficile que les Hussards & les Dragons en marchant, ne laissent après eux des vestiges qui puissent déceler l'endroit de l'Embuscade, il faut tâcher d'y entrer par un chemin détourné, ou du moins plus sec : pour effacer les traces des chevaux, huit ou dix Hussards ou Dragons pourront attacher à la queue de leurs chevaux des branches d'arbres, qui en marchant derriere le Détachement, & remplissant le même front que la Troupe, les effaceront; lorsqu'ils seront entrés dans le bois, ils en fermeront l'entrée avec les mêmes branches, dont ils formeront une espece de haye.

Si le bois est grand, on peut y entrer par différens endroits; on peut même faire entrer les Hussards ou les Dragons séparément; la trace en sera plus légere : quoique l'Infanterie laisse des traces moins visibles, on peut cependant exécuter la même chose lorsqu'elle y entrera. Si le Détachement qu'on veut embusquer est

obligé de marcher ſur un grand chemin, qu'il ſoit d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut que lorſqu'il eſt près de l'endroit marqué, le Commandant détache une Troupe pour marcher en avant, avec ordre de remplir le même front que le Détachement entier. Lorſqu'elle aura fait un quart de lieue ou une demi-lieue, elle reviendra par un autre chemin, quand même elle devroit faire un grand circuit, afin que les Partis ennemis qui viendront ſur ce même chemin, ne s'apperçoivent point qu'il ſe ſoit arrêté des Troupes en cet endroit. Cette Troupe rejoindra celles qui ſont embuſquées, par le chemin le moins en vue de l'Ennemi, jamais en troupe, mais éparpillée pour laiſſer moins de veſtiges après elle. On mettra des Sentinelles cachées derriere des buiſſons en avant de l'Embuſcade, afin qu'elles puiſſent voir dans la campagne & ſur les chemins, ſans être apperçues : il faut auſſi faire monter un ou deux Soldats ſur des arbres pour découvrir de loin, & pour avertir s'ils voyent quelques Troupes : on doit obſerver la même choſe pour des Huſſards ou des Dragons.

Avant d'entrer dans le bois où l'on veut s'embuſquer, on détachera deux ou trois patrouilles pour le fouiller, de crainte que l'Ennemi n'y ſoit lui-même embuſqué ; après que tout aura été reconnu, les Troupes y entreront & ſe rangeront ſelon l'ordre qui leur ſera donné. Le Commandant formera trois corps de

ſon Détachement, & les éloignera les uns des autres: l'un ſera deſtiné à attaquer l'Avant-garde, l'autre le centre, & le dernier l'Arriere-garde. Si c'eſt de la Cavalerie, la moitié de chaque Corps doit être à cheval; perſonne ne doit s'écarter ni paſſer les Sentinelles ou Vedettes, ſous peine d'être déclaré déſerteur. Pendant la nuit la Cavalerie ſera à cheval, & l'Infanterie ſous les armes: pour le jour, de trois heures en trois heures la moitié, qui eſt à pied, relevera celle qui eſt à cheval, ainſi que les Vedettes. Il en ſera de même de l'Infanterie & des Sentinelles.

Si l'Embuſcade eſt derriere une éminence ou une petite montagne, il faut placer en haut des Sentinelles couchées ſur le ventre & ſans chapeau: d'ailleurs on doit obſerver les mêmes diſpoſitions, ſoit pour la marche, ſoit pour la conduite, cependant toujours relativement aux circonſtances & à la ſituation du païs.

Il y a pluſieurs manieres d'attirer l'Ennemi ſur des Troupes embuſquées. Le Général commandant l'Armée ou les Quartiers, fera ſortir un Détachement ſous les ordres d'un Officier intelligent, avec ordre d'aller s'embuſquer à une ou deux lieues, plus ou moins, ſuivant que le païs eſt propre à ces ſortes de manœuvres, ou ſuivant l'éloignement de l'Ennemi; il l'avertira que deux heures après qu'il ſera ſorti, il fera partir un autre Détachement moins conſidérable, qui aura

ordre d'aller du côté de l'Ennemi, de tâcher de le rencontrer, & qu'à la premiere vue il fera mine de le charger; mais que le voyant plus fort, il commencera sa retraite, & la dirigera vers le lieu où seront ses Troupes embusquées. Sur cette instruction il partira.

Le Général fera venir ensuite l'Officier qui doit commander le Détachement, pour aller chercher l'Ennemi, l'instruira de celui qui est parti pour s'embusquer, & de l'endroit où il l'est; il lui ordonnera de s'avancer le plus près de l'Ennemi qu'il le pourra, & de tâcher de l'attirer par une retraite simulée sur les Troupes embusquées.

Il n'y aura que ces deux Chefs qui soient instruits du projet : cependant le Commandant du Détachement qui doit aller vers l'Ennemi, pourra en faire part aux principaux Officiers qui sont sous ses ordres; afin qu'au cas qu'il soit pris ou tué dans la retraite, celui qui prendra le Commandement, puisse agir selon les intentions du Géneral; il faut surtout prendre garde qu'aucun Soldat, Cavalier, Hussard ou Dragon ne pénétre l'objet du Détachement, parce qu'un seul Déserteur pourroit faire manquer l'Embuscade elle : peut, comme on l'a dit, être composée indistinctement de différentes Troupes ou d'une seule : la situation du païs doit décider si elle doit être de Hussards, de Dragons ou d'Infanterie;

d'Infanterie ; mais le Détachement qui doit aller chercher l'Ennemi pour l'attirer ſur les Troupes embuſquées, doit être de Huſſards, à moins que le païs ne ſoit ſi fourré qu'on ne puiſſe y faire agir que de l'Infanterie.

Pendant que les Huſſards ſont en avant pour tâcher d'attirer l'Ennemi, les Troupes embuſquées ſeront à cheval, & attendront en ſilence l'ordre du Commandant pour ſortir & charger. Dès qu'elles auront chargé & battu l'Ennemi, de crainte qu'un autre Détachement peu éloigné de celui qui a été battu, ne vienne à ſon ſecours, elles prendront le chemin le plus court, & marcheront légérement, mais en ordre vers le Camp ou les Quartiers. Le Détachement qui a attiré l'Ennemi ſur l'Embuſcade, en fera l'Arriere-garde, il marchera au petit pas pendant que le reſte des Troupes ſe retirera en menant avec elles les Priſonniers. Si l'Ennemi envoie du ſecours, dès que cette Arriere-garde l'appercevra, elle doublera le pas, mais en ordre ; elle n'a point à craindre que l'Ennemi vienne trop promptement ſur elle, parce qu'il craint de tomber dans une autre Embuſcade : ainſi l'Arriere-garde peut ſe retirer facilement, & les Troupes qui menent les Priſonniers ont le tems d'arriver ſans être inquiétées.

C'eſt dans ces occaſions qu'il faut ſçavoir réprimer

ſa valeur, & que la fuite eſt glorieuſe ; il faut toujours craindre le déſeſpoir de l'Ennemi ſurpris & même vaincu, lorſqu'il n'eſt point entierement défait ; on doit ſe contenter d'une ſeule victoire, ſans en tenter une ſeconde : en l'attaquant dans ſa pourſuite trop vivement, on peut tomber ſoi-même dans des Embuſcades plus dangereuſes que celles où on vient de l'attirer. Robert, Comte d'Artois, * ayant découvert un gué, obtint la permiſſion de S. Louis de le paſſer, pour en faciliter le paſſage à l'Armée Chrétienne, avec promeſſe de ne rien entreprendre juſqu'à ce qu'elle fût paſſée ; il le paſſe heureuſement, mais contre ſa parole, il ſe jette avec ardeur ſur un Détachement de trois cens Sarrazins qui fuyoient devant lui ; ſon courage l'emporte juſques dans les retranchemens qu'il force, & non content de ce ſuccès plus brillant que ſolide, il les pourſuit encore juſqu'à la Maſſoure qu'il voit ouverte ; il s'y engage malgré les remontrances des plus ſages Généraux de l'Armée ; il entre ſuivi de ſes Soldats, qui, tandis qu'ils s'arrêtent au pillage, ſont chargés à leur tour par les Infidéles qui s'étoient ralliés ; enſorte que le Comte d'Artois, les Généraux qui n'avoient pû l'arrêter, les Hoſpitaliers & les Templiers qui l'accompagnoient, périrent dans cette malheureuſe journée, perte qui fut cauſe de la priſe de S. Louis frere du Comte, & des malheurs

* *Hiſt. de Malthe, T. 1. Liv. 3.*

que les Croisés essuyerent dans cette Campagne.

S'il est à craindre que l'Ennemi averti par quelques Transfuges, ne vienne en force, il faut alors changer de place, & se rapprocher de l'endroit d'où l'on est parti, afin que s'il étoit plus fort, on eût moins de chemin à faire pour se retirer, parce qu'il est certain qu'il marchera sur ses gardes, qu'il n'ira vers l'Embuscade formée & reconnue, que pour l'attaquer, & sa supériorité ne pourroit qu'être funeste aux Troupes embusquées.

Il peut arriver encore que l'Ennemi ne trouvant plus l'Embuscade dans les lieux indiqués par les déserteurs, il ne croye qu'elle s'est retirée, & que dans cette persuasion, il ne néglige les précautions nécessaires dans un pareil cas : alors il faut changer de lieu & se placer à un quart de lieue au plus de celui où l'on étoit posté, pour tomber sur l'Ennemi, qui marchera avec confiance ; mais il faut que le Détachement embusqué soit assez fort, afin qu'il puisse du moins se retirer si l'Ennemi est supérieur & qu'il se soutienne par ses propres forces. On a souvent vû des Détachemens de mille hommes, se retirer en ordre devant d'autres de deux à trois mille ; ce qui provient sans doute des positions avantageuses que le Commandant sçait saisir, de la disposition qu'il fait de ses Troupes, de l'ordre qu'il y met & de l'audace qu'il leur

inſpire ; avec ces qualités un Chef peut être du moins aſſûré que ſes Troupes ne ſeront point battues ſi elles ne battent point, à moins qu'une force ſi ſupérieure ne l'emporte ſur la valeur & ſur une conduite ſage & judicieuſe.

Remarques ſur le chapitre 72. Une Embuſcade qui réuſſit, peut entraîner la deſtruction entiere d'une Armée ; l'exemple que cite là-deſſus M. de Feuquieres dans ſes Mémoires, * eſt frappant. M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne, parce que le Lieutenant Général qui commandoit l'eſcorte, ne prévit pas que l'Ennemi enfermé dans ſes lignes de circonvallation devant Arras, ayant deux Armées près de ſon Camp avec deſſein de l'attaquer dans ſes lignes, pût ſonger à faire ſortir un gros Corps de Cavalerie pour une entrepriſe de cette eſpece ; cependant M. de Luxembourg qui s'étoit embuſqué à portée de la Colonne des équipages, voyant que ce Lieutenant Général avoit pris les devants avec la tête de l'eſcorte, les croyant en ſûreté, marcha diligemment à la tête de cette Colonne, en détourna la marche, qu'il fit diriger ſur Saint-Pol, où il conduiſit tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne ſans qu'il en fut averti. C'eſt ainſi que par la négligence d'un Officier & par une Embuſcade placée à propos, une Armée ſe trouve dénuée de tous ſes équipages,

&, pour ainſi dire, hors d'état de continuer la Campagne.

Si ce Lieutenant Général avoit eu des Eſpions, des Détachemens en avant & ſur ſes flancs, ces Détachemens auroient découvert l'Embuſcade, & par les précautions uſitées dans ces ſortes d'occaſions, il auroit mis les Equipages de l'Armée en ſûreté ; de plus ſes Eſpions l'auroient averti, qu'il étoit parti du Camp devant Arras un gros Corps de Cavalerie, par conſéquent il auroit été ſur ſes gardes ; au lieu que rempli d'une fauſſe confiance, il marcha comme en plaine paix, & cette faute impardonnable entraîna la perte de tous les Equipages.

Un Officier qui commande un Détachement, pour quelque expédition que ce puiſſe être, ne ſçauroit apporter trop de ſoins à prévenir les échecs qui peuvent lui arriver ; ſi l'on eſt battu, on ne doit l'être que par une force ſupérieure ; celui qui après avoir pris toutes les précautions poſſibles, eſt battu par un Ennemi qui a l'avantage du nombre, n'a rien à ſe reprocher ; celui qui avec de la capacité a cependant négligé certaines précautions, & ſe fait battre pour ne les avoir pas priſes, eſt certainement coupable aux yeux des perſonnes de l'Art ; mais ſi cet échec l'engage à ne rien négliger pour en éviter dans la ſuite un ſecond, il ne peut point paſſer pour un mauvais Officier : ce titre ne convient

qu'à celui, qui, ſe laiſſant aveugler par l'orgueil ou par de fauſſes lumieres, que ſon amour propre lui fait prendre pour des effets d'un génie ſupérieur, livre aux Ennemis une victoire facile.

Un Général vaincu, comme Pompée le fut à Pharſale, n'en mériteroit pas moins des palmes & des ſtatues, pourvû qu'il ne ſe laiſſât pas décourager comme fit ce grand Homme après ſa défaite ; mais celui qui eſt battu comme Antoine le fut à Actium, ne fera couler que les pleurs d'un affranchi ou d'une maîtreſſe.

Le malheur ajoute à la gloire d'un Guerrier illuſtre, lorſqu'il ſçait y trouver des inſtructions pour l'avenir. M. le Maréchal de Créqui, avant la Bataille de Conſarbrick étoit un grand Capitaine, après il fut un grand Homme. C'eſt le jugement qu'en porta le grand Condé, qui cependant n'aimoit pas M. de Créqui : *Sire*, dit-il à Louis XIV, *votre Majeſté vient d'acquérir le plus grand Homme de guerre qu'elle ait eu.*



CHAPITRE III.

De l'Attaque d'une Armée dans ſa marche.

QUELQUE difficiles que paroiſſent certaines opérations à la Guerre, elles ne ſont point impraticables, quand on ſçait prendre les précautions néceſſaires pour en applanir les difficultés : l'Attaque d'une Armée dans ſa marche, paroît au-deſſus de tout effort ; cependant le ſuccès ne dépend que de ſçavoir prendre ſes meſures, de choiſir le terrein & de ſaiſir le moment favorable. Il paroît encore plus difficile de ſurprendre une Armée dans ſa marche, que de l'attaquer de vive force ; le nombre des Troupes ennemies, les précautions que leur Général aura priſes, l'ordre, la diligence, le ſecret qu'il faut garder, offrent des obſtacles preſqu'inſurmontables ; cependant en prenant des détours, en cachant ſa marche à l'Ennemi, on peut l'attaquer en force par derriere ou ſur un flanc dans le tems qu'on fait attaquer ſon Avant-garde avec quelque Infanterie, quelque Cavalerie & même du canon pour éloigner davantage ſes idées ſur l'Attaque par le flanc qui eſt la véritable.

Pour attaquer une A rmée dans ſa marche, il faut tâcher de la devancer, de lui dérober quelque mar-

che pour s'approcher d'elle ; on détachera quelques Partis, qui s'embusqueront pour arrêter tous les allans & venans, afin que la marche & les desseins de l'Armée soient cachés à l'Ennemi ; dans ces occasions où l'on est résolu d'attaquer, il ne faut point d'équipages ni gros ni petits ; mais les laisser derriere bien escortés, assez près pour les faire joindre après la victoire, mais pas assez loin pour que l'Armée soit obligée de s'en passer trois ou quatre jours.

Il faut être assûré du jour que l'Armée ennemie partira, & du païs qu'elle a à parcourir ; si c'est un païs de plaine, de montagnes, de bois, s'il est coupé, s'il y a plusieurs ponts à passer, sur combien de Colonnes elle marche, & savoir, autant qu'on le peut, quelle est sa disposition. On a vû dans le Chapitre troisiéme du premier Livre, en parlant de la Marche d'une Armée dans un païs de plaine, la disposition qu'on doit faire, en cas qu'on prête le front ou le flanc à l'Ennemi. Le Général qui a dessein d'attaquer, doit disposer ses Troupes relativement aux dispositions que l'Ennemi a prises, ce qu'il ne peut sçavoir que par ses Espions : s'il ne peut en être instruit, la meilleure régle est de les croire bonnes, & de disposer les siennes là-dessus ; il y auroit beaucoup d'imprudence à se persuader que les dispositions de l'Ennemi fussent mauvaises, au lieu qu'il n'y a jamais à craindre en les supposant bonnes, & en agissant en conséquence.

On

coup plus d'Infanterie que de Cavalerie, & la difficulté qu'il trouva dans ce passage, venoit plus de l'embarras que causoient la Cavalerie & les bagages, que des Montagnards, qui le harceloient continuellement.

Enfin l'Attaque d'une Armée dans sa marche doit être prévue d'avance; cette opération exige beaucoup de combinaisons, un secret impénétrable, une connoissance exacte du païs, un arrangement fait sur les précautions que l'Ennemi prend dans sa marche, des précautions qu'on doit prendre pour dérober des marches à l'Ennemi, & pour s'approcher de lui en ordre, & un silence rigide dans la marche; il faut encore autant qu'on peut, tâcher d'avoir les Habitans du païs pour soi, choisir un terrein où l'on puisse marcher à couvert, sans quoi l'on ne peut marcher que de nuit; alors il est bien difficile que quelques Colonnes ne s'égarent, ce qui suffit pour faire manquer l'entreprise; avoir des guides sûrs & intelligens, être assûré de ses Troupes, & n'avoir point à craindre des déserteurs; il n'en faut qu'un pour faire tout échouer. En 1693 M. le Prince Eugene * ayant eu avis que les Turcs préparoient un grand Convoi pour la garnison de Temeswar, forme le dessein de l'enlever, il se met lui-même à la tête du Détachement destiné à exécuter ce projet; mais un Soldat qui déserte aux Ennemis,

* *Hist. du Prince Eugene, Liv. 3.*

fait que les Turcs ne marchent point, & que ce Prince est obligé de revenir sans avoir pu exécuter son projet.

CHAPITRE IV.

De l'Attaque des Camps retranchés.

LA Guerre, chez toutes les Nations & dans tous les tems, a été fondée sur les mêmes principes; mais dans les premiers âges du monde, le peu d'expérience qu'on avoit acquise, ne permettoit pas à ces principes de se développer, comme il est ensuite arrivé, & ce développement a fait imaginer de nouvelles ressources pour l'attaque & pour la défense.

Dans les tems fabuleux de la Gréce, les premiers Conquérans furent regardés comme des Dieux, parce que leur valeur & leur génie suppléants à l'art qui leur manquoit, faisoient regarder comme des êtres supérieurs à l'humanité, des mortels nés pour sa destruction; mais aujourd'hui que les arts dans tous les genres, & surtout celui de la guerre, ont pris leur essor & sont presque parvenus à leur perfection, ces Dieux de l'antiquité ne sont plus regardés que comme de grands Hommes qui se sont élevés au-dessus de leur siécle; à mesure que la postérité a acquis de nouvelles

lumieres, elle est devenue plus juste ; elle a conservé le titre de Héros à ceux qui n'ont point abusé de leurs talens & de leurs forces ; mais elle a donné le nom détestable de Tyrans à ceux dont la vengeance & la colere survivoient à leurs succès.

La premiere époque du talent militaire est le Siége de Troye, quoiqu'il y eût eu des guerres antérieures à celles-là. Homere * en décrivant le bouclier d'Achille, parle des guerres qui s'étoient souvent élevées pour l'enlevement des bestiaux : Horace assûre ce fait, & parle dans ses Satyres, d'une guerre antérieure à celle de Troye, dont le sujet fut le même, * & sans mêler parmi ces autorités celles des Livres saints, il suffit de connoître les passions, pour être persuadé que les hommes ont été en guerre dès qu'ils les ont ressenties, ou pour mieux dire, dès qu'ils ont été en société. Avant même le Siége de Troye, Hercule & Thésée avoient déja étonné les Grecs par leurs conquêtes : mais quoique ces deux Héros ayent purgé l'Univers de plusieurs scélérats, leurs victoires sont plutôt une preuve de leur force & de leur adresse, que de leur capacité dans l'Art militaire. A mesure que la Grece se poliça par les Loix de Lycurgue, les peuples plus éclairés trouverent dans la nécessité de se défendre, des principes pour l'Attaque. Les Grecs virent naître cet Art que les Romains étendirent, que les siécles

* *Iliade, Liv. 18.*

* *Nam fuit ante Helenam mulier teterrima Belli-causa.*

qui les ont ſuivis ont éclairé, & que nous avons perfectionné.

Quelle différence en effet de l'Art militaire, tel qu'il eſt à préſent, avec celui dont Onozander, Végece, l'Empereur Leon, Frontin, Ælien & tant d'autres, nous ont tranſmis les préceptes ? Leurs Villes n'avoient pour toute défenſe que des murs élevés à grands frais, flanqués de tours de diſtance en diſtance, & un large foſſé en avant ; il eſt vrai que la foibleſſe de leurs armes donnoit plus d'avantages à leurs fortifications ; leurs Camps retranchés n'avoient qu'un large foſſé avec quelques charriots derriere, & lorſqu'on vouloit employer tout l'Art connu juſqu'alors, on entouroit le Camp de murailles, ainſi que les Villes, avec des tours de diſtance en diſtance : tel étoit celui de Pompée à Dirachium en Epire, dont le plan eſt tracé dans l'Art de la Guerre de M. le Maréchal de Puyſégur ; le mur qui l'entouroit, avoit quinze mille pas d'étendue. L'Empereur Leon * ne connoît d'autre art pour retrancher un Camp, que d'entaſſer des faſcines, d'amonceler des arbres, & de placer des gardes avancées.

* *Leon. Imperatoris Tacti.*

L'expérience qu'on a acquiſe depuis, ſans abréger le travail, a rendu les ouvrages des Places plus forts & plus aiſés à défendre ; on a abrégé le travail pour les Retranchemens des Camps ; ils ont pris une nouvelle

forme, & construits sur les principes des fortifications d'une Ville, on les a rendus plus difficiles à forcer: cette même expérience a fait imaginer les moyens pour les attaquer; à mesure que les armes ont changé, & qu'elles sont devenues plus fortes, le systême de la fortification a pris une forme nouvelle.

Le jet des armes étant plus considérable, ainsi que leur effet, il a fallu leur opposer des fortifications qui pussent leur résister, & la nécessité a fait ce que le génie n'avoit pu faire jusqu'alors; c'est pour cela que dans les Guerres des derniers siécles, & dans celles du siécle présent, on ne s'est point contenté de faire un fossé en avant des Camps pour les retrancher, à l'imitation des Romains; on y a joint des lignes, des angles & des redoutes de distance en distance; on a poussé l'Art plus loin encore, on a ajouté des puits en avant du fossé; enfin dans cette derniere guerre, M. le Maréchal de Saxe, au lieu de lignes pour retrancher son Camp devant Maestrick, ne fit faire que des redoutes de distance en distance; chacune avoit un chemin couvert, lequel étoit palissadé & la redoute fraisée, & il fit creuser dans le fossé des puits larges & profonds. Ceux qui viendront après nous, trouveront peut-être à ajouter à la force de ces retranchemens; les siécles précédens servant toujours à éclairer ceux qui leur succédent.

On doit décider l'Attaque & la maniere d'attaquer, ſur l'eſpece des retranchemens & ſur la ſituation du Camp. Des retranchemens tels qu'étoient ceux de M. le Maréchal de Saxe à Maeſtrick, ſont très-difficiles à forcer, & l'on ne peut en former le projet qu'avec des forces très-ſupérieures; la réuſſite en eſt même incertaine. On a fait voir la force de ces retranchemens dans le Chapitre ſixiéme du premier Livre.

Mais un Camp retranché par des lignes peut être attaqué, quoique nous ayons vû au Siége de Philiſbourg en 1734, M. le Prince Eugene à la tête d'une Armée de quatre-vingt mille hommes, n'oſer attaquer celles que M. le Maréchal de Berwick avoit fait faire; mais cet exemple ne peut ſervir de régle: Deux grands Hommes ſe craignent & ſe reſpectent; M. le Prince Eugene connoiſſoit la capacité de M. de Berwick, & il étoit certain que ſon Rival avoit pris toutes les précautions qu'il auroit employées en pareil cas. M. de Berwick, rendant à M. le Prince Eugene la juſtice que l'Europe rendoit à ſes talens, avoit ajouté l'art à la ſageſſe de ſes diſpoſitions. Ce Prince vint reconnoître les lignes, il les trouva partout en force, il prit le parti d'un homme ſage & expérimenté, elles ne furent point attaquées, & Philiſbourg fut pris.

Les Camps retranchés par des lignes ne ſont pas toujours également en force partout; ils ne ſont pas

tous commandés, ni à même d'être attaquées par des Généraux égaux en talens, en capacité & en expérience ; & quand ils le feroient, il eft des occafions où la force & l'audace doivent être jointes à la fageffe des difpofitions.

L'on fuppofe une Armée retranchée derriere des lignes, où l'art eft joint à la nature, dont les flancs font appuyés & affûrés, garnis de Troupes & d'artillerie fur tout le front, avec d'autres Troupes derriere pour foutenir celles qui bordent les lignes. Le Général qui veut attaquer, doit auparavant reconnoître par lui-même la pofition des lignes, & autant qu'il pourra, la difpofition de l'Ennemi ; il examinera la conftruction des lignes, les appuis qu'elles ont, leur étendue, fi la terre eft ferme ou mouvante. Lorfqu'il fera parfaitement inftruit de toutes ces circonftances, il peut faire fon plan d'Attaque, & faire marcher fon Armée fur autant de Colonnes qu'il doit y avoir d'Attaques ; mais autant qu'il eft poffible, occuper tout le front de l'Ennemi, foit en force, foit pour l'empêcher de porter du fecours aux endroits où l'Attaque fera plus vive. Chaque Colonne doit avoir à fa tête une forte Artillerie, & lorfqu'elle fera à portée de pouvoir canoner les lignes avec fruit, elle doit faire un feu vif & continuel pendant une bonne heure, afin d'ébouler les terres du parapet, & de les faire tomber dans le

foſſé, ce qui donnera moins de difficulté aux Troupes de le paſſer. Le moment de l'Attaque doit être une heure avant le jour, afin que le canon puiſſe avoir tiré avant que l'Ennemi ſçache où diriger ſon Artillerie; le canon doit changer de place à droite ou à gauche après chaque décharge, pour tromper les Canoniers Ennemis, & qu'ils ne puiſſent ſçavoir où pointer leurs piéces; ſi l'on trouve quelque éminence à portée, il faut y placer le canon, ſi l'on peut canoner les lignes en revers, l'Artillerie fera un plus grand effet.

L'Infanterie doit ſuivre l'Artillerie munie de clayes, de planches, de faſcines, de pioches & de pelles; les faſcines ſerviront à combler les puits s'il en a en avant du foſſé, ou s'il n'y a point de puits, on comblera le foſſé & enſuite on jettera les clayes deſſus. La Cavalerie ſera derriere l'Infanterie en bataille ſur deux lignes, pour ſoutenir l'Infanterie. Il faut tâcher de trouver quelque rideaux pour la cacher à l'Ennemi, ſinon la placer aſſez loin, afin qu'elle ne ſoit point expoſée au canon des lignes; ſi on la mettoit trop près, elle ſeroit bientôt anéantie ſans pouvoir être d'aucune utilité; ce grand feu qu'elle eſſuyeroit pourroit lui donner une impreſſion de terreur, qui lui feroit faire une manœuvre en arriere & décourageroit l'Infanterie, ou du moins lui ôteroit cette audace &

cette

On fera marcher l'Armée ſur ſix, huit ou dix Colonnes, ſuivant que l'aſſiette du païs pourra le permettre : elles doivent toutes arriver au lieu marqué à la même heure. Plus l'Armée ſera près de l'Ennemi, plus l'attaque ſera vive, parce que les Colonnes ayant moins de chemin à faire, l'Ennemi aura moins de tems pour faire ſes diſpoſitions.

Comme dans le cas d'une ſurpriſe, on ne peut donner de ſignaux, ſans riſquer de faire découvrir à l'Ennemi qu'il va être attaqué, il faut que chaque Officier Général conduiſant les Colonnes, ait une montre réglée ſur celle du Général, afin de marcher tous en même tems, à l'heure convenue & ordonnée. Les Anciens, au défaut de montre, ſe régloient ſur le cours des étoiles ; & c'eſt ſans doute pour cela que Polybe, Onozander, Ælien & pluſieurs autres, exhortent les Militaires d'étudier l'Aſtronomie ; mais comme rarement on fait marcher une Armée de nuit, cette connoiſſance ſeroit très-inutile pour une attaque de jour ; d'ailleurs le ſoleil ſur lequel ils ſe régloient auſſi, ne pouvoit leur ſervir qu'autant que le ciel étoit ſerein.

Si l'on veut attaquer le front de l'Armée ennemie, il faut détacher toutes les Troupes légeres, ſoutenues d'un gros Corps de Cavalerie & de quelques Bataillons, avec ordre d'aller harceler les flancs pour diſ-

traire l'Ennemi de la véritable attaque ; on ne ſçauroit jamais donner aſſez de fauſſes allarmes à l'Ennemi ſur l'attaque véritable : les Huſſards ſont les Troupes les plus propres pour ces ſortes d'expéditions, par leur promptitude à ſe retirer, & par leur vîteſſe à paſſer d'un endroit à un autre. On doit obſerver la même régle, ſi la véritable Attaque eſt ſur le flanc : alors les fauſſes Attaques doivent être ſur le front. On peut voir dans Santa-Cruz * les diſpoſitions qu'il fait pour attaquer une Armée dans ſa marche.

* *Traité des Surpriſes, ch. 17.*

Il eſt permis à la Guerre d'employer la ruſe & les ſurpriſes, pourvû qu'elles ne tiennent rien de la trahiſon. Dès qu'elles ſont ſelon le droit de la Guerre, elles font l'éloge du génie du Général ; quelqu'irréprochable que ſoit la conduite de Scipion l'Affricain, on ne peut approuver les moyens dont il ſe ſervit pour ſurprendre l'Armée de Syphax.

Le Général Romain * amuſoit le Roi Numide par des feintes propoſitions de paix, tandis qu'il en faiſoit reconnoître le Camp par des Officiers déguiſés en Eſclaves, qui étoient à la ſuite des Ambaſſadeurs envoyés par les Romains. Il n'eſt point de métier qui exige plus de grandeur d'ame ; un vrai Soldat ne ſçait point agir par des voies obliques ; il méconnoît la feinte ; la trahiſon eſt le partage des ames baſſes.

* *Tit. Liv. L. 10. Dec. 3.*

Attillius * vint offrir à Fabius, après la Bataille de

* *Tit. Liv. Liv. 24.*

Cannes, de lui livrer Arpi qu'il avoit auparavant livré à Annibal : Fabius ayant porté cette proposition au Senat, on délibéra de faire périr Attillius, comme un Transfuge qui n'étoit ni ami des Romains ni ennemi des Carthaginois, & dont la fidélité changeoit au gré de la fortune. Annibal fit périr dans la suite la femme & les enfans de ce traître.

On doit garder sa promesse & sa foi, dit Onozander, * aux traîtres mêmes. On peut en effet leur tenir parole sans rien craindre, pourvû qu'on sçache s'en méfier ; mais il y a bien loin de la ruse à la trahison : on peut se mettre à couvert de l'une ; mais toute la prudence humaine ne peut se garantir de l'autre. Lorsque dans Virgile, par l'artifice de Sinon, les Troyens introduisent eux-mêmes l'Ennemi dans leurs murs, on ne peut blâmer que leur imprudente crédulité ; mais lorsque dans l'Iliade * on voit Minerve, au mépris d'une alliance jurée, persuader à Pandarus de décocher une fleche contre Ménélas, on est étonné qu'Homere ait osé faire de Minerve la Déesse de la sagesse.

* *Art. milit. Ch.* 35.

* *Liv.* 4.

Pour conduire une surprise par ruse, un des moyens les plus sûrs, est de calculer le tems qu'il faut à l'Armée pour arriver au point du jour, près du chemin par où l'Ennemi doit passer, afin de pouvoir reconnoître le païs, & de faire les dispositions nécessaires pour l'Attaque. Dans un païs de plaine on peut cacher

l'Armée derriere des bleds ou derriere un rideau.

* *Histoire du Prince Eugene T. 2.*

Mem. de Feuquieres, T. 3.

M. le Prince Eugene en 1702, * après le Combat de Crostolo, ayant dérobé quelques jours de marche au Roi d'Espagne, vint se placer entre le Zéro & le Pô; il mit son Armée si bien à couvert derriere la digue du Zéro, que l'Armée combinée de France & d'Espagne, qui marchoit & qui étoit près d'entrer dans son Camp, fut obligée de se ranger en bataille & de combattre sans avoir le tems, pour ainsi dire, de faire aucune disposition; & sans celles qui avoient été sagement prévues par le Roi d'Espagne & M. de Vendôme, il est probable que l'Armée combinée auroit été battue.

Dans un païs de bois il y a plus de ressources pour cacher des Troupes; mais comme on doit croire que l'Avant-garde de l'Ennemi s'avancera au moins à une demi-lieue ou trois quarts de lieue en avant pour fouiller le païs, si c'est le flanc qu'on veut attaquer, il faut montrer sur le front de l'Armée ennemie de la Cavalerie & des Hussards, afin d'attirer son attention. Derriere ces Troupes, il faut mettre de l'Infanterie dans les bois pour les soutenir; cette Cavalerie & ces Hussards se retireront à mesure que l'Avant-garde s'avancera, pour faire croire qu'ils ne sont point en force & qu'ils ne se sont avancés que pour reconnoître la marche de l'Armée: lorsque l'Ennemi sera parvenu à

l'endroit convenu par les Généraux, qui conduisent les Colonnes qui doivent attaquer, le gros de l'Infanterie embusquée dans le bois, sur plus ou moins de Colonnes, selon la situation du païs, marchera en silence; & lorsqu'elle sera près de l'Ennemi, elle le chargera la bayonnette au bout du fusil, sans lui donner le tems de se reconnoître : pendant cette Attaque la Cavalerie, les Hussards & les Dragons, qui tenoient le front de l'Ennemi en respect, chargeront les Troupes qui auront passé le bois, & qui se seront étendues dans la plaine. Ces Troupes de Cavalerie seront secondées par l'Infanterie qui étoit dans le bois derriere eux & qui doit mener avec elle du canon. Ces deux attaques faites l'une après l'autre, mais à peu de distance, rendront l'Ennemi incertain sur les dispositions qu'il aura à faire. Il sera indécis où porter du secours, le canon qu'il entendra à la tête, pourra lui faire croire que cette Attaque est la véritable; il y volera; il affoiblira par conséquent le flanc attaqué par toute l'Infanterie. Cette diversion donnera plus de facilité pour le percer & pour le prendre par derriere; ainsi entouré & se trouvant entre deux feux, il ne peut qu'être battu.

Il est plus difficile de former des embuscades dans un païs de plaine, surtout pour une Armée entiere, à moins qu'on ne trouve une digue comme celle du Zéro; alors c'est au Général à voir si l'Attaque de

l'Ennemi dans sa marche est possible ou non ; si par sa supériorité il peut, sans s'affoiblir, diviser son Armée & trouver à la cacher, il tentera l'Attaque, pourvû que chaque Corps détaché soit posté avant que l'Ennemi soit en marche, qu'ils puissent tous se rejoindre au premier ordre, sans pouvoir être coupés & qu'ils ne trouvent aucun obstacle pour marcher à l'Ennemi; mais pour réussir avec plus de certitude, ces premieres dispositions faites, il faut de la précision dans les ordres, de l'activité dans l'exécution, & que chaque Corps séparé charge en même tems & par différens endroits ; mais comme il peut arriver que l'Attaque ne réussisse point, soit par la bonne disposition de l'Ennemi, soit par les Attaques qui n'ont point été faites ensemble & avec la même vivacité, il faut avoir prévû la retraite & que les Officiers commandans les différens Corps, sçachent par où & comment se retirer. Pour plus de sûreté, les Officiers Généraux doivent communiquer leurs instructions au Chef de chaque Corps, qui compose celui qui est sous leurs ordres, afin que dans le moment de l'Attaque ou de la Retraite, ils puissent comprendre dans l'instant ce qu'on leur ordonnera de faire.

Si l'Armée qui veut attaquer l'Ennemi dans sa marche, est plus foible ou égale en nombre ou en espece d'Armes, ce n'est plus que la situation du païs

& la facilité qu'on aura de ſurprendre l'Ennemi, qui peut faire tenter cette grande entrepriſe ; la ſageſſe du Général, ſon expérience, celle des Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres, la qualité de ſes Troupes, ſi elles ſont aguerries ou non, ſi elles ſont toutes d'une ſeule Nation ou de pluſieurs, la qualité de celles qu'on veut attaquer & enfin le génie de leur Général doivent en décider ; il eſt impoſſible de donner des déciſions ſur des manœuvres qui dépendent entierement du terrein, de la vigilance du Général Ennemi, de l'ordre qu'il fera obſerver à ſes Troupes dans leur marche & enfin des Troupes qu'on a ſous ſes ordres : avec une Armée aguerrie, compoſée de vieux Soldats & de bons Officiers Généraux, on entreprendra & l'on exécutera des projets, auxquels on n'oſeroit pas même penſer avec une Armée de nouvelle levée, quoique plus nombreuſe : de même il eſt difficile de ſurprendre un Général vigilant, qui joint à cette qualité celle d'être un Homme de guerre, & qui eſt ſecondé par des Officiers habiles & intelligens.

On doit encore attaquer l'Ennemi dans ſa marche ſelon le païs & l'eſpece d'Armes dont ſon Armée eſt compoſée. S'il marche dans un païs de plaine, & qu'on ſoit égal en Infanterie, mais ſupérieur en Cavalerie, il ne faut point négliger de l'attaquer ; ſi c'eſt dans un païs de bois ou de montagnes, & que l'Ennemi ait

beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie, on a le même avantage avec beaucoup d'Infanterie; parce que la Cavalerie ennemie engagée dans ces païs ne peut agir contre de l'Infanterie, & que celle que l'Ennemi peut avoir, ne peut jamais être assez en force pour se maintenir sur des hauteurs contre des forces si supérieures; or si les hauteurs sont forcées, il n'est pas douteux que l'Ennemi sera battu, que sa Cavalerie sera écrasée, que sa retraite sera bien difficile & qu'il perdra une grande partie de son Armée & peut-être la totalité.

Il est vrai qu'une Armée si foible en Infanterie, & si nombreuse en Cavalerie, s'engage rarement dans un païs de bois ou de montagnes; mais il peut arriver que l'Ennemi ait été obligé de passer par ces païs pour porter la guerre sur un autre terrein plus favorable à la Cavalerie. Dans cette occasion c'est au Général à prendre si bien ses mesures, que l'Ennemi ne soit point à portée de l'inquiéter, de lui disputer le passage & de l'attaquer dans sa marche; s'il s'y engage témérairement, c'est imprudence & même incapacité. Si Amiclar Barcas * se fût engagé dans le Détroit de la Hache avec plus de Cavalerie que d'Infanterie, il n'auroit jamais pu vaincre les Rebelles d'Afrique, dont les forces principales consistoient en Infanterie. Annibal * ne s'engagea dans les Alpes qu'avec beaucoup

* *Polyb. Liv. 1. c. 18.*

* *Tit. Liv. Decad. 3. Liv. 1.*

cette vivacité qu'elle a lorſqu'elle en eſt ſoutenue. D'ailleurs il y a toujours de l'inhumanité à expoſer des Troupes qu'on peut garantir. L'Ennemi paroît moins redoutable quand on peut oppoſer la force à la force; mais ſouvent le Soldat le plus brave ſe rebute, quand il ſe voit en butte à tous les coups ſans pouvoir en rendre. De plus comme dans le commencement d'une Attaque de lignes, la Cavalerie ne peut être d'aucun ſecours, & qu'elle ne peut agir que lorſque l'Infanterie a pénétré par quelqu'endroit, il ſeroit inutile de la faire avancer de trop près, pourvû qu'elle ſoit à portée de marcher promptement lorſque l'Infanterie a paſſé, & qu'elle lui a fait un paſſage aſſez grand, en abattant les lignes & en comblant le foſſé; la Cavalerie alors n'aura plus à craindre le canon des lignes, parce que l'Ennemi ſera plus occupé à tâcher de repouſſer l'Infanterie qu'à tirer ſur la Cavalerie. Dès qu'on aura canoné les lignes aſſez de tems pour les avoir éboulées & mis de la confuſion parmi l'Ennemi, l'Infanterie doit marcher enſemble & avec audace; on doit obſerver de laiſſer de la place à l'Artillerie, afin qu'elle puiſſe avancer en même tems, & qu'elle continue ſon feu; l'Attaque doit ſe faire par des Grenadiers ſoutenus de Piquets; ils protégeront les Soldats qui comblent les puits & le foſſé, & dès qu'ils trouveront jour à paſſer, ils tâcheront de monter, ſoutenus

de toute l'Infanterie de la Colonne, qui alors sera débarrassée des fascines, des clayes, & enfin de chasser l'Ennemi de ses lignes. Lorsqu'il y aura sur les lignes assez de Troupes pour soutenir l'effort de l'Ennemi, les Soldats qui ont des pelles & des pioches, & qui doivent être les derniers, acheveront de combler le fossé, en abattant le parapet des lignes, & y feront une ouverture assez large pour donner passage à un Escadron rangé en bataille. Alors toute l'Infanterie de la Colonne qui a percé, passera & se partagera en deux, pour laisser passer la Cavalerie, qui se rangera en bataille sous le feu de son Infanterie, & elle n'attaquera la Cavalerie ennemie que lorsqu'elle sera en force.

Si une des Attaques réussit, à la premiere nouvelle qui en sera bientôt répandue dans toute l'Armée, toutes les Troupes doivent attaquer avec vivacité tout le front des lignes, pour occuper l'Ennemi & l'empêcher de porter du secours à l'endroit forcé; la réserve qui est d'Infanterie & de Cavalerie, doit se joindre aux Troupes qui ont pénétré les lignes, pour soutenir la Cavalerie qui charge celle de l'Ennemi, ne pouvant être soutenue par l'Infanterie qui a passé la premiere, parce qu'elle est occupée à prendre l'Ennemi en flanc de droit & de gauche. Dans cette position lorsque la réserve & toute la Cavalerie qui suivoit la Colonne qui a passé, à laquelle on en peut encore

joindre d'autres, seront passées, elle doit attaquer l'Ennemi ; si elle est repoussée, elle ne peut jamais l'être bien loin, parce qu'elle a de l'Infanterie derriere elle pour la soutenir & pour arrêter l'Ennemi par son feu. Si plusieurs Colonnes forcent les lignes, le succès n'en sera que plus certain, ainsi que la défaite de l'Ennemi.

Cette disposition paroît bonne, parce que les lignes ont été en partie détruites par le canon, que l'Ennemi ne peut qu'avoir perdu du monde, & qu'une partie de son Artillerie aura été démontée sans que l'Armée qui attaque, ait beaucoup souffert. M. le Prince d'Orange en 1639, * étant posté sur la Ghete à Nervinde, retrancha son Armé de façon qu'elle ne pouvoit être tournée, sa droite étoit appuyée à la Riviere & sa gauche au Village de Romdorff, sur le bord du Ruisseau de Landen : M. de Luxembourg voulant l'attaquer, ne put arriver que le soir avec sa Cavalerie ; son Infanterie & son canon n'arriverent que la nuit : ce Général disposa ses Troupes pendant ce tems, & entre cinq & six heures du matin, il mit en mouvement son Armée, qui se trouva en bataille en marchant, l'Infanterie & le canon à la tête & la Cavalerie derriere.

* *Mémoires de Feuquieres T. 3.*

Lorsque M. le Duc de Savoye & M. le Prince Eugene, * encore campés entre le Bourg de Pianeza

* *Hist. du Prince Eugene.*

& la Venerie en 1706, marcherent pour attaquer les lignes de l'Armée Françoise qui assiégeoit Turin, ils firent marcher leurs Armées sur huit Colonnes, l'Infanterie faisoit l'Avant-garde, l'Artillerie distribuée par Brigades, marchoit à la tête entre les Colonnes ; la Cavalerie étoit derriere sur six, & hors de la portée du canon.

Tiré d'un Mémoi. manuscrit de M. le Maréchal de Coigny.

La disposition de M. le Maréchal de Coigny, * en 1744, pour attaquer les lignes de Wissembourg, dont les Ennemis s'étoient emparés, étoit semblable, à cela près que la totalité de son Artillerie n'avoit pas eu le tems d'arriver ; mais comme les momens étoient précieux, il ne l'attendit point; l'Armée qui venoit de Landau, se partagea en quatre, ce qui forma les quatre Attaques, dont une étoit à Wissembourg, l'autre à un moulin entre cette Ville & le Village des Picards, la troisiéme au Village des Picards & la derniere se fit au-dessus de ce Village, qui fut confié aux Troupes Hessoises, sa Cavalerie étoit derriere qui passa après que l'Infanterie eut percé les lignes ; mais les Ennemis y avoient été presque tous pris ou tués, & ceux qui purent se sauver, se retirerent à Lautrebourg, où leur Armée se rassembloit après avoir passé le Rhin. On ne sçait qu'admirer davantage, ou la disposition de ce Général, son coup d'œil prompt & son sang froid dans une circonstance aussi délicate, ou la valeur des

Troupes Françoifes, qui forcerent ces lignes en moins de deux heures.

Lorfque l'Ennemi eft battu & qu'il abandonne fes lignes, il faut le fuivre, mais avec précaution. La vivacité avec laquelle on doit le fuivre, dépend de l'ordre avec lequel il fe retire ; fi le païs eft ouvert, on peut aller tant qu'on voit devant foi ; mais fi le païs eft coupé par des défilés & des bois, il ne feroit point fage de s'y engager, de peur des embufcades que l'Ennemi auroit pû y mettre pour affûrer fa retraite ; cependant il faut profiter de fa victoire autant que les circonftances le permettent, & ne jamais gagner une Bataille à demi ; il faut du moins que l'Ennemi fe reffente de fa perte, & qu'il fe trouve hors d'état de tenir ouvertement la Campagne.

Mais fi l'Armée qui a attaqué les lignes ne peut parvenir à les forcer après plufieurs Attaques réitérées, & fi le Général s'apperçoit que fes Troupes fe découragent, il doit prendre le parti de la retraite ; s'il fe retire par une plaine, il doit commencer par faire marcher le canon, enfuite l'Infanterie, la Cavalerie fera l'Arriere-garde fur deux ou trois lignes, les Huffards & les Dragons fur les flancs de la Cavalerie ; s'il y a des défilés ou des bois à paffer, il faut laiffer de l'Infanterie à l'entrée, pour foutenir & protéger la Cavalerie, qui fe retirera par échelons ; fi l'Ennemi

eſt en force, on peut laiſſer à l'entrée des bois ou des défilés quelque piéces de canon de Campagne avec l'Infanterie qu'on y a poſtée, qui certainement arrêteront l'impétuoſité de l'Ennemi ; ſi au contraire il ſuit l'Armée avec peu de Troupes, on peut le charger s'il approche de trop près ; par cette diſpoſition on penſe qu'une Armée peut ſe retirer facilement, pourvû que l'ordre y ſoit obſervé, & que les mouvemens ne ſoient point faits avec trop de précipitation.

CHAPITRE V.

De l'Attaque d'un Convoi.

LE même motif qui doit obliger à mettre en œuvre toutes les reſſources de l'Art pour conduire ſûrement l'Eſcorte d'un Convoi, doit engager à employer ces mêmes reſſources pour enlever à l'Ennemi ſes ſubſiſtances, & pour le forcer de reculer, s'il s'eſt avancé dans le païs, près de quelqu'une de ſes Villes pour y ſubſiſter. Enlever les Convois à l'Ennemi, & le mettre hors d'état de ſubſiſter, c'eſt vaincre, pour ainſi dire, ſans combattre. La vigilance ſi néceſſaire pour toutes ſortes d'opérations, l'eſt ſurtout pour celles qui peuvent décider du ſort d'une Campagne. De quelque nature que ſoient les Convois, on ne doit jamais négliger

aucune occaſion de les attaquer ; ſi ce ſont des vivres, l'Armée la plus nombreuſe qui vient à en manquer, ſe détruit par elle-même : ſi ce ſont des fourrages, leur enlevement fait périr les chevaux, rend la Cavalerie inutile ; les munitions de guerre ne peuvent point être tranſportées à l'Armée, ni l'Artillerie y être traînée. Sans munitions le Général le plus intrépide eſt ſans reſſource, & ſi l'on s'empare de l'argent, le Soldat ſe décourage, ſon feu s'éteint, & ces mêmes hommes que le ſalaire rendoit des Héros, deviennent autant de Transfuges. Le plus brave homme qui s'expoſe ſans crainte à tout ce que la guerre a de plus effrayant, ne ſoutient pas les apparences même de la diſette.

Si l'Eſcorte d'un Convoi marche dans un païs de montagnes, celui qui la commande, doit avoir un Corps d'Infanterie à l'Avant-garde, un autre à l'Arriere-garde, & un troiſiéme au centre, parce qu'il peut arriver qu'il ſera attaqué par le flanc, ſurtout ſi l'Ennemi trouve quelque gorge, qui donneſur le chemin que tient le Convoi, & il doit trouver partout des Troupes pour s'oppoſer à ſon attaque.

On attaque un Convoi avec avantage en formant trois Attaques, l'une vraie, les deux autres fauſſes. On appelle vraies celles que les Troupes font avec vigueur lorſqu'elles ſont en force, & que leur charge eſt prévue & décidée ; les fauſſes ſont lorſqu'on n'a en vue

que de contenir l'Ennemi, & de l'empêcher de porter du ſecours aux Troupes qui ſont réellement attaquées.

Ces Attaques vraies ou fauſſes, ſe décident ſelon la ſituation du païs, & ſelon le plus de facilité que l'on peut avoir à détourner le Convoi du chemin qu'il tient, c'eſt-à-dire, que s'il ſe rencontre une gorge près de l'Avant-garde qui l'éloigne de ſon Armée, & qui puiſſe conduire à celle des Troupes qui l'attaquent, c'eſt à cet endroit qu'il faut attaquer réellement ; ſi elle ſe trouve à l'Arriere-garde, les deux fauſſes Attaques doivent être à l'Avant-garde & au centre, ſuppoſé que l'on ait trouvé jour à attaquer le centre. Les Troupes des fauſſes Attaques doivent être aſſez en force pour occuper l'Ennemi ſans s'expoſer à en être battues, & pour l'empêcher de porter du ſecours ailleurs.

Si les Troupes deſtinées pour attaquer le Convoi ſont aſſez nombreuſes, quoique ſéparées en trois Corps pour attaquer en même tems partout avec la même vigueur, le ſuccès n'en ſera que plus certain. Souvent l'eſcorte d'un Convoi eſt plus nombreuſe que les Troupes qui l'attaquent, il eſt vrai qu'elle eſt affoiblie par la diviſion qu'elle eſt obligée de faire pour en garder toute la longueur ; mais les Troupes qui attaquent ont bien de l'avantage, quoiqu'inférieures en nombre, parce que celles qu'on attaque, ne peuvent

vent porter du ſecours aux endroits qui ſont attaqués, ſurtout ſi elles le ſont de tous côtés.

Si le chemin eſt aſſez large, & qu'il y ait aſſez de place pour faire retourner un chariot, il faut plutôt attaquer l'Arriere-garde & l'Avant-garde que le centre, pour empêcher l'Ennemi de ſauver quelques chariots de l'Arriere-garde, ce qui arriveroit indubitablement ſi l'on n'attaquoit que l'Avant-garde & le centre ; ſi le chemin eſt reſſerré, & que les chariots ne puiſſent retourner pour rétrograder, il faut attaquer l'Avant-garde, & occuper, autant qu'il eſt poſſible, le centre & l'Arriere-garde.

On Attaque auſſi un Convoi au ſortir d'un défilé dans une petite plaine : alors c'eſt encore l'Avant-garde qu'il faut attaquer ; mais il faut faire enſorte que l'Arriere-garde le ſoit auſſi. Les Troupes du centre ſeront embarraſſées & ne ſçauront où porter du ſecours, parce qu'elles entendront du feu à la tête & à la queue ; mais il faut attendre pour charger qu'une partie des chariots ſoit paſſée, & que les Troupes du centre ſoient encore en-deça du défilé. Une Attaque imprévue, vive & ſoutenue ne peut manquer de réuſſir, ſurtout quand les Troupes attaquées ſont ſéparées ſans pouvoir ſe ſecourir, & ſi l'on n'enleve le Convoi en entier, on eſt comme aſſûré d'en enlever une bonne partie ou du moins d'en priver l'Ennemi, en y mettant

le feu & en coupant les jarrets aux chevaux ſi l'on n'a pas le tems de les emmener.

Le ſuccès de ces Attaques dépend en partie du choix des endroits où les Troupes qui doivent enlever le Convoi s'embuſqueront ; les plus ſûrs ſont ceux qui ſont les moins expoſés aux recherches des Partis ennemis. Il ſuffit d'avoir des Sentinelles ſur le haut des montagnes, afin qu'elles puiſſent voir dans les chemins, & qu'elles viennent avertir que le Convoi eſt près de l'endroit marqué pour l'Attaque : alors les Troupes chargées de l'Attaque de l'Arriere-garde n'ayant plus à craindre d'être découvertes par les Partis ennemis, peuvent s'approcher à l'entrée des gorges.

Si l'embuſcade eſt reconnue, la conduite que les Troupes embuſquées doivent tenir, dépend de leur force & de celle de l'eſcorte ; cependant il ſemble que quand même elles ſeroient plus foibles, elles peuvent tenter l'Attaque ; ſi elles ne réuſſiſſent point, du moins auront-elles retardé la marche du Convoi, dont l'Armée ennemie peut être très-preſſée. On ne riſque jamais beaucoup à attaquer un Convoi ; l'objet de celui qui conduit l'Eſcorte eſt de le conduire & d'éviter le combat plûtôt que de ſe battre. Il en eſt de l'Eſcorte d'un Convoi, comme d'une chaîne de fourrage, dont le but eſt de le finir ; & par conſéquent les

Troupes qui en ſont chargées, s'attachent bien moins à ſuivre l'Ennemi quoique battu & plié, qu'à exécuter les ordres qui leur ont été donnés ; la conduite d'un Convoi & des manœuvres qui ont rapport à un fourrage, ſont bien différentes de celles d'un ſimple Détachement à la Guerre : le fourrage & le Convoi ont une deſtination fixe & un point où ils doivent aboutir ; au lieu qu'un Détachement n'a d'autre objet que de chercher l'Ennemi & de le combattre, à moins qu'il n'ait ordre de porter un ſecours ou de s'emparer de quelque poſte : alors celui qui le commande doit agir comme pour la conduite d'un Convoi ou d'un fourrage, c'eſt-à-dire, qu'il doit tâcher de parvenir ſans combattre, à l'endroit déterminé par ſes ordres ; mais s'il n'en a d'autre que de chercher l'Ennemi, les Troupes embuſquées ſe trouvant trop foibles, doivent ſe retirer ; ſi elles ſont plus fortes ou même égales en nombre, il n'y a aucun inconvénient qu'elles attaquent, la célérité de leur charge décidera du ſuccès.

Si c'eſt un païs de bois, il en faut conſidérer la ſituation, pour régler la diſpoſition de l'Attaque ; ſi le bois eſt fourré, on ne peut faire manœuvrer que de l'Infanterie ; s'il ne l'eſt point, on peut joindre à de l'Infanterie des Huſſards ou des Dragons ; ſi le chemin par où paſſe le Convoi eſt large, il faut attaquer l'Avant-garde & l'Arriere-garde, les Troupes du centre

ſeront facilement occupées par peu de Troupes ; s'il eſt étroit & que les chariots ne puiſſent rétrograder ni être doublés, il faut attaquer la tête & faire de fauſſes Attaques à l'Arriere-garde & dans toute la longueur du Convoi.

Lorſque le Convoi marche en plaine, il faut former pluſieurs embuſcades ; un païs découvert donne moins de crainte à l'Ennemi, parce qu'il voit devant ſoi ; ſes recherches ſont d'autant moins exactes que le païs eſt moins favorable aux Troupes pour s'embuſquer ; cependant on trouve toujours quelques ravins, quelques éminences ou autres endroits ſemblables où l'on peut cacher des Troupes. Dès que le Convoi ſera dans l'endroit fixé pour l'Attaque, il faut tomber ſur l'Avant-garde & ſur l'Arriere-garde pour les contenir & pour engager, s'il ſe peut, les Troupes du centre à ſe partager pour courir à leur ſecours ; alors la troiſiéme embuſcade ſortira, ira attaquer le centre & tâchera de couper le Convoi en deux, avant que le Commandant de l'Eſcorte ait eu le tems de le faire partir ou doubler : ſi l'on réuſſit à faire diviſer le Convoi en deux, ſi les Troupes du centre de l'Eſcorte ſont battues & pliées, il faut laiſſer de l'Infanterie, de la Cavalerie & des Huſſards à leur ſuite, le reſte ſera partagé en deux pour aller attaquer les Troupes qui bordent le Convoi ; elles iront enſuite ſe joindre à celles

qui attaquent l'Avant-garde & l'Arriere-garde. Les Troupes réunies doivent faire cette Attaque avec vigueur, & décider entierement la défaite de l'Escorte & par conséquent l'enlevement du Convoi.

Un Convoi qu'on a coupé en deux, est à moitié pris dès que le Détachement du centre est battu, parce qu'on peut partager les Troupes victorieuses, en mettre une partie à la poursuite du Corps qui est battu & employer l'autre à renfoncer celles qui trouveroient encore de la résistance; au lieu que si l'on n'attaque qu'une partie, celle qui n'est point attaquée peut porter un prompt secours, surtout dans un païs de plaine où rien n'empêche la Cavalerie ni l'Infanterie d'agir & de se secourir mutuellement.

On ne risque jamais rien, quand on veut attaquer un Convoi, de partager ses Troupes pour diviser celles de l'Ennemi. Plus les Troupes de l'Escorte seront divisées, plus celui qui attaque aura de facilité à les battre. Celui qui veut attaquer, doit connoître la force dont est l'Escorte, régler le nombre de ses Troupes sur celui de l'Ennemi & être plus fort à proportion; celui qui est attaqué ignore les forces de l'Ennemi, & lorsqu'il est chargé de tous côtés, il est embarrassé de sçavoir où porter du secours & de pourvoir à tout. Celui qui attaque, par la connoissance qu'il doit avoir du païs, a placé ses Troupes de façon à

occuper celles de l'Ennemi ſans s'affoiblir ; les Troupes qui attaquent ont certainement de grands avantages, parce qu'en les partageant elles ſont encore plus fortes que le Corps attaqué, & qu'elles peuvent choiſir le lieu le plus favorable pour l'Attaque ; quelques précautions que prenne l'Officier commandant l'Eſcorte, quelque vigilance qu'il ait, il eſt très-difficile moyennant ces diverſes Attaques & le nombre des Troupes de l'Ennemi, qu'il puiſſe diſpoſer les ſiennes aſſez promptement, ſurtout ſi l'Attaque ſe fait avec célérité, pour mettre le Convoï en ſûreté.

Voyez la Planche quinziéme.

L'Attaque & la défenſe doivent toujours être prévûes, & l'on doit avoir pris d'avance les moyens les plus sûrs pour le ſuccès ; ſur ce principe celui qui veut attaquer un Convoi, doit ſçavoir le jour qu'il doit partir & le nombre de Troupes dont il ſera eſcorté. Sur la connoiſſance qu'il doit avoir du païs, il placera ſes embuſcades hors de la vûe & des recherches des Détachemens en avant de l'Ennemi ; il choiſira pour l'Attaque les endroits les plus favorables pour lui & les plus déſavantageux pour l'Ennemi. Si ce Convoi a un pont à paſſer, c'eſt l'endroit le plus favorable pour l'attaquer.

Il faut dans cette occaſion partager les Troupes qui doivent attaquer en trois Corps ; deux ſeront em-

bufqués au-delà du pont, & le troifiéme en-deça. Lorfque l'Officier des Troupes embufquées verra la tête du Convoi, il laiffera paffer l'Avant-garde, le Corps du centre & quelques chariots : alors les deux Corps embufqués au-delà du pont fortiront & chargeront les Troupes, l'une celles de l'Avant-garde, & l'autre celles du centre. On laiffe paffer quelques chariots après les Troupes du centre, afin que le pont fe trouve embarraffé ; le troifiéme Corps qui eft en-deça, doit marcher pour attaquer l'Arriere-garde, qui ne peut avoir de communication avec l'Avant-garde & les Troupes du centre, parce que le paffage du pont eft bouché par les chariots dont il eft couvert & que l'Avant-garde & l'Arriere-garde font attaquées ; il eft à préfumer que ces trois Attaques faites en même tems par des forces fupérieures, auront tout l'avantage de l'action, d'autant mieux que les Troupes de l'Efcorte font occupées partout, & ne peuvent fe prêter du fecours, fi les deux Corps qui ont attaqué l'Avant-garde & le centre, les rompent & les mettent en fuite ; il faut laiffer à leur pourfuite affez de Troupes pour achever leur défaite entiere, fans craindre d'en être repouffé ; le refte doit marcher au pont, faire ranger les chariots qui font deffus & marcher à l'Arriere-garde, pour achever fa défaite fi elle réfifte encore.

Il faut obſerver de laiſſer à la tête & le long du Convoi quelques troupes pour empêcher qu'on ne dételle des chariots les chevaux & que quelques Soldats ou Charetiers ne s'en ſervent pour fuir.

Si l'on n'a pas aſſez de Troupes pour les partager en trois Corps, l'embuſcade en deçà de la riviere ne peut plus avoir lieu ; mais il faut attaquer l'Avant-garde & le centre avec vigueur. En obſervant de n'attaquer, que lorſque les Troupes du centre ſeront paſſées : cette attaque doit ſe faire ſans feu, mais toujours la bayonnette au bout du fuſil, & la Cavalerie, les Huſſards & les Dragons le ſabre à la main. Il ne faut point alors s'arrêter à faire des priſonniers ; il faut paſſer par les armes tout ce qui ſe trouve armé. Si les deux premiers Détachemens ſont battus, on marchera avec le reſte à l'Arriere-garde, qui n'étant point aſſez forte pour réſiſter à un Corps de Troupes beaucoup plus nombreux, prendra ſans doute le parti de la retraite; comme les Troupes de l'Eſcorte ne ſont pas l'objet principal, que c'eſt le Convoi, il ne faut laiſſer à la ſuite de l'Arriere-garde que quelques Troupes de Huſſards, il faut faire filer les chariots le plus vîte qu'il ſera poſſible, & les conduire par le chemin le plus court vers le Camp ou la Ville voiſine.

Si l'action s'eſt paſſée trop loin de l'Armée, & que la conduite de ces chariots ne puiſſe ſe faire ſans riſquer

quer d'être attaqué, il faut couper les traits, emmener les chevaux & mettre le feu aux chariots. Les Hussards & les Dragons qu'on a laissés à la poursuite de l'Avant-garde, de l'Arriere-garde & du centre, ne doivent point les suivre plus d'une demi-lieue, & doivent ensuite revenir pour faire ensemble l'Arriere-garde du Convoi enlevé, à laquelle on joindra de l'Infanterie, surtout s'il faut passer par un païs de bois; si c'est dans un païs de montagnes, c'est à l'Infanterie que doit être confiée la poursuite de l'Ennemi, ainsi que l'Arriere-garde pour le retour.

CHAPITRE VI.

De l'Attaque des Fourrages au vert ou au sec.

APRE'S les Convois, les Fourrages sont ce qu'il y a de plus nécessaire pour la subsistance d'une Armée; c'est par-là que se soutient la Cavalerie, & si l'on peut parvenir à les ôter à l'Ennemi, ou à l'inquiéter lorsqu'il les fait, sa Cavalerie est bientôt sans ressource, l'Infanterie reste sans équipages, & l'Artillerie ne peut être transportée. L'Armée la plus nombreuse réduite à cette extrémité, est nécessairement

obligée à se tenir sur la défensive, quelque inférieure en force & en Troupes que soit l'Armée qui lui est opposée ; ses mouvemens ne tendront qu'à avoir de quoi subsister, & tous ses projets se trouveront par-là dérangés : un Général assez vigilant pour saisir de semblables occasions, combattra plus sûrement ; au lieu qu'il étoit sur la défensive, il se trouvera bientôt à même d'agir offensivement.

On ne se bat point tous les jours, mais on a besoin journellement de vivres & de fourrages. Lors de la Campagne de 1743, M. le Maréchal de Noailles par des marches aussi sagement réfléchies que prudemment exécutées, sçut si bien resserrer les Ennemis près d'Aschaffembourg sur le Mein, en s'emparant de Wrts & de Miltemberg sur le haut Mein, de Seliguenstat & de Sthenheim sur le bas de cette riviere, en joignant à cela des Détachemens de Hussards & de Volontaires, qui passoient cette riviere, faisoient des courses jusqu'à Haneau, & enlevoient aux Ennemis tout ce qui pouvoit venir de cette Ville, qu'ils furent obligés de décamper faute de pain & de fourrages. Cette Campagne étoit digne d'un Turenne, & auroit sans doute donné la paix à l'Europe, si la valeur ordinaire des François, qui ce jour-là prévalut sur leur prudence, n'eût tiré l'Ennemi de ce mauvais pas, non sans beaucoup de perte & avec un si grand empresse-

ment de sortir de cet entonnoir, qu'ils abandonnerent leurs morts & leurs blessés, dont Selinguenstat fut rempli le lendemain.

Quant au Fourrage au vert, il faut être instruit du jour & du lieu où il doit se faire, & s'il se peut, de la quantité de Troupes qui doivent fourrager. Sur cette connoissance, on calculera l'étendue du terrein qu'elles embrasseront, & par conséquent le nombre de Troupes qu'il faut pour former la chaîne, sur cet avis & sur cet examen, il faut faire un Détachement assez fort, pour pouvoir attaquer la chaîne dans plusieurs parties, & être comme assûré par les Attaques multipliées en differens endroits, de pénétrer d'un côté ou d'un autre.

On doit dans cette occasion se servir des embuscades, c'est une manœuvre très-utile & très-sûre lorsqu'elle est bien faite. La Guerre de Campagne est presque toute fondée sur les embuscades, il ne s'agit que de les savoir placer : mais il est inutile d'en parler ici. On est entré dans un détail assez long sur cette matiere, au Chap. 2. de ce Livre.

Si le Fourrage se fait dans un païs de plaine, le Détachement destiné à l'attaquer, sera composé d'Infanterie, de Cavalerie & de Hussards ; l'Infanterie ne doit point paroître, & doit rester embusquée dans quelques ravins, derriere quelques hayes ou autres

endroits favorables, & elle aura attention de ne point montrer ses armes, parce que l'éclat de l'acier pourroit la faire découvrir. La Cavalerie doit être partagée en deux Corps à trois quarts de lieue l'un de l'autre, en observant qu'ils puissent se joindre au cas de nécessité. Pour les Hussards, ils doivent être distribués en plusieurs petits Détachemens à droite, à gauche & dans le centre des deux Corps de Cavalerie ; sur un des flancs, il faut avoir un Corps plus nombreux de Hussards embusqués plus loin que les petits Détachemens ; toutes ces petites Troupes doivent avoir plusieurs Trompettes avec elles, & lorsque la chaîne sera formée & que les Fourrageurs seront répandus dans la plaine, une partie de ces petits Détachemens sortira des embuscades avec grand bruit, attaquera ceux de l'Ennemi qui sont en avant, & les chargera d'autant plus vivement, que ces Détachemens seront soutenus par le gros Corps de Hussards qui est embusqué derriere eux, & qui doit marcher pour les soutenir & attirer l'attention du Général qui commande l'Escorte. Il peut se faire que cette premiere Attaque faite d'un seul côté engage l'Ennemi à dégarnir la chaîne dans quelques endroits, & que par conséquent il s'affoiblisse ; c'est alors que les autres petits Détachemens de Hussards doivent s'avancer, suivis d'un des Corps de Cavalerie, pour attaquer

l'endroit qui a été dégarni. Si l'Ennemi plus prudent ne dérange point la disposition de sa chaîne qui est en force partout, & qu'il se contente de faire marcher la réserve au secours des Troupes qui ont été les premieres attaquées, la seconde Attaque doit toujours avoir lieu ; mais pour occuper l'Ennemi partout, le second Corps de Cavalerie doit marcher & attaquer le centre ; cette Attaque doit se faire avec célérité & le sabre à la main : ou l'entreprise réussit ou non : si elle réussit on peut tirer un grand fruit de la déroute de la chaîne, & en suivant les Troupes de la chaîne avec la Cavalerie & une partie des Hussards, l'autre partie doit tomber sur les Fourrageurs, où ils trouveront sans doute peu de résistance ; si l'Attaque ne réussit point, & que par la bonne disposition des Troupes de la chaîne, on n'ait pû parvenir à la forcer, il faut se retirer sur l'Infanterie qui est restée embusquée derriere ; cette Infanterie facilitera la retraite de la Cavalerie & des Hussards ; mais supposé que l'Ennemi trop ardent se livre à ce premier succès, on peut tirer un grand avantage de son imprudence, en l'attaquant avec audace ; toutes les forces & les armes étant réunies, il est à croire & à espérer que l'avantage sera du côté des Troupes qui étoient un moment auparavant répoussées, d'autant mieux que le Général commandant la chaîne n'aura pû suivre qu'avec sa Cava-

lerie, ses Hussards & ses Dragons, que son Infanterie sera restée dans les postes qu'elle occupoit, ou pour les garder, ou pour soutenir ses Troupes à cheval, supposé qu'elles soient repoussées.

Si le Fourrage se fait dans un païs de montagnes, c'est à l'Infanterie à agir, & il ne faut avoir de Cavalerie que dans le cas qu'elle puisse avoir du terrein pour manœuvrer & souteuir l'Infanterie, au cas qu'elle soit repoussée ; l'Infanterie doit attaquer les gorges & les hauteurs, s'emparer, autant qu'elle le pourra, de celles qui pourroient dominer, & attaquer comme en païs de plaine par plusieurs endroits : ces différentes Attaques rendent indécis l'Ennemi sur ce qu'il a à faire ; il ne sçait où porter du secours ; l'incertitude du Général se répand dans l'esprit de chaque Officier & se communique bientôt à toutes les Troupes, de-là leur confusion & leur déroute prochaine.

Lorsque l'Ennemi est battu & chassé, on doit le suivre assez loin pour l'empêcher de revenir achever le Fourrage, en observant de ne point trop approcher du Camp d'où il pourroit arriver du secours, parce que l'allarme y aura sans doute été portée par les Fourrageurs qui auront pû se sauver.

Les prisonniers & les chevaux qu'on aura enlevés, marcheront les premiers avec une escorte ; le reste des Troupes se retirera ensuite en bon ordre par le plus

court chemin. C'eſt une cruauté d'abandonner les bleſſés amis ou ennemis, & comme on a ſans doute trouvé dans l'enceinte quelques chariots attelés, il faut s'en ſervir pour faire tranſporter les bleſſés, & les envoyer auſſi devant; s'il n'y en a point, il faut en prendre dans les Villages voiſins.

La Guerre, dit-on, ne s'accorde pas avec la pitié; cette vieille tradition convenoit à la férocité des Hérules & des Vandales. Les François & leurs voiſins, héritiers de leur valeur, ont fait rentrer l'humanité dans ſes droits; ils combattent pour la gloire, mais après avoir vaincu, ils ſçavent offrir une main ſecourable à l'Ennemi qu'ils ont terraſſé.

Voyez la Planche ſeiziéme.

L'Attaque d'un Fourrage au ſec, ſe fait à-peu-près de même que celle d'un Fourrage au vert, mais ſouvent il faut y employer plus de Troupes, parce que le Fourrage ſe faiſant dans des Villages, il eſt comme aſſûré qu'ils ſont tous gardés par de l'Infanterie ſoutenue de Cavalerie; au lieu que les Fourrages au vert ont beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie pour former la chaîne, à moins que ce ne ſoit un païs fourré où la Cavalerie ne puiſſe agir; il eſt difficile de forcer dans des Villages de l'Infanterie, qui eſt ſoutenue par de la Cavalerie, au lieu qu'il eſt plus aiſé à de la Cavalerie d'en attaquer d'autre en plaine; on la

bat ou l'on eſt battu dans le moment, ce qui n'eſt pas ſitôt décidé avec de l'Infanterie retranchée & attaquée par d'autre Infanterie ; mais quelque réſiſtance qu'on puiſſe trouver, il faut toujours tenter de la forcer ; comme le premier objet eſt d'empêcher le Fourrage, il eſt rempli en attaquant la chaîne de toutes parts & avec vivacité, parce qu'il eſt aſſûré que le Général commandant le Fourrage, fera raſſembler les Fourrageurs, ou bien voyant la chaîne attaquée, ſans attendre l'ordre, ils ſe débanderont & fuiront vers le Camp ; mais ſoit qu'il les raſſemble, qu'ils ſe retirent en ordre ou qu'ils fuyent d'eux-mêmes, l'objet eſt rempli & le Fourrage n'eſt point fait. Si par leur fuite on ne peut point eſpérer de faire des priſonniers, il faut tenir les Troupes de la chaîne en échec aſſez de tems, pour qu'il ne ſoit plus poſſible de continuer le Fourrage ce jour-là ; il faut même, ſi cela ſe peut, tâcher de les contraindre à ſe retirer, & s'ils ſe retirent, les ſuivre aſſez de tems pour être aſſûré de leur retraite, & alors ramaſſer les chariots de tous les Villages les plus voiſins, les faire charger du Fourrage deſtiné pour l'Armée ennemie, & le conduire au Camp ; s'ils ne ſe retirent point, il faut reſter en préſence pendant la nuit, & envoyer au Camp demander un renfort de Troupes, pour obliger l'Ennemi de ſe retirer. Comme on ne doit abandonner un Fourrage

qu'à

qu'à la derniere extrémité, de même des Troupes qui veulent empêcher l'Ennemi de le faire, doivent s'y opiniâtrer, ſans cependant s'expoſer à être battues par un ſecours qui pourroit arriver du Camp aux Troupes de la chaîne.

Il y a des occaſions à la Guerre, où il ne faut point ménager les gros Détachemens. Dans les attaques qui ſe font de jour, il eſt plus prudent & plus néceſſaire d'être en force, que dans celles qui ſe font de nuit; un Détachement inférieur peut pendant la nuit battre un Détachement ſupérieur, s'il le ſurprend, & qu'il ſoit le premier à attaquer; au lieu que le jour l'Ennemi peut voir la force des Troupes qui l'attaquent, & faire ſes diſpoſitions pour la défenſe ou pour la retraite.

Quand les Détachemens ne ſont que pour reconnoître, les plus petits ſont les meilleurs; quand c'eſt une ſurpriſe de quartier ou une embuſcade, il eſt inutile qu'ils ſoient plus forts, il ne faut que ſurprendre & attaquer vivement; mais lorſqu'il s'agit de couper les vivres à l'Ennemi ou de lui ôter ſes ſubſiſtances, on ne peut les faire trop forts, il y a cependant un milieu à garder; c'eſt à la prudence du Général à ſçavoir le prendre: ſi les Détachemens ſont trop foibles, le ſuccès eſt comme impoſſible; on ne porte aucun préjudice à l'Ennemi, l'on fatigue inutilement les Troupes, & on les ſacrifie ſans effet. S'ils ſont trop forts,

le ſuccès à la vérité n'eſt point douteux ; mais à la fin de la Campagne, les Troupes ſont auſſi fatiguées que l'Armée à qui l'on a ôté les ſubſiſtances ; il y a donc le même inconvénient à les faire ou trop forts ou trop foibles ; il eſt vrai que dans le dernier cas les Troupes ne réuſſiſſant dans aucune entrepriſe, ſe découragent, & en attribuent la faute à ceux qui les commandent : de-là plus de confiance ; & ſi elle manque à l'égard des Chefs, la diſcipline en ſouffre, la ſubordination n'eſt plus la même, & les entrepriſes les mieux concertées échouent.

Des Troupes qui ont de la valeur, ne ſe contentent pas de n'être point battues, elles languiſſent ſi leur courage n'eſt excité par quelque légere victoire ; la perte d'un combat leur eſt ſouvent moins funeſte que des Attaques multipliées ſans ſuccès ; après un échec, leur courage irrité fait de nouveaux efforts & prend le deſſus : il ſe roidit contre le malheur même, & ſouvent un ſuccès ineſperé naît de leur défaite ; au lieu que par des tentatives inutiles, leur eſpérance ſe détruit & leur courage s'énerve.

M. de Turenne, qui s'étoit attiré la confiance entiere du Soldat par des ſuccès réitérés, qui devoit ſes triomphes autant à l'eſtime que le Soldat faiſoit de ſes talens & à l'amour qu'il avoit pour lui, qu'à ſon génie, réuſſiſſoit mieux avec vingt ou vingt-cinq mille

hommes, que les Généraux de l'Empereur avec cinquante mille.

Quel trésor pour l'Etat qu'un tel Général! Outre qu'il sçait avec peu de monde contenir les Ennemis & remplir ses desseins, il forme encore au Roi des Soldats intrépides & d'excellens Officiers. Combien de grands Hommes ne sont point sortis de l'Ecole d'un tel Maître? Qu'il est heureux pour la Patrie & pour le Roi, d'avoir un Sujet qui sçache réunir en lui les talens d'un Héros & les vertus d'un Citoyen!

CHAPITRE VII.

Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine, coupé de Rivieres.

S'IL n'y a point de précautions que ne puisse prendre un Détachement pour se défendre, pour n'être point surpris & pour avancer dans un païs, celui qui marche dans l'intention d'attaquer, a le même avantage; mais les précautions changent à mesure que l'objet & l'assiette du païs sont différens.

Il y a trois choses principales à observer dans toutes les manœuvres qui supposent une marche, l'Attaque, la défense & la retraite. L'Attaque est volontaire, on

l'exécute quant on veut & où il plait ; on peut choisir ſon terrein & ſes Troupes ſelon les circonſtances ; la défenſe ainſi que la retraite ſont forcées : elles doivent être prévûes de même que l'Attaque ; mais ces différentes opérations ne peuvent l'être que par conjectures ; au lieu que l'Attaque ſe fait avec pleine connoiſſance, qu'on a le tems de réfléchir & de combiner. On ſçait à-peu-près le nombre des Troupes qu'on doit attaquer ; on prend ſes meſures pour les charger dans un lieu favorable, & l'on peut ſe diviſer en autant de parties qu'on le juge néceſſaire ; celui qu'on veut attaquer ignore le nombre de Troupes qui l'attaquera, il ne ſçait pas s'il ſera attaqué en tête, en flanc ou à l'Arriere-garde, & dans quel terrein il le ſera ; ainſi celui qui attaque a l'avantage, il eſt comme le maître des circonſtances ; mais ces avantages lui deviendront funeſtes s'il néglige les précautions néceſſaires pour y réuſſir, s'il ne prend le poſte le plus favorable, ſi ſon Attaque n'eſt pas vive & faite enſemble, s'il n'occupe point tout le front de l'Ennemi, & s'il lui donne le tems de ſe reconnoître & de faire de juſtes diſpoſitions.

On ſuppoſe un Détachement d'Infanterie & de Huſſards, deſtiné à en attaquer un autre d'Infanterie & de Dragons, qui marche dans un païs de plaine, coupé de Rivieres ; la diſpoſition pour l'Attaque doit

être relative à l'assiette du païs, au nombre de Troupes dont est le Détachement & à l'espece d'arme qui le compose.

Ou le Détachement Ennemi marche ensemble ou séparément ; s'il est ensemble, ce ne peut être qu'en Colonne ou en Bataille ; s'il marche séparément, il peut être rangé suivant sa force, en Colonne ou par Troupe. Dans ces deux cas, les Troupes qui veulent attaquer, doivent être divisées en quatre Corps selon la force du Détachement ; chaque Corps d'Infanterie doit en avoir un de Hussards avec lui, qui sera posté en avant, pour le couvrir, & tous les Corps seront placés de façon qu'ils puissent se joindre pour attaquer l'Ennemi & pour occuper toutes ses Troupes, lorsque l'Ennemi sera à l'endroit marqué pour l'Attaque.

Si les Hussards du Corps du centre sont reconnus des Avant-coureurs de l'Ennemi, ils doivent les charger vivement, sans cependant approcher trop près du gros de l'Ennemi ; & lorsqu'ils verront l'Infanterie, ils se battront en retraite vers leur Infanterie, qui doit se tenir cachée. Si l'Ennemi fait une recherche exacte, il n'est pas possible qu'il n'y ait un des Corps embusqués qui ne soit découvert ; c'est à celui qui l'est le premier, à le charger seulement avec les Hussards & jamais avec l'Infanterie, pour tâcher de l'engager à les suivre, & pour les faire donner dans l'embuscade.

Si l'Ennemi ſuit avec précaution, les quatre Corps de Huſſards attaqueront les Dragons Ennemis, & s'approcheront le moins qu'ils pourront de l'Infanterie, ne pouvant point eſpérer de la rompre; cette Attaque n'eſt faite que pour donner le change à l'Ennemi ſur l'Infanterie qui eſt embuſquée, & afin que pendant qu'elle ſera occupée à ſecourir & à protéger les Dragons, les quatre Corps d'Infanterie ſortent avec vivacité de leur embuſcade, & viennent charger l'Ennemi en tête, en flanc & en queue. Le moment de la ſurpriſe de l'Ennemi, eſt le plus favorable pour le battre, mais il ne faut pas le laiſſer revenir de ſon étonnement; il croyoit n'avoir affaire qu'à des Huſſards, & il ſe trouve avoir à combattre de l'Infanterie.

Le Soldat & même ſouvent l'Officier ſont indéterminés dans ce premier moment, qui eſt précieux & qu'on ne retrouve plus ſi on le laiſſe échapper; il eſt à craindre que l'Ennemi revenu de ſon étonnement, ne joigne l'audace aux bonnes diſpoſitions, & ne faſſe non-ſeulement manquer les premieres précautions priſes pour le battre, mais même qu'il ne faſſe tourner à ſon profit la lenteur avec laquelle il a été attaqué.

Si par la poſition du païs, on peut eſpérer d'attirer l'Ennemi au milieu d'une embuſcade, ſans que les Troupes qui y ſont cachées, ſortent en plaine pour

l'attaquer, le ſuccès n'en ſera que plus certain; mais pour exécuter cette Attaque il faut compter ſur la confiance & ſur l'ardeur de l'Ennemi; malheureuſement ces exemples ne ſont point rares parmi les François, qui ne conſultent ſouvent que leur courage, & n'ont recours à leur prudence que lorſque la faute eſt faite & qu'il n'y a plus de reméde. Combien de jeunes Officiers qui ſe croiroient déshonorés, ſi en rencontrant l'Ennemi, il ne l'attaquoient avec chaleur; il arrive alors que les Troupes attaquées ſe plient ſur d'autres, ces dernieres ſur d'autres encore, & lorſqu'elles ſont en force, elles reviennent enſemble à la charge & ſe dédommagent amplement du terrein qu'elles ont perdu volontairement, & que ces jeunes Officiers croyoient avoir gagné par leur valeur; ils en perdent ſouvent même plus qu'ils ne pouvoient eſpérer d'en gagner: Heureux encore ſi pouvant attaquer avec cette ardeur, ils ſçavoient ſe retirer en gens de guerre, & ne pas perdre une partie de leurs Troupes; mais il eſt ſouvent moins difficile d'inſpirer le courage dans une ame timide, que d'arrêter l'impétuoſité de ceux qui en ont trop!

On peut encore attaquer un Détachement ſans former des embuſcades, c'eſt-à-dire, à force ouverte; mais il faut être plus fort ou au moins d'égale force, & le ſuccès dépend des bonnes diſpoſitions & d'une

Attaque vive. Les Détachemens ſont ce qui forme le plus les jeunes Officiers ; ils exécutent en détail ce qu'un Général exécute avec une Armée : avec un peu de réflexion, on ſe forme mieux en peu de tems aux grandes entrepriſes par gradation , que ſi l'on n'en voyoit exécuter que de très-conſidérables pendant pluſieurs années. C'eſt par les Détachemens qu'on apprend à connoître le païs , à ne marcher qu'avec ſageſſe & avec précaution , à ſçavoir prendre une poſition avantageuſe , à faire des diſpoſitions juſtes relativement à l'aſſiette du païs , à faire une retraite avec ordre , à attaquer avec tout l'avantage du terrein ; & quoiqu'on ne puiſſe pas dire d'un Officier qui ſçait bien commander un Détachement , qu'il ſoit un bon Général , on ne peut cependant pas diſconvenir qu'il n'ait une partie de ce qu'il faut pour le devenir.

On a vû bien ſouvent que celui qui pouvoit conduire avec intelligence dix mille hommes à la Guerre , ne ſçavoit pas en conduire cinquante mille. Mais ce n'eſt pas toujours un défaut de capacité. Un tel Officier a de la ſageſſe , du détail , de l'expérience & même du ſang froid ; mais ſon génie moins étendu ne peut embraſſer un objet auſſi conſidérable , il eſt reſtraint dans un certain cercle & ne peut s'étendre au-delà. Tel qui peut paſſer pour un grand Homme , lorſqu'il n'eſt expoſé que ſur un petit Théatre , n'eſt

plus

plus digne d'attention, lorsqu'il passe sur un plus grand.

Il en est d'autres d'un degré bien inférieur, qui à la tête d'un Détachement de mille ou quinze cens hommes, ont fait des prodiges & remporté des avantages considérables sur l'Ennemi; mais qui ensuite n'auroient sçu pourquoi ni comment ils les avoient remportés: ceux-là n'ont que des bras; & quoique leur génie se borne à bien peu de chose, non-seulement ils ne sont pas inutiles, mais encore ils sont souvent très-nécessaires. Des Détachemens de cette sorte sont plus ordinaires dans une Campagne que de gros Détachemens, parce qu'on n'a pas toujours des Officiers généraux pour les conduire. Il est essentiel, dans tous les états, de connoître le génie & les talens des hommes avant de les employer aux grandes choses. Tel qui n'a jamais été employé, auroit été un grand Homme, si ses talens avoient été mis en œuvre; tel autre, après avoir été long-tems employé, est resté dans le même état. Une étude réfléchie, la pratique & l'expérience viennent à bout de perfectionner les uns, les autres parviennent avec moins de peine, & les autres enfin semblent si fort enveloppés dans leurs organes, qu'ils ne font aucun profit des instructions les plus frappantes, souvent avec le desir le plus ardent de s'instruire.

C'est au Général à sçavoir distinguer ces différens

génies, à leur donner des emplois conformes à leurs talens, à laisser crier la naissance & la faveur, & à ne mettre en œuvre que les talens de ceux qui peuvent être utiles à l'Etat & à la gloire du Prince.

CHAPITRE VIII.

Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un païs de montagnes.

LA Ruse, comme on l'a observé ailleurs, est plus nécessaire & plus facile dans un païs de montagnes que dans un païs de plaine ; un Détachement à la vérité y avance avec plus de difficulté & moins sûrement ; on doit y multiplier à l'infini les précautions, mais un païs de montagnes offre à celui qui veut attaquer des ressources sans nombre & mille moyens pour former des surprises.

Un païs de montagnes est rempli de gorges, de cols, de sentiers, de cavernes, de ravins, de bois, de détours, de vallons, &c. qui sont autant d'endroits où l'on peut facilement embusquer l'Infanterie & la partager en différens postes de droit & de gauche, de façon qu'elle puisse se communiquer & attaquer ensemble un Détachement Ennemi qui marcheroit

dans ce païs ; le gros des Troupes qui veut attaquer, doit être embusqué sur les hauteurs si elles sont praticables : si elles ne le sont pas dans un endroit, il est assûré qu'elles le seront dans un autre ; c'est au Général qui les conduit à choisir le plus facile & celui où il puisse avoir ses Troupes plus réunies ; le reste des Troupes, toujours assez en force pour ne pas craindre d'être enfoncé par l'Ennemi, doit être embusqué dans une gorge, un ravin ou dans d'autres endroits semblables : la premiere Attaque doit se faire par la gorge, pour arrêter la tête du Détachement Ennemi, pour l'occuper & attirer l'attention des Détachemens qui sont sur les hauteurs pour garder ses flancs ; alors les Troupes embusquées sur les hauteurs se montreront & attaqueront celles de l'Ennemi avec vivacité, tâcheront de les forcer à abandonner les hauteurs & à se régler sur le gros de leurs Troupes. L'Ennemi ainsi pressé en tête & en flanc dans un lieu resserré, ne peut qu'être battu, parce qu'il ne peut manœuvrer ni se défendre contre des Troupes, qui ont sur lui l'avantage du terrein ; tout ce qu'il peut tenter de plus sage, c'est de tâcher de se retirer, ce qu'il fera très-difficilement, & pour peu que la retraite soit longue, il sera accablé par le feu des Troupes qui sont sur les hauteurs & par les pierres qu'ils feront rouler sur lui.

Si les hauteurs ne sont pas praticables, l'Ennemi

ne pourra pas les occuper : alors il faut changer la disposition de l'Attaque. Il n'est point de gorges qui ne soient traversées par d'autres gorges, il s'en trouve aussi dont les embouchures aboutissant au même point, forment ce qu'on appelle des pattes d'oyes & dont les chemins conduisent souvent à de nouvelles gorges. Dans cette occasion, il faut faire plusieurs Corps, suivant le nombre de Troupes que l'on a ; on en suppose trois : deux doivent être embusqués, le premier sur le côté d'un des chemins qui forment la patte d'oye, le second dans une gorge qui traverse celle où passe le Détachement, le troisiéme, qui doit être aussi fort que les deux ensemble qui sont embusqués, doit être en partie embusqué, & le reste doit marcher sur le chemin que l'Ennemi tient, comme s'il n'avoit d'autre destination que de le chercher : dès que ces Troupes rencontreront les Avant-coureurs de l'Ennemi, elles les chargeront & les pousseront jusqu'à l'Avant-garde. Si par la position de la gorge qui peut faire un coude, elles ne découvrent point encore le gros du Détachement Ennemi, elles chargeront l'Avant-garde ; mais dès qu'elles appercevront le gros des Troupes, elles s'arrêteront & se battront en retraite, comme n'étant pas assez en force pour résister à une force supérieure ; cette retraite simulée n'est faite que pour attirer l'Ennemi plus avant dans la gorge, pour

l'engager à paſſer celle qui forme la patte d'oye & qui donne dans le chemin que tient l'Ennemi, & afin que la partie du Corps qui a attaqué l'Ennemi puiſſe ſe rapprocher de celle qui eſt embuſquée derriere elle. Si l'Ennemi ſuit avec vivacité, il ne pourra éviter d'être attaqué en flanc par le Corps embuſqué dans l'un des chemins qui ſe croiſent, de l'être encore en queue par celui qui l'eſt dans la gorge qui traverſe le chemin où eſt l'Ennemi, & en tête par les premieres Troupes qui auront été jointes par celles qui étoient embuſquées derriere elles : ce Détachement ainſi attaqué de tous côtés, ne peut qu'être battu.

Si l'Ennemi plus prudent & plus précautionné, lorſqu'il ſera vis-à-vis de la gorge qui traverſe le chemin après l'avoir fait reconnoître, y laiſſe une Troupe pour en défendre la ſortie & aſſûrer ſa retraite, ſi lorſqu'il ſera parvenu à l'endroit où aboutiſſent les chemins, il fait alte, & s'il envoye faire une recherche très-exacte, alors il n'eſt plus queſtion de le ſurprendre, parce qu'il eſt certain que les embuſcades ſeront découvertes, du moins celle qui eſt dans un des chemins qui forment la patte d'oye; c'eſt dans cette conjoncture qu'il faut l'attaquer de vive force en tête, parce qu'il eſt certain qu'il le ſera en flanc par la gorge où il a placé une Troupe. S'il eût reconnu l'embuſcade de cette gorge, il ne ſe ſeroit pas avancé juſqu'à la

croiſée, & ſeroit reſté à l'entrée de cette gorge; mais ſi l'ayant reconnue, il fait alte, & qu'il détache quelques Troupes pour aller attaquer les Troupes embuſquées, il s'affoiblit, & alors les deux autres Corps peuvent marcher, attaquer ce qui eſt reſté, tâcher de les faire reculer, & détacher un Corps ſuffiſant pour prendre par derriere l'Ennemi, qui s'eſt avancé dans la gorge pour attaquer celui qui étoit embuſqué.

Si l'Ennemi ayant reconnu la premiere embuſcade reſte en panne, & qu'il ne ſoit pas poſſible de le tourner ni de l'attaquer par les hauteurs, il eſt inutile de ſacrifier ſes Troupes dans un combat, dont le ſuccès ſeroit très-incertain, parce que l'Ennemi étant réuni & occupant toute la gorge, on ne peut lui préſenter un plus grand front; comme il aura certainement fait toutes ſes diſpoſitions pour ſe bien défendre, & même pour attaquer s'il eſt en force, ou pour ſe retirer s'il ſe croit trop foible, on ne doit eſpérer de ſuccès qu'autant qu'on ſera prompt à attaquer, & que les diſpoſitions qu'on aura faites ſeront juſtes & ſages; mais comme dans un païs de montagnes on ne peut faire manœuvrer des Troupes auſſi facilement qu'en plaine, le ſuccès dépend ſouvent beaucoup du haſard: dans ces occaſions il faut ſe contenter de harceler l'Ennemi avec peu de Troupes, ſans rien engager de général, de tâcher de l'empêcher de pénétrer plus avant dans

le païs & d'attendre qu'il se retire pour le suivre, mais avec précaution, de crainte qu'il ne forme lui-même quelque embuscade, qui pourroit lui donner tout l'avantage de cette journée, si elle étoit bien faite & si elle chargeoit à propos.

Lorsqu'un Détachement débouche d'un défilé pour entrer dans un vallon, il offre une occasion favorable pour l'attaquer, pourvû que les embuscades n'ayent pas été découvertes par les Avant-courreurs de l'Ennemi; si elles l'ont été, il est certain que l'Ennemi ne passera pas le défilé, à moins qu'il ne puisse faire occuper les hauteurs qui bordent le défilé & qui donnent dans le vallon. Il lui seroit facile de faire passer le défilé au reste des Troupes; cependant si l'on peut trouver jour à attaquer celles qui sont sur les hauteurs & à leur couper la retraite, en occupant en même tems l'entrée du défilé, quoique les embuscades ayent été reconnues, il faut les attaquer & garder un Corps de réserve, pour porter du secours aux Troupes qui pourroient en avoir besoin; si l'on peut chasser l'Ennemi de hauteurs, il est assûré que les Troupes qui sont dans le vallon se voyant coupées, se décourageront ne sçachant plus par où se retirer. Des Troupes découragées sont à moitié battues, & pouvû qu'on les attaque vivement, leur défaite est certaine; si les Troupes qui occupent les hauteurs ne peuvent être

chassées du terrein dont elles se sont emparées, & que par leur valeur ou par l'avantage du lieu, elles puissent s'y maintenir, il faut du moins les occuper & les tenir en échec, afin qu'elles ne puissent point protéger celles qui sont dans le vallon, & qui seront vigoureusement attaquées par les embuscades reconnues.

Les principes de l'Art Militaire sont infinis ; ils ne sont sûrs qu'autant qu'on les applique à propos aux conjonctures : ce sont les principes qui découlent, pour ainsi dire, des circonstances, & non les circonstances qui sont ammenées par les principes : si l'on prévoit celles-là, ceux-ci ne tromperont jamais. Ce n'est donc que par une prudence longtems réfléchie & à force de combinaisons qu'on peut, en quelque façon, aller au-devant des occasions ; cette lenteur qui fait qu'on ne marche qu'en hésitant & qu'on prend cent précautions surperflues, tient trop de la timidité & de l'inquiétude ; le sage marche avec une active lenteur ; les précautions qu'il prend, sont toujours fondées sur des principes, & ces principes sont relatifs à quelques circonstances. Les démarches les plus utiles en apparence deviennent souvent la source de ses succès ; sans trop les multiplier, il les étend à ses besoins présens & à ceux qu'il prévoit pour l'avenir.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De l'Attaque d'un Détachement de Cavalerie dans un Païs de plaine.

COMME les embuſcades ſont moins à craindre dans un païs de plaine, qu'il y a moins d'obſtacles à ſurmonter pour faire de bonnes diſpoſitions, & qu'on prend moins de précautions, parce qu'on voit devant & autour de ſoi, il eſt plus facile de former des Attaques preſque sûres, pour tomber ſur un Détachement de Cavalerie.

Il n'y a point de profeſſion plus dépendante du haſard que la Guerre ; mais l'activité d'un Chef, ſa prudence & ſa capacité peuvent le fixer & changer en réalité ce qui d'abord n'eſt fondé que ſur une ſuppoſition. Dans la ſpéculation on atteint au but par une ſeule combinaiſon ; dans la pratique cette même combinaiſon devient inutile par un ſeul mouvement de l'Ennemi : il faut donc multiplier les combinaiſons, ne s'arrêter à aucune ; mais tâcher de profiter de toutes, ſurtout ne laiſſer échapper aucune faute de l'Ennemi, parce qu'un Général expérimenté, par les avantages conſidérables qu'il ſçait en tirer, la rendra non-ſeulement irréparable pour l'Ennemi, mais encore il le

ſera tomber malgré lui dans des fautes nouvelles.

La force d'un Détachement de Cavalerie eſt d'être réuni & de marcher bien enſemble par Eſcadrons ou par Troupes ſur deux lignes, & d'avoir des Détachemens en avant & ſur les flancs pour fouiller tout le païs. Celle d'un Détachement qui veut en attaquer un autre, eſt de ſe partager en pluſieurs Corps, & d'attaquer l'Ennemi en différens endroits, afin de diviſer ſes forces, & par conſéquent de leur donner moins de ſolidité.

Il n'y a point de plaine de quelque étendue qu'elle ſoit, où il n'y ait quelques petites hauteurs, quelques chemins creux, quelques haies. C'eſt derriere ces endroits qu'il faut embuſquer les Troupes, pourvû qu'elles ſoient aſſez éloignées du Détachement qu'on veut attaquer, pour être à l'abri des recherches de ceux qu'on envoye à la découverte. On peut encore former des embuſcades, ſurtout en Allemagne, derriere les bleds de Turquie, où de la Cavalerie couchée ſur le col des chevaux, peut très-bien ſe cacher. Ces embuſcades ſont d'autant plus ſûres, que rarement, en voyant une plaine bien étendue ſur laquelle on domine, ſe doute-t-on qu'on ait pû y former des embuſcades; ce ſont cependant les endroits les plus découverts & par-là les moins ſuſpects en apparence, dont un Général doit le plus ſe méfier.

Ces Troupes embuſquées doivent toujours ſe tenir

bien cachées & se partager en quatre Corps. Pour réussir plus sûrement dans ces sortes d'expéditions, il faut attaquer l'Ennemi en tête, au centre & à l'Arriere-garde, & avoir toujours un Corps de réserve qui fera le quatriéme.

Celui qui doit attaquer la tête, ne doit point être embusqué, mais il doit marcher comme un Détachement qui va à la découverte, & qui est surpris de rencontrer l'Ennemi en force : le quatriéme Corps qui doit le soutenir, sera embusqué plus loin derriere lui. Cependant le premier Corps doit détacher en avant des petites Troupes, qui feront le coup de pistolet avec les Partis & les Avant-coureurs de l'Ennemi, pour engager ceux des flancs à joindre la tête, afin de donner plus de force à l'Avant-garde, & d'empêcher, en abandonnant ainsi les flancs, que les embuscades qui y sont ne soient découvertes. Ce Détachement doit avancer tout doucement, comme pour reconnoître, & après cela faire une retraite simulée.

Si l'Officier du Détachement qu'on veut attaquer est sage, il n'avancera que très-lentement, & ne permettra pas que les petites Troupes qui sont sur les flancs pour la découverte le quittent; mais il redoublera son attention, & fera faire une recherche encore plus exacte. Si au contraire par imprudence ou par une valeur trop impétueuse, il néglige & il oublie

toute autre précaution, s'il marche ſur le Détachement qui ſe retire, s'il laiſſe dégarnir ſes flancs pour fortifier l'Avant-garde, les deux Détachemens qui ſont embuſqués ſur les flancs, n'auront plus à craindre d'être découverts, & lorſque celui qui fait une retraite ſimulée, ſera à la place convenue pour attaquer, au lieu de continuer ſa retraite, il chargera vivement, & par un grand feu de ſes Huſſards, il avertira les Troupes embuſquées, qui ſortiront & tomberont en même tems ſur le centre & ſur l'Arriere-garde du Détachement. Cette place convenue pour attaquer, doit être aſſez avancée pour qu'une des Troupes embuſquées puiſſe tomber ſur l'Arriere-garde.

Les deux Troupes qui attaquent le centre & l'Arriere-garde, doivent les charger le ſabre à la main. Le premier Détachement attaquera avec la même arme, dès que les deux autres auront attaqué : le premier feu n'étant qu'une eſpece de ſignal, il eſt certain que des Troupes qui attaquent vigoureuſement le ſabre à la main, non-ſeulement doivent battre, mais encore qu'elles perdront beaucoup moins de monde : le feu ne ſert que dans une retraite ou pour amuſer ; mais quand il faut charger, ce ne doit être que le ſabre à la main : l'Ennemi a moins de tems pour ſe reconnoître & par conſéquent l'affaire eſt plûtôt décidée.

Lorsque les trois Corps seront aux mains, le quatriéme doit paroître & se porter où il y aura plus de résistance pour terminer le combat, d'autant que par son arrivée l'Ennemi déja occupé par les Détachemens, & qui en voit encore venir un tout frais & le nombre des Assaillans se multiplier, perdra l'espérance de pouvoir se défendre ; alors découragé il tâchera de trouver son salut dans la fuite : c'est l'instant où les Hussards du Détachement qui attaque, peuvent & doivent servir beaucoup pour achever la déroute de l'Ennemi. Ces Troupes sont plus propres que la Cavalerie à empêcher le raliement des Troupes déja battues : leurs chevaux sont moins pesans, plus faits à la fatigue, & par conséquent ces Troupes peuvent mieux qu'aucune autre tirer tout l'avantage qu'on peut espérer d'une déroute.

Les Hussards du Détachement attaqué seront entraînés dans la déroute, & ne pourront se former pour couvrir leur Cavalerie ; mais on suppose qu'ils le puissent, ils faut alors que la Cavalerie tombe dessus le sabre à la main, pendant que les Hussards seront à la poursuite de la Cavalerie ennemie.

Lorsque le Commandant du Détachement victorieux croira avoir remporté tout l'avantage qu'il pouvoit espérer, & qu'il aura fait autant de prisonniers qu'il aura pû, sans se laisser entraîner par l'appas d'un

plus grand ſuccès, il doit faire ſonner la retraite pour ne pas tomber dans quelque embuſcade, que l'Ennemi auroit pû faire pour aſſûrer la ſienne.

Si l'Ennemi a un pont à paſſer avant d'arriver à l'endroit où il doit aller, les embuſcades doivent être placées au-delà du pont, mais éloignées l'une de l'autre; parce que l'Ennemi ne ſera pas certainement aſſez imprudent pour faire paſſer ſon Détachement, avant que le païs qui eſt au-delà de la Riviere, n'ait été parfaitement reconnu; il ne faut même l'attaquer qu'à une demi-lieue ou trois quarts de lieue au-delà du pont. Cette diſtance doit être réglée ſur le terrein qu'occupe le Détachement qu'on veut attaquer; mais il faut toujours que l'Arriere-garde ſoit hors de vûe du pont; alors celui des quatre Corps qui ſera embuſqué près de la Riviere, mais loin du pont, doit marcher dès qu'il verra le Détachement s'avancer dans la plaine. Il doit le maſquer, afin qu'au moment de l'Attaque, les Ennemis étant battus, voulant ſe ſauver & ne connoiſſant que le pont où ils ont paſſé, ils le trouvent occupé, & que ſe voyant entre deux feux, ils ſoient forcés de ſe rendre priſonniers. Un Détachement conduit ainſi ne doit pas laiſſer échapper un ſeul Cavalier ou Huſſard.

Cependant ſi l'Ennemi, après avoir fait reconnoître le païs au-delà du pont, & après y avoir fait paſſer le

Détachement, y laiſſe une ou deux Troupes pour aſſûrer ſa retraite, le Détachement d'Huſſards dont on a parlé, qui doit venir s'en emparer & le maſquer, ne quittera point ſa place. Si le Détachement Ennemi a été battu, il en ſera informé par des Sentinelles, qui du haut des arbres découvriront au loin dans la plaine. S'il eſt battu, comme il y a apparence, & qu'il ſoit vivement repouſſé, alors il ſortira de ſon embuſcade & chargera les deux Troupes qui gardent le pont; il eſt comme aſſûré, lorſqu'elles verront leur Détachement battu & en déroute, qu'elles ne tiendront point ferme & qu'elles repaſſeront le pont pour éviter le ſort des autres; alors l'Officier qui commande ce Détachement, laiſſera deux Troupes pour maſquer le pont & pour contenir celles de l'Ennemi qui ſont paſſées, enſuite il marchera avec le reſte en tête des Ennemis qui fuyent ou qui ſe retirent & leur fermera le paſſage.

Si au contraire le Détachement qui attaque ne réuſſit pas, ce qu'on ne peut croire à cauſe des précautions dont ont a déja parlé, & qu'il ſoit battu, alors celui qui commande les Troupes embuſquées proche la Riviere, doit ſortir, envoyer deux Troupes vers celles qui ſont au pont, avec ordre de charger l'Ennemi le ſabre à la main, dans le tems qu'il les ſoutiendra lui-même. Si les deux Troupes ennemies

ſont battues & ſi elles repaſſent le pont, il en laiſſera deux pour les contenir, & marchera avec le reſte, pour charger vivement l'Ennemi par derriere. Cette Attaque imprévûe fera vraiſemblablement changer l'Attaque de face, ranimera les Troupes pliées, qui ſe voyant ſecourues & voyant l'Ennemi entre deux feux, le chargeront vivement le ſabre à la main.

CHAPITRE X.

Du Paſſage des Rivieres.

LE ſujet de ce Chapitre eſt peut-être le plus intéreſſant de tous ceux dont ont a parlé juſqu'ici; cette matiere qui n'a jamais été approfondie par les anciens, & ſur laquelle la plûpart des Auteurs modernes n'ont fait que gliſſer légerement, a été miſe dans un nouveau jour, par M. le Chevalier Folard dans ſes Commentaires ſur Polybe. * Il avoue qu'elle lui a paru bien difficile. On a pris de cet Auteur pluſieurs des principes qu'on a répandus dans ce Chapitre; & pour ne point répéter ce qu'il a déja dit, on a renvoyé le Lecteur à ſes détails; l'on a extrait les regles qu'il donne, on les a citées comme des axiomes, enfin on s'eſt

* *Tom. 4. & 5.*

s'est servi de son Ouvrage, comme il s'est servi lui-même de Montécuculli; quelque solides que soient ses principes, on s'est cru quelquefois permis de ne pas le suivre en tout. Il arrive souvent qu'en voulant trop approfondir une matiere, on s'expose à dire bien des choses inutiles, & qu'on s'égare de son sujet sans s'en appercevoir. On ne prétend point cependant faire ce reproche à ce sçavant Commentateur; ses réflexions sont si sçavantes & si profondes, que le Militaire ne peut qu'y trouver des instructions solides.

Avant d'entrer en matiere, on donnera quelques définitions pour n'être plus obligé de revenir sur ses pas.

On peut diviser les Rivieres en Marais, Ruisseaux, grandes & petites Rivieres & Fleuves; souvent elles forment des Lacs, souvent leur lit se rétrecit & leur cours se perd dans des sables. On appelle Marais une certaine étendue d'eau, dont le fond profond ou non, est ou mouvant ou bourbeux. Tel étoit le Marais de Clusium, au-travers duquel Annibal continua sa marche.

Un Lac est une grande étendue d'eau & est formé par la réunion de plusieurs Ruisseaux, ou par quelque Riviere qui y a son embouchure ou qui passe au-travers; tels sont les Lacs de Trasimene, de Constance & de Genéve.

Un Ruisseau coule dans un lit inégal, tortueux, dont

les bords ſouvent innondés ſont mouvans ; il groſſit à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource, & il a ſon embouchure dans une Riviere.

Une Riviere tire ordinairement ſa ſource des montagnes ; elle reçoit dans ſon lit le cours des Ruiſſeaux & des Fontaines, & ſe jette dans les Fleuves : ceux-ci ont la même origne ; mais groſſis par les eaux des Rivieres qui y aboutiſſent, ils conſervent leur nom & leur lit juſqu'à la Mer.

Une Riviere eſt guéable, lorſque ſon lit eſt aſſez large pour laiſſer un libre cours & pour en diminuer la rapidité par le moins de profondeur ; ſuivant cet axiome, que tout liquide qui paſſe d'un lit plus large dans un canal plus étroit, acquiert plus de rapidité.

Un Gué eſt un endroit de la Riviere moins profond, ou parce que le lit eſt plus large, ou parce que le terrein eſt plus élevé par les ſables qui y ont été dépoſés.

On traverſe une Riviere, ou en allant d'un bord à l'autre ſur une ligne droite, ou en ſe détournant par une ligne oblique, comme fit Alexandre au paſſage du Granique, pour obéir au courant.

Il eſt des Rivieres dont la rapidité exige des précautions infinies, d'autres qui ſans être rapides, ne ſont pas moins dangereuſes, parce que le fond en eſt mouvant, & qu'il gliſſe ſous les pieds des Soldats & des

chevaux, d'autres dont les flots reviennent par-dessous eux-mêmes, effet très-sensible, lorsqu'on y enfonce des piquets & des pilotis; les flots en écartent le sable & les déracinent avant le tems, c'est ce qu'on appelle *renarder*.

Avant de tenter le passage d'une Riviere, on doit se munir de toutes les choses qui peuvent y être nécessaires. On les passe à la nage, à gué ou sur des ponts.

Il n'y a que de petits Corps qui puissent passer une Riviere à la nage; encore seroit-il très-difficile de traverser ainsi une Riviere, surtout si l'Ennemi faisoit le moindre effort pour s'y opposer. L'antiquité fournit peu d'exemples de Passages d'une Armée entiere à la nage. Cet effort étoit réservé aux François animés par l'exemple de leur Roi, lorsqu'ils traverserent le Rhin à Tolhuis. C'est une action, dit M. de Feuquieres, * dont la témérité fit le succès, & qu'on ne doit jamais citer comme un exemple à suivre.

* *Mem. de Feuquieres, T. 3.*

Quand on a trouvé un gué, on doit le faire sonder dans toute son étendue, examiner la solidité du fond, & si le rivage opposé est escarpé ou facile.

Il y a des gués qui deviennent impraticables, lorsque quelques Troupes y ont passé, parce que le fond n'est pas assez ferme.

Si l'on craint que l'Ennemi n'ait armé le fond de

pointes de fer, de pierres enchaînées ou d'autres choses, on doit faire prendre à quelques Soldats des rateaux pour ôter tout ce qui pourroit retarder le Passage; ils doivent encore prendre avec eux des pioches, des pelles & généralement tous les instrumens propres aux remuemens de terre, parce que si le bord auquel le gué aboutit, est trop escarpé, ils le mettront en rampe.

Si la Riviere n'est pas guéable, on se servira de ponts faits avec des batteaux ou des pontons, & si l'on n'a ni l'un ni l'autre, on se servira de radeaux; on peut voir ce que dit M. Folard * à ce sujet.

** Tom. 3. Liv. 3. Ch. 12. §. 3.*

Les pontons sont de cuivre ou de fer-blanc, tels que ceux qui furent pris aux Hollandois, dont parle cet Auteur, ou de cuir bouilli dont l'origine est fort ancienne.

On appelle pontons dans l'Artillerie, des batteaux qui joints ensemble à côté l'un de l'autre à une certaine distance & couverts de planches, servent à former des ponts sur lesquels les Troupes, l'Artillerie & les Bagages passent des Canaux, des Fossés, des Rivieres & des Fleuves. On peut voir dans les Mémoires d'Artillerie de Saint Remy *, les différentes manieres de se servir & de faire des ponts de batteaux portatifs ou de batteaux ordinaires, & tout ce qui entre dans leur composition.

** Mém. d'Artillerie de S. Remy T. 2. P. 3. Tit. 14.*

Lorſque les Rivieres ne ſont pas aſſez larges, pour qu'on ſoit obligé de ſe ſervir de batteaux ou de pontons pour établir un pont, on les fait ſur des pilotis ou ſur des chevalets ; alors ils ſont fixes ou volans. S'ils portent ſur des pilotis, ils ſont fixes ; ſi c'eſt ſur des chevalets, ils ſont volans. On a donné dans le Chapitre IV. du premier Livre, la méthode de conſtruire des ponts avec des poutres ou de gros madriers fortement attachés l'un à l'autre ; ſi la Riviere eſt ſi large que les poutres ou madriers ne puiſſent aller d'un bord à l'autre, on ſe ſert de pilotis qu'on enfonce dans le gravier, afin qu'ils ſervent d'appuis aux extrémités des poutres pour pouvoir établir le pont ; ſi l'on a des batteaux ou pontons, il vaut mieux s'en ſervir, parce que le pont eſt plûtôt fait.

Les pilotis ſont de gros troncs d'arbres, dont l'extrémité a une pointe qu'on arme de fer pour les enfoncer plus aiſément ; les chevalets ſont plus ſolides & le pont eſt plûtôt fait ; plus ſolides, parce qu'ils ont une double baſe, & que les deux troncs dont ils ſont coupés, s'appuyent mutuellement ; plûtôt faits, parce qu'il n'eſt pas néceſſaire de les enfoncer dans le gravier, qu'ils ſe ſoutiennent par leur à-plomb & que par le poids des madriers & des planches qu'on met deſſus, ils ſont en état de réſiſter au courant de l'eau ; d'ailleurs il eſt facile d'enfoncer dans le gravier au pied de cha-

que chevalet du côté du courant, un gros madrier pour rompre la rapidité du courant, afin qu'il ne frappe point contre le chevalet.

On aſſûre la tête des ponts par des retranchemens en terre, c'eſt-à-dire, en creuſant un foſſé & en élevant un parapet formé de la terre du foſſé. Ces retranchemens ſont plus ou moins conſidérables, ſelon l'uſage qu'on veut en faire, ou l'utilité qu'on veut en tirer. Quelquefois on fait un ouvrage à corne avec une demi-lune en avant, le tout bien fraiſé ; on y ajoute encore un chemin couvert qu'on paliſſade ; mais ſouvent on ſe contente de couvrir la tête du pont par une ſimple demi-lune, c'eſt ſelon l'importance du poſte. On forme encore des retranchemens avec des chariots, où l'on fait des puits à la Turque en avant, c'eſt-à-dire, des creux profonds de diſtance en diſtance & en échiquier.

Le paſſage ſur des radeaux eſt moins dangereux que ſur des batteaux ; mais il ne faut pas que ce Paſſage ſe faſſe ſur une Riviere très-rapide, parce que le radeau n'a pour appui que des cordes qui peuvent caſſer ; d'ailleurs ce Paſſage eſt très-long, à moins qu'on n'ait une très-grande quantité de radeaux ; le tems qu'on met à les conſtruire, pourroit être employé à faire trois ponts : l'on ne doit ſe ſervir de cet expédient, que lorſqu'on n'a point de batteaux &

qu'il faudroit trop de tems pour en faire venir. Les radeaux sont des soliveaux de sapin unis ensemble. On peut voir dans M. le Chevalier Folard celui qu'il a imaginé ; son invention pour faire passer la Cavalerie à la nage, paroît plus ingénieuse que solide.

Les Anciens avoient encore d'autres méthodes pour le Passage des Rivieres navigables : On les passe, dit Végece, * au moyen des chevalets qu'on enfonce dans l'eau, ou bien on se sert de cuves vuides, qu'on lie ensemble à la hâte, & l'on fait un plancher dessus ; mais, ajoute-t-il, on n'a rien trouvé de plus commode que des petits batteaux faits d'un seul arbre, fort légers par la qualité du bois, qui suivent l'Armée sur des chariots.

* *Liv. 3. Chap. 2.*

La méthode de M. de Quinci * paroît bien singuliere : elle consiste à rassembler les meilleurs Nageurs de l'Armée, qu'on fait passer par petits Détachemens, suivis d'autres plus considérables avec des Officiers & des Sergens à leur tête, à ne laisser pour toute arme à chaque Soldat, qu'une épée & un pistolet attachés au cordon du chapeau, à choisir ensuite les deux meilleurs Nageurs, à chacun desquels on attache un havresac au col, dans lequel on met un rouleau de ficelle, dont on laisse le bout sur la rive pour y attacher une corde qu'on tient à des pontons ou batteaux, où l'on met les armes & les habits des Nageurs, avec

* *Art. Milit. T. I.*

des outils propres à remuer la terre. Si ces Nageurs, ajoute-t-il, rencontrent quelques Troupes ennemies après leur Paſſage, ils doivent courir ſur elles avec le piſtolet & l'épée, tandis que d'autres tirent avec des cordes les batteaux où ſont les outils & leurs habits, avec le plus d'Infanterie qu'il leur ſera poſſible, pour travailler avec diligence à ſe retrancher. Cette méthode paroît bien difficile & même impoſſible dans l'exécution.

Avant de s'engager dans une entrepriſe auſſi conſidérable, que celle de paſſer une Riviere devant l'Ennemi, on doit, ſelon M. le Chevalier Folard, examiner le temps, l'état des forces de ſon Ennemi, les obſtacles & les facilités dans l'attaque comme dans la défenſe & les comparer enſemble, examiner la nature & le cours de la Riviere, marquer les endroits où il y a des gués, leur largeur, leur profondeur, leur éloignement de l'un à l'autre, quel en eſt le fond, s'il eſt ferme ou marécageux, s'il n'y a pas quelques marais en-deça ou en-delà, ſi ces marais ſont praticables, ſi le Paſſage en devient plus difficile à meſure qu'il y paſſe plus de monde, ſi les bords ſont eſcarpés, & à quel point ils le ſont, ſi le terrein qui eſt en-delà eſt plus favorable à l'Infanterie qu'à la Cavalerie, les hauteurs qui ſont en-deça pour y placer du canon, & celles qui ſont en-delà pour s'y porter, la nature de la

Riviere

Riviere, si elle est sujette à grossir tout d'un coup par les pluies ou par la fonte des neiges.

Lorsqu'on tente un Passage en force, comme tout l'avantage est du côté de celui qui se défend, on doit supposer un Ennemi vigilant, hardi, habile à profiter des circonstances, d'une résolution ferme, prêt à tenter tous les moyens possibles pour s'opposer au Passage.

On doit surtout connoître le terrein qui borde la Riviere, tant du côté opposé que de son propre côté, pour être en force partout, & pour que toutes les attaques se fassent également & avec tout l'avantage que le terrein peut permettre. En un mot il est essentiel à un Général de connoître, non-seulement tout ce qui concerne les Rivieres qu'il a à passer, mais encore tout ce qui a rapport aux Rivieres en général.

Ces principes ainsi établis, on divisera ce Chapitre en quatre Articles; on supposera premierement une Armée qui rencontre une Riviere dans sa marche, & qu'il faut passer.

Secondement, on parlera de la défense qu'on doit opposer à l'Ennemi, pour lui en empêcher le Passage.

Toisiémement, on détaillera les moyens qu'un Général doit employer pour faciliter le Passage à ses Troupes, malgré celles de l'Ennemi.

Quatriémement, on démontrera par des faits quelle est la retraite la plus sûre.

Comme les exemples ſont toujours plus inſtructifs que les préceptes, on rapportera ſuivant que la matiere le permettra, ceux des modernes qui ont paru les meilleurs.

ARTICLE PREMIER.

Il eſt facile de paſſer une Riviere lorſque l'Ennemi eſt trop loin pour s'y oppoſer; on peut choiſir le lieu, le tems & faire telle diſpoſition qu'on jugera à propos: ou on la paſſe ſur des ponts, ſur des radeaux, ou au gué; ſi on trouve un gué, on peut y faire paſſer la Cavalerie, pourvû que le fond ſoit bon; pour l'Infanterie il vaut mieux faire un pont que de l'expoſer à ſe mouiller & à ſe fatiguer inutilement. « L'Infanterie, ſelon M. de Montécuculli, * eſt la baſe & le ſoutien » d'une Armée, ſoit pour les batailles, ſoit pour les » ſiéges, & c'eſt avec elle que les Romains & les » Suiſſes ont fait des choſes ſi admirables. » Il faut donc la ménager & ne pas l'expoſer à gagner des maladies, en lui faiſant traverſer des Rivieres à gué, quand il eſt facile de les lui faire paſſer ſur des ponts. L'Artillerie & les Bagages doivent auſſi paſſer ſur des ponts; ainſi au lieu de deux ou trois ponts qu'on feroit, on n'en fait que deux ou un, ſelon le nombre de Troupes qui compoſent l'Armée, ſur leſquels l'Artillerie, l'Infanterie

* *Liv. 2. Chap. 2.*

& les Bagages paſſent & la Cavalerie paſſe au gué; s'il n'y a point de gué, on doit faire pluſieurs ponts pour accélérer le Paſſage.

La Méthode de détourner les Rivieres, enſeignée par Santa-Cruz * en choiſiſſant un terrain plus bas que le lit, en faiſant des coupures, en l'obligeant à ſe faire un nouveau cours par la grande quantité de pierres dont on comble le lit, eſt une entrepriſe qui ne peut être exécutée que ſur de petits ruiſſeaux ou par des Armées, telles que celles de Xerxès dont la ſoif, ſuivant Juvenal, pouvoit déſécher un fleuve en un jour. Santa-Cruz a équivoqué, lorſqu'il a dit que c'étoit le ſentiment de M. de la Valiere; L'Auteur François n'employe une telle Méthode que pour paſſer le foſſé d'une Place. Il veut qu'on jette des Faſcines dans le Foſſé juſqu'à ce qu'elles ſoient à fleur d'eau, & puis pour les affermir on met des pierres ou de la terre deſſus. * Le Paſſage de la Segre par Céſar, rapporté par Santa-Cruz, n'eſt d'aucune conſéquence. Céſar dans ſes Commentaires * avoue lui-même qu'ayant fait paſſer ſa Cavalerie, après s'être ſervi de cette Méthode, il n'oſoit expoſer ſon Infanterie; il marque ſes craintes là-deſſus, & n'oublie pas d'avertir que ce qui animoit les Soldats au milieu de l'eau, étoit l'eſpoir du butin qu'ils feroient ſur l'Armée d'Affranius: d'ailleurs, comme le remarque M. le

* *Traité du Paſſage des Riv. Chap. 1.*

* *Prat. & Max. de la guerre. L. 3. Ch. 6. & 7.*

* *De Bel. Civ. Lib. 1.*

Maréchal de Puységur, * la Segre est très-guéable en plusieurs endroits dans le tems même des plus fortes inondations, car dans les autres saisons cette Riviere est très-peu de chose. Il est vrai que César dit lui-même que les pluyes avoient été si abondantes, que l'innondation lui avoit emporté ses ponts. Cette manœuvre de César est trop belle pour n'être point rapportée ; on ne fera que transcrire les termes mêmes de M. le Duc de Rohan son Abréviateur dans son parfait Capitaine. *

* *Art de la Guerre. 2 Part. Ch. 9. Art. 4.*

* *Des Guer. Civ. Liv. 1.*

» Aussitôt après, les pluyes continuelles emporterent ses deux ponts & rendirent la Riviere *inguéable ;* ce qui le mit en des nécessités extrêmes, ne pouvant recouvrer des Vivres ni joindre de nouvelles forces qui lui venoient des Gaules, ni refaire ses ponts, à cause de la rapidité de l'eau & de l'empêchement que ses Ennemis lui donnoient, qui étoient sur l'autre bord de la Riviere. Enfin il fait faire des batteaux ; & tandis que Pompée s'amusoit à attraper quelques Gaulois qui venoient joindre César, il poste dans des Chariots les batteaux à vingt milles de son Camp, les met sur la Riviere, fait passer quelques Soldats sur l'autre bord, & sans perdre de tems y coule deux légions à la faveur desquelles il fait son pont, & par ce moyen il rétablit le chemin & la sûreté de ses Vivres, & joignit les Troupes qui venoient à

» ſon ſecours. Cette action raſſûra ſon Armée, éton-
» na l'Ennemi & donna tant de réputation à ſes affai-
» res, que cinq bonnes Villes ſe rendirent à lui, & di-
» verſes autres traitèrent; ce fut enſuite qu'il fit paſſer
» à gué ſa Cavalerie, & qu'il haſarda le paſſage avec
» ſon Infanterie.

Quant à la maniere de ſe frayer une route à-travers les flots; il ſeroit bien plus aiſé, faute de batteaux, ſi le tems & l'éloignement de l'Ennemi pouvoient le permettre, de faire au moyen des pilotis & des pierres une eſpèce de chauſſée, en élevant le terrein. Le ſeul inconvénient qu'il y auroit à craindre, c'eſt que les flots venans de front & le volume ſe trouvant augmenté par l'obſtacle, la force de l'eau ne rompît la digue. Alors pour la rendre plus ſolide, on pourroit lui faire faire un angle par le milieu, & la faire de chaque côté en glacis; mais ces opérations demandent un tems trop conſidérable & des travaux trop longs & trop pénibles.

Les cordes dont on traverſe quelque fois les Rivieres & qui ſervent à appuyer l'Infanterie, lorſque le gué devient trop profond, peuvent être de quelque utilité; mais il eſt à craindre que les Soldats en s'y accrochant ne s'embarraſſent les uns les autres, & que les premiers ne ſoient un obſtacle pour ceux qui les ſuivent.

Santa-Cruz veut qu'on mette au haut des gués quelques Escadrons de Cavalerie, qui se tiennent fermes & bien serrés pour rompre le courant, tandis que l'Infanterie passera plus bas, qu'ils s'ouvrent de tems en tems pour laisser couler les eaux qu'ils ont retenues.

Il veut encore qu'il y ait quelques Escadrons plus loin, afin que les Soldats qui pourroient avoir été entraînés, s'y arrêtent; mais cette manœuvre est inutile contre la profondeur d'une Riviere, elle ne peut servir qu'à retarder la rapidité des flots; aussi Végece ne l'employe-t-il que dans cette occasion.

Mais de quelque maniere qu'on tente un Passage à gué, les Troupes qui passent, doivent occuper autant de front qu'il est possible, parce qu'elles en résistent mieux au courant, & qu'elles se trouvent rangées après le Passage.

Quant au passage sur des radeaux les premiers Fantassins qui passent, peuvent prendre avec eux le bout d'une corde, dont l'autre bout sera attaché à l'extrémité du radeau, & lorsqu'ils seront arrivés, ils tireront ces radeaux à bord. Dès que la Cavalerie qui étoit dessus, sera débarquée, ceux qui sont à l'autre bord, retireront le radeau avec une autre corde qui y sera attachée, & insensiblement toute la Cavalerie passera: pour abréger ce Passage on se servira de plusieurs radeaux.

Il est encore plus sûr, lorsque cela se peut, de faire passer de l'Infanterie en croupe avec la Cavalerie ; mais alors il est dangereux que si l'Ennemi se présente à l'autre bord, il ne culbute le Cavalier & le Fantassin : ni l'un ni l'autre ne se défendroient que très-difficilement, parce qu'ils ne pourroient assez promptement mettre pied à terre sans s'embarrasser. Le moindre obstacle dans cette occasion mettroit de la confusion parmi les Troupes, & les exposeroit ou à se noyer, ou à se retirer en désordre & à la nage, ce qui ne se pourroit faire sans une perte bien considérable : ce moyen ne peut servir que lors qu'on est certain de l'éloignement de l'Ennemi.

Les Cavaliers, dit Végece, * après s'être débarrassés de leurs équipages, mettent leurs Cuirasses & leurs Armes sur des radeaux secs ou sur des joncs dont ils font des faisceaux, & passent à la nage eux & leurs Chevaux entraînant ces faisceaux après eux avec une longe. Cette Méthode ne peut être aujourd'hui d'aucun usage, parce que les Armes ne sont pas si pesantes qu'on ne puisse les porter.

* *Liv. 3. Ch. 2.*

» Lorsqu'il y a deux gués dans une Riviere, dit M. le » Chevalier Folard, quoique voisins l'un de l'autre, & » qu'on ne peut y passer sur un front de plusieurs Ba- » taillons, il est toujours avantageux d'y jetter un ou » deux ponts au-dessus & au-dessous de l'un & de

» l'autre, de crainte qu'un orage qui surviendroit, ne fît
» grossir un gué, & ne le rendît impraticable ; outre
» qu'on fait passer un plus grand nombre de Trou-
» pes à la fois.

Cette réflexion paroit assez inutile, car si l'on a le tems de jetter deux ponts, pourquoi hasarder les Troupes au Passage d'un gué toujours plus dangereux ou du moins plus difficile que celui du pont. Alors il suffira de les bien affermir, & si l'on peut en construire un troisiéme sur le gué, on se servira aisément de radeaux ou de pontons qui sont protégés par les deux ponts. A la guerre les moyens les moins périlleux & les plus simples sont toujours les meilleurs. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'Annibal put prendre un chemin plus facile que celui des Alpes pour entrer en Italie, Annibal seroit un téméraire, qui dans cette occasion n'auroit eu d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée.

Il arrive quelque fois qu'on traverse une Riviere qui s'enfle tout-à-coup par la fonte des neiges. On doit observer dans ce cas, comme le remarque Santa-Cruz, de n'entreprendre le Passage qu'autant que l'on sera assûré qu'avant l'entiere crûe on aura fait passer toute l'Armée, l'Artillerie, les Munitions, les Vivres & les Bagages. Il avertit dans le même endroit des précautions qu'on doit prendre, afin que la confu-

ſion ne ſe mette point parmi les Troupes lors du Paſſage.

ARTICLE SECOND.

Il ſeroit impoſſible de parcourir toutes les précautions qu'on peut prendre pour défendre le Paſſage d'une Riviere ; on s'arrêtera aux principales en rapportant ſuccintement les Syſtèmes de différens Auteurs qui ont traité cette matiere.

Dans le Paſſage des Rivieres tout l'avantage eſt du côté de celui qui ſe tient ſur la défenſive ; cependant, dit M. le Chevalier Folard, * il eſt bien rare que celui qui le tente, échoue dans ſon entrepriſe, ce qu'il attribue à deux raiſons : 1°. c'eſt que l'Ennemi par ſes fauſſes attaques oblige celui qui ſe défend, à diviſer ſon Armée en tant de Corps différens, qu'il s'affoiblit partout. 2°. Qu'on ne peut avoir aucun avis de ce qui ſe paſſe dans l'Armée ennemie, & qu'on ignore tous les projets de l'Ennemi, juſqu'à ce qu'ils ſoient exécutés. Il y en a encore une troiſiéme qui revient à la premiere & qui paroit très-plauſible : c'eſt, dit M. de Feuquieres, * qu'il eſt impoſſible de garder les bords d'une Riviere, lorſque le terrein à garder eſt d'une grande étendue, parce que l'aſſaillant qui paroit faire effort en pluſieurs endroits, ſe détermine enfin pour le lieu où il trouve le moins de réſiſtance ;

* *Liv. 3. Ch. 8. §. 1.*

* *Mem. T. 3. Ch. 70*

mais si celui qui se défend, connoit la Riviere & les gués comme celui qui attaque, ne pourroit-il pas opposer la ruse aux stratagêmes de l'Ennemi ? La Méthode la plus sûre dans cette occasion, selon M. de Feuquieres, est de se tenir ensemble à une portée raisonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de passer, & d'avoir des gens fort vigilans sur le bord de la Riviere, afin d'être averti à propos pour avoir le tems de se porter avec toute l'Armée sur l'Ennemi pour le combattre, soit avant qu'il soit entierement passé, soit avant qu'il ait pû se former.

Les Autrichiens en 1743, voulant passer le Danube pour nous chasser entierement de la Baviere, firent dans les premiers jours de Juin plusieurs marches & contre-marches. Le cinq à onze heures du soir, ils firent des fausses attaques le long de l'Iser à Wert, Plisting & à Dekendorff; Pladling fut attaqué à trois heures du matin par des Pandoures ; M. le Marquis de Clermont-Galerande qui y commandoit, fut averti que les Ennemis avoient passé à onze heures du soir à Posching, Village sur le Danube, entre Straubing & Dekendorff; il fut obligé de brûler son pont & de se retirer ; il le fit en très-bon ordre ; & avec trois Escadrons il contint onze cens chevaux des Ennemis, & donna le tems aux autres Corps de Troupes de se retirer & de le venir joindre.

Cette manœuvre des Ennemis ne réussit que parce que notre position étoit trop étendue, que par-là nous n'étions en force en aucun endroit, & que par la négligence impardonnable d'un Officier chargé de faire des patrouilles, nous ne fûmes point informés ni de l'arrivée des batteaux des Ennemis, ni de la construction de leurs ponts ni de leur Passage.

La premiere précaution à prendre, dit M. le Chevalier Folard, * est de retirer tous les batteaux qui sont sur la Riviere, d'observer s'il n'y a pas quelqu'autre riviere qui se jette dans celle-là, d'en reconnoître le cours, les sinuosités & les endroits les plus accessibles, de faire élever de bonnes redoutes près des bords, de couler à fond au moyen de sacs & de paniers remplis de pierres, de gros arbres avec leurs branches & en les arrêtant avec des pieux.

* *Liv. 3. Ch. 8. §. 3.*

A cette précaution on peut en ajouter une autre, qui, exécutée avec précision, peut produire de grands effets; c'est de jetter dans la Riviere au-dessus de l'endroit où l'Ennemi tente le Passage, des arbres entiers avec leurs branches, dont la masse soit assez légere pour se soutenir entre deux eaux, mais dont le volume & la quantité soient assez considérables pour pouvoir n'être pas aisément arrêtés, de faire ensorte que leurs branches s'entrelassent & forment comme un chaîne d'un rivage à l'autre, de les soutenir jusqu'à ce que

l'Armée ennemie ſoit engagée dans les gués ou ſur les ponts, de les livrer alors au courant, dont la viteſſe augmentera les forces de cette eſpece de digue mouvante, qui renverſera tout ce qu'elle rencontrera, Soldats, Bagages, chevaux, ponts & batteaux; rien ne pourra lui réſiſter pour peu que le torrent ſoit rapide. Cette méthode n'eſt indiquée dans M. le Maréchal de Puyſégur * que contre les ponts. On peut encore, pour ne point donner de ſoupçon à l'Ennemi, ranger cette chaîne d'arbres ſur le bord de la Riviere, dont on aura eu ſoin de faire prendre la largeur par un Ingénieur, & lorſqu'elle aura à-peu-près la même largeur que la Riviere & que l'Ennemi paſſera, on la retiendra par un bout, tandis qu'on pouſſera l'autre. Le courant la prendra dans toute ſa largeur & la dirigera ſans autre ſecours contre les Ennemis.

** Art. de la Guerre, Art. 9. ch. 8. part. 2.*

Quant aux Troupes deſtinées pour la défenſe, le meilleur moyen, dit M. Folard, eſt de former de petits Camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue l'un de l'autre avec des gardes & des ſignaux de l'un à l'autre; d'avoir de petits canots pour faire traverſer ſourdement la Riviere pendant la nuit à des Soldats, qui tâcheront de faire quelques priſonniers, & qui prêteront l'oreille pour ſçavoir ſi l'Ennemi ne médite pas une marche. On doit ſurtout tâcher de s'emparer des iſles, à l'abri deſquelles l'Ennemi peut tenter le Paſ-

ſage, & ſi l'on peut être aſſûré que l'Ennemi les ait en vûe pour y jetter un pont, afin de partir de-là pour abréger le chemin, on s'aſſûre par ce moyen de l'endroit où il tentera le Paſſage, & c'eſt preſque aſſez pour l'empêcher.

Mais ſi l'on peut s'emparer de ces iſles, & y tranſporter du canon, alors le Paſſage devient impoſſible à l'Ennemi dans cet endroit, car outre que le feu du canon l'écarte de vis-à-vis l'iſle, il l'inquiéte beaucoup de droit & de gauche à une grande diſtance.

Pour rendre plus intelligible la maniere dont on doit défendre une Riviere, on ſuppoſera deux Armées, dont l'une de quarante mille hommes, en défend le paſſage à une autre de ſoixante mille. Cette derniere eſt partagée en trois Corps; celui du centre eſt de quarante mille hommes, les deux autres de dix mille chacun; celui du centre eſt campé à-peu-près vis-à-vis de l'endroit où le Général a deſſein de paſſer; les deux Corps qui ſont ſur les flancs de celui du centre, ſerviront à tenir l'Ennemi en ſuſpens ſur le véritable Paſſage. Il doivent ſans ceſſe ſe mouvoir, s'éloigner du gros de l'Armée, faire ſemblant de vouloir jetter des ponts plus haut ou plus bas, afin d'engager l'Ennemi à ſe diviſer & à ſéparer les différens Corps de ſon Armée, de façon qu'ils ne puiſſent plus ſe ſecourir, & qu'ils ne ſoient plus aſſez en force

pour s'oppoſer à un Corps de Troupes ſupérieur, qui pourroit tenter le Paſſage.

L'Armée qui défend le Paſſage eſt partagée en pluſieurs Corps ; trois de dix mille hommes à une lieue l'un de l'autre, & deux autres de cinq mille hommes chacun, composés de Troupes légeres à pied & à cheval & de Dragons, campés à une demi-lieue ſur les deux flancs de l'Armée : il doit y avoir des communications entre chaque Corps, des patrouilles continuelles ſur le bord de la Riviere, qui ſe croiſent ſans ceſſe, & des Détachemens d'Huſſards de droite & de gauche en remontant & en deſcendant la Riviere ; on a établi des batteries de canon dans différens endroits ſur le bord ; on s'eſt emparé de deux iſles qu'on a fortifiées, où l'on a placé des Troupes & du canon ; enfin on a profité de tous les avantages du terrein, pour rendre le Paſſage difficile à l'Ennemi, & pour lui oppoſer des Troupes dans tous les endroits où il pourroit tenter le Paſſage. On ne peut point aſſûrer que l'Ennemi, malgré tous ces obſtacles, ne paſſera pas ; on ne peut que donner les moyens de l'empêcher & de lui rendre ce Paſſage très-difficile & très-meurtrier. Les précautions les plus ſages peuvent bien déterminer le ſuccès, mais non pas le rendre immanquable.

Voyez la Planche dix-ſeptiéme.

Si malgré tous ces obstacles, l'Ennemi tente le Passage, on doit l'attaquer à mesure qu'il débarque. C'est pour cela qu'il est si essentiel de ne se point diviser en des Corps trop petits, qui, trop foibles pour résister à un nombre supérieur de Troupes, seroient aisément enfoncés. Dans l'attaque des Troupes ennemies, on n'a rien à craindre de leur canon qui ne pourroit tirer sans inquiéter leurs propres Troupes ; au lieu que le canon placé sur le bord de la Riviere pour en défendre le Passage, peut toujours tirer sur les Troupes qui suivent, pour soutenir celles qui tentent le passage. On doit encore placer de l'Infanterie près de ces batteries pour les défendre & pour prendre en flanc l'Ennemi qui seroit passé.

Il est encore beaucoup de ruses à employer dans ces occasions ; on peut se servir de celles dont il est parlé dans le Chapitre des embuscades : il faut surtout les dresser aux endroits qu'on prévoit devoir être les plus praticables à l'Ennemi. L'Histoire de M. le Prince Eugene, que le Chevalier Folard appelle un grand Traverseur de Rivieres, en fournit plusieurs exemples.

On doit surtout s'attacher à inquiéter l'Ennemi dans la construction de ses ponts. Cette manœuvre paroît d'autant plus aisée que le pont n'est jamais assûré, s'il n'est gardé à l'un & à l'autre bout ; d'ailleurs avec

de l'Artillerie on empêche aisément l'Ennemi de travailler. M. de Feuquieres à l'endroit déja cité, rapporte des exemples où l'Ennemi n'a pû l'empêcher de construire un pont sous ses yeux mêmes; mais outre que ces exemples sont rares, les précautions qu'il prit sont une preuve bien forte de la difficulté qu'il y a à vaincre.

La Méthode de M. Folard à ce sujet, est d'un Homme de guerre consommé. Les épaulemens, au moyen desquels le canon fait tout son effort contre l'Ennemi qui ne peut l'éviter, sont d'un très-grand secours.

Quand on est inférieur à l'Ennemi, dit Montécuculli, * il est bien difficile de lui empêcher le Passage. Il faut selon lui arriver au bord opposé, avant que l'Ennemi ait le tems de faire ses préparatifs dans l'endroit où il veut tenter le Passage, se porter sur quelque hauteur, & alors se servir des moyens qu'indique M. le Chevalier Folard. La manœuvre de Timoléon contre les Carthaginois au Passage de la Crimere, prouve contre Montécuculli qu'avec peu de Troupes bien aguerries, & conduites par un Général sage & expérimenté, on peut si ce n'est empêcher le Passage, repousser du moins l'Ennemi & le battre à mesure qu'il passe.

* Liv. 1. chap. 6.

Un Général prudent, & qui connoît par lui-même la

la Riviere dont l'Ennemi veut tenter le Paſſage, ſe regle ſur le moins ou le plus de profondeur qu'elle a, ſur la difficulté de gagner les bords, ſur le plus ou le moins de rapidité : ſouvent il affecte de la lenteur, laiſſe jetter les ponts à l'Ennemi, & attend qu'il s'engage dans le lit ; alors il fait un feu violent ſur lui, il porte la confuſion dans les Troupes ennemies, culbute les rangs, & il périt beaucoup de monde ſans qu'il puiſſe venir à bout de ſon entrepriſe.

On peut tirer un avantage conſidérable d'une Ville qu'on a à ſoi ou alliée, & qui ſe trouve en-delà de la Riviere : dans cette poſition on fera camper en-delà un Corps de Troupes, qu'on appuyera à la Riviere & à la Ville pour tenir en échec l'Ennemi, qui auroit toujours à craindre d'être pris en flanc par ce Corps, s'il tentoit le Paſſage. Le reſte de l'Armée ſera campé en-deçà, partagée en pluſieurs Corps pour garder plus d'étendue de païs, de façon que l'Armée ſera à cheval ſur la Riviere.

En 1744 M. de Sekendorff prit cette poſition près de Philiſbourg, Ville Impériale & gardée par des Troupes de l'Empereur, alors notre allié ; s'il y fût reſté, qu'il n'eût point repaſſé le Rhin & joint la droite de l'Armée que commandoit M. le Maréchal de Coigny, jamais le Prince Charles n'auroit oſé tenter le Paſſage, du moins à l'endroit où il le paſſa.

On finira cet Article par un autre exemple, qui prouve combien il est dangereux dans la défense d'un Passage de Rivieres, de n'avoir pas des Troupes suffisantes pour s'opposer à un Ennemi trop supérieur.

Pendant la Campagne de 1746, les Espagnols nos alliés s'étant retirés, M. le Maréchal de Maillebois ne se trouva plus assez en force pour disputer aux Ennemis le Passage du War; il ne laissa que quelques petits Corps sur cette Riviere; cependant les Ennemis firent les mêmes dispositions que s'ils avoient eu toute l'Armée à combattre.

A six heures du matin ils démasquerent trois batteries, qui firent un feu très-vif; trois bâtimens qui portoient sept cens Croates, firent aussi un grand feu de canon sur le flanc des Troupes Françoises.

A sept heures le feu cessa pour laisser passer trois grosses Colonnes de Cavalerie, portant en croupe l'Infanterie; les Hussards avoient la tête de la Colonne. Les Croates débarquerent en même tems, tandis qu'au même instant les Piémontois passoient le War au Château de la Gande.

La disposition des Ennemis étoit bonne, quant au Passage, mais non quant à l'objet, parce que M. le Maréchal de Maillebois séparé des Espagnols, n'étoit plus assez en force pour disputer le Passage aux Ennemis; il fit tout ce que la prudence put lui suggé-

rer ; mais elle ne put ſuppléer à la force qui lui manquoit.

ARTICLE TROISIÉME.

Quant à la diſtribution des Troupes, au Paſſage d'une Riviere, on doit toujours, dit M. le Chevalier Folard, * régler l'ordre de la marche & la diſtribution des Colonnes d'Infanterie & de Cavalerie, ſelon qu'on s'eſt réſolu de combattre. On peut voir ſes diſpoſitions dans l'endroit déja cité, tant pour ce qui regarde le Paſſage, que pour ce qui eſt de l'ordre qu'elles doivent obſerver en ſortant de l'eau. Ses réflexions ſur le Paſſage du Granique ſont très-ſolides ; on y renvoye le Lecteur, parce qu'elles ſeroient trop longues à rapporter.

* *Liv. 4. ch. 12. §. 2.*

Lorſqu'on a découvert deux ou pluſieurs gués ſur une Riviere, il eſt bon quelquefois de tenter le Paſſage par tous ces gués, ou du moins de le faire croire à l'Ennemi, afin qu'en voulant les faire garder il s'affoibliſſe. On trouvera parmi les réflexions du même Auteur ſur cette matiere, la ruſe dont ſe ſervit Xénophon dans une occaſion ſemblable. On en peut encore faire autant de fauſſes qu'il y a de gués, non à l'endroit même où ſont ces gués, ce ſeroit les découvrir à l'Ennemi ; mais un peu au-deſſus ou au-deſſous, pour tenir les Troupes ennemies diviſées, parce que ſans

cela une Armée ne pouvant passer toute à la fois, seroit exposée à être battue en détail au Passage.

Un Général qui tente un Passage devant l'Ennemi, doit être assûré de ses Troupes ; il doit mettre les plus intrépides à la tête, afin d'encourager celles qui suivent : il y a tout à craindre dans ces occasions de Troupes peu aguerries, parce que dès qu'elles sont engagées dans la Riviere ou sur les ponts, comme il n'y a plus lieu à la fuite, elles se découragent & portent le trouble dans l'Armée entiere.

Tact. Leonis Imp. cap. 9.

L'Empereur Léon * rapporte que son pere au Passage d'un Fleuve, se tenoit au milieu des flots pour encourager ses Soldats, qu'il donnoit du secours aux uns, qu'il tendoit la main aux autres & qu'il en sauva plusieurs du danger. C'est ainsi qu'un Général doit exciter ses Troupes ; s'il est dispensé par son grade de s'exposer aux plus grands périls, du moins il doit les animer, autant qu'il le peut, par ses discours & par son exemple même aux travaux les plus pénibles, les partager avec eux & les soulager autant qu'il est possible.

Si l'Armée passe sur des ponts, on ne sçauroit prendre assez de précautions pour les assûrer. L'histoire est remplie d'exemples funestes de ponts rompus sous le poids des Troupes. Un des plus grands dangers que Charles XII. ait couru, c'est lorsqu'ayant fait jetter

un pont sur la Wistule, le bois qu'on y avoit employé se trouvant trop foible & la charpente mal-assûrée, le pont rompit tandis que le Roi passoit. Charles, le Prince de Wurtemberg & plusieurs autres tomberent dans la Riviere, le Roi ayant saisi une piéce de la charpente qui flottoit, fut emporté par le courant, & les Troupes qui étoient déja passées se trouvoient à la merci de l'Ennemi, qui auroit pû les renverser ; mais il n'en fit rien, dit l'Historien Nordberg, * à cause de la hauteur qu'occupoient les Suédois, & d'où ils faisoient feu sur les Saxons : ne seroit-ce pas plûtôt par ce bonheur qui suivoit partout ce Prince intrépide?

* *Hist. de Charles XII. L. 6.*

Il est probable que lorsqu'on passe une Riviere sur des ponts en présence de l'Ennemi, ils ont été construits avant son arrivée, & qu'on a eu par conséquent le tems de les retrancher aux deux bouts ; mais surtout du côté de l'Ennemi. Ces retranchemens doivent être faits de façon que l'Ennemi ne puisse par son canon, prendre les ponts en revers ; dans cette occasion au lieu de retranchemens à la tête du pont, tels qu'un ouvrage à corne, ou à couronne, ou une demi-lune, il faut faire des redoutes, dont la plus éloignée sera à deux cens toises vis-à-vis le pont, & les autres se rapprocheront des bords de la Riviere, en formant un demi-cercle, & l'on suivra pour leur défense les mêmes

diſpoſitions qu'on a marquées au Chapitre ſixiéme du premier Livre ; s'il y a pluſieurs ponts, il faut, autant qu'on peut, les approcher l'un de l'autre, afin que ces mêmes redoutes ſervent également à les couvrir ; on met ces redoutes éloignées des ponts, parce qu'à meſure que les Troupes paſſent, elles ont du terrein pour ſe mettre en bataille & ſoutenir celles qui occupent les redoutes ; ces redoutes demandent ſans doute beaucoup plus de travail que n'en exige une demi-lune & même un ouvrage à couronne ; mais il paroît impoſſible de paſſer une Riviere ſur des ponts en préſence de l'Ennemi quelque bien retranchés qu'ils ſoient, ſi entre les retranchemens & les ponts il n'y a aſſez d'eſpace pour contenir un nombre ſuffiſant de Troupes pour s'oppoſer en force à l'Ennemi & donner le tems au reſte de l'Armée de paſſer : le travail eſt compté pour rien, lorſqu'on réuſſit dans ſon entrepriſe ; il ne faut donc point l'épargner ; mais il faut prendre toutes les précautions néceſſaires pour réuſſir ſans s'embarraſſer du tems que coûte le travail. La gloire d'avoir forcé l'Ennemi à laiſſer le Paſſage libre, dédommage aſſez de la peine qu'il a fallu ſe donner pour y parvenir.

Pour empêcher le Paſſage à l'Ennemi, il faut ſoi-même prévenir toutes ſes démarches, & être en état de le tenter. On va détailler ſuccinctement les moyens

de passer une Riviere en attaquant l'Ennemi, & de faciliter le passage à ses Troupes, contre les efforts d'une Armée ennemie. On peut en voir plusieurs dans M. le Chevalier Folard. *

* Tom. 4. & 5.

Dans ces occasions la ruse sert souvent plus que la force; le secret en est l'ame; la vigilance & l'exactitude en sont les ressorts. On a vû un des plus grands Hommes de mer exécuter des projets incroyables à la faveur de la nuit & du silence, traverser une Flotte entiere, & brûler dans le Port le Vaisseau le plus redoutable qu'on eut encore vû.

On suppose une Armée de soixante mille hommes qui veut passer une Riviere gardée par une Armée de quarante mille. On suppose que celle qui veut passer a trompé l'Ennemi, soit qu'il ne fut pas encore arrivé, soit qu'elle l'ait amusé par des marches & des contremarches; qu'elle a eu le tems de construire trois ponts & de les retrancher de la façon dont on l'a dit plus haut; il faut commencer par faire occuper les redoutes par un Bataillon ou un demi-Bataillon, suivant leur grandeur; il faut placer entre ces redoutes du canon & de l'Infanterie pour les garder: ces dispositions ainsi faites, l'Armée marchera sur trois Colonnes, celle du centre sera toute d'Infanterie, les deux autres seront composées d'Infanterie & de Cavalerie. A mesure que l'Infanterie passera les ponts, elle se partagera & for-

mera des Colonnes de quatre Bataillons chacune, qui passeront entre les redoutes, ayant du canon sur leurs flancs : la Cavalerie passera de droite & de gauche par l'intervalle des deux redoutes qui sont le plus près de la Riviere, & se formera en Bataille sur le flanc des Colonnes : l'aile droite aura sa droite vers la Riviere, & l'aile gauche y aura sa gauche : lorsque toutes ces Colonnes seront formées & prêtes à marcher à l'Ennemi, la droite & la gauche des deux lignes de Cavalerie soutiendront, & la droite de celles de la droite, ainsi que la gauche de celles de la gauche marcheront pour se mettre en ligne en présence de l'Ennemi ; l'Armée dans cette position marchera à l'Ennemi, & l'attaquera s'il est assez téméraire pour hasarder le combat : s'il se retire avant que l'Armée soit entierement passée, le Passage n'en sera que plus facile.

Voyez la Planche dix-huitiéme.

Par cette disposition il paroit que l'Armée qui tente le Passage, est comme assûrée de réussir : elle est à couvert derriere les Redoutes pendant le Passage des ponts : elle a du terrein pour se former & pour déboucher en force. Si l'Ennemi vouloit attaquer les Redoutes, il ne pourroit les enlever si promptement qu'on ne pût leur porter du secours : d'ailleurs le Canon placé entre chaque Redoute empêchera l'Ennemi d'en approcher, ou s'il en approche, ce ne sera qu'en

qu'en perdant beaucoup de monde, perte qui rebutera le Soldat, rallentira ſon ardeur & donnera le tems à une partie de l'Infanterie de paſſer, de ſe former en pluſieurs Colonnes & d'attaquer vivement.

Mais il eſt rare qu'on ait le tems de retrancher ainſi des ponts & de les conſtruire, lorſque l'Ennemi eſt de l'autre côté dans l'intention d'en défendre le Paſſage : dans cette circonſtance il faut tâcher de trouver quelques gués, & à la faveur d'une ou de pluſieurs Iſles conſtruire derriere elles pluſieurs radeaux ; il faut tâcher d'éloigner les Ennemis de ces endroits-là par des marches & des contre-marches, & lorſqu'on y eſt parvenu, faire paſſer de la Cavalerie à gué avec des Grenadiers & des Travailleurs en croupe ; ces Travailleurs leveront de la terre auſſi promptement qu'ils pourront, tandis qu'on fera paſſer de nouvelle Infanterie ſur les radeaux : pourvû que ces retranchemens puiſſent arrêter quelque tems l'Ennemi & qu'ils renferment aſſez d'Infanterie pour lui réſiſter, le reſte de l'Armée ſera bientôt paſſé ; la Cavalerie paſſera en même tems par les gués qui auront été reconnus pour couvrir les flancs de l'Infanterie ; elle ſe déployera dans la plaine protégée elle-même par l'Infanterie à meſure que celle-ci ſortira des retranchemens en Colonnes.

On ne peut tenter le paſſage d'une Riviere en ſû-

reté si l'on ne se tient sur la défensive & si l'on ne prend des précautions infinies pour protéger l'Armée dans son Passage.

Tout ce que les Auteurs ont dit sur cette matiere, revient à ce principe de Végece qu'ils semblent avoir commenté, & qu'ils ont appuyé de différens Exemples. » Comme les Ennemis, dit-il, * ont coutume » de dresser des embuscades ou d'attaquer ouverte» ment au Passage des Rivieres, il faut auparavant s'ê» tre emparé d'un bon poste au de-là de l'eau & se re» trancher de même en-deçà pour empêcher que l'En» nemi n'attaque vos Troupes séparées par le lit de la » Riviere. Pour plus grande sûreté on fera retrancher » & bien palissader les deux postes, afin de soutenir » avec moins de perte les efforts de l'Ennemi en cas » d'attaque.

* Liv. 3. Ch. 2.

On rapportera une disposition de M. de la Valiére, qui est faite sur ce principe. » Le canon étant placé, » dit-il, * on fera un parapet sur le bord de l'eau de » 100. toises de long ou environ, derriere lequel on » logera de la Mousqueterie, & aussitôt par le milieu » du parapet on mettra les batteaux à l'eau & l'on fera » passer des Soldats & des Travailleurs qui feront » promptement une petite demi-Lune : lorsqu'elle se» ra faite, on enverra d'autres Soldats pour la défen» dre en cas qu'elle fut attaquée, & d'autres Tra-

* Liv. 2. Ch. 4.

» vailleurs qui feront une autre demi-Lune sur la droi-
» te & sur la gauche.

» Si l'on n'est point pressé par les Ennemis, on tra-
» vaillera dans le tems qu'on fait la demi-Lune, à un
» ouvrage à corne, dont les aîles seront flanquées du
» premier parapet & du canon qu'on y aura logé :
» si la Riviere se trouvoit si large que le mousquet ne
» défendît pas bien l'aîle de la corne, on lui feroit
» tirer sa défense des demi-Lunes qui auront été faites
» de-là l'eau.

Cependant on doit toujours travailler au pont, & sitôt qu'il est fait, faire passer les Troupes, si les Ennemis ne sont point en présence ; mais s'ils y sont, il faut achever la corne, afin qu'ils ne combattent pas les Troupes à mesure qu'elles passeront. La corne étant faite aussi forte qu'on l'a jugé nécessaire, on y loge autant d'Infanterie que l'on peut, & quelques pieces de Campagne ; & comme le canon qui est sur le côteau, tient les Ennemis éloignés, on peut faire passer la Cavalerie : tout cela ne se peut cependant exécuter que devant une Armée très-inférieure : si l'Armée ennemie étoit plus forte, alors le plus sûr seroit de faire un Passage un peu plus loin, en tenant cependant l'Armée en présence aussi long-tems qu'on le pourroit, & en ne lui donnant pas à connoître qu'on ait détaché des Troupes.

On ne peut prévoir toutes les ruſes qu'on peut mettre en œuvre, parce qu'elles dépendent de pluſieurs circonſtances; mais il eſt toujours avantageux d'envoyer pendant la nuit, ſi cela ſe peut, quelque Eſpion affidé pour découvrir quelle eſt la poſition des Ennemis au-delà de la Riviere, quels obſtacles ils peuvent porter au Paſſage, quels moyens ils veulent employer pour l'éviter, & quels ſont les endroits du rivage les plus ou les moins eſcarpés ou les mieux gardés.

On doit faire pluſieurs fauſſes tentatives, ſurtout aux endroits où l'on a le moins réſolu de paſſer: on doit les faire le plus ſecrettement qu'il eſt poſſible; & même pour tromper l'Ennemi, on peut jetter un ou deux ponts au haſard, à la vûe de l'Ennemi, aux endroits mêmes où l'on n'a pas réſolu de paſſer; tout l'effort de l'Ennemi ſe réunira de ce côté, on fera toujours feu ſur lui de l'autre bord, afin qu'il ne ſe doute point de la ruſe. Il eſt certain que ces ponts ſeront emportés, mais qu'importe, pourvû qu'on l'amuſe & qu'on ait le tems de jetter un autre pont loin delui où l'on puiſſe paſſer?

On peut encore ſe ſervir de la méthode que Céſar * ſuivit pour paſſer la Ségre dont Affranius gardoit les bords oppoſés.

* *Comment. Cæſ. de Bel. Civ. L. 1.*

Mais en réuniſſant ces deux méthodes, on peut,

tandis qu'on occupe les Ennemis par un Paſſage ſimulé ou par des ponts qu'on haſarde, ſe ſervir de ces batteaux portatifs & paſſer aux endroits que les Ennemis auront abandonnés pour s'oppoſer aux ponts.

Lorſque deux Armées ſont de chaque côté du rivage, on peut feindre d'abandonner le projet du Paſſage, faire ſemblant de continuer ſa marche & de vouloir tenter un Paſſage ailleurs.

L'Ennemi ſuivra l'Armée ſur le bord oppoſé ; alors on peut laiſſer à une Brigade d'Infanterie des pontons & du canon dans un bois ou derriere une montagne ; elle attendra que l'Ennemi abandonne ſon poſte pour ſuivre l'Armée qui marche plus bas : alors celles qui ſeront reſtées derriere, jetteront un pont, le paſſeront & en retrancheront la tête. Cela fait, le Général détachera quelques Brigades d'Infanterie & d'Artillerie pour renforcer les Troupes qui ſont déja paſſées, afin que réunies elles ſoient aſſez en force pour donner le tems au reſte de l'Armée d'arriver & de paſſer.

Il ſeroit impoſſible de ramener tous les Stratagêmes dont on peut ſe ſervir : on peut voir dans l'Hiſtoire de M. le Prince Eugene & dans celle de Charles XII. les différentes méthodes qu'ils ont employées. On ſe contentera de rapporter les préceptes de M. de Montécuculli * & quelques exemples modernes qui ſemblent appuyer ces principes.

* Mem. L. 1. Ch. 5.

1°. Il faut placer, dit cet Auteur, l'Artillerie à bord vis-à-vis du poste qu'on veut prendre; ce sera un grand avantage si la Riviere fait un angle rentrant, & s'il y a un gué près de-là.

2°. A mesure que le pont se construit y faire avancer de la Mousqueterie pour tirer au-delà de l'eau.

3°. Lorsque le pont est achevé, faire passer un Corps d'Infanterie, de la Cavalerie, quelques pieces de Campagne & des Pionniers pour fortifier la tête qui est au-delà; l'on fortifie même celle qui est endeça, si l'on craint pour l'Arriere-garde.

4°. Il faut bien prendre garde qu'on n'ait pas posté des barques armées ou d'autres machines, pour rompre le pont quand la moitié de l'Armée est passée.

5°. Si l'on veut conserver le pont, il faut en fortifier les deux bouts & y mettre des gardes suffisantes.

En 1743, le Prince Charles voulant passer le Rhin, fit faire un feu continuel sur tous nos postes, depuis 11 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin, pour nous dérober son véritable projet de Passage.

M. le Maréchal de Coigny rassembla son Armée en trois gros Corps, & passa la nuit en bataille, seul bon parti qu'il y eut à prendre dans cette occasion.

Par cette disposition il se trouva en état de se porter en force vis-à-vis l'Isle de Raignac, dont les Ennemis s'étoient emparés, & l'on sait qu'ils y fini-

rent la Campagne ſans pouvoir pénétrer en Alſace.

On doit régler le nombre des Colonnes ſur l'étendue du gué ou ſur la quantité de ponts établis.

Le 3 Juin 1747, au point du jour l'Armée commandée par M. le Maréchal de Belleiſle paſſa le War ſur cinq Colonnes.

Ce Paſſage ſe fit ſans aucune réſiſtance de la part de l'Ennemi; nous eûmes 15 hommes noyés, quoiqu'on eût fait une chaîne de payſans guéyeurs pour diriger la marche des Colonnes & pour ſoutenir les Soldats que la rapidité de l'eau entraînoit.

ARTICLE QUATRIÉME.

Toutes ces eſpeces de Paſſages, ſoit dans la marche, ſoit dans la défenſe ou pour l'attaque, peuvent être prévues. On peut faire de loin tous les préparatifs de ces opérations; on peut dévancer ou prévenir les diſpoſitions de l'Ennemi: il n'en eſt pas de même d'une retraite, car quoiqu'on ait dû la prévenir, on ne ſait pas ſi elle pourra ſe faire de la maniere dont on l'a prévue; d'ailleurs il faut réunir dans la retraite les différentes manœuvres dont on a déja parlé. La moindre négligence devient irréparable & donne un très-grand avantage à l'Ennemi. Un moment perdu, un mouvement découvert, peuvent être la cauſe d'une

déroute & rendre la retraite impossible ou du moins bien meurtriere. Comment dans ces circonstances, si l'on ne connoit à fond la Riviere que l'on a à passer, si l'on n'a eu soin de conserver les ponts ou de garder des matériaux & des instrumens propres à en jetter de nouveaux, pourra-t-on passer à la vûe de l'Ennemi? La retraite des dix mille par Xénophon fournit des exemples de Passages de Rivieres qu'un Général devroit toujours avoir sous les yeux. Quelle prudence, quelle activité à sonder lui-même les gués à mesure qu'il rencontre un fleuve ou une Riviere à traverser! quels ordres pour empêcher la confusion parmi les Troupes, & quels stratagêmes pour n'être point repoussé!

Si l'on étoit assûré de revenir par le même endroit par où l'on a d'abord passé, le mieux seroit, comme dit Végece, * de faire garder les ponts & d'élever pour leur sûreté un fort à chaque tête avec de grands fossés, d'y mettre des Troupes pour garder le pont & le Passage autant de tems qu'il seroit nécessaire.

* Liv. 3. Ch. 2.

Il faut dans cette occasion retrancher la tête des ponts de la même maniere qu'on l'a indiqué à l'Article 3 de ce Chapitre; & afin que les Troupes puissent passer les ponts sans confusion, à mesure qu'il entrera une Brigade d'Infanterie dans le cercle que forment les redoutes, une autre passera le pont, &

celle qui entre, prendra les postes qu'occupoit celle qui passe ; il faut avoir attention d'établir de l'autre côté de l'eau des batteries de Canon de droite & de gauche, pour flanquer les redoutes & pour défendre leur approche, afin que, lorsque toute l'Armée sera passée, les Troupes qui occupent les redoutes, puissent se retirer facilement. La Cavalerie passera les ponts sans s'arrêter derriere les redoutes.

Dans cette retraite l'Infanterie doit marcher en colonne & la Cavalerie en bataille sur les flancs de l'Infanterie. Avant de commencer à marcher, il faut envoyer des Troupes pour occuper les redoutes : lorsqu'elles s'en seront emparées, l'Armée se mettra en marche & s'en approchera. La Cavalerie de la droite passera sur le pont qui sera le plus près d'elle, celle de la gauche en fera de même. Les Colonnes d'Infanterie entreront par les espaces qui sont entre chaque redoute : les Grenadiers & les Piquets resteront pour soutenir les Troupes qui occupent les redoutes : on laissera aussi quelques pieces de Canon pour tirer sur l'Ennemi s'il s'approchoit de trop près ; les Colonnes passeront sur les trois ponts : les Grenadiers & les Piquets se rapprocheront de la tête des ponts à l'entrée de la nuit ; les Troupes qui occupent les redoutes, les abandonneront en silence & passeront les ponts ; elles seront suivies du Canon qu'on a laissé

pendant le jour ; les Grenadiers pafferont les derniers ; après qu'ils feront paffés, on repliera les ponts. Avec de l'ordre & du filence cette manœuvre peut être facilement exécutée, car fi l'Ennemi avoit le moindre foupçon que les redoutes fuffent abandonnées, il viendroit en force attaquer les Troupes qui feroient encore en-delà. Ces Troupes trop foibles pour réfifter à un nombre fupérieur, ne pourroient qu'être battues, maffacrées ou noyées, le Canon pris & les ponts brûlés.

Pour plus de fûreté, on peut munir les Grenadiers & les Piquets de chevaux de frife, qui, s'en feront un retranchement lorfque toutes les Troupes qui occupoient les redoutes, fe feront retirées. Une retraite n'eft belle qu'autant qu'elle fe fait avec ordre, & qu'on ne facrifie point plufieurs braves gens pour fauver le refte de l'Armée.

Dans toutes les entreprifes que l'on forme en des lieux difficiles, il faut, dit M. de la Valiere, * prévoir comme on pourra fe retirer. Dans toutes fortes de retraites, ajoute M. le Duc de Rohan, * un Capitaine ne fauroit apporter trop de foin pour la rendre fûre & pour éviter le défordre. Quand il la fait par fon choix, il doit la faire de fi bonne heure & fi promptement qu'il ne foit point obligé de combattre.

* *Prat. & Max. de la Guerre. L. 2. Ch. 4.*

* *Parf. Cap. L. 1. des Comment. de Céf.*

Pendant le Paffage d'une Riviere ou même lorfqu'on vient de la paffer, fi l'on eft repouffé, la re-

traite eſt très-difficile, & ne peut ſe faire ſans perdre beaucoup de monde; c'eſt pour cela que pluſieurs Généraux qui ſe méfioient de la fermeté de leurs Troupes, ont brûlé leurs vaiſſeaux dans le port pour leur faire regarder la retraite comme impoſſible & pour les animer à la victoire.

Les Paſſages des Rivieres dont on va parler, serviront à la fois d'exemples & de préceptes. Les détails où l'on entrera, ne laiſſeront rien à déſirer à ceux qui ne cherchent qu'à s'inſtruire.

Dans la Campagne de 1742 la manœuvre dont ſe ſervit M. le Comte de Saxe au Paſſage du Danube, dût tout ſon ſuccès au ſecret, à la diligence & à l'adreſſe du Général à profiter des circonſtances & ſurtout d'un brouillard fort épais.

L'Armée des Ennemis étoit campée à deux lieues de la nôtre, & les Troupes légeres eſcarmouchoient pendant toute la journée.

M. le Comte de Saxe envoya chercher les Officiers Généraux à ſept heures du ſoir, leur remit leurs inſtructions & fit doubler les gardes.

A neuf heures les Equipages défilerent ſur un pont de radeaux & ſur un autre de pilotis, après quoi l'Infanterie paſſa, & les Grenadiers qui faiſoient l'Arriere-garde, couperent & brûlerent les deux ponts. Les Ennemis s'avancerent pour charger notre Arriere-

garde, dix-huit piéces de canon placées d'avance, arrêterent bientôt le feu de leur mousqueterie, & nous ne perdîmes pas un seul homme.

Au point du jour l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, pour donner le tems aux Impériaux de se retirer de Pladling & lorsqu'il nous eurent rejoints, l'Armée se mit en marche sur quatre Colonnes.

Il est surtout nécessaire dans les passages ou retraites, de connoître la nature des lieux, & s'ils sont propres à fournir les bois nécessaires à faire des radeaux & des ponts. En Allemagne & dans les païs où le bois est fort commun, on peut, pour passer plus promptement, se servir de radeaux ou de ponts volans. On peut en placer deux, l'un à droite l'autre à gauche d'un pont sur pilotis, & par-là trois Colonnes peuvent passer à la fois. On doit observer que les ponts volans ne sont point en sûreté sur des Torrens.

En 1742, M. le Comte de Saxe s'étant emparé d'avance de Thonastauf, y fit construire deux ponts volans de radeaux & un grand ouvrage à redents, dans lequel il plaça cinq Bataillons & du canon.

Le 9 Septembre tous les Equipages passerent le Danube, le 10 l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, qui se retirerent successivement jusqu'au Fleuve.

Les lignes passerent l'une après l'autre, sçavoir la

Cavalerie à gué & l'Infanterie ſur des ponts volans.

Six mille hommes de l'Avant-garde des Ennemis, furent témoins de cette retraite ſans oſer la troubler, tant les ordres étoient donnés à propos & exécutés avec préciſion.

C'eſt le plus ſouvent dans les retraites que les ponts rompent ſous le poids des Troupes ; c'eſt qu'alors on prend moins de précautions, parce qu'on eſt occupé d'un danger plus preſſant, & qu'on ne connoît point aſſez les Rivieres ſur leſquelles on jette des ponts.

Si Céſar, dit M. de Puyſégur, * avoit ſçu que tous les ans dans la ſaiſon où il ſe trouvoit, il arrivoit des débordemens en Eſpagne, il ſe feroit précautionné contre l'accident qu'il décrit ; on peut voir à la ſuite de cette réflexion, les moyens qu'il indique pour remédier à ces inconvéniens.

* *Part. 2. Ch. 9. Art. 4.*

On verra dans le détail qui ſuit, qu'un Paſſage ne peut être malheureux, lorſqu'il eſt conduit par un Général ſage & éclairé, & lorſqu'il eſt exécuté par des Soldats intrépides.

Depuis la Bataille donnée le 16 Juin 1746 ſous Plaiſance, l'Armée combinée de France & d'Eſpagne, poſtée au-de là du Pô, vivoit aux dépens du Milanois, & tiroit par les communications de Lody, des ſubſiſtances du païs Vénitien. Les Autrichiens tenterent le Paſſage du Pô au nombre de douze mille hommes, ſoutenus de trente mille du Roi de Sardaigne.

L'Armée combinée s'avança ſur l'Ambro, pour leur en diſputer le Paſſage : elle établit pour cela une défenſive vigoureuſe ſur la partie baſſe de l'Ambro ; par ces diſpoſitions ils ſe trouverent reſtraints à tenter la conquête de Lody, place très-médiocre ; cependant comme Lody étoit la ſeule porte par où notre Armée tiroit ſes ſubſiſtances du païs Vénitien, & dans la crainte de ſe trouver renfermée une ſeconde fois dans Plaiſance, où il n'y avoit plus de ſubſiſtances, M. le Maréchal de Maillebois propoſa de repaſſer le Pô ; & malgré les contradictions que cette propoſition avoit déja eſſuyées, & qu'elle eut encore à eſſuyer de la part de S. A. R. l'Infant, elle en fut acceptée.

Il fut donc réſolu de paſſer le Pô ſur trois ponts endeçà de l'embouchure du Tydon, la nuit du huit au neuf Août.

M. le Vicomte de Cruſſol eut ordre d'abandonner la nuit du ſept au huit Lody, que les Ennemis preſſoient beaucoup. Le huit au ſoir la retraite ayant ſervi de générale, tous les Corps ſe mirent en marche.

Un Corps de huit mille hommes, ſous les ordres de M. de Campoſancto, étoit deſtiné à contenir l'Armée du Roi de Sardaigne & à faire notre Arriere-garde.

M. le Marquis de la Chetardie Maréchal de Camp, avec trente Compagnies de Grenadiers, ſix Ba-

taillons, cinq cens chevaux & six piéces de canon faisoit l'Avant-garde : il devoit jetter le pont & occuper le Tydon, tandis que M. le Marquis de Monteynard Brigadier avec quatre Compagnies de Grenadiers, trois Bataillons, trois cens chevaux & deux piéces de canon débarqueroit à la droite, pour fermer l'intervalle du Pô au Tydon, & masquer les Détachemens Piémontois & Autrichiens dispersés sur la Rive droite du Pô jusqu'à Parpaneze.

Le 8 à l'entrée de la nuit, le Corps que commandoit M. de la Chetardie, déboucha de Corte S. Andrea, & se posta sur la Rive gauche de l'Ambro, où devoit se faire l'embarquement d'une partie de ses Troupes, tandis que M. de Monteynard, qui débouchoit d'Albarone, vint s'embarquer avec tout son Détachement sur la rive droite : les batteaux étoient pontonés d'avance & disposés de deux à deux dans l'embouchure de cette Riviere.

Ces arrangemens furent pris à minuit ; M. de la Chetardie donna l'ordre de déboucher une demi-heure après, afin que le reste du Corps, qu'il conduisoit & qui n'avoit pû s'embarquer, pût arriver à Bottarone di Sotto, dans l'endroit où le pont devoit aboutir d'un autre côté.

A une heure après minuit, les soixante-huit batteaux qui devoient former les deux premiers ponts, déboucherent de l'Ambro sur deux colonnes.

Il n'y eut dans l'embarquement que douze Grenadiers ou Volontaires tués ou blessés ; le premier pont fut achevé au point du jour, le second deux heures après, & le troisiéme, qui remontoit de Plaisance, fut achevé à midi : l'Armée suivie de tous ses Equipages, de quatre mille Mulets, de mille Chariots & de soixante pieces de canon, passa dans la journée & dans la nuit.

M. de la Chetardie, avec son Avant-garde, occupa le Tydon, depuis son embuchure jusqu'à Verate, après avoir fait brûler le pont que les Ennemis avoient sur le bas Tydon où M. de Nogent s'étoit porté en débouchant.

M. le Marquis de Pignatelli avoit ordre d'occuper le Tydon depuis Verate jusqu'à la Strada Romea; mais n'ayant pas assez de Troupes, il se contenta de faire occuper une Cassine qui étoit à une portée de fusil de la Romea. M. le Marquis de Senectere l'ayant joint & connoissant l'importance de garder jusqu'à la Romea, prit la droite de M. de Pignatelli avec le Corps qu'il commandoit ; mais son Corps de Troupes réuni à celui de M. de Pignatelli n'étant pas assez considérable pour occuper le terrein nécessaire, il se contenta de renforcer les Troupes que ce Général Espagnol avoit envoyées dans la Cassine.

M. de Monteynard chassa les Ennemis de Parpaneze,

tandis

tandis qu'un Détachement Eſpagnol s'avança ſur Caſtel Saint-Giovany.

L'ordre fut donné pour marcher le 10 à la pointe du jour : les Ennemis s'étant apperçus que la droite de M. de Pignatelli ne touchoit point à la Romea, commencerent leur attaque dans cette partie à 8 heures du matin.

M. de Pignatelli, ſur les ordres de M. le Maréchal de Maillebois, fit occuper avec ſes Grenadiers un petit rideau, placé dans une anſe que formoit le Tydon & qui dominoit ſur l'autre Rive.

Le feu des Grenadiers arrêta un moment les Ennemis, & donna le tems à M. de Seneсtere de s'avancer avec les deux Brigades d'Anjou & des Gardes Lorraines, pour couvrir la Chauſſée de Caſtel S. Giovany, ſur laquelle il fit prendre poſte à des Piquets de cette derniere Brigade dans des Caſſines à droite & à gauche. Il fit paſſer Mrs. de Larnage & de Saulx à ſa gauche avec la Brigade d'Anjou derriere une haye qui favoriſoit ſon feu.

Le premier effort de ces deux Brigades força les Ennemis à repaſſer le Tydon en déſordre, pouſſés à la gauche par la Cavalerie Eſpagnole, par les Régimens de la Reine, de Sagonte Dragons Eſpagnols & par un Eſcadron de Dauphin.

Les Ennemis s'étant reformés paſſerent la Riviere

auprès de la grande Chaussée, déboucherent en colonne sur les Cassines que nous venions d'occuper, & forcerent les Piquets des Gardes Espagnoles à se replier : alors M. de Senectere fit marcher M. de Wigier avec la Brigade des Gardes Lorraines commandée par M. le Chevalier de Beauveau ; elle reprit les Cassines, s'y soutint jusqu'à ce que les Piquets, obligés de céder au feu de la Colonne ennemie, laisserent à découvert notre droite & le canon ; alors les Gardes Lorraines se replierent en bon ordre, jusques dans leurs premiers postes.

Par un à-droite que fit la moitié de la Brigade d'Anjou, elle prit en écharpe la Colonne ennemie qui vouloit dépasser la Brigade des Gardes Lorraines, l'arrêta & se mêla avec elle.

Trois Escadrons Espagnols la firent reculer jusqu'à sa Cavalerie ; alors la Brigade des Gardes Lorraines revint prendre son poste ; elle reçût ordre de marcher, pour attaquer une Batterie de quatre pieces de canon ; mais la Cavalerie Espagnole, qui devoit la soutenir, n'ayant pû tenir au feu qu'elle essuya, culbuta les Brigades qui reprirent bientôt leur terrein & le conserverent jusqu'à ce qu'elles furent relevées par celle des Gardes Espagnoles, soutenue par toute la Cavalerie Françoise aux ordres de M. d'Argouges : enfin les Ennemis furent obligés de se replier derriere les hayes.

Tandis que M. le Prince de Beauveau occupoit le Château de Verate à la gauche, M. de la Chetardie qui soutenoit ce Village, s'approcha de la gauche de M. de Pignatelli qui venoit d'être joint par les Gardes Walones & par les Grenadiers Provinciaux; M. de la Chetardie vouloit charger la Bayonnette au bout du fusil: M. de Pignatelli s'y opposa; mais ce Général François fit toujours un feu si violent, que celui des Ennemis diminua & s'éloigna.

Les choses resterent en cet état jusqu'à deux heures après midi que la retraite fut ordonnée: M. de la Chetardie fit avancer M. de Beauveau, avec trente Compagnies de Grenadiers & un Régiment de Dragons, pour garder la grande Chaussée: sa contenance arrêta les Ennemis, & M. de la Chetardie continua sa marche sans être inquieté.

Le Corps qui étoit sorti de Plaisance, avec M. de Castellar, reprit le terrein où nos Troupes avoient combattu: l'Ennemi repassa le Tydon & M. de Castellar replia M. de Beauveau avec ses Grenadiers.

Le Passage du Pô & le Combat du Tydon sont deux actions qui méritent d'être transmises à la postérité, par la promptitude, l'audace & la fermeté avec lesquelles elles ont été exécutées. Le Passage du Pô, à l'aide de trois ponts, fut exécuté en vingt-quatre heures, malgré la grande quantité de chariots que les

Espagnols firent passer de force. Le Combat qui suivit ce Passage, est une instruction pour tous les Militaires sur la maniere dont il faut se former après un Passage. Le Pô fut passé entre deux Armées ennemies & sous leurs yeux; la fermeté de nos Troupes & la sagesse des Généraux effrayerent l'Ennemi.

Le succès de la journée du Tydon est dû en partie à Mrs. les Marquis de Senectere & de Pignatelli, sous les ordres de M. le Maréchal de Maillebois.

En un mot, on ne sauroit prendre assez de mesures dans le Passage d'une Riviere, assez de précaution pour empêcher l'Ennemi de la passer, ni trop de dextérité & de souplesse dans une retraite, & l'on doit se servir de la ruse même, lorsqu'on est supérieur en force, surtout lorsque l'Ennemi harcelle les Troupes.

Il est impossible de tout dire sans un mortel ennui, dit M. de Montesquieu; * ainsi on a pris le parti de citer les Auteurs, lorsqu'on a cru qu'on pourroit trouver dans leurs ouvrages des instructions solides, qu'il étoit inutile de répéter ici; mais on a cru faire plaisir aux Militaires, en remettant sous leurs yeux des exemples, dont la plûpart ont été témoins, plus instructifs que tous les préceptes qu'on pourroit donner.

* *Pref. de l'Esprit des Loix.*

CHAPITRE XI.

Des Batailles.

DE toutes les opérations d'une Campagne, la plus importante & celle qui mérite le plus d'attention, c'est une Bataille, parce qu'elle est presque toujours décisive; toutes les autres ne sont que les préparatifs ou les suites de celle-là. Une affaire générale, dit Végece, * est souvent décidée en deux ou trois heures, après quoi il n'est presque plus de ressource pour le parti vaincu. Les Batailles donnent & ôtent les couronnes, dit M. de Montécuculli; * elles décident entre les Souverains sans appel, finissent la Guerre & immortalisent le Vainqueur. Il faut donc tout imaginer, tout essayer, tout tenter avant d'en venir à cette derniere extrêmité.

** Liv. 1. Chap. 3.*

** Liv. 1. Ch. 6. Art. 2.*

Un Général ne doit jamais se laisser forcer à une Bataille, & ne doit pas non plus la donner sans nécessité. En la livrant même il doit avoir en vûe d'épargner le sang plûtôt que de le répandre, de soutenir les droits de son Maître & la gloire de sa Patrie plûtôt que d'affliger l'humanité.

Quelque meurtriere que soit une Bataille, elle l'est

toujours moins qu'une longue Guerre qui, par des playes toujours réitérées, dévore peu-à-peu les trésors des Souverains ce nerf des Etats, & épuise le sang des sujets. Il est cependant des occasions où le Général n'a pas le choix de donner ou de recevoir une Bataille. Une Armée d'observation & une Armée qui est sur la défensive, ne peuvent ni ne doivent chercher à donner une Bataille. L'une & l'autre n'ont d'autre parti à prendre que de se poster assez avantageusement pour ôter à l'Ennemi toute idée de l'attaquer dans son Camp, & toute espérance de l'y forcer. L'Armée d'observation qui n'a pour objet que de protéger ou de couvrir les Troupes d'un Siége, ne doit pas chercher à combattre l'Ennemi à moins qu'il ne vienne l'attaquer : l'autre dont la foiblesse l'oblige à se tenir sur la défensive, ne doit chercher qu'à s'emparer des postes avantageux pour empêcher l'Ennemi de pénétrer dans le païs & de l'attaquer dans sa position.

Si le Général a le choix, il doit surtout examiner avant de se résoudre à la livrer, si l'avantage qu'on peut retirer en la gagnant, est plus considérable que le dommage qu'on recevroit en la perdant.

Ce n'est donc ni le caprice ni une valeur mal entendue, ni le désir de se distinguer hors de propos, qui doivent déterminer le Général à donner une Bataille.
» Les raisons qui peuvent l'y engager, sont, comme

» dit M. de Feuquieres, * la supériorité sur l'Ennemi » en nombre & en qualité de Troupes, leur incapacité, leur négligence dans les Campemens & dans » les Marches, la nécessité de secourir une Place, la certitude d'un secours dont la jonction rendroit l'Ennemi supérieur, ce qui pourroit changer les premiers projets de la Campagne. » Raison pour laquelle M. le Vicomte de Turenne donna en 1674 la Bataille d'Ensheim, parce que M. le Prince de Bournonville attendoit l'Electeur de Brandebourg qui s'avançoit vers lui avec un renfort considérable, & que s'il n'eût donné cette Bataille avant la jonction, l'Armée ennemie auroit eu une superiorité marquée sur la sienne. Les raisons d'éviter la Bataille, suivant M. de Montécuculli, * sont, » quand il y a plus de mal à la » perdre, que de profit à la gagner; quand on est inférieur à l'Ennemi, quand on attend du secours, quand » l'Ennemi à l'avantage du terrein, quand on voit qu'il » se détruit lui-même par la faute ou la division des » Chefs ou par la désunion des ligués. On peut ajouter encore, lorsque l'Armée ennemie est affligée de quelque maladie, qu'elle essuye la disette des vivres & du fourrage, & que le découragement fait déserter le Soldat.

* Ch. 8. de ses Mem.

* Mem. Liv. 1. Ch. 6. Art. 2.

C'est surtout le jour d'une Bataille qu'il est nécessaire de connoître le terrein où l'on est & celui que l'Ennemi occupe, de savoir quels sont les appuis de

ſes aîles, la nature des lieux où ſont ces appuis ; s'il peut être tourné, & l'endroit le plus facile à attaquer.

Mais quelque eſſentielles que ſoient ces connoiſſances, ce n'eſt bien ſouvent, ni la ſupériorité du nombre, ni la qualité des Troupes, ni l'avantage du terrein qui mettent l'Armée la mieux diſpoſée à l'abri d'une déroute : c'eſt la prévoyance du Général dans les précautions qu'il a priſes avant la Bataille, c'eſt ſon génie, ſon activité, ſon ſang froid dans le moment de l'action, & la capacité des Officiers généraux qui ſont ſous ſes ordres, qui en décident le ſuccès.

Souvent le terrein le plus avantageux offre des obſtacles, qui d'abord ne frappent point un Général quoiqu'expérimenté, & qui pourroient être funeſtes dans le cours de la Bataille ; comment un Général corrigera-t-il ces défauts, s'il les croit de peu d'importance? A la Bataille de Cérignole donnée le 28 Avril 1503, * le front de l'Ennemi ſe trouvant plus étendu qu'on ne l'avoit d'abord imaginé, on fut obligé pour donner plus d'étendue à celui de l'Armée Françoiſe de continuer les lignes à travers des vignes & des brouſſailles ; de ſorte qu'on négligea de combler un foſſé qui fut la cauſe de la déroute des François & de la mort de M. de Nemours leur Général.

* *Guichardin T. 1. L. 5.*

Un Général ne doit pas toujours s'en rapporter à ſes propres lumieres ; il eſt impoſſible qu'un ſeul homme

me puiſſe tout voir ; mais il doit ſe faire rendre un compte exact de ce qu'il ne peut connoître par lui-même, s'informer par des Eſpions de l'ordre de bataille que les Ennemis ſe propoſent de garder, agir enſuite ſur ces notions, s'emparer des lieux ſuſceptibles d'embuſcades, qu'il doit avoir fait reconnoître quelques jours avant la Bataille. On peut voir un détail de tous ces préparatifs dans Santa Cruz. *

C'eſt dans ces momens qui décident du ſort d'une Nation entiere que le génie & la ſageſſe du Général doivent éclater. Il doit voir en même tems ce qui ſe paſſe parmi ſes Troupes & parmi celles de l'Ennemi. Outre les précautions qui doivent avoir précédé le jour du Combat, celles qu'il doit prendre pendant le cours de l'Action, ſont ſi multipliées, qu'il eſt impoſſible de les rapporter toutes ici.

* *Traité des Diſpoſ. avant la Bataille, T. 5.*

Les unes dépendent de la capacité du Général, les autres des circonſtances, qu'il eſt preſque auſſi difficile de ſaiſir que d'y appliquer les manœuvres qu'elles exigent.

C'eſt au génie & à la prévoyance du Général de choiſir des Aides de Camp intelligens, actifs & ſages, d'aſſigner à chaque arme l'Officier le plus propre à la commander, de ne point mettre par exemple, à la tête de l'Infanterie celui qui a ſervi long-tems dans la Cavalerie, ou à la tête de la Cavalerie celui qui a

plus d'usage de l'Infanterie, &c. d'encourager les Soldats par l'espoir des récompenses & par les motifs qui peuvent les exciter, d'effrayer par des menaces ceux qui seroient assez lâches pour trembler à la vûe de l'Ennemi, ou assez téméraires pour courir sans ordre au-devant de lui, de prévenir les ruses de l'Ennemi & d'en former de nouvelles, d'avoir attention dans quelque païs que ce soit que l'ordonnance d'une Bataille soit faite de façon qu'elle soit en force partout, que chaque arme puisse se protéger & se secourir sans s'embarrasser, que les intervalles pour manœuvrer soient bien observés, & que la réserve puisse facilement se porter où il lui sera ordonné ; en un mot de disposer les Troupes de façon qu'avant même le Combat elles puissent prévoir leurs manœuvres.

C'est au génie à saisir les circonstances & à les soumettre ; il est impossible de prévoir les précautions qui en dépendent, puisque les circonstances mêmes ne peuvent être prévues ; c'est par son adresse à en profiter que le Général tirera quelquefois d'un mouvement de l'Ennemi le succès du combat, de l'inégalité du terrein un moyen assûré de le battre. M. de Montécuculli réduit tous les avantages qu'on peut remporter à quatre sources principales, qui, à proprement parler, se réduisent à savoir profiter des circonstances, telles sont l'avantage du nombre, lorsque

l'Ennemi eſt battu dans ſes gardes, dans ſes convois, dans ſes fourrages, qu'on enveloppe une embuſcade ou qu'on tombe avec l'Armée ſur un petit Corps foible & ſéparé. La ſeconde ſource eſt dans la ſcience du Chef; la troiſiéme dans la maniere de combattre, & la quatriéme dans l'avantage du terrein. Un Général qui ſaiſit toutes les conjectures, diſpoſera une Armée combinée de maniere qu'elle puiſſe en même tems recevoir ſes ordres ſans équivoque & les exécuter ſans confuſion; précaution néceſſaire & que ne prit point Hannon Général des Carthaginois à l'égard des étrangers leurs alliés; ce qui occaſionna les troubles dont parle Polybe. * Il entremêlera les Soldats des païs où la bravoure eſt comme naturelle avec ceux des païs où elle eſt plus rare. * Liv. 1. Ch. 15.

Quoique Tacite veuille faire entendre qu'il eſt plus à-propos de ne les point ſéparer, parce que, dit-il, chaque nation cherchant à ſe diſtinguer, elles ſe piquent à l'envi d'émulation; l'expérience a ſouvent prouvé le contraire.

Végece indique les précautions qu'un Général doit prendre pour n'avoir ni le vent ni le ſoleil en face. Le vent qui élevoit la pouſſiere & la portoit dans les yeux des Romains, contribua à la perte de la Bataille de Cannes. Le Soleil éblouit les Soldats & leurs manœuvres ſont plûtôt apperçues de l'Ennemi; en un

mot, le Général ne doit pas mépriſer les précautions qui paroiſſent même inutiles ſoit avant la Bataille, dans le moment même ou qui peuvent avoir lieu avant le Combat, comme le ralliement des Troupes, leur rafraichiſſement, la retraite devant les Ennemis ou leur pourſuite s'il gagne la Bataille. Il doit avoir formé ſon projet pour les marches & pour les entrepriſes qu'il voudra tenter, être comme aſſûré des moyens de les exécuter, s'il la perd au contraire, avoir déterminé les poſitions où l'Armée aſſiſe dans un Camp fort par ſon aſſiette puiſſe empêcher l'Ennemi de profiter amplement de ſa Victoire ; il doit pourvoir d'avance à la ſûreté des Priſonniers, aux Hôpitaux, au pillage des Soldats, enfin tout ce qui eſt d'ordre, de diſcipline, tout ce qui tend à la ſûreté des Troupes, à la perte des Ennemis, à la gloire du Prince, doit être prévû ſans attendre l'événement, parce qu'alors la confuſion & le déſordre deviendroient plus funeſtes que le Combat même.

On peut voir un plus long détail des précautions qui dépendent du génie & de celles qui ſont relatives aux circonſtances, dans le Traité de Santa-Cruz ſur les diſpoſitions avant & après la bataille.

Végece fixe le poſte du Général pendant la bataille à l'aîle droite, entre la Cavalerie & l'Infanterie. Onozander ſur quelque éminence ; Santa-Cruz vers

le centre au-devant de la ſeconde ligne; Tite-Live & Polybe ont obſervé que les poſtes de Scipion & d'Annibal étoient aux endroits les moins expoſés, parce qu'un Général qui court au danger, dit Onozander, eſt un téméraire, plus rempli de préſomption que de courage, & qu'un Guerrier qui eſt hardi, ajoute ſon Commantateur * après Platon, n'eſt pas toujours courageux ; au lieu qu'un homme courageux n'eſt hardi que lorſqu'il le faut. Enée tout vaillant que le peint Homere, * ne juge point à propos d'attendre Antiloque qui ſe joint à Ménélas, contre lequel il combattoit.

* *Vigenere ſur Onoz.*

* *Iliad. L. 5.*

Un Général ne doit point toujours s'arrêter au phyſique qui le frappe, il doit remonter aux cauſes morales, pour en tirer des conjectures infaillibles ; il doit, dit Végece, * connoître l'Ennemi & le caractere de ſes Généraux, s'ils ſont ſages ou téméraires, hardis ou timides, s'ils combattent par principes ou au haſard ; en effet c'eſt ſur le plus ou le moins de témérité de l'Ennemi qu'il doit faire une attaque plus ou moins prompte. Si l'on apperçoit, dit M. de Montécuculli, * quelque ſigne de crainte ou de confuſion parmi les Ennemis, ce qu'on connoit lorſque les rangs ſont troublés, que les Troupes ſe mêlent enſemble ſans intervalles, que les drapeaux flottent & que les piques s'ébranlent toutes à la fois, il faut

* *Liv. 1. Ch. 2.*

* *Liv. 1. Ch. 2.*

les charger & les poursuivre sans leur donner le tems de se reconnoître, faire avancer les Dragons, la Cavalerie légere, quelques pelotons, quelques Troupes débandées, qui, tandis que l'Armée s'avance en bataille, vont devant occuper quelques postes où il faut que l'Ennemi tombe. Un Général doit encore, ajoute Végece, sonder l'ame de ses Soldats, observer s'ils ont la contenance plus assûrée que l'Ennemi. Il est dangereux de mener au combat une Armée qui n'est pas bien déterminée. « Ce n'est ordinairement, dit-il
* Liv. 3. Ch. 4. » ailleurs, qu'un petit nombre d'hommes qui gagnent » les Batailles. Le grand art est de sçavoir les choisir, » de les bien placer conformément à son plan & aux » services qu'ils peuvent rendre.

Je ne sçais pour quelle raison, dit-il, certains Corps combattent mieux contre certains autres, & pourquoi ceux qui en ont battu de plus forts, sont souvent battus par de plus foibles? c'est sans doute par le défaut de confiance, parce que le lieu du combat a changé ou par d'autres circonstances qu'on ne peut saisir que dans le moment même. Les mouvemens de l'ame se peignent sur le visage des Soldats, ils s'annoncent par leurs discours & par leurs moindres démarches. Le Général doit les consulter; il doit même aller encore plus avant; la meilleure contenance ne décéle pas toujours le courage le plus ferme. La lâ-

cheté prend souvent le masque de l'intrépidité; mais au moment du combat le voile tombe, & le faux brave se fait connoître malgré lui. Ce n'est pas que dans ce moment une sage crainte soit condamnable; il doit être permis à la nature de frémir dans l'incertitude de sa destruction. Le lâche se livre à ses terreurs, le faux brave cherche envain à se les dissimuler, le téméraire, qui ne voit rien, est incapable de les sentir; le vrai Soldat les réprime; un bon Général tire parti de tout, & même de la foiblesse. Annibal à la Bataille de Cannes, mit ses meilleures Troupes aux aîles, afin que le centre, qui étoit composé des plus foibles, fût bientôt enfoncé, & que les aîles enveloppassent plus aisément les Romains.

C'est après un examen aussi détaillé, qu'un Général connoîtra les circonstances sur lesquelles il doit régler ses manœuvres & changer quelquefois ses principes. C'est un avantage de mettre en Corps de réserve de vieilles Troupes, & même une partie de l'élite de l'Armée, parce que s'il arrive que l'on plie, cette réserve seule peut rétablir le combat: c'est ainsi que fit Annibal à la Bataille de Zama, où Scipion après avoir défait les Troupes qui s'offroient à lui, fut étonné d'avoir à combattre une nouvelle Armée, à la Bataille de Fontenoi, la Maison du Roi mise en réserve, décida avec quelques autres Brigades

d'Infanterie le ſuccès du combat: cependant il eſt des occaſions où cette diſpoſition pourroit être déſavantageuſe, telles que ſeroient celles où il faut préſenter à l'Ennemi un grand front, où l'on veut lui fermer les iſſues d'une gorge ou d'un défilé, celles où l'on ſe trouveroit trop inférieur & où il y a des poſtes à défendre.

Il ſeroit inutile de rapporter tout ce que dit Végece des précautions qu'il faut prendre avant la Bataille, le tems & les armes ont fait changer les diſpoſitions ; le fuſil dont on ſe ſert au lieu de traits & de la fronde, la bayonnette au lieu de piques, ont diminué les intervalles qu'il falloit néceſſairement laiſſer entre chaque Soldat.

L'Empereur Léon * porte encore plus loin ſes ſpéculations ; il exhorte le Général à faire durer le combat avec l'Ennemi, ſuivant les circonſtances des tems, des ſaiſons & des tempéramens : en effet il n'y a point d'égalité entre une Armée fatiguée par une longue marche, & une Armée qui, quoiqu'inférieure, s'eſt repoſée : des Soldats tranſplantés d'un climat dans un autre, ne ſont plus les mêmes ; des peuples méridionaux foibles par eux-mêmes, le ſont encore davantage dans un païs ſeptentrional : des peuples ſeptentrionaux languiſſent dans un climat plus tempéré, cette vérité a été ſouvent confirmée par l'expérience de preſ-

* *Tract. de aciebus inſtituendis.*

que

que toutes les Nations ; nous l'avons éprouvé nous-mêmes dans plusieurs guerres d'Italie, & en dernier lieu dans nos Campagnes de Boheme.

C'est sur ces circonstances & sur bien d'autres encore qu'il seroit trop long de détailler, que le Général doit régler les dispositions d'une Bataille. Végece * ne fait que sept combinaisons différentes, qu'on peut même, à quelque chose près, réduire à trois : » La premiere façon de ranger une Armée en bataille, » est, selon lui, le quarré long ; la seconde, en joignant » obliquement par la droite la gauche de l'Ennemi ; » la troisiéme, en engageant le combat par la gauche » contre la droite de l'Ennemi ; la quatriéme, en pré- » cipitant ses aîles contre celles de l'Ennemi, lorsque » les Armées s'approchent, en laissant le centre en » chemin, (c'est celle d'Annibal à Cannes) & en tâ- » chant de rompre les aîles de l'Ennemi promptement » & contre son attente. » La cinquiéme est semblable à la quatriéme, ou plûtôt elle en est la correction, parce qu'il masque le centre, & le met à couvert par des Archers & des légérement-armés. « La sixiéme » ressemble à la seconde ; lorsque l'Armée en bataille » s'approche de celle de l'Ennemi, on attache brus- » quement la droite à sa gauche, on y engage vive- » ment le combat avec les meilleures Troupes, en » tenant le reste de l'Armée éloigné de la droite des

* Liv 3. Ch. 4. art. 7.

» Ennemis, & disposé en long comme un javelot
» qui présente la pointe. La septiéme, lorsqu'on peut
» appuyer une aîle à la mer, à une riviere, à un lac,
» à un marais ou à un ravin, & que l'on renforce des
» meilleures Troupes, l'aîle qui n'est point ap-
» puyée. »

M. le Chevalier Folard & M. de Puységur ont aussi imaginé d'après eux-mêmes, des dispositions particulieres ; quelles que soient leurs hypothéses, elles mettent dans son jour leur génie & donnent plus de clarté aux principes qu'ils établissent dans leurs ouvrages ; quoique le hasard ne fasse peut-être jamais rencontrer réellement toutes les circonstances qu'ils ont supposées, il est des cas où elles peuvent se trouver à-peu-près semblables, & leurs manœuvres idéales être mises en exécution ; mais quand même ces suppositions n'auroient d'autre avantage que d'exercer le génie d'un Officier qui aime son métier, de lui donner cet esprit de combinaison si nécessaire à la tête des Troupes, la facilité d'appliquer promptement les principes aux circonstances, la théorie à la pratique, ils mériteroient les éloges de la postérité.

L'ordre & la disposition des Troupes pour le combat, dépendent entierement du Général, qui sçait profiter des circonstances ; l'exécution juste dépend

de la capacité des Officiers Généraux. Le Général ne peut être partout n'y avoir l'œil à tout ; il est obligé de s'en rapporter à l'intelligence de ceux qui commandent sous lui pour l'exécution de ses ordres ; c'est aux Officiers Généraux à sçavoir les varier à mesure que les circonstances & les manœuvres de l'Ennemi varient. Ils doivent avoir le coup d'œil assez prompt & assez juste pour les saisir & pour s'y opposer, & comme le dit M. de Puységur, * la disposition des Troupes une fois réglée sur celle de l'Ennemi, sur l'assiette du terrein, & les ordres généraux donnés, toute la part qu'un Général peut avoir dans une action, n'est qu'aux endroits où il est à portée de donner des ordres par lui-même.

** Art de la Guer. ch. 10. art. 5. 2. part.*

M. de Montécuculli * dit avec raison, qu'il ne sçauroit jamais y avoir trop d'Officiers dans une Armée le jour d'une Bataille, afin qu'ils puissent prendre la place les uns des autres ; mais peut-on approuver sans inhumunité, ce qu'il ajoute, qu'on doit multiplier ce nombre en tems de guerre, & le diminuer pendant la paix ? Quelle perspective pour un Militaire, qui, après avoir prodigué son sang pour le salut de l'Etat & la gloire de son Prince, se verroit exposé à subir le sort de Bélizaire ! Quelques vertus qu'ait eu Justinien son Maître, peut-on sans indignation voir ce Général, après avoir vaincu les Perses, réuni l'Affrique à

** Liv 1. Chap. 2. §. 21.*

l'Empire, puni les Vandales, chaſſé les Goths de l'Italie, ravagé l'Aſſirie, écarté loin de l'un & de l'autre Empire cette foule de Barbares qui l'innondoient, ſauvé le Trône & la vie à l'Empereur, ſur le ſimple ſoupçon ou plûtôt ſous le prétexte d'une conſpiration, privé de la vûe, & réduit à demander l'aumône aux paſſans, dans les rues de Conſtantinople, qu'il avoit tant de fois ſauvé ?

On a déja vû que les diſpoſitions changeoient ſelon le terrein dans un païs de montagnes ; elles ne ſont pas les mêmes que dans un païs de plaine. Végece * répéte, en parlant du champ de Bataille, ce qu'on a ſi ſouvent établi dans les Chapitres précédens, qu'un païs de plaine eſt toujours plus avantageux, lorſqu'on eſt plus fort en Cavalerie, & qu'un terrein ſerré, coupé de foſſés & de marais, couvert de montagnes & de bois, convient mieux à l'Infanterie. Dans celui-ci la connoiſſance du païs, la ruſe, l'habileté du Général & l'intelligence des Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres, aſſûrent plûtôt du ſuccès, que la ſupériorité des Troupes dans un païs de plaine, qui ne préſente que peu ou point de variété dans le terrein, & qui permet à la plus grande partie des Troupes & même à la totalité d'agir : la ſupériorité du nombre donne de grands avantages, pourvû d'ailleurs que la diſpoſition ſoit bonne.

* *Liv. 3. Ch. 3.*

Les combinaiſons des Troupes ſont ſi multipliées, les circonſtances ſont ſi différentes, que quand même on pourroit raſſembler en un ſeul Corps toutes les Batailles, qui ſe ſont données depuis que les hommes ſont convenus de régler leurs droits par la loi du plus fort, le nombre des combinaiſons qui reſteroient à faire, l'emporteroit ſur le nombre de celles qui ont été exécutées. Il eſt impoſſible de tout détailler, il faudroit marquer chaque terrein en particulier & la diſpoſition qui lui eſt propre, chaque païs & toutes les circonſtances qui peuvent obliger à varier ces diſpoſitions. Dans celles qu'on va tracer, on n'a eu en vûe que de donner des régles & de mettre dans un plus grand jour les préceptes, qui conduiſent à la connoiſſance de toutes les autres.

Puiſſe la paix dont nous jouiſſons, ne jamais permettre que des principes acquis pendant la guerre, ſoient mis en pratique, ou ſi le néceſſité nous oblige à reprendre les armes, puiſſent ces diſpoſitions être utiles au bonheur de l'Etat & à la gloire du Roi!

Premiere Disposition.

On ſuppoſe deux Armées d'égale force, dans un païs de plaine traverſé d'une Riviere, compoſées de 57 Bataillons chacune & de 72 Eſcadrons, Cavale-

rie, Huſſards & Dragons. Les deux Armées ſont du même côté, la droite de l'une & la gauche de l'autre appuyées à cette Riviere. La gauche de celle dont la droite eſt appuyée à la Riviere, n'a aucun appui, & celle dont la gauche eſt appuyée, a un bois à ſa droite. On voit par cette diſpoſition qu'il s'agit de couvrir la gauche de l'Armée A. qui eſt en l'air.

L'Armée I. dont la droite & la gauche ſont appuyées, eſt ſur deux lignes, & préſente le même front que l'Armée A. avec une réſerve derriere. Voici à-peu-près quelle on conçoit que ſeroit la diſpoſition du Général, qui commanderoit l'Armée qui n'a point d'appui à ſa gauche. Il ſemble que pour faire une diſpoſition ſûre, la premiere ligne devroit être de vingt Bataillons, avec des intervalles d'environ trois toiſes entre chaque Bataillon, douze Eſcadrons à la droite tant plein que vuide, quatre Bataillons à la droite de la Cavalerie, dix piéces de canon & un Bataillon en Colonne joignant la Riviere, douze Eſcadrons à la gauche de la premiere ligne tant plein que vuide, ſeize Bataillons en ſeconde ligne à trois cens pas de la premiere, onze Eſcadrons à ſa droite placés derriere les intervalles de ceux de la premiere ligne & à leur droite, ſix Eſcadrons de Dragons appuyans à la Riviere pour ſoutenir l'Infanterie & le canon qui couvrent la droite, onze Eſcadrons à la gauche placés de même que ceux de

la droite, dix piéces de canon ſoutenues d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la droite, dix autres ſoutenues auſſi d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la gauche, quatre Bataillons & dix piéces de canon derriere la ſeconde ligne de la gauche, avec ordre de ſe porter ſur le flanc en écharpe, lorſque l'Armée s'ébranlera pour aller attaquer celle qui eſt poſtée; douze Eſcadrons de Cavalerie derriere la premiere ligne de la gauche pour ſe porter ſur le flanc & en écharpe, à cent pas du premier Eſcadron de la gauche, appuyés aux quatre Bataillons & au canon, la réſerve de dix Bataillons & de huit Eſcadrons de Dragons placés en troiſiéme ligne ſur le flanc gauche, afin qu'elle ſe porte en premiere ligne dès que les Eſcadrons de Cavalerie qui étoient derriere ceux de la premiere ligne, ſeront placés en écharpe: dans cette poſition, cette Armée s'avancera en avant, ſans que jamais la droite abandonne les bords de la Riviere.

Si l'Armée ennemie s'avance, la diſpoſition de l'Armée A, n'en deviendra que meilleure, parce que l'Armée I. abandonnera l'appui qu'elle a à ſa droite; ſi au contraire elle reſte dans ſon poſte pour ne pas perdre cet appui, alors les dix Bataillons de la réſerve ſuivis des huit Eſcadrons de Dragons, ſe joindront aux quatre qui appuyent les flancs de la Cavalerie qui eſt en écharpe.

Dans la marche, cette ligne en écharpe doit aller obliquement, & lorſque le canon ſera à portée de pouvoir canoner le bois, on fera faire pluſieurs décharges, pour rompre & pour abattre les retranchemens ou les abattis que les Ennemis auroient pû faire, & pour déranger leur diſpoſition. Lorſque l'Armée A. ſera à portée de canoner avec fruit l'Armée I, elle fera alte, & l'occupera par un feu continuel de canon. La principale attaque doit être au bois par les quatorze Bataillons ; pour donner plus de force & de certitude à cette attaque, on en détachera ſix autres de la ſeconde ligne avec dix piéces de canon, continuant toujours de front à faire tirer. Si dans cette attaque on s'apperçoit que l'Ennemi dégarniſſe ſa ligne pour porter du ſecours au bois attaqué, alors le centre de l'Armée & la droite doivent marcher ſur lui & le charger vivement ; les Troupes qui canonent le bois, ne doivent point s'avancer, mais ſeulement tenir les Troupes qui y ſont, en échec, parce que l'endroit que l'Ennemi a dégarni, devient l'attaque principale ; il eſt probable qu'ayant affoibli ſon front, il ſoit certainement enfoncé. S'il ne le dégarnit point, & que l'attaque du bois réuſſiſſe, dès que l'Ennemi en ſera chaſſé, les Troupes qui l'ont attaqué, prendront l'Ennemi en flanc, alors le Corps de l'Armée en marchant en avant, doit décider une

affaire

affaire à moitié gagnée ; si par les avis qu'on a & par le nombre des Troupes qu'on connoît à l'Ennemi, & qu'on voit devant soi, on juge que le bois est farci de beaucoup d'Infanterie, & que par conséquent l'attaque en seroit difficile, il faut attaquer le côté de la riviere, en marchant imperceptiblement par la droite en faisant soutenir la gauche. Pour réussir plus certainement dans cette attaque, il faut joindre aux cinq Bataillons qui sont à la droite, quelques autres de la seconde ligne : la gauche doit rester dans la position dont on a parlé pour contenir l'Ennemi. S'il arrivoit que l'Ennemi voyant sa gauche attaquée, fît sortir des Troupes du bois pour venir remplacer celles du centre, qu'on a fait marcher au secours de la gauche, les quatorze Bataillons qui sont en écharpe, doivent attaquer le bois avec vivacité soutenus de Dragons. Ces derniers se mettront sur le flanc gauche de l'Infanterie pour la couvrir, & lorsqu'on sera à soixante pas de l'Ennemi, il faut marcher sur lui la bayonnette au bout du fusil, & les Dragons l'attaqueront en flanc en même tems qu'il le sera en tête, le tout supposé que le bois soit praticable pour les Dragons à cheval ; s'il ne l'est pas, ils mettront pied à terre, l'Infanterie étant suffisamment soutenue par les douze Escadrons de Cavalerie qui sont en écharpe.

On pourroit bien, surtout dans un païs de plaine,

faire attaquer toute l'Armée ensemble ; mais cette manœuvre est dangereuse, & si la premiere ligne est pliée dans tout son front, on a peu de fond à faire sur la seconde ; au lieu qu'en attaquant un ou deux points de l'Armée ennemie, si on réussit dans un, la Bataille est gagnée, parce que les Troupes qui ont battu, prennent l'Ennemi en flanc en même tems qu'on le fait attaquer en tête par l'Armée ; si elle ne réussit point, les Troupes qui ont attaqué, peuvent se retirer, protégées de toute l'Armée qui n'a point souffert.

Autant qu'on le peut, il faut cacher à l'Ennemi les manœuvres qu'on veut faire, par conséquent les cinq Bataillons & les dix pieces de canon qui appuyent la droite de l'Armée à la Riviere, doivent marcher derriere les Escadrons de la premiere ligne, l'Infanterie ayant les armes sous le bras, & ne se mettre en Bataille dans la position où elle est sur le plan que lorsque les deux Armées seront prêtes à marcher pour se charger ; il en est de même des Escadrons de Cavalerie qui doivent être placés derriere ceux de la premiere ligne de la gauche, pour faire la manœuvre qu'on a vûe ci-dessus.

Voyez la Planche dix-neuviéme.

SECONDE DISPOSITION.

Si les deux Armées n'ont aucun appui à leur droite ni à leur gauche, on doit laiſſer ſubſiſter la même poſition qu'on a déja établie pour la Cavalerie qui eſt derriere celle de la premiere ligne, à cela près qu'elle doit être diſtribuée à la droite & à la gauche. Si l'on n'a pas aſſez de Cavalerie, il faut y ſubſtituer des Huſſards; mais ſi l'on a aſſez de Cavalerie, il faut s'en ſervir pour cette manœuvre, parce que la Cavalerie eſt plus ſolide, que ſa charge eſt plus peſante & qu'elle en imprime davantage à d'autre Cavalerie, pourvû que ce mouvement ſe faſſe avec célérité. Cette Cavalerie ou ces Huſſards qui ſont en écharpe, ne doivent point quitter leur poſte, mais attendre le ſuccès de l'attaque; ſi l'Ennemi eſt repouſſé, ils tomberont ſur ſes flancs & tâcheront par une charge vive & rapide d'entraîner la ſeconde ligne avec la premiere; ils ſeront ſuivis d'une partie de l'aîle de la Cavalerie qui a battu, pour donner plus de force à l'attaque de la ſeconde ligne, en prenant garde, autant qu'on le peut, de ne point laiſſer ſur l'aîle de l'Infanterie aucune Troupe de Cavalerie en état de la protéger. Après que ces deux lignes de Cavalerie auront été pliées & pourſuivies, la moitié de la ligne victorieuſe doit reſ-

ter en ordre, & par un à-droite par la gauche, prendre en flanc l'Infanterie ennemie dans le moment qu'elle sera attaquée en tête par celle de l'Armée. La seconde ligne doit alors prendre la place de la premiere pour être à portée de la secourir, au cas que l'Infanterie ennemie tînt ferme ; mais il est probable qu'étant dépourvûe de sa Cavalerie, elle n'aura pas la même fermeté ni le même nerf que si elle en étoit soutenue, surtout se voyant attaquée de toutes parts.

La Cavalerie & les Hussards qui suivent l'aîle battue, ne doivent pas trop se hasarder & se débander dans leur poursuite, de peur que les Hussards ennemis qui sont derriere, ne tombent sur eux & ne les battent en les attaquant de tous côtés, ce qui arriveroit sans doute s'ils n'observoient point de rester en ordre de bataille, manœuvre qui doit être observée du moins par la Cavalerie. Après que les Hussards auront suivi la Cavalerie ennemie assez de tems pour la mettre en désordre, ils doivent revenir & reprendre la même place qu'on a marquée ci-dessus, pour se porter de-là aux endroits où ils pourroient être nécessaires : quoiqu'il paroisse un peu difficile de faire revenir des Hussards, il n'est rien dont on ne vienne à bout, quand l'ordre & la discipline sont établis & que l'Officier sait se faire obéir.

* *Polibe, L. 3. Ch. 4.*

A la Bataille de Cannes, * l'Armée Carthaginoise,

supérieure à celle des Romains, l'ayant enfoncée, une partie resta à sa poursuite, & l'autre tomba sur le derriere & sur les flancs de leur Infanterie, dans le même tems que l'Infanterie Carthaginoise chargeoit celle des Romains de toutes parts, ce qui décida la victoire. Annibal la dût ainsi en partie à la supériorité de sa Cavalerie & à son attaque par les flancs. Les Numides qui étoient sur l'aîle droite de l'Armée Carthaginoise, & qui combattoient à-peu près dans le même ordre que les Hussards, firent dans cette occasion ce que les Hussards feroient certainement dans la disposition qu'on suppose, tant il est vrai que l'Infanterie dépourvûe de sa Cavalerie & attaquée en flanc par de la Cavalerie, n'a pas la même fermeté ni le même nerf, & si elle est encore attaquée en tête par l'Infanterie, elle ne peut qu'être battue. La principale attention qu'on doit avoir, dit M. de Montécuculli, * c'est d'assûrer les flancs de la Bataille, l'expérience ayant appris que, lorsque les aîles de la Cavalerie ont été rompues, l'Infanterie est aisément enveloppée & n'a plus de moyens ni même le courage de se défendre. On peut voir les principes qu'il donne là-dessus. On voit par l'exemple de la Bataille de Cannes quel est l'usage qu'on doit faire de la Cavalerie, surtout dans un païs de plaine où elle peut agir facilement. Quel avantage n'en peut-on point espérer, puisque

* *Liv. 1. Ch. 2.*

l'Armée des Romains, forte de quatre-vingt mille hommes d'Infanterie & de ſix mille chevaux, fut vaincue par celle des Carthaginois moins forte en Infanterie de moitié, mais qui tiroit ſa principale force de dix mille hommes de Cavalerie, tous vieux Soldats bien aguerris.

C'eſt la maniere de diſpoſer les Troupes, l'ordre & la diſcipline, & non le grand nombre qui gagnent les Batailles; rarement peut-on les employer toutes. Pendant la derniere Guerre, à peine la moitié a-t-elle été occupée dans toutes les Batailles que nous avons gagnées.

Mais ſi l'aîle de la Cavalerie eſt battue, elle doit ſe retirer le plus en ordre qu'elle pourra; la Cavalerie ou les Huſſards qui ſont en écharpe, doivent toujours demeurer dans la même place; il n'eſt pas à craindre que l'Ennemi s'avance vivement pour la pourſuivre, parce qu'il ſeroit pris en flanc par le Corps qui eſt en écharpe, ce qui doit non ſeulement rallentir l'ardeur des Vainqueurs, mais même ranimer les Vaincus. Cette manœuvre laiſſe le tems à ceux-ci de paſſer dans les intervalles de la ſeconde ligne & de ſe rallier derriere, ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aiſément qu'ils ne ſont ſuivis ni inquiétés du moins que très-légérement.

Pour prévenir tous les inconvéniens qui pourroient arriver ſi les Huſſards, en chargeant en flanc la premie-

re ligne de l'Ennemi, étoient chargés par la seconde ligne, il faudroit dans l'instant détacher de la réserve un Corps suffisant de Dragons pour remplir les intervalles des Hussards, qui formeroient une ligne pleine, sans occuper plus de terrein, d'autant mieux qu'il peut se faire qu'il n'y eût point de terrein par de-là les Troupes qui sont en écharpe, & que d'ailleurs ces Dragons se trouveroient trop éloignés du Corps de bataille.

On peut encore, sans leur faire remplir les intervalles des Hussards, les mettre en seconde ligne derriere eux, & lorsque les Hussards attaqueront le flanc de l'aîle ennemie, les Dragons prendront leur place pour contenir la seconde ligne de l'Ennemi. Cette manœuvre a le même effet, & est moins difficile à exécuter. Il est comme évident que la seconde ligne n'osera pas s'avancer pour protéger sa premiere, de peur d'être chargée en flanc par les Dragons, & qu'au contraire elle sera obligée de se retirer.

Cette manœuvre, dont l'exécution paroit assez difficile, ne l'est point si on l'a prévûe comme on le doit, si l'on a des Troupes disciplinées, & qui sachent manœuvrer avec ordre & précision. Quand bien même ce mouvement ne seroit pas fait avec toute la précision possible, il ne pourroit jamais être dangereux, parce que le front des deux lignes ne se dérange point.

que cette manœuvre se fait sur les derrieres, & que si les Hussards & les Dragons étoient attaqués & battus en arrivant, leur défaite ne pourroit porter aucun préjudice au Corps de l'Armée. Il est rare que dans un Champ de Bataille en plaine, toutes les Troupes ne donnent point, surtout quand il n'y a nul obstacle qui les empêche de se joindre.

Dans ces occasions il faut que l'ordonnance des Troupes soit forte dans toutes ses parties ; il faut toujours en avoir en réserve soit Infanterie ou Dragons, pour porter un prompt secours aux endroits qui auroient été affoiblis.

Si dans un païs de plaine il est possible de trouver un ravin auquel on puisse appuyer la droite, & un village pour la gauche, il faut s'emparer de cette position, supposé qu'on soit dans l'intention de recevoir la Bataille, & non de la donner. Si l'on vouloit la donner, il seroit inutile de prendre cette position, parce qu'on seroit obligé de l'abandonner pour aller attaquer l'Ennemi ; mais si les circonstances exigent qu'on la reçoive, il faut occuper ce poste, mettre de l'Infanterie & du canon dans le village & mettre derriere d'autre Infanterie pour soutenir celle qui y est postée.

Quant à la disposition de l'ordre de Bataille, surtout pour le front de la ligne, il faut s'accommoder

au

au terrein, à la disposition que l'Ennemi a prise, aux Troupes qui peuvent agir le plus aisément & à celles qu'il peut opposer.

Si l'Ennemi a pris un Champ de Bataille & qu'on veuille l'y attaquer, il faut l'occuper dans tout son front; mais on doit faire de plus grands efforts à un ou deux endroits comme sur les aîles ou au centre. C'étoit la Méthode de M. le Maréchal de Saxe dans toutes les Batailles qu'il a données. Quand on la reçoit, comme il y fut obligé à Fontenoi en 1745, il ne dépend point de l'Armée postée d'être attaquée d'un côté plûtôt que de l'autre; dans cette occasion la disposition doit être prévûe, les postes retranchés & occupés, le canon distribué & avoir des Troupes derriere chaque poste pour soutenir celles qui y sont; alors on doit attendre la victoire de la capacité des Chefs, de la fermeté des Troupes & du secours qu'on leur donne à-propos; mais quand on la donne, on peut attaquer ou la droite ou la gauche ou le centre, en s'assujettissant cependant toujours à la situation du terrein dont on ne peut être instruit que par la connoissance exacte du païs & du Champ de Bataille que l'Ennemi occupe.

Il est dangereux d'attaquer une Armée postée avec la même vivacité surtout son front, parce que si l'on ne réussit point, les Troupes se rebutent, & que les unes sont témoins de la défaite des autres. Si la pre-

miere ligne est répoussée, rarement la seconde est-elle de quelque secours; au lieu qu'en occupant seulement le front de l'Ennemi & en l'attaquant en force dans une ou deux parties; si l'on y réussit, les Troupes peuvent le prendre en flanc, & celles qui l'occupoient sur son front, l'attaqueront alors vivement & l'empêcheront de porter du secours à celles qui sont battues; si l'on ne réussit point à la premiere attaque, on peut la recommencer & y donner plus de force en faisant marcher des Troupes de la seconde ligne; c'est ce qu'on a vû à la Bataille de Lawfeld, donnée en 1747: nos Troupes furent repoussées quatre fois, M. le Maréchal de Saxe leur envoya un renfort; ces Troupes réunies emporterent le village à la cinquiéme attaque, ce qui décida le succès de la Bataille.

On peut aussi dans un païs de plaine rase n'attaquer qu'une partie de l'Armée. L'Antiquité en fournit des exemples. Epaminondas à Leuctres n'attaqua que la droite de l'Armée Lacédémonienne par une grosse colonne d'Infanterie qui formoit sa gauche; & en faisant soutenir la droite & marcher la gauche, toute l'Armée, comme le conjecture M. le Chevalier Folard* fit un quart de conversion. Celle de Mantinée* gagnée par le même Général, est dans le même genre, à cela près que ce fut le centre de l'Armée Lacédémonienne qui fut attaqué. On ne propose ces exemples que

* *Trait. de la Colonne, Chap. 10.*

* *Trait. de la Colon. observ. sur la Bat. de Mantinée.*

comme des manœuvres possibles, mais qu'il seroit dangereux d'imiter dans toutes les occasions & qu'il ne faut suivre que dans les circonstances où un Général pourra espérer d'en tirer avantage.

Comme dans un païs de plaine la Cavalerie peut agir facilement, & être d'un grand secours à l'Infanterie, il faut lui donner toutes les facilités possibles pour attaquer avec succès; elle doit toujours avoir des Troupes derriere pour la protéger. La Cavalerie est si essentielle, dans le cas où les deux Armées par la situation du païs peuvent se joindre sans trouver d'obstacles, que si la Cavalerie, comme dit M. de Puységur,* est battue, quand même l'Infanterie de la même Armée seroit victorieuse, le mieux qui peut lui arriver, est de pouvoir se retirer en bon ordre.

* *Art de la Guerre, C. 14. art. 4. part. 1.*

Le terrein varie si souvent, que dans un païs même de plaine, on trouve des inégalités, des broussailles, des hayes, des marais & des ravins; dans chacune de ces situations les dispositions doivent changer: si ces broussailles se trouvent dans la ligne de la Cavalerie, & qu'elle puisse y manœuvrer, (car si elle ne le peut pas, ce seroit une très-grande faute de l'y placer) il faut l'entremêler de pelotons d'Infanterie, observer cependant de ne les point tirer du Corps de Bataille, mais de la réserve pour ne point diminuer les forces du front, ce qu'il ne faut faire dans quelque

occasion que ce soit, à moins qu'une partie de l'Armée, par sa position ou par celle de l'Ennemi, ne puisse agir offensivement, par quelque marais, ravins ou quelque autre obstacle que l'Ennemi aura mis devant lui; si cependant on peut prendre une position avantageuse, en faisant occuper ces broussailles ou ces hayes par l'Infanterie, il faut la préférer, afin que la Cavalerie puisse agir plus facilement.

On a grand soin, en fortifiant une place, de s'emparer des lieux les plus avantageux, soit en fortifiant ce qui domine sur la plaine, soit en applanissant ce qui pourroit commander les Fortifications : tels que dans un Poligone, tous les Bastions, tous les ouvrages avancés se flanquent & se protégent l'un l'autre; telles les Troupes rangées en Bataille doivent se protéger & se soutenir mutuellement. On ne doit rien omettre; on ne doit rien négliger, souvent les plus petits avantages sont décisifs.

Non seulement les dispositions varient suivant la situation du terrein, mais encore selon les vûes des Généraux. Les uns rangent les Bataillons sans intervalles ou en muraille; les autres avec de petits intervalles; d'autres laissent la distance d'un demi-Bataillon entre chacun, & d'autres enfin, en suivant le systême de M. le Chevalier Folard, les mettent en Colonnes.

La premiere disposition est sans doute formidable,

quant à l'Infanterie ; mais, comme on l'a déja remarqué, elle eſt mauvaiſe, quant à la Cavalerie ; dans la troiſiéme, l'intervalle d'un demi-Bataillon a trop d'étendue, il faudroit un terrein immenſe ; de plus les Bataillons ne ſont pas aſſez près l'un de l'autre pour pouvoir ſe protéger. La ſeconde paroît meilleure, parce que le front eſt moins conſidérable, que les Bataillons ſont plus à portée de ſe ſecourir l'un l'autre, & qu'ils n'ont la diſtance néceſſaire pour ne pas ſe confondre enſemble. La quatriéme eſt ſans doute très-bonne ; mais peut-on ſe promettre que le Soldat pourra toujours marcher d'un pas égal & enſemble ſans s'arrêter ? Le feu de la Colonne eſt continuel, elle ſe défend de tous les côtés ; mais ſon feu oblique ne fait pas un grand effet, & il eſt des ſituations & des terreins où cette poſition en Colonne ſeroit défectueuſe ; lorſqu'on ne peut approcher de l'Ennemi, & qu'on eſt expoſé à ſon canon, cette diſpoſition ſeroit dangereuſe, parce qu'il eſt certain que le canon a bien plus de priſe ſur une profondeur que ſur une largeur ; de plus ne pouvant approcher de l'Ennemi, il n'y a que les têtes des Colonnes qui peuvent faire feu, & le reſte eſt dans l'inaction, expoſé au canon. Ce n'eſt donc que lorſqu'on peut approcher de lui, & le charger que la poſition en Colonne eſt très-bonne.

M. le Maréchal de Puyſégur * avance qu'une Armée

* *Art. de la Guerre, L.2. Ch.14. Art. 3.*

dans un païs de plaine, rangée ſur deux lignes dont la premiere eſt ſans intervalles, doit néceſſairement battre l'Armée qui eſt rangée avec des intervalles.

La raiſon qu'il en donne eſt ſenſible : Il eſt certain que la ligne pleine ſe tient bien plus ſerrée en marchant, & que venant à charger la premiere ligne de l'Armée qui a des intervalles, elle doit l'avoir enfoncée avant que la ſeconde ligne qui eſt à cent cinquante toiſes ou à trois cens pas derriere, puiſſe avoir le tems de la venir ſecourir; il eſt vrai que cela peut arriver, & même qu'on en peut citer des exemples ; mais auſſi ne peut-on pas oppoſer à cette ordonnance en muraille, en gardant les intervalles néceſſaires, une diſpoſition non ſeulement capable de lui réſiſter, mais même plus forte, ſoit par la poſition & l'arrangement des Troupes, ſoit par le prompt ſecours qu'elles peuvent ſe donner l'une & l'autre ſans s'embarraſſer dans leurs manœuvres ?

On ſuppoſe deux Armées dans un païs uni, ſans appui aux aîles de part & d'autre, ſans aucun obſtacle qui puiſſe les empêcher de ſe joindre. L'Armée ennemie eſt, comme on l'a dit, ſur deux lignes, dont la premiere eſt en muraille, tant Infanterie que Cavalerie, la ſeconde eſt avec de grands intervalles & un Corps de Huſſards derriere. L'Armée qu'on veut lui oppoſer eſt d'égale force & eſt de quarante Bataillons & de cinquante-quatre Eſcadrons, tant en Cava-

lerie, Huſſards que Dragons. Voici à-peu-près dans quel ordre il ſemble qu'on devroit manœuvrer contre l'Ennemi, qu'on ſuppoſe rangé en muraille.

La premiere ligne d'Infanterie compoſée de quinze Bataillons, auroit trois toiſes de diſtance d'un Bataillon à un autre, & d'un demi-Bataillon entre chaque Brigade, huit Eſcadrons à la droite & autant à la gauche tant plein que vuide, quinze Bataillons en ſeconde ligne à deux cens pas de diſtance de la premiere, ſept Eſcadrons à la droite & autant à la gauche, derriere les intervalles de ceux de la premiere ligne, appuyant l'Infanterie de la ſeconde, dix Bataillons en réſerve ſur deux Colonnes, dont une de cinq Bataillons derriere les Eſcadrons de la droite de la ſeconde ligne, & l'autre de la même force placée de même à la gauche, douze Eſcadrons de Dragons derriere la ſeconde ligne, moitié à droite, moitié à gauche, & douze Eſcadrons de Cavalerie, ou de Huſſards faute de Cavalerie, derriere ceux de la premiere ligne.

Par cette ordonnance, l'Armée paroît rangée ſur deux lignes avec une réſerve, & ne permet point à l'Ennemi de ſe douter des mouvemens qu'elle peut faire en marchant: cette ordonnance aura ſans doute cet effet, & ne paroîtra pas bien formidable; mais dès que les deux Armées s'ébranleront pour marcher en

avant, la ſeconde ligne de l'Infanterie s'avancera inſenſiblement, en ſe formant en Colonnes par Bataillons, dont chacun ira appuyer ſa tête au Bataillon de la premiere ligne, ce qui formera des T. Les dix Bataillons de réſerve qui forment deux Colonnes de cinq Bataillons chacune, iront remplir le vuide qui eſt de droite & de gauche, entre l'Infanterie & la Cavalerie. La Cavalerie ou les Huſſards qui ſont derriere la premiere ligne, les uns par un à-droite les autres par un à-gauche, iront ſe placer en écharpe, à cent pas des des aîles de l'Armée; les Dragons ſe placeront derriere eux en ſeconde ligne. Cette manœuvre en marchant eſt d'autant plus aiſée à faire, qu'elle n'eſt point combinée, qu'elle ſe fait ſur les derrieres, que le front de la premiere ligne ne ſe dérange point, & que par conſéquent l'Ennemi ne peut avoir le tems de l'appercevoir aſſez tôt pour changer ſa poſition, & s'oppoſer l'ordonnance qu'on lui préſente; cette premiere ligne, par cette ordonnance, forme autant de Colonnes qu'il y a de Bataillons, & la profondeur de ces Colonnes, doit néceſſairement enfoncer l'Armée ennemie qui eſt en muraille, mais qui n'a tout au plus que quatre hommes de profondeur, parce que l'impulſion d'une Colonne doit être bien plus vive que celle d'un Bataillon ſur quatre ou ſix de hauteur.

Voyez la Planche vingtiéme.

En

En ſuppoſant que les aîles de chaque T. plient, les Bataillons qui y pénétreront, ſe trouveront entre deux Colonnes hériſſées de bayonnettes; les dix Bataillons de réſerve qui doivent, ſuivant cette diſpoſition, joindre la droite & la gauche de l'Infanterie, doivent néceſſairement ſéparer les deux aîles de l'Infanterie, qui débordent l'ordonnance en Colonnes. Quatre Bataillons doivent reſter à leur pourſuite, & les deux derniers prendre la ligne en flanc en même tems qu'elle ſera attaquée en tête. La Cavalerie doit charger la ligne qui eſt en muraille avec impétuoſité, & la ſeconde ligne doit la ſuivre de près, mais en ordre, la Cavalerie ou les Huſſards qui ſont en écharpe, l'attaquer en flanc & les Dragons reſter en panne pour contenir la ſeconde ligne ennemie.

Quelques diſpoſitions qu'on faſſe dans l'arrangement d'une Armée, il faut toujours qu'elles ayent un objet. On doit prévoir tout ce que l'Ennemi pourra faire, croire toujours que ſa diſpoſition ſera bonne, & lui en oppoſer une au moins auſſi forte & toujours meilleure, s'il ſe peut, lui cacher ſurtout les mouvemens qu'on veut faire, ou les lui déguiſer ſi bien qu'il n'ait point le tems de s'y oppoſer, ou qu'il ne le puiſſe jamais aſſez promptement, ni d'aſſez près pour ne pas donner jour à découvrir les manœuvres qu'on veut faire & en profiter.

L'ordonnance de l'Armée en muraille eſt bonne, mais ce n'eſt ordinairement que relativement à l'Infanterie, parce que cette Arme manœuvre ſur elle-même & qu'elle n'a beſoin que de très-peu de terrein pour ſe retirer ou pour ſe préſenter devant l'Ennemi ou pour faire un à-droite ou un à-gauche; mais cette même ordonnance eſt défectueuſe & même mauvaiſe pour la Cavalerie, à moins qu'elle ne ſoit phyſiquement sûre de battre : or comme à la Guerre une certitude phyſique ſeroit une vraie préſomption, cette diſpoſition de la Cavalerie en muraille ſeroit dangereuſe, parce qu'il peut arriver qu'elle ſeroit enfoncée ; ſi celle qui lui eſt oppoſée, marche hardiment vers elle ſans s'embarraſſer & ſans s'épouvanter de cette maſſe de Cavalerie, & ſi elle la charge la premiere en ſe ſervant de ſon épée, comment pourroit-elle ſe retirer en ordre, ſi elle étoit pliée étant auſſi ſerrée dans ſa retraite que dans ſon ordonnance; tous les Eſcadrons rempliſſant le terrein, elle ne pourroit ni manœuvrer ni agir, & ſi elle vouloit ſe retirer par les grands intervalles de la ſeconde ligne, elle l'entraîneroit dans ſa fuite ; y eut-il même ſix lignes derriere elle, tout ſeroit entraîné, la ſeconde par la premiere, la troiſiéme par la ſeconde, ainſi des autres.

Il eſt vrai qu'elle peut donner le premier coup de

poitrail, & par conséquent faire plier les Escadrons qui ont des intervalles; mais comme ceux-ci ont plus de terrein pour manœuvrer, ils pourront se retirer plus aisément que ceux qui n'en ont point, en passant par les intervalles de la seconde ligne, ce qu'une ligne pleine ne pourroit faire; ils peuvent se rallier derriere pendant que la seconde chargera la ligne qui est pleine, & qui est déja désunie par sa premiere attaque; quand même ses deux lignes seroient battues, elles pourroient se retirer plus aisément, chaque Escadron ayant assez de terrein pour manœuvrer; elles ne seront jamais en désordre comme la ligne pleine, qui ne peut qu'être taillée en piéces si elle est pliée, ou qui ne peut trouver son salut que dans la fuite; au lieu que les deux lignes qui ont des intervalles, peuvent se retirer par échelons & en gens de guerre, se soutenant l'une & l'autre.

D'ailleurs pour obvier à l'impétuosité de cette Cavalerie en muraille, il semble qu'il n'y a qu'à placer des Hussards, si l'on n'a point assez de Cavalerie, derriere les Escadrons de la premiere ligne, qui, lorsque les deux Armées se mettent en mouvement pour se charger, vont se mettre de droite & de gauche en écharpe, à cent pas de la premiere ligne de la Cavalerie; par cette position ils peuvent prendre en flanc la ligne ennemie lorsqu'elle viendra attaquer la Cavale-

rie ; si une partie de cette ligne voyant ce mouvement, se partage en deux, l'une pour attaquer la ligne qui a des intervalles, & l'autre les Hussards, c'est autant de forces diminuées, par conséquent la ligne tant pleine que vuide a moins de Troupes à combattre, & elle peut espérer de les plier en chargeant la premiere ; n'importe que les Hussards soient battus, la défaite de ces Troupes ne décide point le succès de la Bataille : c'est le Corps entier qu'il faut rompre, & non deux Régimens d'Hussards qui se retireront facilement devant la Cavalerie, qui se rallieront & qui reviendront l'attaquer aussi promptement qu'ils se seront retirés. Mais si au lieu de Hussards, on peut y placer de la Cavalerie, la ligne ennemie, qui se partage en deux, se trouve avoir à combattre à armes égales : ce ne sera que la promptitude avec laquelle on l'attaquera qui assûrera le succès, d'autantt plus qu'elle sera obligée de faire un mouvement pour se séparer devant des Troupes postées & prêtes à charger. Si cette ligne pleine, sans faire attention aux Hussards, s'avance pour charger la Cavalerie, les Hussards doivent tomber sur les flancs, du moins une grande partie, & les Dragons qui sont derriere eux en réserve, doivent prendre leur place pour contenir la seconde ligne ennemie, & pour l'empêcher de prendre les Hussards par derriere.

Ces deux dispositions sont idéales : ordinairement

on ne choiſit point, pour combattre un terrein où les aîles manquent d'appui, & l'on empêche, autant qu'on le peut, l'Ennemi de s'emparer d'un poſte avantageux, ou du moins on ne l'y attaque point, lorſqu'on n'a pû le prévenir, ſurtout ſi le terrein que l'on occupe eſt en l'air de toutes parts. Il eſt cependant des circonſtances où l'on eſt obligé de combattre, quoique le poſte ne ſoit point fort par ſon aſſiette. Par les deux diſpoſitions qu'on vient de détailler, on a voulu faire voir l'ordre qu'il ſeroit plus à propos de garder pour couvrir des aîles qui pourroient ſe trouver expoſées par la ſituation du terrein; on voit de quelle importance il eſt de bien connoître & de s'aſſûrer de toutes les élévations, des marais, des ravins & de tous les obſtacles qu'on peut rencontrer. On doit prendre dans des occaſions ſi importantes, les mêmes précautions qu'on prendroit ſous le canon d'une Place, s'il ſe trouvoit des élévations qui dominaſſent ſur leurs ouvrages; alors on ne manqueroit pas d'en conſtruire d'autres plus avancées, pour empêcher l'Ennemi de s'y porter & pour en retarder les approches.

Si M. le Duc de Savoye, à la bataille de la Marſaille gagnée en 1698. par l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat, s'étoit emparé des hauteurs de Pioſaque, l'Armée de ce Prince auroit eu un appui aux

deux aîles ; au lieu que sa gauche étoit en l'air ; M. de Catinat profitant de cette faute, étendit sa droite jusqu'au pied de ces hauteurs, dont il s'empara & déborda la gauche de l'Ennemi : c'est par ces hauteurs que le désordre commença à se mettre dans l'Armée de M. le Duc de Savoye ; il se communiqua bientôt à tout son front, & gagna le Corps entier, tant il est vrai que le plus petit objet négligé change entierement l'ordre des choses, que la moindre faute est essentielle, que la confiance dans le nombre & dans la valeur de ses Troupes est souvent dangereuse, & que le mépris de l'Ennemi est toujours funeste. L'Ennemi inférieur en Troupes, sera bientôt supérieur s'il a l'avantage du terrein.

Il est impossible que dans une Bataille les deux Armées se trouvent également bien postées. Celle qui est attaquée, en s'emparant d'une bonne position, en y ajoutant par le secours de l'art, ce qui manque à l'assiette du terrein, peut se maintenir dans ce poste & s'y défendre avec opiniâtreté. Celle au contraire qui veut attaquer, ne peut en approchant de l'Ennemi, que profiter des avantages que le païs lui donne, & suppléer au terrein par l'ordonnance de ses Troupes, & attaquer l'Ennemi quoique dans une position avantageuse ; c'est dans cette occasion que la capacité d'un Général se développe, & que le grand Homme

paroît, ſoit en attaquant à propos l'Ennemi dans l'endroit le plus foible, en occupant tout ſon front & l'empêchant de porter du ſecours aux Troupes attaquées avec force & avec vigueur, ſoit en poſtant les ſiennes de façon, que quoique dans un poſte déſavantageux vis-à-vis celui de l'Ennemi, elles ne puiſſent être tournées ou priſes en revers. C'eſt toujours une faute de donner à l'Ennemi le tems de ſe poſter avantageuſement. Il faut le prévenir en s'emparant du poſte qu'il a réſolu de prendre, non pour l'y attendre & pour recevoir la Bataille, à moins que le poſte ne ſoit inattaquable ; mais il faut s'en ſaiſir pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer, & l'attaquer ou dans ſa marche, ou dans quelque poſition moins forte, qu'il ne puiſſe avoir reconnu parfaitement, ni avoir eu le tems de fortifier, (ce qu'il faut cependant entendre pour la Guerre offenſive, car pour la Guerre défenſive, il faut éviter avec ſoin de combattre, ſe contenter de garder ſon païs, de couvrir ſes places & ſes magaſins, en occupant les Camps les plus forts par leur aſſiette & en ajoutant l'art à la nature.)

Dans la Guerre offenſive, il faut faire enſorte de prévenir l'Ennemi dans tous ſes deſſeins, dans ſes marches, dans les poſtes qu'il veut occuper ; & ſuppoſé qu'il ait eu le tems de s'emparer d'une bonne poſition, il ne faut pas lui laiſſer celui de s'y fortifier & de la rendre difficile à forcer.

Mais qu'un Général ſoit ſur l'offenſive ou ſur la défenſive, il doit toujours veiller; le ſommeil eſt dangereux pour celui à qui la ſûreté de l'Armée & de l'État eſt confiée. Un ſonge envoyé par Jupiter à Agammemnon dans Homére, * lui dit qu'un Général qui préſide à tant de conſeils, qui a ſous ſa conduite tant de peuples & qui eſt chargé de tant de ſoins, ne doit point dormir les nuits entieres.

* *Iliade, L. 6.*

Les Armées peuvent combattre ſur tant de poſitions différentes, qu'il eſt impoſſible de les marquer toutes. On on a mis dans le commencement de ce Chapitre deux Armées en préſence, dans un païs de plaine, ſans aucun appui à leurs aîles, & dans deux diſpoſitions différentes; on en a enſuite placé deux autres, dont l'une eſt ſur un terrein avantageux, ſes deux aîles couvertes, l'autre n'a que l'aîle droite appuyée & ſa gauche eſt en l'air. On a tâché de donner à celle dont l'aîle gauche n'a point d'appui, le plus de force dans tout ſon front qu'il a été poſſible, & par la diſpoſition de l'aîle gauche elle eſt en force & en ſûreté; mais il eſt tant d'autres terreins où deux Armées peuvent ſe trouver en préſence, qu'il ſuffit de connoître en général les avantages qu'on peut tirer de leur ſituation.

On peut empêcher la communication du ſecours que l'Ennemi voudroit porter aux Troupes attaquées

avec

avec force & vigueur, en l'occupant ſur tout ſon front par peu de Troupes; mais il faut les ſoutenir, & ne pas les expoſer à être coupées.

C'eſt toujours une très-grande faute de donner Bataille dans un terrein déſavantageux, & ſi quelquefois les circonſtances exigent de combattre, il faut faire enſorte, autant qu'on le peut, de ne point expoſer la Cavalerie au canon; mais avoir attention qu'elle n'abandonne point l'appui qu'elle donne à l'Infanterie,ce qui ne peut s'exécuter qu'en la couvrant d'un rideau ou de hayes, qui ne puiſſent cependant pas l'empêcher de marcher au premier ordre.

Il ne faut jamais permettre à l'Ennemi, autant qu'il eſt poſſible, de s'emparer du moindre poſte & même de le lui laiſſer reconnoître. S'il s'en eſt emparé il faut du moins empêcher qu'il ne s'y fortifie, avoir des eſpions sûrs qui pénétrent dans ſes deſſeins, des Détachemens en avant, qui, en obſervant ſans ceſſe l'Ennemi, puiſſent donner avis de tous ſes mouvemens.

La négligence dans un Officier, eſt plus dangereuſe que ſon incapacité. Le deſir de parvenir aux honneurs donne de l'activité; mais c'eſt l'amour de ſon métier qui donne cette pénétration néceſſaire pour fouiller juſques dans les deſſeins les plus ſecrets.

Troisiéme Disposition.

Cette troisiéme Disposition est bien différente des deux autres : on suppose l'Armée ennemie postée avantageusement ; elle a un ravin à sa droite, dans lequel coulent les eaux d'un marais impraticable, qui forment un ruisseau. Sa gauche est appuyée à un gros Bourg traversé par un ruisseau. Dans le centre elle a une hauteur qui peut contenir douze Bataillons ; devant elle est une plaine de sept à huit cens toises qui regne depuis sa gauche jusqu'à sa Cavalerie de la droite. Vis-à-vis de cette Cavalerie, la plaine se rétrécit un peu par une hauteur qui aboutit au ruisseau, & qu'on n'a pû occuper, parce que l'Ennemi s'en est emparé pendant la nuit. Le Bourg est retranché & farci d'Infanterie & d'Artillerie. Seize Bataillons sur deux lignes sont appuyés au Bourg pour soutenir les Troupes qui sont dedans. Il y a derriere le Bourg trois ponts sur le ruisseau : en avant du Bourg de l'autre côté du ruisseau, on a placé quatre Bataillons & cinq pieces de canon pour prendre en flanc les Troupes qui voudroient venir attaquer le Bourg : ces quatre Bataillons sont soutenus de huit Escadrons de Dragons. Le centre de l'Armée est de vingt Bataillons en premiere ligne & vingt en seconde. Huit sont appuyés au ma-

rais ſoutenus de ſix Eſcadrons de Dragons; douze Eſcadrons en premiere ligne & douze en ſeconde. La Cavalerie de la gauche eſt de onze Eſcadrons en premiere ligne & onze en ſeconde. Trente Eſcadrons de Huſſards partagés moitié à droite & moitié à gauche & tout le front de l'Armée garni d'Artillerie.

L'Armée A qui étoit campée à un quart de lieue de la hauteur qui la ſéparoit de l'Ennemi, s'eſt miſe en marche à nuit-fermante; elle a fait alte au pied de la hauteur, & a envoyé des Détachemens d'Infanterie pour s'emparer du ſommet. L'Armée I a fait les diſpoſitions dont on a parlé ci-deſſus, parce que l'Armée A ſe trouvoit trop près pour pouvoir éviter la Bataille. L'Armée I eſt de ſoixante & dix-huit Bataillons & de quatre-vingt dix Eſcadrons. L'Armée A eſt de ſoixante & ſeize Bataillons & de quatre-vingt dix Eſcadrons. Ces deux Armées ſont d'égale force à peu de choſe près.

La gauche de l'Armée A a une belle plaine devant elle, qui s'étend depuis le marais juſqu'au commencement de la hauteur. On y a placé huit Bataillons en deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, appuyés au marais, dix pieces de canon entre les deux Colonnes : quatorze Eſcadrons en premiere ligne & treize en ſeconde: quatre Bataillons appuyés à la hauteur & à la Cavalerie. Seize Bataillons occupent la hauteur juſ-

qu'à un petit bois : quatre Bataillons occupent l'autre côté du bois & trente-deux Bataillons ſur deux lignes très-ſerrées : douze Bataillons derriere la hauteur appuyans au ruiſſeau : douze Eſcadrons de Cavalerie & vingt de Huſſards qui ont ordre de paſſer ſur trois ponts conſtruits ſur le ruiſſeau, & d'aller attaquer le Bourg ſur trois Colonnes de quatre Bataillons chacune, ſoutenus des douze Eſcadrons de Cavalerie & des vingt de Huſſards. Derriere la Cavalerie de la gauche on a placé ſeize Eſcadrons de Dragons un peu loin avec des intervalles, afin que ſi l'Ennemi attaque cette gauche & qu'il la batte, la Cavalerie puiſſe ſe retirer facilement par les intervalles des Dragons, pour lui donner encore plus de facilité, & retirer même de ſa défaite une victoire preſque aſſûrée ; on a placé derriere la hauteur quinze Eſcadrons de Cavalerie dont la droite eſt appuyée à la hauteur, & la gauche vers le Camp pour prendre l'Ennemi en flanc, lorſqu'il ſera occupé à ſuivre la Cavalerie de la gauche qu'il aura pliée. Le fort de l'attaque doit être le Bourg, quoique la plus difficile ; s'il eſt forcé, l'Ennemi ſera battu ſans reſſource, parce que l'Infanterie qui l'aura battu dans ce poſte, le prendra à revers en même tems que l'Infanterie qui eſt reſtée ſur la hauteur en deſcendra, pour ſe joindre à elle & pour attaquer ou du moins pour occuper l'Ennemi qui eſt ſur la hauteur, & pour l'empêcher

par cette attaque de porter du ſecours aux Troupes déja chaſſées du Bourg & miſes en fuite ; la Cavalerie de la gauche s'avancera en même tems pour ſoutenir l'Infanterie, &, s'il eſt néceſſaire, pour charger la Cavalerie ennemie.

Les trente-deux Bataillons qui ſont ſur la hauteur ſur deux lignes, ſe partageront en ſix Colonnes, dont quatre de ſix Bataillons ſerviront à attaquer le Village, excepté le dernier Bataillon de chaque Colonne qui reſtera à l'entrée du bois avec les deux Colonnes de quatre Bataillons qui ſont ſur la gauche, pour ſoutenir l'Infanterie qui attaque le Bourg, & pour contenir la Cavalerie ennemie de la gauche. Ils deſcendront la hauteur à la faveur d'un bois dont elle eſt couverte & qui finit à quatre cens toiſes du Bourg. Ces Troupes ſeront ſuivies de l'Artillerie qui ſe placera entre les Colonnes ; elles feront alte à la ſortie du bois, & l'on commencera par faire un feu continuel de canon ſur le Bourg & ſur la Cavalerie ; pendant ce feu d'Artillerie, les douze Bataillons qui ſont de l'autre côté du ruiſſeau, doivent attaquer les quatre Bataillons ennemis & les huit Eſcadrons de Dragons, & quand ils les auront forcés à ſe replier, ils les amuſeront par un feu continuel de Mouſqueterie ; lorſque l'Artillerie aura tiré aſſez de tems pour avoir rompu les retranchemens de l'Ennemi, & dérangé l'ordre des Troupes, les

quatre Colonnes formées de vingt Bataillons marcheront la bayonnette au bout du fusil, & tâcheront de pénétrer par quelque endroit ; les douze Bataillons qui sont de l'autre côté du ruisseau, chargeront en même tems ; les deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, ainsi que les quatre derniers Bataillons des Colonnes qui attaquent le Bourg, resteront à l'entrée du bois avec de l'Artillerie pour contenir la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui est appuyée au Bourg. Si quelqu'une des Colonnes peut pénétrer jusqu'au pont qui est dans le Bourg, elle s'en emparera, ainsi que de la place ; les autres qui la suivront, s'empareront des hayes & des jardins. Une seule suffira pour longer le ruisseau & pour s'emparer des ponts. Dès que les ponts seront libres d'Ennemis, les douze Escadrons de Cavalerie & les vingt de Hussards passeront & attaqueront tout ce qu'ils trouveront devant eux ; alors la gauche doit s'avancer : les Bataillons qui ont resté sur la hauteur, doivent en descendre, & le tout ensemble doit attaquer le front de l'Armée dont l'aîle gauche est déja battue & prise en flanc.

Mais si l'Ennemi, après avoir reconnu la disposition de l'Armée A, croyant que la principale attaque sera le Bourg, au lieu de rester dans sa premiere disposition, la change entierement, & s'il fait marcher une partie de sa seconde ligne d'Infanterie au Bourg,

& s'il fortifie sa droite de la Cavalerie de sa gauche, (terrein plus favorable à la Cavalerie qu'à l'Infanterie) alors l'attaque du Bourg devient impossible par le nombre supérieur des Troupes qui le défendent; ainsi il est inutile de s'y opiniâtrer; mais il faut attaquer sa droite avec force & célérité : il est vrai qu'elle est renforcée de la Cavalerie de la gauche; mais comme le terrein entre la hauteur & les huit Bataillons qui sont appuyés au marais, ne peut contenir que douze Escadrons, ceux qu'il a fait venir de sa gauche, ne peuvent être placés que derriere la hauteur ou en troisiéme ligne; s'ils sont derriere la hauteur, rien ne peut empêcher d'attaquer; mais supposé qu'on rompe la premiere ligne, il ne faut pas la suivre avec trop de chaleur, de peur de se désunir & d'être pris en flanc par cette Cavalerie qui est derriere la hauteur. Les seize Escadrons de Dragons qui sont derriere, doivent rester dans leur place; les quinze Escadrons de Cavalerie qui sont appuyés, leur droite à la hauteur, & leur gauche au vieux Camp, doivent prendre la place de ceux qui ont attaqué l'Ennemi, & alors les vingt Bataillons qui sont sur la hauteur, descendront dans la plaine & iront attaquer l'Infanterie ennemie dans le tems que les quinze Escadrons de Cavalerie & les seize de Dragons attaqueront la Cavalerie qui est derriere la hauteur. S'ils réussissent à la battre, ou l'En-

nemi portera du ſecours ou non : s'il en porte, il affoiblira ſa gauche, & alors les quarante-quatre Bataillons qui n'ont encore rien fait, pourront deſcendre de la hauteur & attaquer le Bourg, non pour le forcer, mais pour contraindre l'Ennemi à ne le point dégarnir; s'il n'y porte point de ſecours, l'aîle droite ſera moralement battue, étant attaquée par des forces très-ſupérieures; ainſi toute la Cavalerie étant en fuite, le parti le plus ſage que l'Ennemi puiſſe prendre, c'eſt de tâcher de paſſer le ruiſſeau ſur les trois ponts qui ſont derriere le Bourg, & de ſe mettre par cette poſition hors d'inſulte; s'il prend ce parti, les douze Bataillons, les douze Eſcadrons de Cavalerie & les vingt de Huſſards ſe retireront par le même chemin qu'ils ont tenu en allant; ils ſeront en ſûreté dès qu'ils ſeront dans le bois : d'ailleurs une Armée battue, n'eſt point à craindre, ainſi ils peuvent ſe retirer tranquillement & en ordre.

Mais s'il arrive que l'Ennemi, ſans changer ſa poſition, ne puiſſe être forcé dans aucune des attaques, il faut ſe retirer ſur la hauteur où l'on ne doit point craindre qu'il tente de venir attaquer; mais s'il tentoit d'attaquer la gauche de l'Armée A, il faudroit la renforcer de toute la Cavalerie qu'on pourroit employer ſans qu'elle pût s'embarraſſer & joindre deux Brigades d'Infanterie aux deux qui appuyent au marais.

Voyez la Planche vingt-uniéme. QUA-

QUATRIÉME DISPOSITION.

La quatriéme Diſpoſition eſt ſuppoſée dans un païs mêlé de brouſſailles & de plaine. L'Armée ennemie a ſa droite appuyée à des montagnes & la gauche à une Riviere ; au tiers de ſon front il y a un village un peu en arriere de ſa droite : ſa diſpoſition eſt quatre Bataillons & ſix pieces de Canon ſur une hauteur qui domine la plaine, à laquelle eſt appuyée la Cavalerie de la droite ; derriere il y a deux gorges retranchées & gardées par quatre Bataillons ; ſur les hauteurs de ces gorges il y en a quatre autres pour empêcher l'Ennemi de pénétrer par le flanc ; huit Eſcadrons en premiere ligne, quatre Bataillons appuyés au village, douze dans le village avec du canon. Seize Bataillons à la gauche du village ; quatorze Eſcadrons & quatre Bataillons appuyés à la Riviere. La ſeconde ligne a onze Eſcadrons à la droite, huit Bataillons derriere le village pour y porter promptement du ſecours ; douze Bataillons derriere les ſeize, qui ſont en premiere ligne ; quinze Eſcadrons & quatre Bataillons appuyés à la Riviere. La réſerve eſt de dix-huit Eſcadrons de Dragons appuyés à la montagne pour être à portée en mettant pied à terre, de donner du ſecours aux Bataillons qui gardent les gorges, & de vingt-quatre Eſca-

drons de Huſſards à la gauche appuyés à la Riviere. On ſuppoſe une Iſle un peu en avant de la premiere ligne. On a placé dans cette Iſle deux Bataillons & ſix pieces de canon. On ſuppoſe encore un pont de pierres entre les deux lignes, derriere lequel on a placé deux Bataillons pour ſoutenir ceux qui ſont dans l'Iſle & pour faciliter leur retraite. Cette poſition paroit inattaquable : toutes les Troupes ſe ſoutiennent mutuellement. Les flancs ſont aſſûrés & bien gardés ; on a placé de l'Artillerie ſur tout le front & les gorges ſont retranchées & occupées.

Devant le front de l'Armée ennemie il y a une grande plaine qui regne depuis les montagnes juſqu'à la Riviere ; mais elle eſt coupée dans ſa largeur par des brouſſailles où cependant la Cavalerie peut agir. Pour attaquer cette Armée dans une poſition auſſi avantageuſe, il faut faire une diſpoſition toute différente de la ſienne. Si l'on attaque le village qui eſt retranché où il y a beaucoup d'Infanterie & d'Artillerie, il eſt douteux qu'on le force ; mais ſuppoſé qu'il ſoit forcé, ce ne ſera pas ſans perdre beaucoup de monde, ce qu'il faut éviter, parce qu'on le doit, autant qu'on peut, ménager le ſang du Soldat, & même, s'il eſt poſſible, employer de Troupes contre un plus grand nombre de celles de peu l'Ennemi. Si l'on attaque ſeulement les gorges pour prendre l'Ennemi en flanc, il eſt certain qu'il y

portera du ſecours ſans dégarnir ſon front, pouvant y faire marcher les huit Bataillons qui ſont en réſerve derriere le village, & faire mettre pied à terre aux dix-huit Eſcadrons de Dragons; ſi l'on attaque ſeulement ſa gauche qui eſt appuyée à la Riviere, il eſt vrai que l'attaque eſt plus facile; aucun obſtacle, aucun retranchement n'empêchent de joindre l'Ennemi; mais il n'a qu'une aîle battue, & il peut en repliant ſes Troupes ſur le village, faire ſa retraite par les montagnes dont il eſt le maître. Il y a tout lieu de croire qu'il ſera battu; mais il faut tâcher de profiter, autant qu'on le peut, de cette victoire. On penſe donc que pour ne pas en perdre le fruit, il faut l'attaquer par ſon flanc gauche depuis le centre juſqu'à environ deux cens toiſes de la Riviere, en même tems que les gorges retranchées ſeront attaquées. Il faut pendant ces deux attaques, canoner vivement le Village, l'Infanterie & la Cavalerie de la droite, l'Infanterie qui eſt dans l'Iſle & celle qui eſt appuyée à la Riviere; ces deux attaques le mettront également en inquiétude de ſon flanc droit & de ſon front; il ne ſaura où porter du ſecours, & dans l'incertitude il n'en portera peut-être point où le danger ſera le plus preſſant; mais ſuppoſé que ſes manœuvres ſoient juſtes, comme on doit le penſer, les ſecours qu'il portera dans cet endroit, ne peuvent ſe faire ſans en dégarnir ou affoiblir quel-

que autre : s'il fortifie les gorges & les hauteurs des huit Bataillons qui sont derriere le village, peut-être ne seront-elles pas forcées ; mais il n'osera dégarnir le village pour marcher au secours du front qui est attaqué ; s'il le dégarnit, alors on peut l'attaquer, mais avec vigueur ; ce qu'on peut faire d'autant plus aisément qu'il a déja été canoné pendant long-tems, par conséquent les terres sont éboulées & les ouvertures faites du moins assez pour que l'Infanterie puisse y entrer : cette attaque ne peut empêcher celle du front.

Pour exécuter l'attaque de l'Armée ennemie, on pense que les Troupes doivent être ainsi disposées : toute l'Infanterie doit être en premiere ligne, excepté celle de la réserve qui est de vingt Bataillons, la Cavalerie en seconde ligne, les Dragons & les Hussards en troisiéme. Les vingt Bataillons de la gauche formant cinq Brigades, doivent rester en bataille au débouché des broussailles avec de l'Artillerie distribuée dans les intervalles de chaque Brigade ; les vingt-huit Bataillons ensuite faisant sept Brigades, dès qu'ils seront hors des broussailles, se formeront en Colonne ; alors les vingt-quatre Escadrons qui sont derriere l'Infanterie qui s'est formée en Colonne, iront se placer par quatre Escadrons dans les intervalles de chacune. La Brigade qui appuye le flanc droit, s'avan-

cera en longeant la Riviere, & alors les ſept Colonnes & les vingt-quatre Eſcadrons marcheront à l'Ennemi ſans tirer & la bayonnette au bout du fuſil. Dès que les Colonnes auront enfoncé ou ébranlé la premiere ligne de l'Ennemi, la Cavalerie fondra deſſus le ſabre à la main; une partie des Dragons & des Huſſards doivent ſuivre, pour être à portée ou de ſoutenir les Troupes qui ont attaqué, ou pour ſe joindre à la Cavalerie qui a enfoncé l'Ennemi. Il eſt à obſerver que dès que les Huſſards ſeront aux priſes & ſuivront l'Ennemi, la Cavalerie doit ſe rallier pour les ſoutenir ou pour prendre en flanc l'Infanterie qui réſiſteroit encore. La Brigade d'Infanterie qui appuye la droite, ſuivie de ſept Eſcadrons, doit attaquer les quatre Bataillons de la premiere ligne de la gauche, & les ſept Eſcadrons les prendre en flanc, ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aiſément, que la Cavalerie a été miſe en fuite. La ſeptiéme Colonne doit attaquer avec quatre Eſcadrons, les quatre Bataillons de la ſeconde ligne, en même tems que cette attaque s'exécutera depuis le front juſqu'à la Riviere; des vingt Bataillons de la réſerve, ſeize doivent entrer dans les gorges & les attaquer de même que les hauteurs; les quatre autres longeront à l'abri de la montagne, ſoutenus d'une Brigade d'Infanterie & de huit Eſcadrons, pour aller attaquer la Cavalerie de la droi-

te ; ainſi de tout le front de l'Armée ennemie, il n'y aura que le Village qui ne ſera point attaqué, à moins qu'il ne ſe trouve aſſez dégarni pour qu'on puiſſe eſpérer de l'emporter facilement. Il eſt à croire qu'une de ces trois attaques réuſſira ; celle des Colonnes plûtôt que les autres : cette ordonnance de Colonnes entremêlée de Cavalerie eſt formidable ; parce que chaque arme ſe ſoutient ſans s'embarraſſer : d'ailleurs il eſt à croire qu'une Colonne de quatre Bataillons de profondeur ſur dix-huit à vingt hommes de front, doit enfoncer une ligne qui n'eſt que ſur quatre de profondeur, & que celle-ci étant une fois percée, la Cavalerie peut facilement y entrer.

Voyez la Planche vingt-deuxiéme.

Si à la Bataille de Fontenoi, gagnée par le Roi en 1745, la Colonne Angloiſe, quoique formée ſans deſſein, avoit pû avoir ſur ſes flancs de la Cavalerie pour la ſoutenir & la protéger, elle n'auroit jamais été enfoncée.

Le mouvement de l'Infanterie pour ſe mettre en Colonne, & les évolutions de la Cavalerie pour remplir les intervalles de chacune, doivent ſe faire avec célérité, aſſez près de l'Ennemi pour qu'il en ſoit ſurpris ; mais non pas aſſez loin pour qu'il ait le tems d'y remédier.

Le terrein qui change de nature de diſtance en diſ-

tance, n'a point permis de le ſuivre dans toutes ſes variations ; on a tâché de former des diſpoſitions ſur l'aſſiette la plus ordinaire des païs, afin que de ces diſpoſitions générales, on pût tirer des inductions pour les ſituations particulieres. On n'a point parlé du païs de montagnes, parce qu'il eſt rare qu'il s'y donne des Batailles rangées, ce ne ſont pour l'ordinaire que des affaires de poſte, qui ne peuvent jamais être déciſives pour une Armée quelque vives qu'elles puiſſent être. Les quatre diſpoſitions qu'on vient de marquer, ſont idéales ; quand même on pourroit en garantir la juſteſſe, on ſe gardera bien d'en aſſûrer le ſuccès, parqu'à la guerre tout dépend des circonſtances & que la moindre rend ſouvent mauvaiſe la diſpoſition qui paroît la meilleure. Un mouvement de l'Ennemi, des Troupes mal conduites par leurs Chefs, trop de lenteur ou trop d'ardeur dans l'exécution, un propos d'un Officier, d'un Soldat, qui ſe multiplie en paſſant de bouche en bouche, cauſent ſouvent la déroute de l'Armée la mieux diſpoſée & la plus avantageuſement poſtée. Le meilleur Général eſt celui qui fait le moins de fautes, puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe ſe flatter de n'en faire jamais ; il ne peut ni tout voir par lui-même, ni tout prévoir & porter reméde à tout, s'il n'eſt ſecondé par des Officiers Généraux, qui voyent ce qu'il eſt impoſſible qu'il apperçoive. Ils doivent

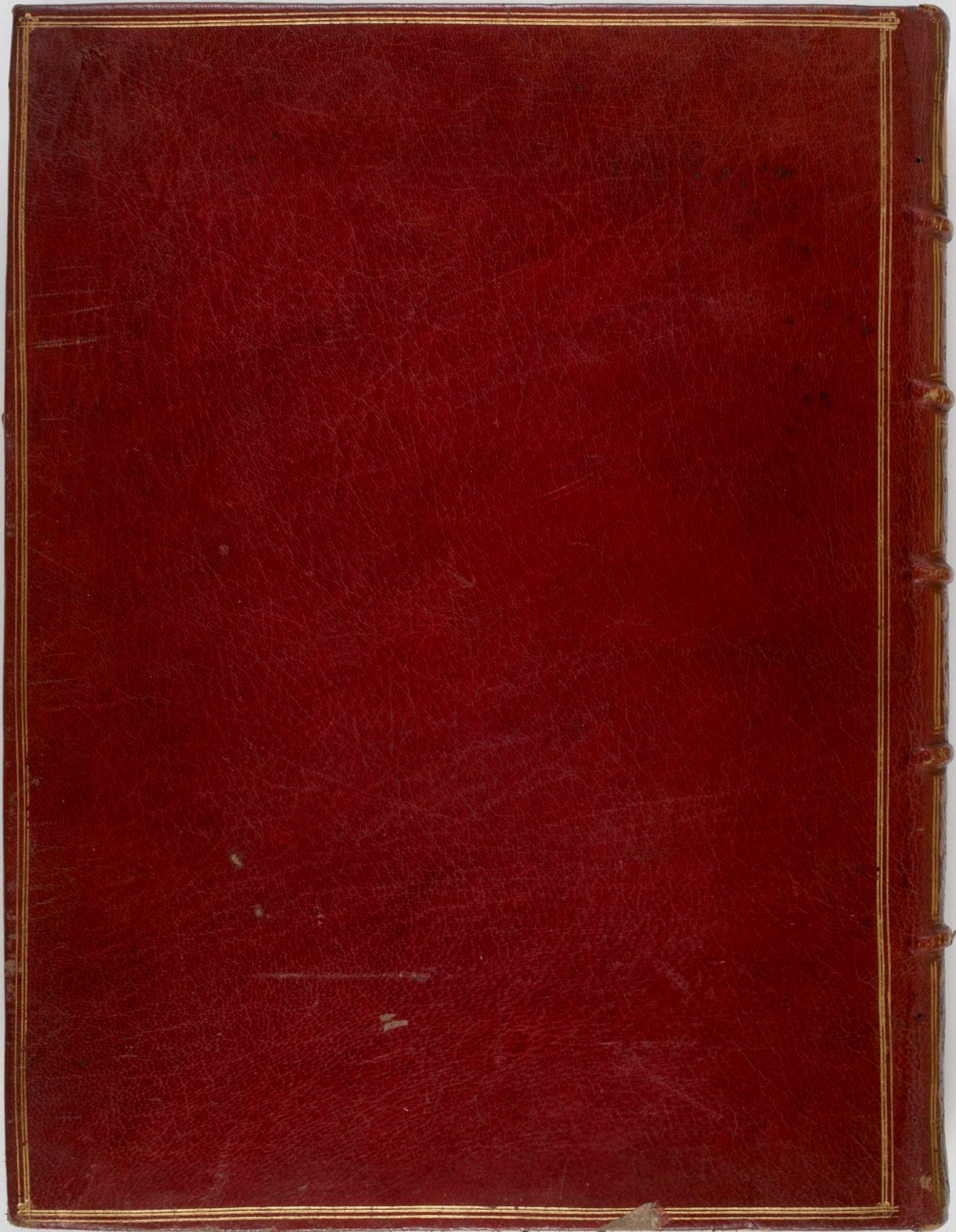
non-ſeulement être les interprêtes de ſes ordres pour les faire exécuter, mais même dans certaines circonſtances, ils doivent les prévenir & faire les manœuvres que le Général devroit faire, & qu'il ordonneroit s'il étoit à leur place.

Fin du Tome premier.









ESSAI
SUR LA
GUERRE

TOM. I.